
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

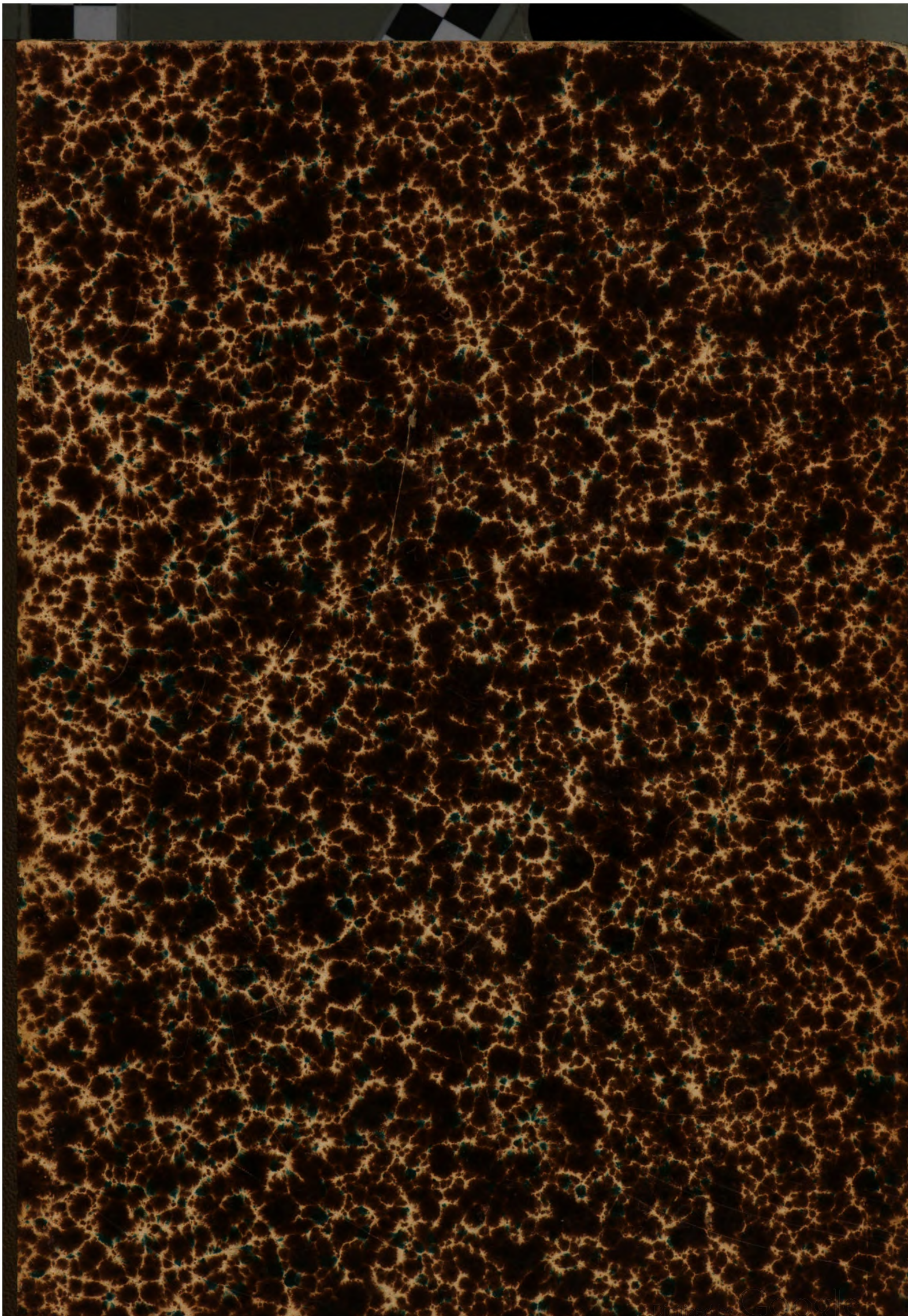
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Omnes omnium caritates patria una complexa est.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE
D'ANNECY

HISTOIRE — SCIENCES — ARTS — INDUSTRIE — LITTÉRATURE

1865 — 6^{ME} ANNÉE

ANNECY
IMPRIMERIE DE LOUIS THÉSIO

—
1865

TABLE DES MATIÈRES

DC 611
S 361 R 4
v. 6-10

Archéologie.

	Pages.
L'inscription de la Forclaz de Saint-Gervais, par M. H. Payen	6
Crânes gallo-romains de Pringy, par M. G. de Mortillet . .	32
Trépieds romains trouvés près de Thonon, par M. J. Philippe .	54
Chemin et camp romains en Chablais, par M. Ducis	69
Le haut Chablais à l'époque romaine, par le même	77
Amphion, Abondance, Jules César et le Léman, par le même .	85
La voie romaine de Genève au Simplon, par M. Ducis	93
Marques de fabrique sur les poteries gallo-romaines du Musée d'Annecy, par M. L. Revon	98

Beaux-arts.

Chronique musicale, par M. Johannès Weber	9, 41, 74
Etude artistique et anatomique sur la tête de saint François de Sales, par M. L. Revon	29
Rapport de M. Francis Wey sur l'Exposition d'Annecy	49

Bibliographie.

<i>Bois et vallons</i> , de M. J. Replat, par M. P. Tétédoux	25
<i>Chartes inédites</i> publiées par M. J. Vuy, de M. J. Philippe .	57
<i>Saint François de Sales</i> , de M. Million, par M. Ducis	85

Bulletin.

Séances de la Société Florimontane; faits divers	12, 20, 28
<i>Id.</i>	35, 44, 52, 59, 68, 76, 84, 91, 100

Histoire et biographie.

Rapports historiques entre la Bourgogne et la Savoie, par M. F. Rabut	5
Un autographe d'Henri IV, par M. A. Despine	8
Problème relatif à la famille de Faucigny, par M. P. Lullin .	46
Les reliques de saint François de Sales sous la Terreur, par M. E. Serand	24
Saint François de Sales en Tarentaise, par M. Ducis	37
Les familles de Sales et de Villette-Chevron. — Germonio et le président Favre, par M. Ducis	45
Insurrection de Thônes, documents, par M. de Roussy de Sales	50

Pages.

Une demande de canonisation en faveur de saint François de Sales, par M. Lecoy de la Marche	53
Note sur l'inventaire de la sacristie de l'abbaye de Tamié, par M. J. Philippe	54
Documents : Déclaration et serment de Panisset, évêque constitutionnel; — Noms des rues d'Annecy sous la République	58, 59
Un problème généalogique sur les maisons souveraines de Savoie et de Genève, par M. C. Le Fort	70
Glanures historiques, par M. J. Vuy	72, 98
Nernier, par M. Ducis	91
Une lettre de Napoléon I ^{er} à Berthollet, par M. le D ^r Bouvier .	98
Encore un mot sur Nernier, par M. Ducis	97
M. Pierre Gaud, par M. Jules Vuy	97

Littérature. — Variétés.

Recherches sur les poésies en dialecte savoyard, par M. A. Despine	1, 15, 24, 38, 47, 54, 67, 71, 87
Les poètes de la Savoie : Xavier de Maisire, par M. J. Philippe	18
Monument à saint François de Sales	29
Les poètes de la Savoie : Jean-Pierre Veyrat, par M. J. Philippe	35
Jean-Pierre Veyrat, par M. Sainte-Beuve	61
Un jubilé philologique en Allemagne, par M. J. Philippe . .	90

Poésie.

A Louis Revon, par M. A. Millien	19
Rule Sabaudia, par M. A. Calligé	57
La lutte, par M. A. Millien	75
La fin de la journée, par le même	83
Une idylle bretonne, par M. P. Thouzery	84
La Montagne, par M. Gindre de Nancy	99

Sciences et arts divers.

Chimie industrielle. Alcool et papier provenant du bois, par M. J. Philippe	34, 99
Les eaux minérales de Menthon, près d'Annecy, par M. C. Calloud	76
De l'irrigation en Savoie, par M. A. Despine	81
La chaîne des Aravis et ses vallées, par M. le D ^r Bouvier . .	95

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoissienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Recherches sur les poésies en dialecte savoyard, par M. Alphonse Despine. — Rapports historiques entre la Bourgogne et la Savoie, discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Dijon, le 16 août 1864, par M. F. Rabut. — L'inscription de la Forclaz de Saint-Gervais, par M. le Dr Payen. — Un autographe d'Henri IV, par M. Despine. — Chronique musicale, par M. Johannès Weber. — Bulletin.

RECHERCHES SUR LES POÉSIES EN DIALECTE SAVOYARD

Deux classes principales d'œuvres en patois s'offrent à nous : les anciennes et les modernes.

Pour constituer la première classe, nous avons des documents parlés et d'autres imprimés ; ceux-ci sont très rares. Le plus ancien remonterait au XIII^e siècle : il comprend les écrits en prose laissés par la Bienheureuse Marguerite de Duingt. Je n'en ai vu qu'une copie partielle, relevée, m'a-t-on dit, dans les archives de Grenoble, et dont rien ne me garantit l'exactitude. Je n'ai donc pas cru devoir y faire un emprunt, d'autant plus que, tout différent de l'idiome actuel, le dialecte ne semble offrir qu'un latin ou un espagnol dégénéré (1).

D'après M. Gaudy Le Fort, Nicolas Martin, de Saint-Jean-de-Maurienne, fit imprimer à Lyon, en 1556, avec musique, un recueil de Noël et de chansons en patois. Les obligeantes recherches de M. P. Nicard, ancien président de la Société impériale des Antiquaires, me permettront de reproduire plus tard quelques pages de ce livre devenu excessivement rare et précieux par sa date.

(1) Nous reproduisons, sans garantie de son exactitude, un extrait des œuvres de la Bienheureuse Marguerite :

« Oy me sembla que zon vos ay huy dire que quant avez huy
« raconter alcuna grâce que nostre syre a fayt a aucuns de sous
« amis, que vos volez men grant temps, et par ce que yo desiro
« vostro salvament assi como yo fay lo meis, yo vo direy ai plus
« briament que pourrey una grant cortese que nostro sire a
« fayt a una persona que jo conneisso, n'en a pas mout de temps,
« et par ce que iby va tot a plus grand profit, ye vo direy lé rey-
« sons pro que creyo que Dieu la ly a fait. Cette creatura per
« graci de Nostro-Seignor, aveyt escript en son cor la seinta via
« que Deus Jhesu-Christ menat en terra et ses bons exemplos et
« sa bona doctrina. » (Marguerite de Duingt, fille du comte de
Duingt en Savoie, embrassa la vie austère des Chartreuses dans
la maison de cet ordre que Marguerite de Bogé, femme d'Hum-
bert de Beaujeu, avait fondée à Polleins en Bresse : elle écrivait
en 1286. Voyez *Ephém. de l'ordre des Chartreux*, par D. Levas-
seur ; *Chronicon Carthus*, par d'Orlandus, etc.).

Del Bene, qui vécut dans le XVI^e siècle, serait auteur de l'*Amédée*, poème dont Amédée VIII était le héros.

En 1590, Jean Menenc, régent du collège de Rumilly, fit imprimer à Lyon divers essais de poésie nationale. On y remarque le *Dialogue du planan et du montagnard qui desbattent leur prééminence*, et la guerre de Genève dont quelques extraits ont été reproduits par M. Jules Philippe, dans la *Savoie poétique*. Je ne rapporterai que trois strophes puisées dans ce dernier ouvrage, quoique les communications bienveillantes de mon frère, le baron Despine, aient mis à ma disposition ce document tout entier.

En despie de fau propheta
De l'Eglise-déforma,
On abolera la resta
De ce peuplutz affama.
Son Altess' a réclama (bis)
Le rey qu'est tant renomma
Contre lo gros loup ravajut
Y faut donc prendre corrajut.

J'appelut gros loup ravajut
Celau maitrit Genevens
Qu'on brula tant de villajut
Du mijour et du levant
Y sortissons ben sovent
Et la ney y vont bravent
En emportant lo pillajut
Mais i faut prendre corrajut.

Car se Die garde le maitrit
Le bon princit de Savouay
E maneïra lo traitrit
Et lo ministrit avouay
Tant qu'i fudra sen renvoay (bis)
Tau cria vive Savoay
Et prendre le Careminajut
Y faut donc prendre corrajut

Ces strophes sont loin d'avoir une forme poétique. Toutefois je devais les rappeler à cause de leur ancienneté. Elles pourraient fournir quelques données sur l'accentuation reçue au XVI^e siècle, accentuation bien différente de celle de nos jours si ces quelques vers offrent un spécimen du patois de Rumilly. L'absence complète du mode de formation des articles tout spécial à ce canton me semble cependant exclure cette origine. Je n'oserais donc pas regarder ce dialecte comme Rumillien ; je n'oserais pas non plus le présenter comme vrai type du patois, car les expressions françaises y abondent. Les études du régent avaient évidemment altéré le cru national.

Constatons dans cette œuvre un essai timide à reproduire l'harmonie des rimes masculines et féminines, non pas d'une manière exacte puisque le patois ne connaît que des finales sonores, mais en flattant l'oreille par des désinences alternativement très accentuées ou moins rudes, et cela avec une certaine régularité qui fait pressentir la prochaine fixation des règles de la poétique. Dans ce document, ainsi que dans la plupart de ceux anciens que j'ai pu recueillir, on voit qu'il est possible de ne pas rimer en poésie. C'est ce que savent les Allemands qui, dans certaines pièces, emploient seulement les longues et les brèves à la manière antique. Peut-être même trouvons-nous dans ce fait, puisqu'il se produit principalement dans les œuvres anciennes, un cachet d'authenticité précieux pour la langue de la vieille Allobrogie.

Au XVII^e siècle, Ch. - A. de Sales aurait laissé un manuscrit intitulé : *Dictionnaire du dialecte savoysien avec les mots des langues anciennes d'où il est dérivé*. Grillet dit l'avoir vu aux archives de Thorens en 1791 ; dès lors, il aurait, d'après Gaudy-le-Fort, été transporté à Turin.

Au même siècle, l'escalade de Genève donna naissance à plusieurs chansons populaires, offrant une certaine variété. Les unes sont de simples récits ; d'autres entremêlent la narration de réflexions morales ou gouguenardes ; les unes prennent la forme du dialogue, les autres celle de la complainte. Le plus souvent on apostrophe avec énergie les prisonniers et les fuyards. Le sentiment qui domine dans ces chants est celui d'une vive reconnaissance : il est rare qu'au milieu de graves événements la voix naïve de l'enfant du peuple ne s'élève pas vers le ciel en accents de gratitude.

La plupart de ces poésies, soit en français soit en patois, furent recueillies et rééditées à Genève en 1845.

On y trouve quatre essais en dialecte des environs de Genève offrant la plus grande analogie avec celui de la Savoie : « Le plus remarquable est le fameux *Cé qu'é lainô* (en 68 couplets). C'est un petit chef-d'œuvre dans le genre épico-burlesque populaire. A vrai dire, le sujet n'en est point tant le récit de l'escalade, qui y est racontée d'une façon très embrouillée et incomplète, que l'exécution des prisonniers qui s'y trouve dans le plus grand détail. Elle est écrite de verve ; on sent que le poète a dû prendre part au combat, qu'il dit ce qu'il a vu plus encore que ce qui s'est passé... Le style, parfaitement adapté au genre, est tantôt noble et gracieux, tantôt naïf ou bouffon. Le choix des expressions seul ferait reconnaître que l'auteur, s'il sortait des rangs du peuple, était un homme lettré. »

1. Cé qu'é lainô, le maître dé bataille
Qué se moqué et se rit dé canaille,
A bin fai vi pé on desande nai
Qu'il étive patron dé Genevoï.

2. I son vegnu le doze de Dessambro
Pé onna nai asse naire que d'ancro ;
Y étivé l'an mil si san et dou
Qu'i veniron parla on pou troi tou.

46. Tabazan (le bourreau) vin a gran manifissance
Et i leu fi a to la réverance ;
I tenivé le sapé a la man,
Que venia-vo faré icé, galan ?

47. No vegnivon pai fare santa messa
A San-Pirou, le pe yo de la vella,
A San Zarvai et poi à San Zarman ;
Ouai, san failli, monsu de Tabazan.

48. Passa devan, ze vo la derai bella
Quan vo sari u sonzon de l'etiella,
U bin petou y sara lou corbai.
Vade vo pas qu'i vos attandon lai.

Les autres chansons sur le même sujet sont plus modernes et datent probablement du milieu du XVIII^e siècle. L'une, en 19 couplets, contient les représentations d'un Savoyard pour tâcher de faire abolir l'Escalade et rappelle les services de bon voisinage qui existent entre Genève et la Savoie. Les allures en sont assez faciles, mais on n'y retrouve pas la concision et le sentiment patriotique si remarquables dans *Cé qu'é lainô*.

14 D'abor qu'on Genevoï vin
An Savoi pé dé nourrecé
U pé y gouta du vin
Ne l'i fat-on pas caresse ?
Sevegni, sevegni, sevegni-vo
Dé londiule et dé sefêce
Sevegni, sevegni, sevegni-vo
Que vos y biu avoi no.

15 No sin voutrou noureci
A la vella et u velazo.
Pé lou gran et lou peti
An blia, vin, vianda et fremazo
Sevegni, sevegni, sevegni-vo
Qu'on voz y reçai de corazo.
Sevegni, etc.

16 San le sarbon et le boi
Qu'on van pé fare le fua,
Faudrè vi le pan ma quobi,
Et mezi la vianda crua.
Sevegni, sevegni, sevegni-vo
Qu'y vo fau sarfa lou pia.
Sevegni, etc.

17 No consarvin an Savoi
La fleur de noutra volaille,
Pé vo porta, Genevoï,
Y è pé payi noutres tailles.
Sevegni, sevegni, sevegni-vo
Dé levro, grive et polaille.
Sevegni, etc.

La seconde chanson est un dialogue en 18 couplets entre un Savoyard et un Genevois : c'est à qui donnera le meilleur coup de langue ; mais le Savoyard montre un esprit plus mordant que le Genevois ; c'est lui qui engage la lutte. Ne sont-ce pas là des indices auxquels la Savoie pourrait peut-être reconnaître un de ses enfants dans l'auteur anonyme ?

1^{er} LE SAVOYARD : Vo santa, Genevaisans,
To louz ans
Voutra bella Ressapaye ;
Vo vo prépara dou mai
Saque fai
Pai fare voutra soulaye.

2^e LE GENEVOIS : San vo no ne fassin ran,
Celi tan,
Car, pai bin fare la feita,
Voz y vegni an cayons
Et sapon
A quoui no copin la teita.

5° LE SAVOYARD : Vo lou payi larzeman,
Bonne zan ;
Car, pai no garda de perta,
Lé bequé, que vo mezi
An ruti
No lé nourcin de m...

16° LE GENEVOIS : Noz in pai vo régala,
A deina
Onna bouna sepa è rave
Et pai vo renovella
A sepa
Noz in dé courde aprétaye.

17° LE SAVOYARD : Garda lé pai retegni
Lou banni
Que von a la mala via ;
Car vo n'an aria pas preu
Pai celeu
Que rebatton la mounia.

La troisième chanson est une relation en 20 strophes de l'Escalade, remarquable par sa netteté et sa concision.

1° Vaissia ce zeur d'Escalada,
Y no fau bin diverti ;
Mezin la bouna la salada,
Egayin-no, mouz ami.
Le verrin-no revegni,
Celi bau zeur d'Escalada,
Le verrin-no revegni
Celi zeur que fa plaisi ?

2° Depoi lon tan Son Altesse
An volive è Genevoi,
Lou volai prendre an finesse ;
Y fu mé à désaroi. Le verrin-no, etc.

3° Prè de Tonon, à Ripaille
Firon la conspiracion
Dé Savoyard, gran fenaille ;
Dieu rompit leu trahison. Le verrin-no, etc.

Une ancienne production se rattache au même sujet ; c'est une petite brochure portant la rubrique de Chambéry, 1603, intitulée : *Discours sur l'entreprinse de Genève, tiré au vrai par un croquan savoyard.*

• Le trompette de Savoie somme les Genevois de se rendre :

Depoi lo gran Jolo Cesar.
Ho ne passa prinffio meillou
Ne plé hardi que Monsegnou.....
Se vo ne li ren-li sa terra
I vo fechi à fua et san
Avan que passeré demi an...
Rendi vo don de par Di...
Larteleri, poi lo canon
Va fechi ba votre maison ;
Bailli me vito votron volei
Afin que dre je m'en alei.

• Meffiou les Genevois répondent à Monfio lo trompette en vrais républicains Genevois :

Ne ton Dou ne tou son payi
Ne nou fara ren ebahi...
No ne confessin gin de Segnou
Senon l'Eternel tout puissan.

• Qu'il s'avise de venir ton Dou, nous le recevrons
comme il faut ; quant à ce que tu nous dis que

No li detenen sa terra
Per qué y no vo fare guerra,
Te pou dire à ton segnou
Que cela terra è de l'Emperou.

• Les Suisses :

Que son notre cosin german
No defandran tan qua la mor.

• Dis-lui que nous ferons brûler tout écorchés ceux
qui viendront encore chez nous de telle façon ; s'il
nous envoie encore des Espagnols, des Napolitains,

Y fumaran tui nostra terra

• Dis-lui, je te prie

Que fasse son testamen
Devan que noz approchi...
Trompeta va beire on cou
Et tourna vers ton segnou.

Cette même brochure contient aussi un discours burlesque sur l'Escalade. L'auteur nous avertit qu'il veut dire à chacun *son petit fait*.

• Messieurs de Savoie, dérouillez vos armes, venez
trouver le seigneur d'Albigny

Le vinte dou de Decembre
En l'an mille sié cen et dou
Veni l'armé de Moussegnou
Per attrapa lo Genevei.

• Ils avaient juré de leur bien laver la tête.

Hé poura fèna de Beza
Te povei bin comoda ta freza.

• D'Albigny fait jurer

De ne pardona a gnon
Poi de fare trompeta la vittoiri
Drè que le petar arei jouya.

• Les soldats pénètrent dans la ville

Lon fuisei chi lo patessi
Latro corei chi lo merci
Quiran : par la mor. poutron
Dona me to doucaton.

• Ils s'étaient joliment trompés, comme vous allez
voir.

Drè que fouron découvrir
Me gen fuire lo cu ouver
Lon chessei de la muraille ba,
Latro sen venei tou corba
Lon venei la jamba routa
L'atro avei o bra la gouta,
Loz atro quetian engagia
Morivan comen denragia, etc...

(La suite au prochain n°.)

ALPH. DESPINE.

RAPPORTS HISTORIQUES ENTRE LA BOURGOGNE ET LA SAVOIE

(Discours prononcé à la distribution des prix de Dijon,
le 16 août 1864).

Jeunes élèves,

S'il m'est doux d'être choisi pour vous adresser encore une fois la parole avant que vous rentriez au sein de vos familles, j'avoue que ce périlleux honneur m'inspire quelque inquiétude quand je songe à la docte assemblée qui nous entoure. Pour me donner du courage, j'aime à me souvenir que science et bonté sont deux compagnes insé-

parables, et j'ose compter sur l'indulgence des personnes de mérite qui sont venues applaudir à vos succès. Pour rendre ma tâche moins difficile, je me propose de continuer ici, sans prétentions oratoires, nos entretiens de l'année, persuadé que vous y apporterez cette attention louable que vous donnez à mes leçons de chaque jour et dont je suis heureux de vous rendre aujourd'hui un témoignage public.

Quand j'ai été appelé au lycée de Dijon, je me suis doublement réjoui : j'étais heureux de venir dans une des plus belles provinces de la France, dans un centre littéraire des plus réputés ; j'étais heureux aussi de me rapprocher de mon pays natal, dont j'avais été quelque temps fort éloigné. Par ces deux causes de satisfaction, j'ai été tout naturellement amené à faire des rapprochements entre la Bourgogne et la Savoie. Dans ce travail, aussi agréable qu'instructif, j'ai bientôt été frappé des similitudes qui existent entre ces deux provinces dans leurs mœurs et dans leurs idiomes, dans leurs lois et dans leurs institutions. J'ai cherché l'explication de ces affinités, et je crois en avoir trouvé la cause dans la communauté de leurs vicissitudes historiques ainsi que dans leurs relations fréquentes lorsqu'elles avaient une politique séparée. J'essaierai de vous en indiquer rapidement quelques-unes en ne m'attachant qu'aux grands faits et en laissant à la province, où s'étend la Côte-d'Or, toutes les supériorités qu'elle a sur la contrée que domine le Mont-Blanc. Cela me permettra de vous parler un instant de votre beau pays, de vous rappeler sous une forme nouvelle des choses que vous connaissez sans doute, mais que vous aimerez à entendre redire, et cela me fera peut-être pardonner plus aisément de n'avoir pas su employer les pompes de la pensée et les perfections du style dans une circonstance aussi solennelle. Quel est l'enfant qui songe à la beauté de la phrase quand on lui parle de sa mère ? J'espère en même temps vous apprendre les faits historiques les plus saillants des nouveaux départements français. Puissé-je, par ces souvenirs, raviver chez vous l'amour du sol natal et vous donner la noble ambition de ressembler à vos aïeux.

Si nous ouvrons ensemble les annales les plus reculées de nos deux pays, la période gauloise s'offre la première à nos regards. Nous voyons que les peuples riverains de la Saône et les habitants des Alpes appartenaient à une même et grande famille, les Celtes. Les éloges des vaillantes tribus des Eduens, des Lingons, des Allobroges sont répétés dans les œuvres des Romains leurs vainqueurs ; tous ont figuré parmi les soldats de Vercingétorix. Rome donne à la transalpine des lois et des mœurs nouvelles. Les débris de monuments antiques, les fragments de marbre ou de bronze retrouvés dans la France occidentale corroborent le témoignage des historiens qui affirment que sous l'Empire les provinces gauloises ont rivalisé de luxe avec l'Italie. Malgré ces avantages d'une civilisation plus avancée, l'amour de l'indépendance, plus vivace qu'ailleurs, s'est réveillé souvent dans nos contrées. Ici il a suscité Sacrovir qui alarma les légions de Tibère et s'empara d'Autun, il a armé contre Vespasien le Lingon Sabinus qui tendit la main aux Trévires révoltés. Là ce sont les mouvements continus des peuples alpins à qui Rome n'a bien longtemps demandé que le tribut.

Les bienfaits du christianisme arrivent en même temps aux deux régions voisines de Lyon, qui eût la première église et les premiers martyrs des Gaules. Elles aussi sont bientôt arraisées d'un sang généreux ; bientôt elles ont leurs pasteurs, et la morale du Christ, à laquelle elles ont été dès lors fermement attachées, pénètre dans les vallées les plus profondes.

Les invasions germaniques vont mêler à la société gallo-romaine en décadence des populations robustes et vigoureuses. De la fusion de ces deux éléments vont sortir des peuples nouveaux. La diversité qui existait déjà entre les

Germanis se reproduit dans les différentes parties de l'Empire où ils s'établissent. Dans la transalpine seule il y a les Francs, les Visigoths, les Burgundes. Ceux-ci, descendus des bords de la Baltique, viennent, après plusieurs étapes, se fixer dans la *Sapaudia* d'Ammien Marcellin, où les accueille le patrice Aëtius, et de là, s'étendant de proche en proche au Nord et au Midi, ils couvrent tout l'espace compris entre les Vosges et la Durance.

C'est dans la période burgunde qu'il faut chercher la plus vraie et la principale cause de ressemblances morales que nous étudions. Ces mœurs, que les tombeaux viennent de révéler en partie aux archéologues, l'historien contemporain, l'espagnol Orose, nous apprend qu'elles étaient d'une grande douceur relative et que leur qualité la plus saillante c'était, entre autres bonnes choses, la prompte fraternité dont ils usaient envers leurs nouveaux compatriotes. L'unité politique est faite alors entre les deux populations aussi bien que l'unité morale. Des deux côtés les anciens et les nouveaux habitants, confondus en une seule nation, obéissent aux rois Gondioc et Chilpéric, prennent part aux victoires de Godégésile ou aux défaites de Gondemar et peuvent invoquer le bénéfice du code de Gondebaud, dont les dispositions se reproduiront au moyen âge dans les lois municipales de leurs communes et dans leurs coutumes provinciales.

Issus de la race celtique, les riverains de la Saône et du Rhône reçoivent simultanément la civilisation latine, la foi chrétienne et les usages burgundes. La communauté peut-elle être plus complète pendant les temps anciens ? Elle ne le sera pas moins pendant les temps intermédiaires.

Le royaume est conquis par les Francs, tous les *pays* burgundes passent sous l'épée des Mérovingiens, depuis Clotaire, et des Carolingiens jusqu'à la paix de Verdun. Ils font partie de la monarchie de Clovis et de l'Empire de Charlemagne pendant trois siècles, après le-quels l'autonomie se montre encore quand l'ambition des princes et le sentiment des nationalités fractionnent le second empire d'Occident. Le traité célèbre, qui termine la querelle des peuples et des rois, détache de la France de Charles-le-Chauve, pour en grossir la part de son frère aîné Lothaire, la plus grande surface du bassin du Rhône.

Le morcellement continue et satisfait à des ambitions plus nombreuses. Les royaumes d'Arles et de Bourgogne transjurane s'élèvent sur les terres de l'ancienne monarchie Burgunden dont ils empruntent le nom et se réunissent bientôt en un seul Etat. Nos pères encore unis discutent leurs grands intérêts religieux ou civils dans les mêmes assemblées. Ils repoussent ensemble les Hongrois et les Sarrasins du Fraxinet. Ensemble ils voient la puissance baronale se développer dans leurs campagnes d'une manière plus active qu'ailleurs, et toujours ensemble ils deviennent les vasseaux des Césars allemands.

Cette suzeraineté, déjà faible en Germanie où l'empereur n'apparaît fréquemment que comme le chef d'une aristocratie jalouse, le fut bien davantage dans le cercle des deux Bourgognes où l'éloignement du roi fortifie encore le pouvoir des seigneurs, où les fiefs ne tarderont pas à être de vraies principautés.

Depuis ce moment, la Bourgogne et la Savoie auront une existence séparée mais toujours semblable. La portion restée à la France au IX^e siècle, le grand fief ducal de Robert s'étendra peu à peu à l'ouest sur la rive gauche de la Saône et atteindra le Jura pendant que les descendants d'Humbert aux blanches mains agrandiront leur territoire jusqu'au Rhône, qu'ils franchiront ensuite pour arriver, à travers le Bugey, la Bresse et la Suisse romande et même la Franche-Comté, jusqu'aux frontières du duché bourguignon.

Les deux grandes familles féodales, devenues voisines, étendent leurs domaines dans d'autres directions, usant des mêmes moyens, épiaient les occasions avec vigilance, les préparant avec habileté, s'en prévalant avec promptitude.

En rapports continuels, souvent amies, rarement rivales, elles introduisent ou sanctionnent simultanément dans leurs possessions les mêmes réformes, les mêmes améliorations. Souvent les *bandes d'or* de l'écu de Bourgogne sont accolées à la *croix blanche* de Savoie sous un même cimier, et ce sont grandes fêtes quand les comtes Humbert II, Humbert le Saint, Philippe, Thomas, Edouard le Libéral viennent épouser les princesses Gisle, Béatrix, Alix, Guie et Blanche de Bourgogne; mais ce sont aussi grandes tristesses quand on descend le corps inanimé de ces nobles dames aux caveaux d'Hautecombe, ou quand les dépouilles mortelles des comtesses de Savoie sont déposées dans les églises des Cordeliers ou des Dominicains de Dijon. Les lances bourguignonnes et savoyardes ont souvent été mêlées dans les mêmes camps, combattant pour la même cause, et les bonnes relations des deux dynasties, quelquefois interrompues par des querelles de limites ou des conflits de juridiction féodale, ne les ont jamais mises en présence.

Ce n'est pas seulement en Europe que les deux souverains et les deux peuples se rencontrent. Quand les croisades ouvrent une ample carrière où peuvent largement se produire les sentiments de foi et d'honneur, vos ancêtres ont été conduits à ces guerres enthousiastes par leur haut seigneur et les comtes savoyards y entraînaient après eux une belliqueuse noblesse. On trouve même le fait assez curieux d'une première croisade solennellement promise au pape Grégoire VII par les comtes de Bourgogne et de Savoie. Quand l'ardeur aura disparu en Occident, Amédée V ira reprendre Gallipoli aux Ottomans et Jean de Nevers ira les combattre à Nicopolis, et plus tard Philippe le Bon, saint Amédée et le Duc Amédée répondront presque seuls à un dernier appel des pontifes romains.

Avant cela, les deux pays avaient des chevaliers d'une autre sorte, voués aussi au bien de l'humanité, préparant des voies plus nombreuses au rapprochement des peuples, à la marche de la civilisation générale. Saint Bernard de Menthon fondait des hospices au sommet des Alpes et saint Bernard de Clairvaux défrichait partout des terres incultes.

Des deux côtés et en même temps le progrès s'est manifesté par la chevalerie et par les franchises des communes, par les conseils de justice ou par les grands ordres militaires; tantôt c'est un de vos ducs, le prince Hugues, qui uniformise la taxe de ses péages à celle des terres savoisiennes, tantôt c'est le comte Amédée qui, voulant donner un nouvel éclat à sa cour, la compose sur le modèle de la cour de Bourgogne. Leurs capitales ont un palais où règne la même étiquette; leurs terres ont des états généraux d'un esprit sain et supérieur, calme et énergique, utile au pays et au prince; une noblesse nombreuse et courtoise; un clergé éclairé; des magistrats savants et intègres. Cette conformité s'étend à toutes les classes, dans les villes et dans les bourgs; ce sont les mêmes coutumes, bizarres quelquefois, dont la malice et la gaieté font les frais principaux.

A l'approche des temps modernes, deux changements ont lieu. La Bourgogne, un moment unie à la couronne royale, est inféodée à une seconde maison capétienne dont la puissance sera un danger pour le suzerain, et la Savoie est érigée en duché en faveur d'Amédée VIII, le gendre de Philippe le Hardi. Les rapports de parenté et d'intérêt se multiplient entre les riches feudataires et les ressemblances se perpétuent entre leurs fiefs. La Renaissance, précoce dans leurs Etats, voit leurs châteaux remplis de savants et d'artistes, de musées et de bibliothèques. Leurs villes auront des imprimeries de bonne heure (4). Le luxe, descendant avec l'aisance dans les diverses classes de la société, les obligera à édicter des lois somptuaires. Les deux princes portent la même affection à leurs sujets, sur

lesquels ils s'appuient comme le roi pour combattre la féodalité, et dont ils savent conquérir le profond attachement. De plus en plus puissants, ils font des acquisitions, l'un sur les bouches de la Meuse et de l'Escaut, l'autre dans la Ligurie, le Piémont et le Milanais, et ils voient leur pouvoir, solidement appuyé sur l'arête européenne ou sur les Alpes Pennines, dominer les versants de quatre mers.

La querelle des Armagnacs et des Bourguignons fut pour le duc savoyard une belle occasion de montrer à la fois son amitié pour ses alliés et son amour pour la paix. Après avoir ménagé bien des trêves entre ces ennemis acharnés, il eut la gloire de faire signer par sa médiation le traité d'Arras. La régente de Savoie fournit à Charles le Téméraire des secours contre les Suisses. Il l'en récompensa bien mal en la faisant arrêter et en la tenant captive. C'est qu'en voyant Louis XI convoiter le duché savoisien, il pensa que la partie située entre le Jura et le Léman serait un beau fleuron pour la couronne fermée, objet de ses plus ardents desirs.

Quel rapprochement frappant entre les rudes figures du Téméraire voulant ressusciter le royaume de Lotharingie et d'Emmanuel *Tête de fer* qui, transportant au siècle suivant sa résidence à Turin, songeait déjà à rétablir le royaume d'Italie! Ce qui pour l'un n'avait été qu'ambition était presque une nécessité pour l'autre. Il avait compris que dès le xv^e siècle la réunion des deux duchés avait été la préoccupation constante des rois. Il avait vu Louis XI s'emparer de la Bourgogne que ses successeurs avaient dû longtemps disputer à la maison d'Autriche. Il avait vu ce monarque un instant maître en Savoie et François I^{er} occuper ce pays, pour qui vingt-trois ans d'administration française firent croire à une annexion définitive. Mais il avait reconquis ses Etats à Saint-Quentin et il avait établi son autorité absolue.

Dès lors la vivacité du sentiment patriotique et l'attachement aux bonnes coutumes trouve dans les deux contrées un refuge et une protection au sein du Parlement de Dijon et du souverain Sénat de Chambéry, corps illustres, qui joignaient aux fonctions judiciaires l'exercice de certains droits politiques. A côté d'eux siégèrent toujours les Chambres des comptes; mais la Bourgogne seule conserva ses Etats qui garantirent ses vieilles franchises et protégèrent bien efficacement le développement des beaux-arts et des prospérités matérielles.

Les deux pays suivront dès ce moment l'impulsion générale et verront se succéder chez eux les grandes influences modernes du pouvoir absolu, des réformes économiques, de la révolution sociale et des conquêtes scientifiques; mais ils auront une vie distincte. Les Bourguignons participeront aux gloires et aux agitations de la monarchie entière, qui seront pour eux des moyens de faire admirer leur prudence ou leur courage. C'est avec le plus grand honneur pour leur modération qu'ils traverseront les épreuves des guerres civiles pendant lesquelles l'éloquence du président Jeannin les préservera des massacres, et quand la sanglante guerre de Trente ans amènera chez eux les armées de l'Espagne, l'héroïsme incroyable des défenseurs de Saint-Jean-de-Losne lui acquerra une réputation de bravoure des mieux méritées.

Les grandes émotions n'ont pas manqué à la Savoie dont les princes, voyant leurs Etats cisalpins de plus en plus enveloppés par le royaume français, tournent vers l'Italie leur espoir d'agrandissement. Ils échangent avec Henri IV le marquisat de Saluces contre la Bresse, Gex et le Bugey, qui sont ajoutés au gouvernement de la Bourgogne. Tous jours recherchées à cause de la précieuse frontière des montagnes, les terres savoisiennes sont momentanément occupées par Richelieu, par Louis-le-Grand, par Louis XV, elles sont réunies pendant l'époque de la République et de l'Empire, et aujourd'hui encore une fois, du sein des

(4) Chambéry en 1484, Dijon en 1492.

événements qui ont modifié le droit public en Europe, elles sont sorties françaises. Les deux anciens duchés obéissent à une même législation; leurs enfants se rencontrent sur les mêmes champs de bataille, compagnons d'armes comme leurs aïeux. Déjà des poètes et des archéologues bourguignons ont souhaité la bienvenue à la Savoie et l'ont honorée de leurs sympathies et de leurs appréciations bienveillantes. La sœur cadette, reconnaissante de cette courtoisie de son aînée, ne manquera pas de lui apporter l'hommage de sa gratitude, et l'on peut espérer que l'affabilité bourguignonne et la cordialité savoisienne se fondront toujours davantage en un ensemble de bonnes relations, basées sur un sentiment d'estime réciproque.

Quelques pas dans le champ immense de leur bibliographie suffiraient pour légitimer cet espoir. Mais je dois renoncer à dérouler la longue série des théologiens et des jurisconsultes, des érudits et des littérateurs de nos provinces, toutes les deux si honorablement représentées à l'Académie, à l'Institut d'Egypte, à l'Institut de France; fournissant l'une et l'autre des recteurs à l'Université et des cardinaux au Collège romain; des ministres aux rois, aux empereurs ou à la République; des souverains pontifes et des saints à l'Eglise; des généraux aux armées de l'univers; et partageant parfois le droit de s'enorgueillir d'une même illustration (1).

Voilà, mes chers amis, ce qu'ont été vos ancêtres: intrépides, courageux pendant l'indépendance gauloise, recueillant avec empressement les fruits de la civilisation païenne et de la religion chrétienne, bienveillants après leur mélange avec les Burgundes, chevaleresques, prudents et valeureux, empruntant des titres de gloire à toutes les branches des connaissances humaines; et au centre de cette vaste auréole, Dijon est resté tout à la fois un lumineux foyer de persévérante vitalité provinciale et de haute personnalité scientifique. Ce sont pour vous des titres de noblesse qui vous obligent à marcher sur leurs traces. Les puissants moyens d'émulation, que multiplie pour vous un ministre soucieux de votre avenir, vous en font une obligation plus sévère. Si vous le voulez, vous serez un jour, comme vos devanciers, les défenseurs du droit et de la morale, l'honneur de la patrie, la joie de vos familles, la consolation de ceux qui vous auront donné tout leur dévouement. Vous en puiserez l'ardent désir ainsi que la force nécessaire pour atteindre ce but honorable dans l'amour de votre riche province. Aimez votre noble Bourgogne! Loin de moi, mes amis, l'intention de circonscrire l'expansion de vos sentiments généreux. Je voudrais, au contraire, pour vous et pour tous les hommes, voir tomber les barrières que des préjugés ou des vues intéressées ont pu perpétuer entre eux. Commandée par les instincts les plus élevés, par les préceptes les plus sublimes, la bienveillante et fraternelle union de l'humanité est une des plus grandes idées qui puisse présider à l'histoire des temps à venir. Mais si j'évoque auprès de vous la sainte pensée de la terre maternelle, c'est parce que plus vous aimerez la Bourgogne, plus vous aimerez la France, plus vous aimerez vos semblables. Les bons sentiments s'engendrent et se développent réciproquement. Un bon fils est toujours un excellent citoyen, un excellent citoyen est toujours un parent dévoué.

Voilà pourquoi je répète en terminant et en empruntant les paroles d'un écrivain dont la voix est plus grave et plus autorisée que la mienne: «Chacun servira d'autant mieux sa grande patrie qu'il restera plus attaché à sa province natale.»

F. RABUT.

(1) Monge.

L'INSCRIPTION DE LA FORCLAZ DE SAINT-GERVAIS

Paris, 25 novembre 1864.

A M. le Directeur-gérant de la *Revue savoisienne*.

Monsieur,

Un acte d'obligeance, dont j'ignore l'auteur, me fait connaître l'article que, dans le n° du 15 octobre de votre journal, vous avez consacré à l'inscription romaine de la Forclaz de Saint-Gervais; ce sujet m'intéresse, comme tout ce qui touche à cette belle contrée et aussi parce que je m'en suis occupé particulièrement, ayant formé le projet de comprendre ce monument dans la publication que je préparais sur les bains de Saint-Gervais.

L'étude approfondie que j'ai faite de cette inscription motivera, j'espère, mon intervention, et, après avoir pris connaissance de tout ce qui a été écrit sur ce sujet, et restant convaincu de l'exactitude de la copie que j'ai fournie, j'ai cru devoir la soutenir.

Je connais cette pierre depuis le moment où elle a été découverte, et chaque année je l'ai revue et étudiée plusieurs fois; dans une séance qui a employé une journée, j'ai pris un estampage général et des estampages partiels pour les lignes qui pouvaient être contestées, j'ai des épreuves photographiques, etc., et après avoir communiqué à M. L. Renier mes premiers renseignements, et avoir reçu ses éclaircissements et ses instructions, j'ai inséré un premier état de ma copie sur la carte de la vallée de Montjoie que je publiai à cette époque; plus tard, je continuai mes études, je variaï les épreuves, je recueillis sur place des avis précieux et je me disposais à fournir au savant épigraphiste les fruits de cette nouvelle récolte lorsque j'appris qu'il avait publié un travail spécial sur cette inscription; je réservai mes matériaux, mais aujourd'hui, les leçons (inexactes à mon avis) se multiplient, la pierre s'effeuille peut-être, la main des hommes, je l'ai dit ailleurs, plus destructive que le temps, apporte sa part d'altération, j'en ai été témoin; je me reprocherais de ne pas soutenir la copie que je crois exacte, d'autant plus qu'en contrôlant les inexactitudes des autres, je corrige mes propres erreurs.

Je reconnais donc que la copie que j'ai publiée sur l'édition de ma carte et sur l'itinéraire qui l'accompagne est fautive, mais je maintiens la copie modifiée du 2^e tirage en 1859 et du 3^e en 1863, et pour me faire mieux comprendre je crois devoir la reproduire:

EX AUCTORITA. (1).
IMP. CÆSARIS VESPASIAN.
AUG. PONTIFICIS MAX.
TRIB. POTEST. V. COS. V.
DESIG. VI. P. P.
CN. PINARIUS CORNEL.
CLEMENS, LEG. EIVS PRO. PR.
EXERCITUS GERMANICI
SUPERIORIS INTER
VIENNENSES ET CEVTRONAS
TERMINAVIT.

(1) Les points après les mots sont ajoutés.

M. L. Renier a complété ainsi :

*Ex auctoritate
Imperatoris Vespasiani
Augusti pontificis maximi
Tribunicia potestate quintum Consulis quintum
Designati sextum patris patrie
Cneius Pinarius Cornelius
Clemens legatus ejus pro prætore
Exercitus Germanici
Superioris inter
Viennenses et Ceutronas
terminavit.*

Dans la publication de M. Renier, la cinquième ligne porte seulement (d'après des renseignements inexacts) DESIG. VI., et dans une note ce savant déclare qu'il ne peut y avoir autre chose, et que, ce que M. Payen a cru y voir est un défaut de la pierre. M. Personnat admet des lettres après VI, mais il lit M. P. (avec un point de doute).

Je réponds à M. Renier : que la pierre est un schiste feuilleté, argileux, et que ce qu'on lui a dit être un défaut de la pierre est un rognon de quartz encastré entre les feuillets et qu'il n'est pas possible de le confondre avec des lettres ébauchées. Seulement le graveur, pourvu d'instruments propres à tailler une pierre peu consistante, a exécuté très incomplètement son travail sur du cristal de roche; il ne peut y avoir de doute sur l'existence de lettres après VI, dès l'origine tout le monde y en a vu, et aujourd'hui même M. Personnat en constate: toute la question est de savoir s'il y a P. P. ou M. P. qui signifieraient *meta posita*.

Si M. Renier avait vu la pierre, il aurait été frappé d'une circonstance, selon moi, décisive. L'ensemble du monument dénote que ceux qui l'établissaient n'y attachaient qu'une importance secondaire; la pierre est de médiocre qualité, facilement altérable en raison de sa texture, la gravure, la proportion, l'écart des lettres, ne sont pas irréprochables; pourtant il règne dans l'ensemble une certaine harmonie, les lignes qui sont plus courtes sont combinées pour que celles qui sont au-dessus et au-dessous les dépassent d'une largeur à peu près égale; or, à ce point de vue, si la cinquième ligne ne portait que DESIG. VI, c'est à peine si elle atteindrait le milieu de la quatrième ou de la sixième, qui ont l'une 53 centimètres et l'autre 59. L'ensemble de l'inscription rend inacceptable une disposition aussi choquante, tandis qu'en admettant des lettres après VI la ligne supérieure dépasse celle-là de deux lettres aux deux extrémités, et les proportions sont respectées.

Reste la question des lettres, et sous ce rapport il n'est pas indifférent d'avoir étudié la pierre dès les premiers temps de sa découverte; j'admets P. P. que M. Renier explique par *patris patrie*, qui me semble bien dans le genre épigraphique, et M. Jomard, dont j'aurai occasion de parler, ne faisait pas doute sur l'existence de ces lettres. Sous ce rapport les estampages isolés de cette ligne ne me laissent aucune hésitation.

Ainsi donc, sauf la première ligne où j'ai un A de plus que dans la copie de M. Personnat, et la cinquième où je lis P. P. au lieu de M. P., nous sommes d'accord sur le texte de l'inscription *jusqu'à l'avant-dernière ligne*; pour celle-là j'ai peine à comprendre qu'avec le

scrupule qu'a apporté M. Personnat dans son examen, il se refuse à admettre *Viennenses*; moi aussi j'avais donné à M. Renier une copie où se trouvait *Vumnnenses*, mais éclairé par la possibilité de *Viennenses*, et sans me laisser fasciner par ce renseignement, j'ai depuis vu le mot ainsi figuré et je ne puis me résoudre à croire qu'il puisse en être autrement.

A cet égard je ne manquerai pas de me prévaloir d'une opinion qui a une bien autre autorité que la mienne.

M. Jomard, de l'Institut, qui m'honorait de son amitié, s'était beaucoup intéressé à la rédaction de ma carte de la vallée de Montjoie et je puis dire qu'elle contribua à le décider, lui habitué de Vichy, à venir à Saint-Gervais passer une saison. Il ne manqua pas de s'occuper de l'inscription de La Forclaz, qu'il alla d'abord visiter seul, et dont il prit une copie, puis à l'occasion de quelques doutes qui s'étaient élevés sur les lettres du mot PTEST, nous y retournâmes ensemble et avec M. B., magistrat à Paris et gendre de M. Jomard. Or, sa copie était exactement conforme à la mienne, et en particulier sur les lettres P. P. et le mot *Viennenses*, il n'admettait pas que le doute fût possible.

En présence de mon vénérable ami, j'eus l'occasion de renouveler au propriétaire de la pierre, M. Butoud, dit Brèche, la proposition que je lui avais plusieurs fois faite. Je lui offrais 120 fr. pour qu'il laissât enlever la pierre, qu'on aurait placée, selon ce qui aurait été jugé le plus convenable, ou aux bains ou à l'église des Plagnes, ou à celle de St-Gervais, ou à celle de Passy, afin de la rapprocher des deux inscriptions si admirablement conservées qui s'y trouvent déjà; je m'engageais à remplacer la pierre romaine par un bloc de qualité plus durable, sur lequel je ferais reproduire l'inscription; M. Butoud me promit, cette fois encore, de me rendre réponse et je n'en ai plus entendu parler.

J'ignore quel est aujourd'hui l'état de la pierre; je ne l'ai pas vue depuis quatre ans. D'après l'intention où j'étais de m'occuper de cette inscription j'ai dû étudier le mot *Ceutronas* que je croyais avoir mal lu et sur lequel M. Renier m'a tranquilisé. J'ai consulté à la bibliothèque impériale les plus anciens manuscrits de César, Strabon, Plin, etc., et j'ai vu qu'en général ce n'était que dans des copies plus récentes qu'apparaissait le mot CENTRONES; j'ai encore rencontré le mot *Ceutrones* dans des imprimés, le Plin de Lyon 1612, le Strabon de Bâle 1539; enfin M. Renier, avec l'autorité de son nom, a savamment établi d'après les textes qu'il doit en être ainsi; mais pour achever mon édification, j'ai fait un voyage en Tarentaise où j'ai relevé deux inscriptions dont on a parlé à cette occasion, l'une à Aime, l'autre au Bourg-St-Maurice, sur lesquelles la première syllabe est bien nettement figurée CEV. Il est donc bien établi qu'il faut à l'avenir faire au nom des Ceutrons une rectification analogue à celle que M. Auguste Bernard a réclamée pour les anciens habitants du Lyonnais, qu'il faut dire *Segusiaves* et non pas *Segusiens* (*Segusiavi* et non *Segusiani*).

J'ignore, Monsieur le Directeur, comment vous accueillerez mes observations; je ne me suis point empressé de les produire, car j'avais eu connaissance, en son temps, du premier article de M. Personnat. Mon autorité, bien petite en toutes choses, est nulle en celle-ci, et je n'ai l'intention de faire ni de la polémique ni

de l'érudition ; dans une question douteuse j'apporte un témoignage de plus, voilà tout ! Je me trompe, j'apporte deux témoignages, et le nouveau et de beaucoup le plus important que je produis, est la meilleure justification de ma lettre.

J'ai l'honneur, etc.

H. PAYEN.

P. S. Je ne me suis pas permis de toucher à la question historique et topographique, *non nostrum.... tantas componere lites*, et j'apprécie trop mon incapacité ; pourtant je me permettrai de fixer quelques points qui doivent rester hors de toute contestation, et auxquels il ne faut pas déroger, quelle que soit l'opinion qu'on adopte.

Dans son premier article M. Personnat fixait pour date de l'érection de la pierre l'an 74 ou 75 avant J.-C. ; c'est exactement 74, et antérieurement au 1^{er} juillet, puisqu'à cette époque expirait la V^e puissance tribunitienne de Vespasien. Bien que les anciens auteurs aient mentionné un Vaticum, Vatusium, Patiscum comme appartenant aux Ceutrons, rien n'est moins certain que ce soit le Passy de nos jours ; le lieu qui porte aujourd'hui ce nom appartenait incontestablement aux Viennenses et le *Ceutronica Vatusicum* de Pline appartenait aux *Ceutrons*. Dans les magnifiques inscriptions de Passy on ne lit pas le nom de la cité dans laquelle les magistrats mentionnés ont reçu le titre qu'ils portent ; il est évident dès lors que cette cité était celle sur le territoire de laquelle les monuments ont été élevés ; or, entre autres titres on y trouve celui de DUUM VIR AERARI qui est fort rare et ne se rencontre dans aucune contrée de l'Helvétie, mais surtout on y trouve le titre de *trium vir locorum publicorum persequendorum* qui d'après les textes n'appartenait qu'à une seule cité, celle des *Viennenses*, qui possédait d'ailleurs des *duum vir aerarii*, des *duum vir juridicundo*, et des *flamines augustales*, mentionnés dans les inscriptions, et d'après ce qu'a bien voulu m'apprendre M. Renier, ce savant n'a jamais trouvé ce premier titre d'AGENT VOYER, appliqué à d'autres magistrats qu'à ceux des *Viennenses*. Il faut donc admettre forcément que le Passy actuel appartenait aux *Viennenses*.

Enfin chez les Romains la question de hiérarchie était respectée à l'égard de l'étiquette à la cour de Louis XIV. L'inscription portant deux noms, le premier est nécessairement celui d'un peuple plus important que le second ; or, si le premier nom est *Viennenses*, il faut que cette peuplade ait eu à cette époque plus d'importance que les *Ceutrons* ! D'après l'histoire ce n'est pas, d'après les présomptions c'est peu probable ! Au contraire les *Viennenses* étaient supérieurs aux *Ceutrons* et il est tout naturel qu'on les inscrive en premier, de même que c'est un personnage consulaire qui fixe la délimitation territoriale débattue entre une province proconsulaire dont le gouverneur n'avait que le rang de chevalier (les *Ceutrons* faisant partie des Alpes grecques ou pennines) et une province consulaire (les *Viennenses* faisant partie de la Gaule narbonnaise).

M. L. Renier me paraît avoir fixé ce point d'une manière qui semble définitive.

UN AUTOGRAPHE D'HENRI IV

Un de mes amis, M. de R., ayant eu la bonté de me communiquer quelques-uns des précieux autographes

héréditaires dans sa famille, je ne puis résister au désir d'en publier un, qui se rattache plus directement à l'histoire savoisienne. Les souvenirs du passage de Henry IV sont restés profondément gravés dans la mémoire de nos compatriotes et plus d'une commune s'enorgueillit encore de ces beaux tilleuls, vieux patriarches, témoins encore existants de la sollicitude éclairée de Sully. Plusieurs registres publics ont gardé la trace de ces années pénibles pour nos populations que l'invasion, la guerre et tous ses fléaux venaient écraser, mais qui, vues à la distance où nous sommes, reflètent quelques rayons de gloire. Nous rappellerons entre autres le registre tenu par le curé de Beaufort, et où on lit : « Le jour 10 d'octobre 1600 le roy Henry de Bourbon de France et de Navarre a esté ici en grande compagnie de princes et autres gens d'armes. Le jour 11 dict il est allé au Cormet (montagne voisine que Charles-Emmanuel devait passer avec son armée pour faire lever le siège de Montmélian) ; il faisoit mauvais temps : le 12 dict il est parti conduisant huit mille personnes ayant fait force des siennes et grandissimes folies. » La chronique rapporte qu'il s'agissait d'une aventure galante arrivée au *Vert-Galant*, pendant son séjour au château de Beaufort qu'il occupa à deux reprises différentes.

C'est à cette époque que se rapporte la lettre que nous reproduisons, écrite, si nous ne nous trompons, en entier de la main du roi.

Rappelons en passant quelques détails historiques sur les localités nommées dans cette lettre :

Le fort des Allinges, très important, fut élevé par Rodolphe II, roi de Bourgogne. Sa possession, longtemps disputée par les barons de Faucigny et les comtes de Savoie, échut enfin à Edouard de Savoie en 1332, après un siège long et meurtrier dont Paradin nous a transmis quelques hauts faits. Il fut le boulevard du Chablais durant les guerres du XIV^e siècle. Grillet semble fixer sa ruine à cette époque ; la lettre de Henri IV établit au contraire que, en 1600, la place était encore importante et confiée à une des familles illustres de la Savoie, famille à laquelle Annecy doit sa cathédrale. Il ne paraît pas que M. de Lambert se soit rendu aisément aux *avis* un peu intéressés du roi de France, du moins de nos jours le château dresse encore avec fierté ses restes imposants.

Le fort de Sainte-Catherine, rappelé dans la même lettre, était placé au sommet du coteau de Songy. Il joua un grand rôle dans les annales de la fin du XVI^e siècle. La partie supérieure du village de Songy porte toujours le nom de Fort, et c'est tout ce qui reste d'un monument auquel, suivant l'expression d'Agrippa d'Aubigné, le duc de Savoie *avait dépense bonnes finances et les finesces de tous ses ingénieurs*.

Suivant Jean de Tournes, ce fort « prenant forme pentagone non régulière et en sit propre à la fortification étoit bâti sur un haut tertre qui descouvre sans empeschement toute la campagne, composé de cinq bastions non revestus, mais fossoyé et accommodé de toust le besoing et maintenu par 600 hommes de guerre dont les deux tiers estoient Suysse. Peu avant l'arrivée du roy, un des capitaines assiégés, en estoit sorti par la permission de S. M. pour ailer vers le sieur de Nemours, retiré en sa maison d'Annecy (Philippe de Savoie), afin que,

• sous le bon plaisir du roy, il peust passer cette
 • guerre sans desplaire, ni préjudicier à son ami le
 • duc de Savoie. Le roy lui envoya soudain un exempt
 • des gardes pour le luy amener à l'Eluysel, à un
 • quart de lieue du fort, où estoit logée S. M. Le roy
 • lui ayant parlé, après qu'il fust retourné à ses com-
 • pagnons, ils capitulèrent pour sortir vie, bagages et
 • armes sauves, enseignes desployées et tambours
 • battants et qu'ils emmeneroient le tiers de l'artille-
 • rie s'ils n'estoient secourus dans dix jours; lesquels
 • expirés sans aultre secours, leur fut permis d'en
 • sortir et d'en tirer trois pièces. Monseigneur le duc
 • de Soissons adverti, après la reddition du fort, que
 • le duc, venant de la Tarentaise, s'avançoit avec le
 • gros de son armée pour secourir les assiégés, ras-
 • sembla es troupes, résolu d'aller le relever de peine
 • de passer outre; mais il fut plustot adverti de sa re-
 • traite que de son acheminement. • Henri IV permit
 aux Genevois de démolir cette forteresse et ainsi que
 l'écrit Gaudy Le Fort, ceux-ci ne rencontrant plus de
 combattants, n'y allèrent pas de main morte.

La lettre du roi n'a point besoin de commentaire; elle reproduit en termes cavaliers la joie du vainqueur et cette impatience d'un succès, parfois trop facile, que les rivalités du temps devaient faciliter encore aux
 ALPH. DESPINE.

Monsieur de Lambert. Dieu a fait paroistre par les bons succès quil ma donnez depuis que je suis entré a main armee en ce pays que non seulement il favorisoit une si juste cause que la mienne, mais semble encore m'avoir mené comme par la main a la conquête dicelluy dequoy les effects sont si manifestes quil nest pas besoing que je les vous declare davantage. A la suite de tous ces grands et heureux exploits suivis de la reddition du château de Montmellian est arrivée la cappitulation du fort Sainte-Catherine qui doit estre bientot remis en mes mains par le traite que jen ay ce jourd'hui faict et arresté avec celuy qui y commande. Il n'y a plus que les Allinges qui nont encore recogneu mon autorité. Mais je veux croire que vous serez si bien conseillé que de ne pas tenir contre une si forte et puissante armée que la mienne que vous vous resoudrez de vous soubmettre a mon obeissance avec lesd^{tes} forteresses, comme je vous prie et exhorte de faire, et ne me donner aucun motif de tourner contre vous la force et autorité que Dieu a mise en ma main..... Veuillez donc vous tenir pour bien advisé... il y va de votre bien et avantage. — Sinon et en cas que vous fussiez le dernier a recognoistre mon autorité, vous courriez fortune destre le premier qui serviroit d'exemple de desobeissance. Mais je veux croire que vous prendrez autre resolution... a laquelle vous le ferez accommodant entendre a mon cousin le comte de Soissons qui commande en mon absence en mon armée affin qu'il commette quelquun pour traiter. Pour vous faire cougnaitre que je suis aultant humain que victorieux et sur ce attendant de vos nouvelles je prie Dieu, Mons^r de Lambert quil vous ait en sa s^{te} et digne garde. Escript a.... le 6^e jour de Decembre 1600.

HENRY.

Disant attendre autre commission, faites connaytre au porteur si vous vous soumettez a mon obeissance, vous me ferez une chose agreable que je recognaistray. HENRY.

CHRONIQUE MUSICALE

Paris, le 8 janvier 1865.

Le succès de *Roland à Roncevaux* a dépassé toute attente. Je puis supposer que mes lecteurs ont déjà quelque con-

naissance de cet ouvrage; je me contenterai donc de quelques réflexions générales sur son importance.

Le *Roi David*, opéra en trois actes, dont M. Mermet avait écrit la musique et qui fut donné au théâtre de la rue Lepeletier en 1845, ne réussit que très médiocrement. La faute en fut probablement tant à la musique qu'au sujet biblique et aux mutilations ou aux changements que l'auteur se vit contraint de faire à son œuvre. Après ce demi-échec, M. Mermet s'occupa aussitôt d'un ouvrage nouveau; il en puisa le sujet dans le roman de chevalerie connu sous le nom de *Chanson de Roland* ou *Poème de Roncevaux*, et dont le texte original et une traduction française avaient été publiés quelques années auparavant, pour la première fois, par la typographie. C'est, je crois, le premier opéra écrit sur la mort de Roland; car Lully et Piccini avaient emprunté le sujet de leur *Roland* à l'Arioste. M. Mermet, à l'exemple de plusieurs autres compositeurs, a rédigé lui-même le texte de son œuvre; sa pièce est suffisamment intéressante et assez bien conduite. L'expédition de l'empereur Charlemagne, l'amour de Roland pour la belle Alde, la jalousie et la trahison de Ganelon, la mort de Roland et de ses compagnons dans le vallon de Roncevaux: voilà les éléments principaux de l'action. L'auteur dut attendre une quinzaine d'années avant de réussir à faire jouer son œuvre. C'est là un de ces faits contre lesquels la critique proteste sans cesse, mais inutilement; et pourtant, il est de toute évidence que les difficultés interminables que les compositeurs rencontrent à l'Opéra est une des causes principales de la rareté de bons ouvrages nouveaux.

La partition de M. Mermet a deux qualités générales et incontestables: c'est d'abord une grande connaissance des ressources orchestrales et vocales, surtout une rare habileté de traiter les voix; c'est ensuite le désir d'éviter les formes conventionnelles et de conformer l'expression musicale aux situations dramatiques. Il semblerait assez singulier qu'il fallût signaler cette dernière qualité, si le matérialisme ou le scepticisme artistique, pratiqué aujourd'hui par tant de compositeurs, n'avait fait un mérite de ce qui devrait s'entendre tout seul. D'autre part, il y a, dans l'œuvre de M. Mermet, un manque absolu d'originalité; dans l'ordre des sentiments doux et gracieux, il y a des morceaux charmants; mais dans les scènes les plus passionnées et qui demanderaient la plus grande puissance dramatique, la musique n'approfondit jamais la situation; elle se contente de la soutenir assez bien, sans atteindre aucun de ces effets saisissants comme on en trouve dans les ouvrages des grands maîtres. En d'autres mots, la partition de M. Mermet est écrite consciencieusement et avec beaucoup de talent; mais il ne faut pas y chercher de génie. Dans les morceaux mêmes qui obtiennent le plus de succès, tels que le final du premier acte et le final du troisième acte, l'effet résulte principalement de la franchise de la mélodie et de la puissante sonorité; car, examinée de près, l'idée musicale n'a rien de remarquable.

Tout en reconnaissant donc le mérite de M. Mermet, tout en souhaitant qu'on monte bientôt un autre ouvrage de lui, je suis obligé de dire que la vogue de *Roland* ne me semble pas entièrement justifiée. Lorsque cet opéra aura perdu l'attrait de la nouveauté, la froideur pourra bien succéder à l'enthousiasme ou à l'avidité curiosité du public, sans que l'une soit plus légitime que l'autre. L'*Africaine*, dont on presse les répétitions et qu'on nous promet pour le mois prochain, pourra également faire tort à *Roland*. En tout cas, il est permis de croire qu'il n'est pas aussi prodigieusement difficile d'obtenir un grand succès à l'Opéra qu'on l'avait pensé jusqu'à présent; on commençait même à en désespérer; Meyerbeer seul inspirait quelque confiance. C'est que, entendre toujours *Guillaume Tell*, *les Huguenots*, *Robert-le-Diable* et quelques autres opéras non moins connus du public et non moins maltraités des exécutants, c'était bien fort vieux, bien monotone! Et

puis il est certain que la faveur dont jouit un ouvrage ne répond pas toujours à sa véritable valeur, et que pour séduire la foule, il n'est pas besoin d'un chef-d'œuvre. Il suffit que la musique soit au goût du public, ou bien qu'elle soutienne assez bien l'action théâtrale, si celle-ci fait oublier les imperfections de la musique, et que l'exécution soit bonne. J'ai sous la main deux exemples à l'appui de ce que je viens de dire. La reprise de *Moïse* a obtenu et obtient encore beaucoup de succès. Pourtant la pièce offre peu d'intérêt; la partition est écrite dans le style de la plupart des opéras de Rossini; non seulement elle n'est point digne d'un sujet biblique, mais encore elle est remplie des non sens les plus choquants. Les admirateurs les plus aveugles du maître ne pourront le nier. Par exemple, la même musique qui, dans le final du deuxième acte de l'ouvrage italien (intitulé: *Oratorio*), sert pour une scène de colère et d'horreur, accompagne dans l'opéra français une scène de joie et de contentement, terminant le troisième acte. Mais il y a quelques beaux morceaux, l'exécution est généralement bonne, du moins aux yeux de la masse du public; la mise en scène est magnifique, les danses sont jolies, et puis cette musique brillante et spirituelle plaît par elle-même; dès lors le vulgaire se soucie peu qu'elle convienne au texte ou qu'elle n'y convienne pas.

L'autre exemple que j'ai à vous citer, c'est *Faust* de M. Gounod. Cet ouvrage est peut-être celui dont le succès s'est le mieux soutenu au Théâtre-Lyrique. Dans les premiers actes, il y a des parties très remarquables; le compositeur s'applique partout à rendre les situations d'une façon bien caractérisée; mais les derniers actes laissent à désirer. Or, c'est précisément dans ces derniers actes que l'action dramatique s'empare le plus de l'attention du spectateur, et quoique la pièce prête beaucoup à la critique, l'empreinte du génie de Goëthe y est restée en traits bien marqués. Ajoutez que l'exécution de *Faust* a toujours été très soignée; dans ces derniers temps, elle a été encore meilleure peut-être qu'autrefois. Le public n'analyse pas ses imperfections, il est frappé de l'effet de l'ensemble, et si cet effet le satisfait, il ne s'occupe nullement de savoir si les différentes parties sont ou ne sont pas du goût des juges sévères.

Outre *Roland*, il n'y a eu de nouveau à l'Opéra que la réduction du ballet *la Muschera* en deux actes, pour les débuts d'une danseuse italienne, M^{lle} Salvioni; puis l'exécution de la cantate *Ivanhoë*, qui a valu à son auteur, M. Sieg, le grand prix de Rome de l'année dernière. Il paraît qu'à l'Institut il y a des gens inconsolables de ce que les ordonnances impériales leur ont enlevé le jugement des concours pour les grands prix dans les beaux-arts. C'était absurde de faire juger des musiciens par des peintres, des sculpteurs et des architectes; mais quand il s'agit de leurs privilèges, messieurs les immortels n'entendent pas raison facilement. Désormais les compositeurs seront jugés par des compositeurs, et l'ouvrage couronné sera exécuté publiquement à l'Opéra. Tout le monde pourra donc l'entendre, mais personne n'y sera contraint, pas même les membres de l'Institut. L'Opéra-Comique ne se plaindra pas que l'année ait été mauvaise. J'ai à vous parler de trois ouvrages nouveaux: *les Absents*, en un acte, *le Trésor de Pierrot*, en deux actes, et *le Capitaine Henriot*, en trois actes. La direction n'a joué de malheur qu'avec *le Trésor de Pierrot*, dont la pièce tombe tantôt dans la grosse bouffonnerie, tantôt dans le drame larmoyant. M. Gautier, l'auteur de la musique, a été nommé, il y a quelques mois, professeur d'harmonie au Conservatoire. Il a déjà composé une demi-douzaine d'ouvrages, joués soit au Théâtre-Lyrique, soit à l'Opéra-Comique. Je crois volontiers qu'il donnera de bonnes leçons d'harmonie, mais je ne vois nulle urgence à ce qu'il continue à nous donner des opéras. *Les Absents* sont une petite pièce amusante, sans grandes prétentions, accompagnée d'une musique facile et distinguée.

Ce n'est pas la première bluette dont M. Poise a écrit la partition.

Le texte du *Capitaine Henriot* est de M. Sardou; aussi l'intrigue est-elle spirituellement conduite, et plus enchevêtrée que cela n'est nécessaire pour un opéra; une ou deux scènes sont trop tragiques. Le capitaine Henriot, c'est le roi de France Henri IV, que M. Sardou s'est efforcé de vous représenter selon la chanson, en diable à quatre qui a le triple talent de boire et de battre, et d'être un vert galant, en y ajoutant des traits de bonté et de générosité. L'action se complique naturellement d'affaires d'amour; elle se passe pendant la prise de Paris par l'armée huguenote, mais sans qu'il soit question de querelles religieuses. La musique est de M. Gevaërt, connu déjà par le *Billet de Marguerite*, le *Diable au Moulin*, *Quentin Durward*, et par un bon traité d'instrumentation dont j'ai parlé dans ma dernière chronique. La nouvelle partition venant quelques mois après *Lara*, la comparaison est inévitable; elle n'est pas désavantageuse à M. Gevaërt. Ses mélodies ont peut-être moins d'attrait pour le fond que celles de M. Maillart, mais tout en restant français par le style, il ne suit point le système de l'école de M. Auber. Il n'en cherche ni les airs de danse, ni les roulades; dans deux morceaux seulement on trouve quelques vocalises qui paraissent être une concession faite aux chanteurs. L'intention de respecter la vérité de l'expression musicale est manifeste en même temps que le désir d'écrire de la musique mélodieuse et qui plaise au public. Il y a de charmantes scènes comiques, des chœurs pleins d'entrain ou d'énergie, et des scènes dramatiques d'un beau caractère.

Le Théâtre-Lyrique ne s'est guère enrichi d'œuvres nouvelles depuis quatre mois, ou, ce qui revient au même, depuis un an. On s'est sagement décidé à supprimer dans *Mireille* les parties qui ont été critiquées le plus, et à remplacer le dénouement lugubre par le mariage. Réduit ainsi en trois actes, l'ouvrage pourra se soutenir assez longtemps, mais sans prendre rang à côté de *Faust* dans la faveur du public. Je regrette seulement qu'on ait eu la malencontreuse idée d'ajouter au premier acte une valse de bravoure dont le style ne s'accorde ni avec celui des autres morceaux, ni avec la manière dont les auteurs ont conçu le personnage de Mireille. Mais M^{me} Miolan-Carvalho vocalise bien, elle aime à vocaliser, le public l'applaudit à outrance et elle est maîtresse à son théâtre. C'est tout dire.

Je n'ai à vous annoncer que trois opéras nouveaux en un acte: *l'Alcade*, *Bégaiements d'Amour* et *le Cousin Babylas*. Passons sur *l'Alcade*, auquel personne ne songe plus. La pièce de *Bégaiements d'Amour* n'est pas un chef-d'œuvre; la musique est de M. Grisar; elle ne peut donc manquer d'être agréable. *Le Cousin Babylas* est un opéra bouffon sortant des habitudes du Théâtre-Lyrique, mais qui n'en est pas moins divertissant. La partition est de M. Caspers, un jeune compositeur dont j'aurai peut-être beaucoup de bien à dire, quand il se rendra sa tâche un peu moins facile. Comme on pouvait s'y attendre, la direction du Théâtre-Lyrique a demandé de nouveaux succès au répertoire italien. *Don Pasquale* et la *Traviata* (ou *Violetta*) lui ont fourni de bonnes recettes. Il faut remarquer que la *Traviata* n'a jamais joui que d'une médiocre faveur au Théâtre-Italien, et elle ne mérite pas mieux: la pièce est absurde et la musique est très faible, pour la plus grande partie. Au Théâtre-Lyrique, au contraire, cet opéra a reçu un excellent accueil. La raison en est apparemment dans l'exécution, incontestablement meilleure au théâtre de la place du Châtelet qu'à la salle Ventadour; puis aussi dans la pièce elle-même, arrangée d'après la *Dame aux Camélias* dont tout Paris a gardé l'émouvant souvenir. J'ai déjà dit que *Norma* n'a pas réussi au Théâtre-Lyrique; et je ne crois pas que cet opéra eût eu un succès durable, quand l'exécution aurait été bonne. Il y a là encore matière à réflexion sur le goût du public.

Le premier ouvrage nouveau que nous donnera le Théâtre-Lyrique, ce seront probablement les *Aventuriers*, de M. le prince Poniatowski. Il faut espérer qu'on ne nous fera pas trop attendre non plus la *Fiancée d'Abydos*, de M. Barthe. M. Carvalho, d'après un cahier des charges, doit faire représenter tous les ans un opéra en trois actes dont la musique aura été écrite par un lauréat de l'Institut n'ayant pas encore eu d'ouvrage joué à Paris. C'est la seule condition qui lui a été imposée en échange de la subvention qu'il a obtenue du gouvernement. N'ayant pas été heureux avec les *Pêcheurs de Perles*, M. Carvalho a usé, pour cette saison-ci, de la faculté qu'on lui a laissée de mettre l'opéra au concours entre les prix de Rome. C'est M. Barthe, lauréat de 1854, qui a remporté la victoire. La nouvelle direction des Bouffes-Parisiens avait deux voies à suivre : ou bien de donner des œuvres plus importantes que ce théâtre n'en avait donné jusqu'à présent, ou bien de faire un pas en arrière, et de se contenter de représenter des bouffonneries en un acte, en évitant les grandes pièces qui exigent beaucoup de mise en scène. C'est ce dernier parti qui a semblé le plus prudent, et sous le rapport pécuniaire, la direction ne paraît pas avoir à se plaindre. Elle a donné ainsi quelques petites pièces nouvelles dont il est inutile de vous parler ; tout récemment, elle a donné une Revue-parodie, comme d'autres théâtres en donnent à la fin de l'année, et dont le mérite principal est d'être des pièces de circonstance. Il y a cependant lieu de croire que la direction des Bouffes éprouve quelques regrets de s'être brouillée avec Offenbach et de l'avoir obligé à porter sa *Belle Hélène* au théâtre des Variétés. C'est une charge de l'antique, dans le genre d'*Orphée aux Enfers*, et qui obtient beaucoup de succès. Inutile de dire qu'une mère n'y conduira pas sa fille. Pas plus que les Bouffes-Parisiens, le théâtre des Variétés ne s'est jamais piqué d'être une école de fine plaisanterie et de morale austère. Les quiproquos, les calembours et les grivoiseries, voilà les trois principales ressources des vaudevilles, des opérettes et des opéras bouffes d'aujourd'hui.

À côté du succès de la *Belle Hélène*, la liberté des théâtres ne me donne à enregistrer que la naissance en même temps que le trépas du théâtre de Saint-Germain. Ouvert le 24 novembre, ce pauvre petit théâtre a compté à peine un mois d'existence. C'était l'ancien Athénée musical, situé à côté de l'hôtel de Cluny, et qu'on avait transformé pour y jouer des vaudevilles et des opérettes. La difficulté c'était, comme toujours, de trouver des chanteurs, un orchestre, un répertoire et un public. Les chanteurs n'étaient que des acteurs de vaudevilles, presque tous très médiocres. L'orchestre ne valait pas mieux. On a donné en tout cinq ouvrages en un acte : deux mauvais vaudevilles et trois opérettes, dont deux seules sont dignes d'une mention spéciale : le *Lion de Saint-Marc* et les *Petits du Premier*. La musique du *Lion de Saint-Marc* prouve quelque talent, mais elle est écrite dans ce style de quadrille qui est à la portée de tous les compositeurs. La partition des *Petits du Premier* mérite de survivre à la débâcle du théâtre. L'auteur, M. Emile Albert, a montré un bon sentiment de la musique comique ; il est à souhaiter qu'il puisse faire ses preuves sur une scène plus importante. Quant au public, il faut remarquer que celui des Bouffes-Parisiens se compose de deux parties distinctes : un certain monde bourgeois et le *demi-monde* avec les gens qu'il traîne à sa suite. Le théâtre Saint-Germain, par sa position, ne pouvait guère faire appel qu'à un public du premier genre. La jeunesse des écoles paraît avoir peu de goût pour l'opérette. Il ne faut pas oublier non plus que l'hôtel Cluny n'est situé qu'à six ou huit minutes de chemin du Théâtre-Lyrique, et ce n'est pas là une considération de peu d'importance. Le *Devin du Village* n'a eu, au théâtre du Vaudeville, qu'une vingtaine de représentations. C'était encore là une tentative qui ne pouvait avoir de suite. L'opéra de Rous-

seau ne pourrait être bien apprécié aujourd'hui que s'il était chanté par des artistes supérieurs, comprenant le style de l'ouvrage et voulant s'appliquer à l'interpréter le mieux possible. Le théâtre du Vaudeville, au contraire, n'avait à sa disposition que de maladroits et ignorants écoliers.

Le Théâtre-Italien se trouve dans une situation assez triste et qui menace de devenir de plus en plus embarrassante. Le directeur actuel n'a profité d'aucune des expériences qu'il a faites à ses dépens, l'année dernière. La plus forte maladresse qu'il ait commise, c'est la formation d'un corps de ballet ; encore ce corps de ballet ne comprenait-il que des femmes et un seul danseur, le maître de ballet lui-même ! Ce n'était pas seulement méconnaître étrangement le but du Théâtre-Italien, c'était encore engager, sans subvention du gouvernement, une concurrence impossible avec l'Opéra, qui jouit d'une subvention de huit cent vingt mille francs, et dont le déficit, s'il y en a, est comblé par la liste civile.

Une autre faute, c'était de vouloir changer de spectacle le plus souvent possible. Les reprises se sont succédé trop précipitamment ; l'ensemble était toujours défectueux, les rôles secondaires et les chœurs sont rarement bien interprétés. Quelques ouvrages de Verdi, la *Sonnambula* de Bellini, le *Barbier* de Rossini, *Martha* de M. de Flotow et sept opéras de Donizetti, voilà ce que nous avons entendu depuis trois mois, car je ne mets pas en compte une pitoyable représentation de *Don Juan* de Mozart. On nous a bien promis pour cet hiver une demi-douzaine d'ouvrages inconnus ici, mais on n'est pas pressé de tenir parole.

En prétendant diriger à la fois le Théâtre-Italien de Paris et le Théâtre-Royal de Madrid, M. Bagier s'est créé de graves difficultés. Aussi, un beau jour, les Madrilènes ont-ils témoigné leur mécontentement d'une manière si peu équivoque que la police a fait fermer le Théâtre-Royal pendant plusieurs semaines. Les choses ont fini par rentrer dans l'ordre ; mais M. Bagier devra bien se garder d'exciter de nouveaux mécontentements par des mutations dans le personnel des artistes, contrairement au goût du public de Madrid. A Paris, M^{lle} Patti seule attire la foule ; Fraschini lui-même est loin d'exciter un enthousiasme aussi bruyant et de faire d'aussi belles recettes. La pureté de la méthode, le style du chant et la bonne interprétation d'un rôle sont devenus choses accessoires, et c'est encore là une des causes qui font déchoir le Théâtre-Italien. Les directeurs nourrissent tous une même et funeste illusion. Il fut un temps où les opéras de Rossini, de Bellini et de Donizetti étaient dans leur nouveauté et faisaient les délices des amateurs. Ils étaient chantés par de bons artistes, aimés du public et qui revenaient tous les ans. Le monde aristocratique se donnait rendez-vous au Théâtre-Italien pour entendre une musique charmante, brillante, spirituelle, qui lui plaisait sans le fatiguer ni lui causer des émotions trop vives. La location pour toute la saison était faite dès le commencement ; il était de bon ton d'avoir sa loge aux Italiens. Aujourd'hui tout cela est changé ; c'est en vain qu'on veut nous ramener l'ancien régime qui fut l'âge d'or des directeurs, mais non pas celui de la musique dramatique.

Je vous parlerai dans ma prochaine chronique des principaux concerts de la saison. La Société du Grand-Concert a éprouvé des retards par une maladie de M. F. David. M. Wekerlin a commencé hier une série de six concerts historiques de musique vocale.

Pour terminer, je vous signalerai quelques bonnes publications nouvelles. C'est d'abord une traduction française de la biographie de Beethoven par Schindler, un des plus intimes amis du maître. L'auteur de cette biographie, qui est regardée comme la plus importante et la plus complète, est mort l'année dernière. La traduction est de M. Albert Sowinski. Une traduction française des notices biographiques écrites sur le même compositeur par Wegeler

et par Bies a été publié en 1862 par M. Legentil. Je vous recommanderai aussi une collection d'exercices de doigts pour le piano, par M. Roubier, et d'excellentes petites études pour le même instrument à l'usage des jeunes élèves, intitulées : *Jeux d'enfants*, par M. E. Viault. En Allemagne, M. Max-Maris de Weber vient de publier le second volume de la biographie de son père, l'illustre compositeur. Le troisième et dernier volume renfermera, dit-on, les œuvres posthumes de ce maître, qui appartiennent à la littérature musicale. Je suppose qu'on y trouvera quelques pièces nouvelles, car en 1827 on a déjà publié les *Œuvres posthumes* de C.-M. de Weber en trois petits volumes (Dresde et Leipzig). JOHANNES WEBER.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT

Séance du 3 janvier 1865.

M. le Président fait connaître que la Société académique de Boulogne-sur-Mer demande à entrer en relation avec la Société Florimontane. Cette demande est acceptée et il est décidé que le dernier volume de la *Revue savoisonne* sera envoyé à la Société dont il s'agit.

M. Ducis demande aussi l'échange avec l'*Investigateur*, journal de l'Institut historique, de Paris. Adopté.

M. le Président donne lecture d'une lettre à lui adressée par M. le Préfet de la Haute-Savoie, qui prie la Société de dresser une liste des hommes illustres du département dont les noms seront inscrits dans la salle des délibérations du Conseil général de la nouvelle préfecture. MM. C. Dunant, Ducis et Jules Philippe sont chargés de préparer ce travail.

Successivement, la réunion désigne MM. Ruch, inspecteur d'Académie, Lucis, Serand, Revon et Jules Philippe pour préparer une liste des ouvrages qu'il serait le plus utile de propager dans le département, en conformité du désir exprimé par S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique.

M. Ruch, inspecteur d'Académie, dépose sur le bureau les réponses de MM. les instituteurs communaux au questionnaire archéologique qui leur a été adressé. Ces réponses, résumées avec soin par MM. les inspecteurs des écoles primaires, devront être examinées par MM. Ruch et Ducis, qui feront un rapport à ce sujet.

Sur la proposition d'un membre, il est décidé que la Société adressera directement à S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique une demande tendant à provoquer des démarches pour obtenir la restitution des pièces concernant la Haute-Savoie qui sont déposées dans les archives de Turin.

M. Revon dépose sur le bureau une monnaie gauloise en or, trouvée dans la commune de Sillingy et achetée par le Musée d'Annecy. Cette pièce, assez rare et d'une valeur intrinsèque de 23 fr., a dû être frappée en Rhétie ou en Vindélicie. Elle représente à l'envers une tête d'oiseau entourée d'une couronne de feuillage; au revers, six points et un demi-cercle, signes de sa valeur courante.

La Société admet au nombre de ses membres effectifs : M. Georgin, inspecteur primaire à Annecy; M. Barbier, *id.* à Thonon; M. Laboureau, *id.* à Bonneville; M. Henri Déléan, docteur en droit à Annecy; M. Calligé, avocat à Annecy.

Enfin il est procédé à la nomination des membres du bureau et du comité de rédaction de la *Revue savoisonne* pour 1865. Sont nommés membres du bureau :

MM. Camille Dunant, *président*;
Ducis, archiviste du département, *vice-président*;
Jules Philippe, *secrétaire*;
Henri Déléan, docteur en droit, *secrétaire-adjoint*;
Louis Revon, *secrétaire-adjoint*;
Eloi Serand, *archiviste*;
François Bachet neveu, *trésorier*.

Comité de rédaction :

MM. Ducis, H. Déléan, Jules Philippe, Replat, Louis Revon.

Les dons et échanges suivants sont déposés sur le bureau :

1° *Distribution des récompenses accordées aux Sociétés savantes*, le 2 avril 1864; 1 vol in-8°; don du ministère de l'instruction publique; — 2° *Mémoires de la Société dunkerquoise*, 1862-64; — 3° *L'Investigateur*, journal de l'Institut historique de Paris, tome III, 4^e série; — 4° *Bulletin de la Société académique de Boulogne-sur-Mer*; — 5° *Bulletin de la Société centrale d'agriculture de la Savoie*; — 6° *Les premiers pas dans l'étude de la haute antiquité*, par M. le professeur Morlot, de Lausanne; don de l'auteur; — 7° *Problème relatif à la famille de Faucigny*, par M. Paul Lullin, de Genève; don de l'auteur; — 8° *Mémoire sur les habitations lacustres de la Savoie*, avec atlas, par M. Laurent Rabut, de Chambéry; don de l'auteur; — 9° *A Jenner*, ode par M. Paul Thouzery, de Paris; don de l'auteur; — 10° *Communauté des sœurs aveugles de Saint-Paul à Paris*; brochures; don de M. Ducis; — 11° *Revue des Sociétés savantes*; — 12° *Revue du Lyonnais*; — 13° *L'Union magnétique*; Paris; — 14° — *Journal des connaissances médicales*, de M. Caffé; — 15° *L'Abeille du Bugey et du pays de Gex*; — 16° *La Tribune lyrique*; — 17° *Le Mont-Blanc*; — 18° *Le Léman*; — 19° *Le Courrier de Savoie*.

Pour extrait conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE

La commission centrale de la Société de géographie vient de composer son bureau pour 1865 de la manière suivante : M. de Quatrefages, président; MM. d'Avezac et E. Cortambert, vice-présidents; M. Malte-Brun, secrétaire général; MM. Maunoir et Barbié du Bocage, secrétaires adjoints.

Parmi les bibliothèques spéciales que possède Paris, la plus riche, la plus curieuse est certainement celle du Muséum d'histoire naturelle, située dans un pavillon dépendant des galeries de minéralogie, au Jardin des Plantes.

Elle se compose d'une grande quantité de manuscrits, d'une très belle collection de peintures sur vélin et de plus de cinquante mille volumes concernant l'histoire naturelle. Un certain nombre de manuscrits sont ornés de dessins qui leur donnent une grande valeur artistique. Mentionnons ceux de Plumier sur les plantes des Antilles, ceux de Norona, naturaliste espagnol, sur la flore de Java, et ceux de Tournefort, renfermant la description des plantes observées par ce naturaliste pendant ses voyages dans le Levant.

La collection des peintures sur vélin compte près de cent volumes in-folio. On retrouve là, à côté des peintures d'Aubriet, de Redouté, de Marechal, les premiers vélins de Nicolas Robert, exécutés pour Gaston, duc d'Orléans. Il y a également des peintures chinoises d'une rare curiosité; elles s'étalent sur des rouleaux de papier d'une seule feuille; l'une d'elles n'a pas moins de huit mètres de long. Citons encore un manuscrit chinois envoyé de Péking à l'Académie des sciences en 1723.

Une découverte intéressante a été faite dernièrement à l'extrémité du territoire de Coucy-les-Eppes, en construisant le chemin de Mauregny à Festieux (Aisne). Quinze cadavres de Gallo-Romains, remontant à un temps très voisin de la conquête de la Gaule par Jules César, ont été trouvés distancés les uns des autres de deux mètres à une profondeur d'un mètre soixante-dix centimètres. Chacun d'eux avait près de la tête trois ou quatre vases de formes différentes, destinés sans doute à la nourriture et aux libations des morts. L'un des corps gisait près de celui d'un cheval. Des restes de constructions en pierres paraissent encore dans le voisinage. Une monnaie gauloise a été recueillie dans les sépultures et déposée dans les archives départementales. On l'attribue généralement aux Catalauni; mais comme on la trouve souvent dans nos contrées, elle doit provenir des Remi. Elle représente d'un côté un guerrier marchant à droite, tenant une lance et une torche; de l'autre un serpent dominant un loup qui dévore un reptile. Des clous, peut-être aussi des fibules, ont été trouvés en abondance. L'ignorance des ouvriers devant lesquels ces objets paraissaient, fait regretter leur perte, et surtout celle d'une quarantaine de vases de différentes formes qui pouvaient être sauvés avec un peu d'adresse. Onze vases ont été cependant recueillis.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Recherches sur les poésies en dialecte savoyard (suite), par M. Alphonse Despine. — Problème relatif à la famille de Faucigny, par M. Paul Lullin, avec note de M. C.-A. Ducis. — Les poètes de la Savoie : Xavier de Maistre, par M. Jules Philippe. — A M. Louis Revon, sonnet de M. Achille Millien. — Bulletin.

RECHERCHES SUR LES POÉSIES EN DIALECTE SAVOYARD

(Suite.)

Un imprimé, beaucoup plus long et plus précieux, porte la date de 1613 : *Les fanfares et courvées abba-desques des roule bon temps de la haute et basse coquai-gne et dépendances*, furent publiées à Chambéry et dédiées à M. Favier, conseiller de S. A. R., avocat général au souverain Sénat de Savoie. Elles eurent pour auteur un abbé attitré qui soulève le voile de l'anonyme seulement par les initiales J. P. A. C'est une pièce en quatre actes dialoguée, où l'on trouve environ 500 vers patois au mètre de huit syllabes ; j'en dois la connaissance à l'obligeante amitié de M. L. Pillet, secrétaire de l'Académie de Savoie. Les personnages sont deux dames, deux voisins et une chambrière. Celle-ci seule emploie un dialecte national que je crois être des environs d'Annecy. La facture du vers est facile ; la diction rapide et animée. On y rencontre beaucoup d'expressions locales et souvent de nombreux reflets des préjugés populaires. Assurément, la politesse française n'y est pas observée de tous points. Quelques-unes de ces crudités si familières au patois émaillent les paroles assez lestes de Zophire, qui fut certainement une grand-tante des Marton et des Dorine dont l'ancien Théâtre-Français faisait un personnage obligé sur la scène ; elles dont le sang-façon garçonniér et le langage un peu libre semblent avoir pour objet de reposer l'attention fatiguée en ouvrant un peu carrière à l'humeur rabelaisienne, si vivace chez nos pères.

L'étendue de cette œuvre m'oblige à ne lui emprunter qu'un fragment pris au hasard ; c'est celui où Zophire raconte les signes avant-coureurs du chagrin de sa maîtresse.

Creiria vo que de vetron fae
Je me doty ja l'atra noé ?
A dix heures je m'éveilly :
Et eveilla je me trouvy

Le c. decouvert pe fortuna
To vis à vis contro la luna,
Que fut esclussy de la pau :
Mais l'ombragiou ple malherau
Fut que dessu votra maison
Pe l'air passa un gro tison
De fua qu'étey tot allumá.
Qu'adon je n'en pensy pas má ?
Ma cuche est arranda le tey
Le fua sifflave près de mey
Comme celle grosse fusay
De pautra que font lo laquay ;
Entertan que lie s'enfaillat
Je pensy faire lo vaillat.
Votra pollalley a la minoé
Chantave le pollet rancœ.
Quant et quant le jor épauddy
Je veny pe vos averty.
Trey matin, tot d'una façon
Despoé le départ du garçon
En passen ~~devers vo~~ to nâ
Trey grosse gotte m'a saiguâ.
Una moteilla en do matin
Copave tosiôr mon chemin.
Votra serventa, se lie play
Se suvendra que l'atra noé
Lie desy d'avey rebatâ
Su l'echaillé du galatâ
Treize auas qu'étiân fay du pollet
Sen croise, mais le merollet
To ver. Je desy tot adon
Ce ne vo dire ren de bon
Prend lo polet, bota lo bâ
Que su luy se tornay lo mâ, etc.

Dans cette pièce, comme on le voit, l'auteur s'est fort peu préoccupé d'imiter les rimes masculines et féminines, il n'a recherché que des assonances. Mais sa diction est concise ; les vers sont bien remplis ; le langage populaire est fidèlement reproduit. Cette œuvre est certainement une des plus précieuses.

Une circonstance à remarquer est l'absence, du moins par des signes orthographiques, de la prononciation si exceptionnelle du *ch* et du *j* que j'ai signalée comme très fréquente dans notre patois. Je ne puis croire que cette prononciation n'existât pas encore en 1600, car nous ne pourrions pas trop expliquer son introduction moderne et surtout sa diffusion générale dans nos campagnes. Tenons donc pour certaine son existence à la date des imprimés que nous venons de passer en revue, quelque soit la lacune laissée par la typographie.

Aux poésies imprimées à des époques déjà si éloignées de nous, je dois rattacher les Noëls, rares, il est

vrai, dans nos contrées. Quelques-uns furent conservés par la typographie, d'autres sont traditionnels, mais tous portent un cachet antique.

Dans le moyen-âge, on le sait, la riante fête de Noël était reproduite dans les églises d'Occident par des scènes animées, par des personnages, par un petit enfant dans une crèche, etc. Cette espèce de spectacle, qui se relie aux *mystères*, innocent d'abord, dégénéra bientôt en bouffonnerie; et ces représentations ne tardèrent pas à être supprimées dans toute la chrétienté. La crèche, qui fut longtemps une des joies les plus vives de notre enfance, a seule survécu. Quelques églises cependant conservèrent la tradition de ces fêtes naïves, et dans un office qu'elles nommèrent *office des pasteurs*, on retrouva fréquemment, et l'on retrouve parfois encore, notamment en Maurienne, un répons alternant avec les versets de la magnifique cantique de la Vierge.

En 1591, la *visite des pasteurs de Judée en Bethléem* fut représentée avec grande pompe et appareil, à Villars en Bresse. Cet usage aurait même été conservé jusqu'en 1816.

Vers 1840 on chanta à Saint-Laurent, près de Maccon, un Noël patois à la messe de minuit « et l'organiste de Bourg ne manque jamais à pareille solennité de jouer le fameux air de *Noyé, Noyé è venu*, — *no faran la bourdifaille* (Le Duc). » — A Annecy même plusieurs personnes ont souvenir que cet usage se perpétua jusque dans les dernières années du XVIII^e siècle.

Il y a moins d'un siècle, à Valladolid, la mise en scène de Noël remplissait les neufs chrétiennes; plusieurs personnages portaient pieusement des masques et manifestaient, au son des instruments, leur joie sainte au début, mais quelquefois aussi un peu folle.

Le peuple, dont l'esprit s'ouvrait volontiers à cette pastorale rustique parce qu'il se voyait mis en scène dans la faveur accordée aux bergers, s'appropriait rapidement ces poèmes. La bénédiction de la *tronche* (bûche) de Noël devint pour lui une pieuse et joyeuse solennité. Pendant que la bûche traditionnelle éclairait de ses flammes brillantes les apprêts du *réveillon*, le peuple célébrait par des hymnes l'accomplissement du mystère joyeux; puis, ça et là, une verve gourmande ou satirique venait souvent enrichir d'une strophe le petit poème et augmenter ainsi sa teinte locale.

Les Noël's furent donc des cantiques spirituels, des pastorales, des idylles sacrées, souvent aussi une peinture de mœurs ou une satire. La musique, habituellement très populaire, serait, d'après un chroniqueur, l'écho des gavottes et des menuets du temps de Charles IX; en effet, la plupart des airs sont notés à deux ou à trois temps.

La poésie des Noël's a conservé toute la simplicité de nos bons aïeux. Les personnes qui lui reprocheraient de n'être pas ornée, n'entendent point le génie de ces compositions dont la beauté essentielle est la naïveté, dont l'art enfin doit être l'absence de l'art même. Dans ce petit genre, poésie et musique doivent se ressembler: il faut y rechercher toute la rusticité, l'humilité, la pauvreté même de la crèche de Bethléem où le bœuf inoffensif rumine sur les langes du nouveau-né.

Quelle époque précise assigner aux Noël's? Philibert Le Duc reporte au règne de Louis XIV, c'est-à-dire au XVII^e siècle, les Noël's bressans. Bernard de la Monnoye, né à Dijon le 15 juin 1641, publiait en 1700, à la suite

d'un pari entre lui et Aimé Piron, ses treize premiers Noël's bourguignons qui furent bientôt suivis de plusieurs autres. *Gui Barózaï* (vigneron), pseudonyme de la Monnoye, devint et resta le chantre populaire de la Bourgogne.

La Gascogne possède des Noël's charmants. La Provence est riche sous ce rapport; mais son beau ciel semble y avoir développé le rythme musical plus que la poésie.

Nancy, dans ses almanachs, reproduit parfois quelques-uns de ces vieux fabliaux, sans toutefois en indiquer la date. Ainsi le Lorrain dit encore de nos jours :

Jasu, jà la cuche tansi
La pute gens que vaci
Qui nous eproche
Pernez tertio vo guillots
Et je peura me soche, etc.

Ou bien :

Maite, vous ne sevous dou que je venons
Et pourquet je ramounon si ta,
Da champs nos berbis et moutons :
Vous ne serin encore ce que je dira, etc.

Ou encore :

Elairme, compaignons,
Ca je voué da bin lon
In gros moua de gendairme et soudair,
Que nous panront nos troupé tout en air,
Hélas! ce son pahdiéu
Tout en as nore,
Y sont drus et menus.
I feront let guerre à riche et à pore,
Smédée je sons pris
Si nous trouvon toussi, etc.

J'ai reproduit ces quelques lignes afin de justifier mon opinion que ces dernières productions sont modernes.

La Franche-Comté a trouvé dans M. Buchon un collectionneur armé d'une jalouse persévérance, et dont les recherches ont réuni de nombreux documents très variés et très caractéristiques; M. Buchon constate aussi « que ce petit poème (*Le Noël*) paraît être tout à fait spécial à nos diverses provinces de France où il s'épanouit surtout, soit en français soit en patois, vers la fin du XVII^e siècle et le commencement du XVIII^e. . . . Tour à tour naïf ou narquois, plaintif ou courtisan, frondeur ou pittoresque, *Le Noël* est devenu, malgré le dédain de la critique, une forme poétique toute nationale à ajouter à notre bilan littéraire. Un point curieux à signaler, c'est l'impossibilité de retrouver au-delà de nos frontières la moindre trace d'un Noël tel que nous le comprenons. »

La Bretagne devrait trouver place dans cette phalange. Je regrette de n'avoir rien pu me procurer à cet égard. Les caractères de famille entre les dialectes breton et savoyard ne frappèrent si instantanément, lorsque je visitai la Bretagne, que ses Noël's en patois nous eussent intéressé bien plus vivement que tous autres.

Notre Savoie trouverait-elle ici, comme elle l'a reconquise sous plusieurs autres rapports, la gloire d'avoir eu la primeur des Noël's? Quel qu'en soit mon désir, je n'oserais affirmer ce fait: toutefois, nous devons prendre note que, déjà en 1556, cinquante ans avant les Noël's bressans et un siècle et demi avant *Barózaï*, Nicolas Martin, de Saint-Jean-de-Maurienne, publiait, avec

notation musicale, ses *Noëls et Chansons nouvellement composés tant en vulgaire français que savoysien dict patois*. Cette œuvre de 104 pages compris le titre, petit in-8°, est aujourd'hui excessivement rare. Vendue 120 fr. sous le règne de Louis-Philippe, elle coûterait bien plus aujourd'hui; malheureusement, devenue introuvable en Savoie, elle n'existe, je le crains, que dans une seule des bibliothèques de Paris où une main bienveillante pour mon œuvre a eu l'amitié d'en prendre copie.

Puisqu'il s'agit d'un trésor, on m'excusera d'y puiser à pleines mains; il est intéressant à plus d'un titre d'apprendre comment écrivaient les *Savoyards* contemporains des Marot (1544), Saint-Gelais (1556), Ronsard (1586), Rabelais (1553) et Pibrac (1584). Voici comme Martin débute.

A MON IMPRIMEUR

Amy très cher qu'à très bon droit on nomme
Tel que tu es imprimeur et bonhomme,
Combien ne sois en la musique instruit
Parfaitement, de très bon zèle induit
Pour honorer Dieu et sa Vierge Mère
Et pour au veuil de plusieurs satisfere
J'ay composé ces Noëls tout nouveaux
Qui de plusieurs ont esté trouvés beaux, etc.

Au xix^e siècle applaudirons-nous comme le firent nos pères du xvi^e?... Cela est fort douteux. Mes lecteurs seront juges :

L'angoz Gabriel fut tramey de Paradi
Come savioz et cortey : se mena gra (1)
A la bellaz Garansellaz
La salvu, disant pucellaz,
Nosse pour quad tu me vey :
Je ta portoz la novellaz
Que ton vetr' a fruiet beneyt
Quant ie toz dioz se me crey
Noé ply de trenta vey.

La Viergiz rogeisseyt
En brogean suz loz messagoz :
Apré loz musa noz vey,
Ly déclara son coragoz
Come se farit l'ouvragoz
Je ne niz iamay enuey
De cogneitre personagoz
Virginita iay promey,
Pucellaz suy et saray,
Noé ply de trenta vey.

L'angoz comme bin aprey
Respondit et ly va dire
Le Sainct-Eprit oreudrey
Descendra en la maniriz
Que cachera la lumiériz
Du mysteroz un po toquey
Et naytraz sen grand l'umiériz
De tey un sainct que je crey.
Fioz de Dieu motra du dey.
Noé ply de trenta vey.

Mariaz regardaz et vey,
Elizabet ta coustunaz
Qui esteyt ey na pas trey mey
Le coceyure enfa indignaz
Consideraz un po sa minaz
Et son ventre comme crey
La graciz de Dieu benignaz
Ouuret en celuy qui creyt
Possible liet, que qui seyt,
Noé ply de trenta vey.

(1) Pour obvier à l'absence de caractères abrégatifs, nous avons remplacé par des lettres italiques celles qui portent le signe employé pour marquer la suppression de l'n.

La viergiz iognit loz dey
De viagoz bin me de trentaz
Disant angoz te me vey
Je suy du Seignour serventaz
Luassey Dieu, ie n'ay pa crentaz
Que celuy ley m'abuyseyt
D'estre grossaz suy contantaz,
Ma que nion ne me toucheyt
Comme tia dict inse seyt :
Noé ply de trenta vey.

Estre uz but de noz mey
La viergiz fiert empalliolaz
En Bethléem ou Belley
Nien vallien de parpalliolaz
Ev ny aueyt lotaz ne tiollaz
Uz couvert de lour logey
Palliz, bry, piez ne malliolaz
Ne couuertioz quin qua seyt
Per loz gardar de la freyt.
Noé ply de trenta vey.

Noé pli de trenta vey
A Jesus fioz de sa mare
La quallaz comme ie crey :
Lo consiut sen gin de pare
Lo sainct Eprit fit lafare
Viergiz fut comme atre vey
Joseph ne fut que compare
Du grand seigneur Rey des reyz
Un solet Dieu en trey
Noé ply de trenta vey. (Page 35.)

Comme l'a annoncé Nicolas Martin, c'est bien « pour honorer Dieu et la Vierge mère » qu'il composa ces Noëls. La malicieuse satire, la joyeuse goinfrerie ne se glissent pas encore dans les vers populaires; l'homme toutefois existait chez l'auteur et, malgré sa pieuse pensée, il a jeté quelques poésies d'un érotique grossier au milieu de ses chants chrétiens, ainsi que nous le verrons plus tard.

Constatons avec M. Sainte-Beuve que dans leur poésie populaire « nos bons aïeux n'éludaient aucun des côtés scabreux du sujet; bien loin de là, ils étaient au long ces endroits et les paraphrasaient avec complaisance. Qu'il s'agisse, par exemple, de conception et d'incarnation ils vont, tout par le menu, mettre tout en scène, les tenants et aboutissants... Marie et son vœu de virginité: celui de Joseph; leur embarras à tous deux quand on les marie, puis l'étonnement de Joseph et la façon dont ils l'expriment. »

Les Noëls sont une tradition des mystères : s'ils ne sont plus joués sur le parvis des églises, ils sont chantés à la veillée, autour du foyer de famille, avec consommation de grillades et de vin nouveau.

« Que faut-il penser de ces goguenarderies de nos bons aïeux à l'égard des choses réputées par eux les plus saintes? Étaient-ils aussi naïfs qu'on le donne à croire? Il est difficile d'en douter, mais en admettant qu'il y entrât en même temps une certaine part de malice peu définie.... le propre du vieil esprit, même gaillard et narquois, était de ne pas franchir un certain cercle, de ne point passer le pont. Il joue devant la maison et y rentre à peu près à l'heure; il tape aux vitres, mais sans les casser. On a remarqué dès longtemps cette gaieté particulière aux pays catholiques. Ce sont des enfants qui, sur le giron de leur mère, lui jouent toutes sortes de niches et prennent leurs aises. »

En Savoie comme en Bourgogne, toutes les fêtes sont fêtées ; il faut des fêtes au Bourguignon, et Noël est la fête des fêtes. A chaque célébration fériée, le Bourguignon se réjouit, s'ébat largement, et, comme le chant aide volontiers à s'ébattre et que, d'ailleurs, le Bourguignon n'est pas précisément sot, il a fait des chants pour toutes ses fêtes et toutes ses réjouissances. Quand les fêtes sont profanes, il entonne des chants profanes ; mais, voulant approprier chaque chose à son sujet, il a fabriqué aussi des chansons sacrées pour les jours où lui arrivent les fêtes sacrées. — N'allez pas croire, cependant, que tous les Noëls soient des chansons à boire ; ce serait quelque peu effleurer une hérésie : mais laissez-vous légèrement et tranquillement persuader que plusieurs d'entre eux sont non pas un but, mais un moyen, c'est-à-dire que le Noël vient tout simplement en aide à la célébration des fêtes que son nom désigne, quelque soit, du reste, le genre de ferveur qui pousse le dévotieux à les célébrer.... Tant que les cœurs furent remplis de croyance, les Noëls s'en tinrent à célébrer la venue du Messie. Seul, il remplissait le cantique. L'intention de l'auteur était vraiment pieuse, et c'est à peine si, à la fin, il consacrait un couplet pour demander à Dieu de venir en aide à ses humbles serviteurs. Mais peu à peu l'homme s'empara d'un grand nombre de couplets (1). Puis les demandes pour les besoins de l'homme, les allusions aux événements et aux personnages contemporains, l'actualité, la satire, la gaieté ne tardèrent pas à se faire place large.

L'anachronisme est une chose reçue dans les Noëls. Tout accourt vers la crèche : les bergers, les rois mages, les habitants de la ville et du faubourg se pressent pêle-mêle ; et tout à coup, au milieu de ce tohu-bohu, éclate un lazzi qui, parfois, ne craint pas même de s'adresser aux choses les plus saintes.

Ces considérations nous aideront à classer les documents recueillis, lorsqu'ils ne porteront pas de date certaine.

ALPH. DESPINE.

(Sera continué.)

PROBLÈME RELATIF A LA FAMILLE DE FAUCIGNY

PAR M. PAUL LULLIN.

M. Paul Lullin est, pour la Société Florimontane, une ancienne et bonne connaissance. Il est le collaborateur infatigable du président de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, M. Charles Lefort, pour la publication des *Chartes inédites de l'ancien diocèse de Genève*, dont la *Revue savoisienne* a rendu compte (2).

L'article reproduit ci-dessous est extrait de l'*Indicateur d'Histoire et d'Antiquités suisses*, 1864, n° 4, publié à Zurich par la Société d'Histoire de la Suisse allemande. M. de Wyss, le savant et honorable président de cette Société, écrivait à l'auteur : « Votre preuve est suffisante et complète. » Si nous n'osons porter un jugement aussi affirmatif, nous devons au moins reconnaître que la solution proposée par M. Lullin est très probable et qu'elle n'est pas étrangère aux mœurs de la famille de Bourgogne. Car le père de Béa-

trix de Bourgogne avait donné l'exemple à sa fille, en épousant successivement Béatrix de Châlons et, du vivant de cette dernière, Agnès de Dreux, dont il eut également des enfants.

Néanmoins, il ne serait pas impossible que la découverte d'une charte vint expliquer cette énigme et dégager des mystères d'une intrigue la parenté de la maison de Faucigny avec celle du naïf chroniqueur de la *Croisade de saint Louis*. En attendant que la lumière se fasse sur ce *secret de famille*, comme l'intitulerait un romancier, nous ferons observer que les titres de parenté donnés dans les chartes citées n° 1, 2 et 3, s'expliqueraient suffisamment par le mariage d'Éléonore de Faucigny avec Simon de Joinville. Quant à la quatrième, ce pourrait être un titre d'oncle à la mode de Bretagne, et mieux encore à la mode de Savoie ; car dans plusieurs de nos campagnes on appelle oncle par amour le frère de l'oncle par alliance. Dans d'autres on donne cette qualification à tous les vieillards habitués d'une famille. Quant à la signification de parenté par extension, elle n'aurait pas été inouïe dans les chartes du moyen-âge, d'après Ducange, *V° Avunculus*.

C.-A. DUCIS.

On sait la place importante que la maison de Faucigny occupa au XIII^e siècle dans l'histoire de Savoie et de la Suisse romande. Le dernier héritier mâle de cette maison, Aimon II, a, durant un règne de cinquante années (de 1200 environ à 1253), soutenu d'incessantes relations avec les prélats des diocèses de Genève, de Lausanne et de Sion (1), ainsi qu'avec les nombreux seigneurs des mêmes pays ; il a même occupé une position toute spéciale dans les luttes entre le Saint-Siège et l'Empire (voy. Bulle du 4 mai 1246, Wurstemberger, *Peter von Savoyen*, IV n. 193). De ses deux filles, l'une, Béatrix, épousa le seigneur de Thoire et Villars ; la seconde, Agnès, hérita de la baronnie de Faucigny et épousa Pierre de Savoie, surnommé le petit Charlemagne. Enfin, les conflits d'influence et d'intérêts entre Béatrix, dame de Thoire, et une autre Béatrix, dite la grande Dauphine, fille de Pierre et d'Agnès, ont été, dans les mêmes contrées, l'un des éléments des combinaisons politiques à la fin du XIII^e siècle.

De nombreux documents parvenus jusqu'à nous permettent de suivre la vie de ces personnages et de se rendre compte de la plupart de leurs actes. Mais au milieu de cette abondance relative de renseignements, il est un point demeuré entièrement obscur : c'est tout ce qui concerne la femme d'Aimon de Faucigny, la mère de Béatrix de Thoire et d'Agnès. Non seulement son nom ne se rencontre nulle part, mais aucun des actes émanés de son mari ou de ses descendants ne fait allusion à son existence ; en particulier, dans les débats survenus entre ses enfants et petits enfants, il n'est jamais question des droits auxquels ils eussent pu prétendre de son chef : il semble que par un accord tacite entre tous les membres de sa famille, on ait jeté un voile sur sa personnalité.

Toutefois, quelques chartes de la seconde moitié du XIII^e siècle constatent, sans en expliquer l'origine, divers rapports de parenté entre les descendants d'Aimon de Faucigny, d'une part, et plusieurs membres des maisons seigneuriales de Joinville et de Bourgogne, d'autre part. Appelé à analyser ces documents en vue du *Règiste Genevois*, il m'a paru que ces fugitives indications de parenté, qui avaient déjà frappé quelques auteurs, pouvaient, comparées entre elles et rapprochées d'autres données historiques, conduire à la solution rigoureuse du problème généalogique signalé ci-dessus.

(1) Et l'archevêque de Tarentaise. — Note de la réd.

(1) Fertault. *Coup d'œil sur les Noëls bourguignons*.
(2) Octobre 1862, p. 85.

Les chartes d'où ressortent des liens de parenté entre les Faucigny et les Joinville, sont les suivantes :

1° Le traité de paix conclu en janvier 1256 (v. st.) entre Simon de Joinville, sire de Gex, et Rodolphe, comte de Genevois. Ce traité, en langue française, est signé par Simon de Joinville et par sa sœur Béatrix de Thoire. (Wurstemberger, *Peter von Savoyen*, IV n. 441.)

2° Le testament d'Agnès de Faucigny, en date du 9 août 1268. Elle fait un legs au même Simon de Joinville, sire de Gex, en l'appelant mon frère, *fratri meo*. (Wurstemberger, n. 764; et Mallet, M. D. G. t. VII, p. 237.)

3° Le contrat de mariage entre la grande Dauphine Béatrix, fille d'Agnès, et Gaston de Béarn, son second mari, en date du 2 avril 1273. Au nombre des témoins se trouve le même Simon de Joinville, qualifié oncle maternel de la dite Béatrix, *avunculus noster*. (Guichenon, Savoie, Pr. p. 80; et Wurstemberger, n. 813.)

4° Dans une charte, en langue française, de janvier 1269 (v. st.), la même Béatrix, fille d'Agnès, parlant de Geoffroy de Joinville, seigneur de Vaucouleurs et frère du susdit Simon, l'appelle *notre chier oncle*. (Wurstemberger, n. 789; et de Gingins, M. D. R. t. XIV, p. 304.)

D'où provenait une parenté aussi étroite entre les filles d'Aimon de Faucigny et les sires de Gex et de Vaucouleurs, fils l'un et l'autre du baron Simon de Joinville, sénéchal de Champagne. D'après le tableau généalogique des Faucigny donné par Guichenon (II, p. 1172), on avait cru pouvoir l'expliquer par le mariage de Simon de Joinville, sire de Gex, avec une Eléonore, troisième fille d'Aimon de Faucigny; mais l'existence de cette Eléonore n'est établie par aucun document, et un tel mariage n'aurait pas d'ailleurs rendu compte de la qualification d'oncle donnée par Béatrix, fille d'Agnès, à Geoffroy de Joinville. Il faut nécessairement, pour justifier tous les termes de parenté employés dans les chartes citées, admettre que la même femme a épousé successivement le baron de Faucigny et celui de Joinville; or, si l'on ne connaît point la femme du premier, on sait que ce dernier a épousé Ermengarde,

dame de Montesclair, morte vers 1219, puis en secondes noces Béatrix de Bourgogne, sœur de Jean de Châlons, et qu'il a eu de celle-ci quatre fils : 1° Jean, baron de Joinville après son père, compagnon de Saint-Louis et auteur des *Mémoires*; 2° Geoffroy, seigneur de Vaucouleurs; 3° Simon, époux de Léonète de Gex; 4° Guillaume, archidiacre de Salins. C'est donc évidemment Béatrix de Bourgogne qui doit avoir été aussi la femme d'Aimon de Faucigny et la mère de Béatrix de Thoire et d'Agnès. Il ne reste qu'à fixer la priorité entre ces deux unions, ce qui est aisé par la comparaison des dates que l'histoire a constatées : Agnès ayant épousé, en 1234, Pierre de Savoie, a dû naître de 1216 à 1218, et Jean, fils aîné du baron de Joinville, est né en 1224.

On peut donc conclure de toutes ces données qu'Aimon de Faucigny a eu ses deux filles de Béatrix de Bourgogne, et que celle-ci a dû, par une cause demeurée inconnue, se séparer de son premier mari après la naissance d'Agnès, puis se remarier, au plus tard en 1223, au baron de Joinville. Le *Tableau I*, ci-après, est dressé d'après cette hypothèse.

La conjecture qui précède paraît acquérir un degré complet de certitude quand, se plaçant à un autre point de vue, on en cherche la preuve dans la parenté que ce premier mariage de Béatrix de Bourgogne a dû établir entre les membres de sa maison et la famille de Faucigny. On trouve, en effet, dans la charte citée de janvier 1269 (v. st.), que Béatrix, fille d'Agnès, appelle Jean de Châlons *notre chier oncle*; elle y dit aussi qu'Amédée de Montfaucon est *notre ami cousin*; or, ces termes s'expliquent d'eux-mêmes, si l'on admet que Béatrix de Bourgogne était la mère d'Agnès de Faucigny. (Voy. *Tableau II*.)

La conclusion à laquelle on aboutit ainsi quant au mariage du dernier seigneur de Faucigny jette un nouveau jour sur quelques-uns des faits de cette époque. L'obligation imposée par Pierre de Savoie à Léonète de Gex de ne pas se marier sans son consentement, et l'union qu'il lui fait contracter avec Simon de Joinville, apparaissent dès

Tableau I.
Béatrix de Bourgogne

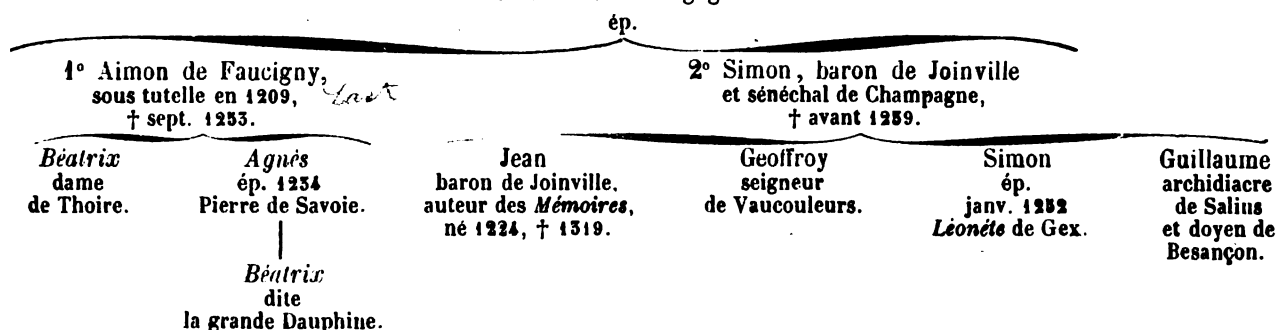
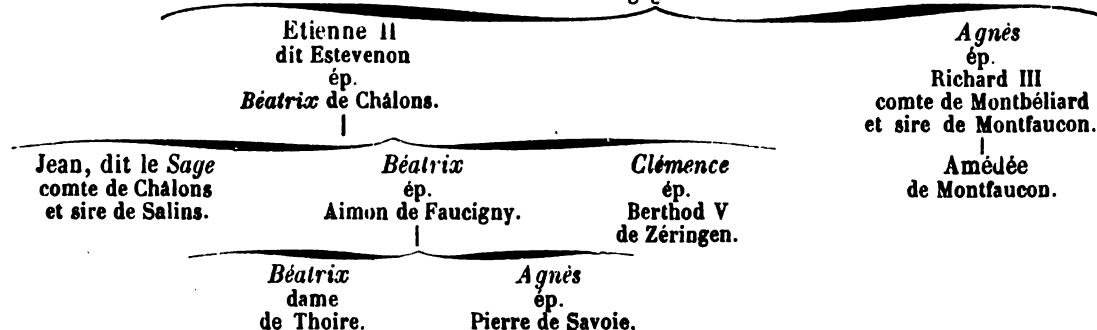


Tableau II.

Etienne I
comte de Bourgogne et d'Auxonne.



lors comme un des actes les plus importants de la politique prévoyante de cet antagoniste de la maison de Genève : c'est après s'être allié lui-même avec l'héritière du Faucigny qu'il attire de la Champagne un cadet de famille, son propre beau-frère, pour mieux placer sous sa dépendance un des plus anciens apanages des comtes de Genevois. L'intervention, en novembre 1269, d'Amédée de Montfaucon en faveur de Béatrix, fille d'Agnès, retenue captive par sa tante Béatrix de Thoire, est bien naturelle, vu les proches liens de parenté qui l'unissaient, par les Bourgogne, à l'une et à l'autre des deux rivales. Enfin, quelles qu'aient pu être les causes qui ont amené la rupture du mariage d'Aimon de Faucigny, cette rupture elle-même suffirait pour expliquer le silence absolu gardé sur sa femme.

Quoique la solution que je propose me semble démontrée, je désire néanmoins la soumettre à l'appréciation des personnes habituées à ce genre de recherches.

Genève, 15 novembre 1864.

PAUL LULLIN.

LES POÈTES DE LA SAVOIE

Sous ce titre doit paraître prochainement un nouvel ouvrage de M. Jules Philippe. Nous en extrayons la petite notice qui suit sur Xavier de Maistre.

XAVIER DE MAISTRE

Xavier de Maistre, frère cadet du comte Joseph de Maistre (1), et l'auteur immortel du *Voyage autour de ma chambre*, naquit à Chambéry dans le mois d'octobre 1763. Joseph était entré dans la magistrature ; Xavier choisit la carrière militaire et fut fait officier dans l'infanterie de marine sarde. Lorsque la Savoie devint française, en 1792, il quitta l'armée piémontaise et vécut durant quelques années sans domicile fixe et au gré des événements. En 1799, il partit pour Saint-Petersbourg, où son frère devait aussi se rendre trois ans plus tard comme ambassadeur du roi de Sardaigne, et il prit du service le 5 janvier 1800 dans l'armée russe, avec le grade de capitaine qu'il avait déjà en Piémont.

Xavier de Maistre obtint vite une position élevée dans la hiérarchie militaire, et il dut sans doute en grande partie son avancement rapide à l'influence de son frère, qui avait su se faire apprécier par ses qualités éminentes à la cour du czar. Promu au grade de major le 22 janvier 1802, Xavier fut nommé par l'empereur, le 4 avril 1803, membre honoraire du département de l'amirauté, et fut chargé de la direction du musée de ce département. Dans cet emploi, il obtint successivement les grades de lieutenant-colonel le 12 décembre 1807, et de colonel le 26 août 1809. Le 8 juillet 1810, il passa dans la suite de l'empereur, à l'état-major, division de l'administration du quartier-maître général, et quelques jours après il entra dans l'armée active et fut envoyé en Géorgie. Il accompagna le marquis Paulucci à Tiflis, assista du 30 septembre au 21 octobre aux opérations dirigées contre les peuplades insoumises du Kouban, et prit part à la poursuite du chef Schah Aali, dans l'expédition du Tabassaran. Pendant cette campagne il se distingua souvent et surtout au siège de la forteresse Akhaltzich, où, dans une sortie faite par

l'ennemi, il fut blessé au bras par un coup de feu tiré à bout portant. Le 8 décembre il rentra à Tiflis.

Dans le mois de janvier 1812, Xavier de Maistre revint à Saint-Petersbourg ; il fut attaché, le 23 mars suivant, à la première armée, et transféré le 22 juin dans la troisième. Le 22 mars 1813 il fut agrégé au détachement du lieutenant général Walmoden qui faisait partie du corps d'armée du général Wittgenstein ; puis, le 7 août, il se rendit sous les murs de Dantzick, avec le grade de général-major qui lui avait été donné le 18 juillet précédent, en récompense des services qu'il avait rendus comme officier d'état-major. Enfin, à dater du 15 novembre 1813, il compta effectivement dans l'armée russe qu'il quitta quelques années après.

Pendant son service militaire, Xavier de Maistre reçut successivement plusieurs marques de distinction, au nombre desquelles nous citerons une épée d'honneur avec l'inscription « pour la bravoure » ; la médaille de la campagne de 1812 sur le ruban de Saint-André ; l'ordre de Sainte-Anne, de deuxième classe (commandeur), avec les insignes en diamant ; l'ordre de Saint-Wladimir de troisième classe (commandeur).

Il n'abandonna plus sa patrie d'adoption où il s'allia à la famille Zagriastki, l'une des plus considérables et des plus anciennes de Russie, et passa de longues années calme et heureux dans sa demeure du quai de la Moïka, à Saint-Petersbourg. Il vint cependant revoir son pays natal en 1825 et séjourna pendant quelques années en Italie à la même époque ; il visita une seule fois Paris, en 1839, et retourna à Saint-Petersbourg où il mourut le 12 juin 1852, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il ne laissa pas d'enfants, ayant eu la douleur de perdre un fils et une fille, nés de son mariage avec M^{lle} Zagriastki.

Si nous sommes entré dans quelques détails au sujet de la vie militaire de Xavier de Maistre, détails que nous croyons en majeure partie inédits, c'est que nous avons pensé que, tout ce qui concerne cet homme illustre étant au plus haut point intéressant, nous devions faire connaître les renseignements que nous possédions. Sous un autre point de vue, il n'est pas inutile de retracer la vie active de l'auteur du *Voyage autour de ma chambre*, car le récit de cette vie, presque entièrement consacrée aux choses de la guerre, explique la position exceptionnelle de Xavier de Maistre ; le jeune capitaine fut écrivain de génie sans faire profession d'écrire ; et plus tard, malgré ses succès littéraires, il ne cessa pas de poursuivre sa carrière militaire ; bien plus, lorsqu'il fut rentré dans la vie civile, il ne consentit jamais à reprendre la plume qui avait tracé longtemps auparavant des chefs-d'œuvre si admirés, ou, s'il la reprit, ce ne fut, pour ainsi dire, que clandestinement et à l'insu du monde lettré qui aurait accueilli avec joie toute nouvelle production d'un de ses écrivains les plus goûtés. La littérature, pour Xavier de Maistre, n'était qu'un passe-temps agréable, bien qu'on pût dire de lui qu'il était plutôt un grand écrivain s'amusant à faire la guerre qu'un grand capitaine s'amusant à écrire.

Au reste, avec son esprit méthodique et judicieux, semblable à celui de la majorité des Savoyards, l'auteur du *Lépreux de la cité d'Aoste* ne fut que conséquent à ses principes dans ce qu'on nous permettra de nommer sa conduite littéraire : dévoué à la dynastie de Savoie,

(1) Joseph de Maistre, en sa qualité d'aîné de la famille, avait seul le droit de porter le titre de comte. Xavier ne porta lui-même ce titre que parce qu'il est d'usage en Russie que tous les fils d'un comte sont indistinctement appelés comtes.

il lui était resté fidèle ; militaire par métier, il était resté militaire ; écrivain par manière de distraction, il n'aspira jamais à la renommée et à la gloire, à tel point qu'il se montra toujours fort étonné du bruit qu'avaient fait ses œuvres.

Mais, à tout prendre, cette vie littéraire, marquée par ces hésitations et ce doute de soi-même, fut aussi la conséquence naturelle des circonstances qui accompagnèrent la publication du *Voyage autour de ma chambre*. La révélation du talent de Xavier de Maistre fut presque due au hasard. Le jeune officier avait, comme tout vrai militaire, l'humeur un peu aventureuse. Un jour, étant en garnison à Alexandrie, il eut un duel qui valut aux combattants des arrêts assez longs. Que faire en une chambre de garçon si ce n'est songer ? Xavier songea donc et écrivit sur des feuilles volantes ses impressions de voyage autour des quatre murs qui le retenaient prisonnier. L'espace était étroit, mais notre voyageur sut le transformer en un monde, monde imaginaire où il fit mainte découverte dont la plus précieuse fut celle de son génie. Hâtons-nous de dire toutefois que Xavier de Maistre eut bien garde de se proclamer lui-même ; il fallut que son frère Joseph le fit connaître au monde en publiant les Mémoires du captif à l'insu de ce dernier.

Le *Voyage* parut en 1794 à Turin. Ce ne fut que dix-sept ans après que le *Lépreux de la cité d'Aoste*, étude admirable de sentiment, vint jeter un nouvel éclat sur le nom de l'écrivain déjà célèbre. Puis, suivirent le *Voyage nocturne autour de ma chambre*, la *Jeune Sibérienne* et les *Prisonniers du Caucase*.

Xavier de Maistre n'a pas seulement écrit en prose ; mais, ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, il a aussi composé beaucoup de pièces de poésie, que sa modestie lui fit tenir cachées. Il prétendait même ne pas savoir faire les vers, et il écrivait un jour à ce sujet :

« Dans l'impossibilité où je suis de comprendre cette faculté (du poète) et pour ne pas avouer cette supériorité chez les autres, je pense que les poètes ont quelque chose dans le poignet qui change la prose en vers à mesure qu'elle passe par là pour se rendre de la tête sur le papier ; en sorte qu'un poète ne serait qu'une filière plus ou moins imparfaite. J'étais si persuadé de ce système consolant pour les prosateurs, que j'essayai un jour d'écrire des vers avec la main gauche, dans l'espoir d'y trouver cet heureux mécanisme, mais ma main gauche ne fut pas plus heureuse que la droite et je fus convaincu à jamais que je ne suis pas une filière à vers. J'avoue même que ce mauvais succès me laissa quelques doutes sur la vérité de mon système. »

Ainsi que le fait observer M. Sainte-Beuve, à qui nous empruntons cette citation (1), Xavier de Maistre se faisait petit non sans malice, comme on pourra s'en convaincre à la lecture de sa pièce de vers le *Papillon*, que nous reproduisons, et qui est la seule de ses compositions poétiques qui ait été publiée jusqu'à ce jour. Ses traductions des fables du poète russe Kriloff, dont deux, celles que nous avons transcrites, ont été insérées dans l'*Anthologie russe* de M. Dupré de Saint-Maur, témoignent de la souplesse de son talent ; l'*Amitié des*

chiens surtout est remarquable par l'entrain et le naturel qui y règnent. Il a fait aussi des épigrammes spirituelles. M. Sainte-Beuve nous apprend qu'il possédait une ode manuscrite de l'auteur du *Papillon*, de 1817 ; le sujet de cette ode, dit l'illustre critique, était un regret de ne pouvoir atteindre au but sublime, et le sentiment exprimé de la lutte inégale avec le génie :

Et, glorieux encor d'un combat téméraire,
Je garde dans mes vers quelques traits de lumière
Du dieu qui m'a vaincu (1).

Xavier de Maistre, à l'exemple de la Fontaine et de Ducis, s'était fait son épitaphe dont voici les premiers vers :

Ci gît sous cette pierre grise
XAVIER, qui de tout s'étonnait,
Demandant d'où venait la bise
Et pourquoi Jupiter tonnait...

En ceci, l'auteur du *Voyage autour de ma chambre* eut la manie de beaucoup de grands hommes, celle de se dire ignorant de toutes choses. Nous ne voyons plus là de la modestie, mais plutôt de la vanité puérile ; il vaut mieux se taire que de chercher à faire croire aux autres ce que l'on sait bien qu'ils ne croiront jamais. Nous n'ignorons pas que les esprits d'élite qui se sont donné le plaisir de se traiter d'ignorants, ont été ceux dont les œuvres sont le plus empreintes d'une douce et naïve philosophie. Victor Hugo, avec ses idées extraordinaires et son style de fer, ne saurait demander d'où vient la lune et pourquoi tonne Jupiter. — Mais, quoi qu'il en soit, il n'est pas plus permis à un écrivain de se faire petit que de se grandir : la postérité seule a le droit de le juger ; et Xavier de Maistre, plus que tout autre, ne pouvait chercher à dissimuler son opinion sur ce jugement qu'il devait envisager comme entièrement favorable :

Mais à l'humanité, si parfait que l'on fut,
Toujours par quelque faible on paya le tribut.

JULES PHILIPPE.

(Reproduction interdite.)

A LOUIS REVON

Toi qui gonfles ton sein du grand air des montagnes
Et que souvent, là-bas, je visite en esprit,
Si jamais, cher Louis, tu viens de nos campagnes
Suivre les chemins creux quand la moisson mûrit,

Tu n'auras plus l'aspect de tes Alpes sublimes,
Le cristal de tes lacs, tes sapins toujours verts,
Tes cascades roulant les flots du haut des cimes,
Où gronde l'avalanche au souffle des hivers,

Non ; mais tu trouveras des fleurs sur nos pelouses ;
Des collins qui sont de tes monts peu jalouses,
Des bois où des oiseaux l'aube éveille le cœur,

Des sources, des étangs ombragés de vieux chênes,
Des abris que le lierre embrasse de ses chaînes,
Surtout un cœur ami qui vibre avec ton cœur.

ACHILLE MILLIEN.

(1) Notice sur Xavier de Maistre, publiée en tête des œuvres complètes de cet écrivain, éditées par MM. Garnier frères, Paris, 1863.

(1) Nous avons eu un instant l'espoir de publier cette pièce dont M. Sainte-Beuve avait eu l'obligeance de nous promettre une copie ; malheureusement elle n'a pu être retrouvée.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 9 février 1865.

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT

M. le Président donne lecture d'une lettre de S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique, relative à la réunion prochaine des sociétés savantes à Paris.

M. le Secrétaire procède au dépouillement de la correspondance, et fait connaître que le journal de la Société d'Agriculture de Lombardie et l'*Echo des Provinces* de Paris demandent à entrer en relations avec la Société. L'échange avec ces deux journaux est accepté.

M. Serand lit différentes pièces inédites relatives à saint François de Sales. Il est arrêté que ces pièces seront insérées dans le journal de la Société.

M. J. Philippe annonce que M. le docteur Dagand, d'Alby, a fait don au Musée d'Annecy d'une pièce d'anatomie pathologique des plus curieuses, qui consiste en un pied de femme qui s'est détaché naturellement par suite de gangrène spontanée. M. Philippe donne lecture d'une note de M. Dagand, dans laquelle ce praticien fournit des détails très intéressants sur les faits qu'il a observés pendant le cours de la maladie et qui constituent un des cas les plus rares de gangrène spontanée dans notre contrée.

M. le docteur Dagand, et M. Bastian, avocat, présentés par M. J. Philippe, sont reçus membres effectifs de la Société.

Les dons et échanges suivants sont déposés sur le bureau :

1° *Bulletin* de la Société vaudoise des sciences naturelles ; — 2° *L'Agricoltura*, journal de la Société agraire de Milan ; — 3° *Bulletin* de la Société centrale d'agriculture de la Savoie ; — 4° *Compte-rendu* de l'assemblée générale annuelle de la Société locale des médecins de Savoie, tenue à Albertville le 22 mai 1864 ; — 5° *Biographie du docteur Jean-Claude Neyret*, par le docteur L. Guillard ; don de l'auteur ; — 6° *De la propagation de la Vigne*, par Joseph Dufour ; don de l'auteur ; — 7° *Notice biographique sur M. Joseph de Gerbaix, comte de Sonnaz*, par l'abbé Puget ; don de l'auteur ; — 8° *Le Messager de Savoie* ; le *Cultivateur des Alpes* ; l'*Almanach des Familles pour 1865* ; don de M. Charles Burdet ; — 9° *Revue du Lyonnais* ; — 9° *Revue archéologique* ; — 10° *Revue des Sociétés savantes* ; — 11° — *Journal des connaissances médicales*, de M. Caffé ; — 12° *L'Union magnétique* ; — 13° *La Tribune lyrique* ; — 14° *L'Echo des Provinces* ; — 15° *L'Abeille du Bugey et du pays de Gex* ; — 16° *Les Beaux-Arts*, revue de l'art ancien et moderne ; — 17° *Le Mont-Blanc* ; — 18° *Le Léman* ; — 19° *Le Courrier de Savoie*.

Pour extrait conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

C'est par suite d'une erreur typographique que l'article relatif à l'inscription de La Forclaz, publié dans notre dernier numéro, a été signé H. Payen. Cet article est de M. le docteur J.-F. Payen, récemment démissionnaire de l'emploi de médecin inspecteur des bains de Saint-Gervais.

Nous croyons utile de reproduire la circulaire suivante, relative au prix de poésie (fondation Guy) qui sera décerné en 1865 par l'Académie de Savoie :

« Si les membres de l'Académie impériale de Savoie n'eussent écouté que l'inspiration de leur cœur, ils eussent été unanimes à imposer aux concurrents un même sujet de composition, qui est déjà sur toutes les lèvres : l'éloge du noble et regretté marquis Costa de Beauregard ; ils eussent aimé à inviter nos poètes à s'associer au deuil de la Savoie entière, dans l'espoir de voir consacrer par quelque monument littéraire impérissable l'une des gloires les plus pures de notre pays.

« Mais une décision récente de l'Académie s'oppose à la réalisation de ce vœu. Elle a statué que dorénavant les sujets des concours de poésie seraient abandonnés au choix des concurrents. Elle a voulu par là rendre la lice accessible à tous les talents, et les convier en plus grand nombre à prendre part à la lutte.

« Fidèle à cette décision, elle laisse donc chacun libre de choisir le sujet et le rythme et le genre de poésie. Elégie ou épître, ode, poème épique, drame ou satire tout sera admis avec une faveur égale et jugé avec la même impartialité.

CONDITIONS DU CONCOURS.

« I. Le prix de poésie de la fondation Guy sera décerné, en 1865, à l'auteur de la meilleure pièce de vers, sur un sujet laissé au choix des concurrents.

« Le prix sera de 400 fr. L'Académie pourra décerner en même temps une ou deux médailles de 200 fr.

« II. Chaque pièce devra contenir de 200 à 400 vers, formant une seule composition.

« III. Les travaux seront adressés au Secrétaire de l'Académie, avant le 1^{er} juin 1865, et seront accompagnés d'un billet cacheté, attaché au manuscrit et contenant le nom et la demeure de l'auteur.

« Le billet portera à l'extérieur une épigraphe écrite aussi en tête du manuscrit.

« IV. D'après le vœu du fondateur, nul n'est admis à concourir s'il n'est né ou domicilié dans l'un des deux départements de la Savoie.

« Chambéry, le 22 décembre 1864.

« L'un des secrétaires de l'Académie,

« L. PILLET. »

Le compte-rendu des séances du trentième Congrès scientifique, tenu à Chambéry au mois d'août 1863, nous est parvenu il y a quelques jours. Il forme un beau volume de 700 pages, imprimé avec soin par M. Puthod fils, de Chambéry. Nous avons pu constater que les rédacteurs de ce travail, long et difficile, se sont acquittés avec talent de leur tâche.

Si l'on en croit les bibliophiles, dit le *Bulletin bibliographique espagnol*, il ne serait bruit que d'une découverte qui viendrait d'être faite à Catane. Dans les fondations d'un édifice récemment démoli, on aurait retrouvé la partie des *Annales* de Tacite concernant le règne de Caligula.

D'après un récent document, la Bibliothèque impériale possède aujourd'hui 2 millions de volumes imprimés, 200.000 manuscrits, 3 millions d'estampes et plus de 500.000 cartes et plans topographiques, vues, etc., outre son riche cabinet des médailles et des antiques. La direction fait travailler sans relâche à la confection des catalogues.

On affirme, dit la *Gazette des Etrangers*, que le musée du Louvre vient d'acheter, moyennant 150.000 fr. payables en trois ans, la collection archéologique de M. de Saulcy, sénateur.

On vient de découvrir au mont Saint-Quentin, commune d'Allaines, près de Péronne, des armures et une vaste sépulture qui intéressent vivement tous ceux qui s'occupent de nos antiquités nationales. De semblables trouvailles, en effet, servent puissamment à fixer l'emplacement certain du vieux Helena, bourg gallo-romain, qui acquit une certaine célébrité au début des invasions franques dans la Gaule, soumise depuis César, et que les grandes hordes barbares n'avaient presque fait que traverser. C'est près de ce bourg que les armes romaines firent subir un sanglant échec à l'armée de Clodion le Chevelu. Jusque dans ces derniers temps, l'emplacement du vieux Helena avait été mis par les antiquaires entre Lens et Hesdin, tout près de l'une ou de l'autre de ces villes. M. Vincent d'abord, M. l'abbé de Cagny ensuite, ont démontré combien ces opinions sont erronées. D'abord, dans la dénomination d'Allaines, autrefois Halaïnes, ils se trouvent bien plus près du vocable Helena que dans celles de Lens et de Hesdin. Ensuite, ils montrent dans les anciennes chartes, l'appellation latine *Alania super fluvium Hala*, si bien en rapport avec Helena. C'est sur les bords du cours d'eau ainsi désigné dans les vieux titres qu'eut lieu la défaite des Francs. Or, cette rivière ne se trouve pas dans les plaines de Lens et de Hesdin, et, au contraire, on la rencontre à Allaines. Enfin, tout près de cette dernière localité, se trouve l'importante forteresse de Cléré, où les Romains avaient établi leur camp, ainsi que l'attestent encore de vieux restes de fortifications.

(*Mémorial d'Amiens*)

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Les reliques de saint François de Sales sous la Terreur, par M. Eloi Serand. — Recherches sur les poésies en dialecte savoyard (suite), par M. Alphonse Despine. — Bibliographie : *Bois et Vallons*, de M. J. Replat, par M. P. Tétédoux. — Bulletin.

LES RELIQUES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES
SOUS LA TERREUR

Au moment où la tempête révolutionnaire grondait sur toute la France, Annecy eut aussi ses jours d'orages.

Les commissaires Simond et Hérault de Séchelles, ensuite Albitte, représentant du peuple, envoyés du gouvernement conventionnel dans le département du Mont-Blanc, ne négligèrent rien pour mettre notre ville à l'unisson des autres cités de la République.

Pour arriver à ce but, notre édilité, cédant à l'impulsion révolutionnaire, aida de son mieux à l'exécution des projets du Comité.

Cependant, si l'on considère attentivement l'exubérance de patriotisme dont nos pères étaient animés, on peut aussi constater qu'en général des sentiments de grande modération dominaient dans leurs actes (1). Nous en trouvons une preuve dans cet aperçu historique relatif aux reliques de saint François de Sales et de sainte Françoise de Chantal, rédigé d'après divers documents compulsés dans les archives municipales et dans celles de la Société Florimontane.

La prochaine célébration de la fête bi-séculaire de la canonisation de l'apôtre du Chablais, donne à ce souvenir un intérêt tout d'actualité.

Dès les premiers jours de la République, Annecy se vit immédiatement occupé par un grand nombre de troupes françaises. Ce nombre croissant de plus en plus, donnait une vive animation à une ville d'ordinaire si paisible et causait beaucoup d'embarras à l'autorité locale. Les casernes regorgeaient de militaires, les principaux habitants avaient constamment des soldats à loger et le restant des troupes campait dans la plaine des Îles. Cette place ayant été choisie par les commissaires Simond et Hérault pour un camp d'instruction et pour la formation de nouveaux bataillons de volontaires de Carouge et des districts voisins, la municipalité d'Annecy se vit forcée, vu l'urgence, de décréter,

(1) En 1793 (octobre) cette modération fit accuser la municipalité d'Annecy de faux patriotisme. (Archives municipales.)

après force motions, pétitions et représentations, qu'il serait enjoint aux communautés religieuses de la ville d'abandonner leurs monastères afin d'y placer des troupes, chevaux, ambulances et magasins de provisions.

Le 21 mars 1793, les religieuses de la Grande Visitation reçurent l'ordre d'évacuer leur maison dans l'espace de quatre jours et de se rendre provisoirement dans la petite Visitation ou de vivre réunies où bon leur plairait.

Une notice insérée dans les *Etrennes religieuses de 1807* nous apprend qu'au lieu de se réfugier dans la petite Visitation, ces dames s'embarquèrent furtivement sur un bateau qui les conduisit au château de Duingt, situé dans une presqu'île du lac d'Annecy, à deux lieues de la ville et appartenant à la famille de Sales.

On conçoit que ces pieuses filles, obligées de quitter le sanctuaire qui renfermait les restes de leurs saints fondateurs, n'eurent rien de plus à cœur que de sauvegarder de précieuses reliques. Elles les dissimulèrent adroitement parmi leurs effets.

Mais un arrêté municipal du même jour avait nommé une commission pour recueillir et mettre en sûreté les objets précieux, ornements, vases sacrés, *ex voto*, qui décoraient l'église du premier monastère et qui avaient été laissés pour le service du culte. On s'aperçut de la disparition des deux châsses. Un commissaire fut envoyé à Duingt et chargé de les reconduire en ville. La tradition locale ajoute qu'une barque ornée de feuillage et pavoisée ramena triomphalement les reliquaires et qu'ils furent reçus à leur arrivée, au son de la musique, par les autorités, la garde nationale et un grand concours de citoyens. Les reliques furent de nouveau replacées dans l'église déserte de la Visitation. Là, durant la nuit du 25 avril 1793, des mains criminelles forcèrent une porte de l'église et s'emparèrent de quelques pièces en argent qui ornaient la châsse de saint François. Les registres du greffe criminel établissent que des poursuites furent exercées contre les coupables.

A cette époque tout membre du clergé qui n'avait pas voulu prêter le serment exigé par la Convention était proscrit. L'église cathédrale de Saint-Pierre fut la seule maintenue pour le culte. Érigée en paroisse, elle était desservie par Mgr Panisset, évêque conventionnel, avec quelques prêtres assermentés. Sur sa demande, l'évêque obtint qu'on lui remit les reliques qu'il déposa dans la cathédrale.

Peu de mois après, le culte de la Raison remplaça le culte catholique et tout signe religieux devait être anéanti. C'est alors que, pour se conformer aux décrets de la Convention nationale, un inventaire général des objets précieux possédés par les quinze établissements religieux d'Annecy fut dressé le 7 floréal an II de la République par une commission municipale. Un lot, en matières d'or et d'argent du poids de deux mille trois cent soixante-quinze marcs sept onces trois quarts, non compris quelques perles et diamants, fut envoyé à la Convention comme don patriotique de la ville d'Annecy (1).

Dans cette offrande figure le poids de trois cent soixante dix-neuf marcs six onces et demi, de la riche ornementation en argent massif qui fut détachée de la châsse de saint François de Sales.

Cette châsse, hommage de Madame Royale Christine de France et du duc de Savoie son fils, avait été présentée au premier monastère de la Visitation au nom de LL. AA. RR., en avril 1662, par le marquis de Lullin, leur grand écuyer (2).

Besson (3) nous donne la description de ce reliquaire qui avait la forme de l'Arche d'Alliance, qui était long de six pieds et demi sur deux et demi de large, et orné de trente-deux colonnes torses accouplées d'ordre corinthien. La châsse de sainte Françoise de Chantal, qui était en bois d'ébène, ne figure dans l'inventaire que par les incrustations dorées pesant cent marcs trois quarts d'once.

Aussitôt que le culte catholique fut supprimé, un grand nombre de personnes pieuses s'alarmèrent sur le sort des restes vénérés de saint François et de sainte Chantal. Ces craintes ne se manifestèrent pas seulement à Annecy; quelques zélés catholiques de Fribourg, craignant de voir se reproduire en Savoie les scènes regrettables qui souillèrent les tombeaux de saint Denis, conçurent le projet de soustraire, à prix d'or, ces reliques pour en enrichir leur ville (4). Mus par un sentiment de délicatesse, ils firent part de leur projet à M. Dubouloz, grand-vicaire du diocèse de Genève, réfugié à Lausanne, lui demandant une espèce de permission pour l'exécution de leur dessein, et promettant la restitution des reliques dans des temps meilleurs. Le grand-vicaire ne crut pas pouvoir entrer dans ce compromis; il craignit de réveiller imprudemment l'attention sur les reliques; le succès même ne le rassurait pas: il pouvait devenir plus difficile de les retirer un jour des mains des Fribourgeois, qu'il ne l'était de les sauver des dangers présents. Il ne se trompait pas.

On pourra juger, par les textes reproduits plus bas, que si la révolution était faite dans les esprits, elle ne l'était pas encore dans le fond des cœurs.

Le souvenir de François de Sales, qui fait l'orgueil de la population annécienne, était, chose remarquable dans ce moment de tourmente sociale, vivant chez les hommes de tous les partis. Chacun voulait sauvegarder ces précieux restes, malgré les dangers auxquels on pouvait s'exposer. Si le corps de celui qui fut surnommé

le plus aimable des saints repose dans les murs d'Annecy, ne le doit-on pas au zèle patriotique de ses habitants? C'est sur leur demande que le duc de Savoie avait envoyé un ambassadeur auprès de Louis XIII pour réclamer les dépouilles du saint que la ville de Lyon voulait retenir.

Sept ans après, lorsque les armées de ce même prince envahirent la Savoie, Annecy osa résister et ne se rendit qu'après avoir capitulé avec le maréchal de Châtillon, général en chef de l'armée française. N'est-ce pas encore le même patriotisme qui a dicté cette capitulation du 23 mai 1630 où l'on remarque au quatrième article cette condition: « Que le corps du vénérable François de Sales ne pourroit jamais être déplacé, ni porté hors d'Annecy (1). »

Ces sentiments élevés se reproduisirent aussi vivaces et plus dignes de louanges encore dans le moment critique qui nous occupe.

Le chanoine Dubouloz fut informé qu'un comité secret, composé d'honorables personnes d'Annecy, se concertait depuis quelque temps sur les mesures à prendre pour préserver de toute profanation les restes de François de Sales et de Jeanne de Chantal. Il se rendit au sein de ce comité pour l'aider dans son projet.

Déjà ces personnes avaient exhumé des caveaux du cloître de Sainte-Claire deux squelettes dont les ossements furent réunis par des fils de fer (2). Ce travail terminé, et secondé par le citoyen Burquier, aide de sacristie, détenteur des clefs de la cathédrale, on substitua pendant la nuit ces deux squelettes aux véritables reliques qui furent déposées dans une caisse, scellée par le chanoine Dubouloz en présence de plusieurs témoins. Un procès-verbal fut ensuite dressé avec les précautions les plus minutieuses pour en garantir l'authenticité (3). C'était au commencement de l'année 1794.

Toutes ces mesures prises, il ne s'agissait que de trouver un endroit offrant le plus de garanties possible, pour la conservation d'un pareil dépôt. La maison occupée par les citoyens Burquier et Amblet, située à peu de distance de la cathédrale, au fond de la rue, connue sous le nom de Cul-de-sac, parce qu'elle était cernée à droite et à gauche par les canaux du Thiou et par le mur d'enceinte de la ville (4), parut remplir toutes les conditions désirables.

L'histoire de l'audacieuse entreprise du transfert des reliques au milieu des orages de la Terreur enregistrera avec une vive reconnaissance le noble dévouement de MM. Burquier, Amblet, Rochette et Balleydier.

Ce transfert des reliques dans la maison Amblet fut si bien tenu secret, que le 12 vendémiaire an V la municipalité vint apposer les scellés sur les ossements provenant de Sainte-Claire, ainsi qu'il en résulte du document qui suit:

(1) Archives du château de Thorens.

(2) *Etrennes religieuses* de 1807, page 36.

(3) Malgré toutes mes recherches je n'ai pu me procurer ce procès-verbal, je présume qu'il doit être dans les archives de la chancellerie de l'archevêché de Chambéry.

(4) Cette maison n'existe plus; elle a disparu, il y a plus de trente ans, lorsqu'on ouvrit l'impasse qui séparait la rue de l'Evêché de la rue des Boucheries actuelles.

Elle était située sur la petite place qui existe devant le hangar des pompes, vis-à-vis des Boucheries.

(1) Archives municipales d'Annecy.

(2) Autographe de la reine Christine, appartenant aux archives de la Société Florimontane.

(3) *Mémoires pour l'histoire ecclésiastique*, page 125.

(4) *Etrennes religieuses* de 1807.

VERBAL DE RECONNOISSANCE DES RELIQUES DE SAINT FRANÇOIS
DE SALES ET DE LA MÈRE DE CHANTAL.

Du XII vendémiaire an V.

ÉGALITÉ

LIBERTÉ

« Nous, administrateurs municipaux de la commune d'Annecy, département du Mont-Blanc, certifions à tous à qui la connoissance appartiendra que nous nous sommes transportés ce jourd'hui avant midy dans la sacristie de la cy devant cathédrale de Saint-Pierre de Genève, située rue Rousseau de cette commune, en l'assistance du citoyen Jacques-Joseph Decoux, ex-administrateur du cy devant district d'Annecy, et commis par arrêté du 11 nivôse an 2^d pour la garde des meubles et effets servant au culte, fermés dans la dite sacristie, où avaient aussi été déposées deux châsses, l'une contenant les ossements de saint François de Sales attachés et assemblés par des files de fer et vêtus d'une aube, l'autre contenant ceux de Françoise Frémiot de Chantal assemblés de la même manière et vêtue d'un habit de la forme de ceux d'une société de filles par eux fondée et instituée dite *De la Visitation*; ce qu'ayant été vérifiée et reconnu par nous, administrateurs municipaux soussignés, nous avons jugé convenable pour éviter tout abus, et vu que ces châsses n'étoient pas susceptibles d'être fermées, de faire déposer ces dits ossements dans deux châsses de bois de noyer, ce que nous avons fait faire en notre présence par le citoyen Etienne Masset, concierge de la dite église, et nous avons ensuite fait clouer et sceller à huit endroits différents, aux extrémités sur cire rouge du sceau de la municipalité, sur des tresses rousses de la largeur d'un pouce environ qui sceignant aux deux extrémités les dites châsses en croisée de manière à ne pouvoir être ouvertes sans altération des dites tresses et scellés; nous avons ensuite fait déposer les dites châsses dans un cavot derrière la dite sacristie où nous avons encore apposés les scellés sur la serrure de la porte, dont la clef est jointe au présent par le moyen d'une bande sur l'extrémité de laquelle nous avons apposé ledit sceau sur cire rouge.

« En foy de quoi nous avons dressé le présent pour y avoir recours quand le cas écherra, et que nous avons signé avec les dits citoyens Decoux et E. Masset, et fait contresigner par le secrétaire de l'administration municipale de cette commune.

« Annecy, le XII vendémiaire an V de la république française une et indivisible.

« J.-J. DECOUX. »

On se rappelle que les châsses avaient déjà été dépouillées de leurs ornements par ces mêmes commissaires : ce n'était donc plus l'appât de leur valeur métallique qui motivait cette précaution. Evidemment ils obéissaient à un autre sentiment que tout lecteur impartial saura apprécier.

Le Consulat avait succédé au Directoire. Le Concordat venait d'être signé entre Paris et Rome, le calme renaissait; avec l'espoir la confiance ouvrait les cœurs; le public, qui ignorait le sort des reliques, commença à s'en inquiéter. Le secret de la substitution des ossements fut bientôt dévoilé. Cette fois l'autorité n'avait plus à dissimuler les motifs de ses démarches. Et c'est avec un véritable plaisir que je signale ci-après une pièce authentique, tirée de nos archives municipales, où nous retrouvons toujours ce même cachet de respect et de considération.

INVENTAIRE DES ÉFFETS ET AMEUBLEMENTS DE L'ÉGLISE
ET SACRISTIE DE S^t-PIERRE D'ANNECY.

Séance du 25 prairial an onze.

« Nous, Philippe Rosset, Antoine Desfresne, Guillaume Armenjon et Antoine Curtet, commissaires sus nommés, nous nous sommes transportés dans la sacristie de Saint-Pierre, ou étant, nous avons demandé au citoyen Burquier, aide de sacristie de la dite église, s'il n'étoit pas instruit du lieu où l'on avoit déposé les reliques de saint François de Sales et de la mère de Chantal, en 1793, lorsqu'on s'empara des châsses d'argent dans lesquelles ils étoient déposés; il nous a répondu qu'à cet époque M. le chanoine Dubouloz, un des vicaires généraux du diocèse de Genève, se rendit en cette ville exprès, pour faire la vérification et reconnaissance, en présence de plusieurs témoins, entre autres de l'abbé Perréard, qu'il plaça les reliques dans une caisse, qui fut de suite transportée chez la v^{ve} Amblet, née Desfresne, chez laquelle il habite et a constamment habité, qu'elles furent placées entre deux planchers où elles sont encore actuellement en ayant eu le plus grand soin, que M. Dubouloz en dressa procès-verbal qui constate l'identité de ces reliques, leur translation avec toutes ses circonstances. Qu'il signa ce verbal avec les témoins, qu'il le lui remit après l'avoir cacheté et lui laissa une défense par écrit de remettre ce verbal ainsi que cette caisse à qui que ce fut sans la permission des autorités ecclésiastiques supérieures.

« En conséquence, nous, commissaires soussignés, après avoir accordé acte audit Burquier des déclarations qu'il vient de nous faire, lui avons de nouveau consigné cette caisse et les susdits procès-verbal et défense de M. Dubouloz, recommandé de continuer à en avoir le plus grand soin, et lui avons très expressément défendu de la remettre à qui que ce fut sans notre consentement, et de ne la point laisser voir qu'en notre présence, ni indiquer le lieu où elle existe, à tout quoi il a promis se conformer.

« En foy de quoi nous avons signé au registre, à Annecy, ce vingt-cinq prairial an onze.

« DESFRESNE, ARMENJON, PH. ROSSET, CURTET. »

Mgr de Mérinville, évêque de Chambéry et de Genève, dans la tournée pastorale qu'il fit à Annecy le 29 septembre 1804, se transporta dans la maison Amblet pour reconnaître l'état des reliques et vérifia le procès-verbal qui en avait été fait. Il en dressa un nouveau, fit replacer les ossements dans leur caisse, à laquelle il apposa son sceau, et en laissa la garde à la maison qui les avait retirés et conservés depuis dix ans. Le 26 mai 1806, Mgr de Solle, son successeur, renouvela la même vérification avec la plus scrupuleuse exactitude.

Enfin les 28 et 29 du même mois eurent lieu les translations des deux reliques. Celles de saint François furent transportées à Saint-Pierre et celles de sainte Françoise de Chantal dans l'église de Saint-Maurice. Elles y demeurèrent jusqu'en 1826, époque à laquelle eut lieu la translation dans l'église de la Visitation, où elles sont actuellement.

Chacun sans doute se demandera ce que les fausses reliques sont devenues. Il est à présumer qu'elles furent retirées quelque part et qu'elles devinrent un but de spéculation. Mes souvenirs d'enfance me rappellent qu'un marchand d'antiquités de Genève montrait à ses clients des ossements revêtus d'un costume ecclésiastique qu'il disait venir d'Annecy et être les dépouilles de saint François de Sales.

Ces ossements n'étaient autres sans doute que ceux qui avaient été substitués aux véritables. Cette substitution rappelle le lit de Pierre de la Baume, dernier évêque ayant siégé dans la ville de Genève; ce lit a été considéré au milieu du siècle dernier comme celui de saint François de Sales: erreur flagrante, puisque le saint prélat, né plusieurs années après la Réforme qui avait forcé les évêques à se réfugier à Annecy, n'a jamais pu occuper le palais épiscopal de Genève (1).

ELOI SERAND.

RECHERCHES SUR LES POÉSIES EN DIALECTE SAVOYARD

(Suite.)

Revenons à Nicolas Martin.

Av de lota Dieu voz ay dey
Châtin Noé due ou trey vey
Quie toz les dit la serventaz
Du tout puissant Rey de peyz?
Est Gabriel Mariaz tant gentaz
Que vos saluet d'estr'encentaz
Et pucellaz enfanterey.

Comme se farit louragoz
Son homoz gy brogerey
Loz saint eprit faraz umbragoz
Se dit l'Ango tin corônôz
En consentant ly consej.
Au de lota, etc.

Quietiez lez, dit unaz hostessaz
Que cherchet qu'on labergey
Est Joseph et sa metressaz
Quen Bethleem tout expressaz
Vin per hobéyr ou Rey.
Au de lota, etc.

Que saraz sou se dit lostoz
Ce quin fir de mon logeyz
Joseph dit deuant voz motoz
Et dy loger me desportoz
Dieu noz dont mieux enquessey
Au de lota, etc.

Que fut a donc bin estrangoz
Mariaz et luy entreprey
La menaz en unaz grangiz
Où y naueyt pont ne planchiz
Qu'unaz crechiz que cheysst.
Au de lota, etc.

Quiétoz dyt que nos esueillet
Vng berger et atroz trey
Est l'ange quaduit nouelle
Qui est natoz Dieu de merveille
Su debout allin loz veyr.
Au de lota, etc.

Ou estoz dit la bergeryz
Je ly vuy porter de noy
Et se iy suy la premièriz
Iey despogniz en ma furgièriz
Siont vout ie ly marcherey.
Au de lota, etc.

Ou estoz vergiz benignaz
Jesus vostroz fioz beneyt
Je ly aportoz unaz gelinaz
Et Margot unaz puginaz
Assiz blanchiz quan de ney
Au de lota, etc.

Ou estoz Dioz loz rey Sagoz
Quest nacu du luif le rey
Cherchin loz pertout potagoz
Et ly allin faire homagoz
En Bethleem est de vey.
Au de lota, etc.

Quant voz larey dit herode
Troua fede mioz seauey
Et fusseto bin à rhodez
Je chousey me gaudes
Et lez ie ladorerey.
Au de lota, etc.

Quant y furon en la grangiz
Sagenoliaron tu y trey
Loz premier a barbaz blanchiz
Loz second a cheraz franchiz
Et loz tier esteyt tout neyr.
Au de lota, etc.

Escuta me se dit langoz
Quant voz en retournerey
Cherchiez vng chemin estrangoz
Et du premier feyde eschangoz
Ne ny torna pa due vey.
Au de lota, etc.

Sire Dioz se dit lo poploz
De la Sauoye orendrey
Fay que la pez siest possibloz
Seyt entre gens sy terribloz
Et nostron Duc retournerey.
Au de lota, etc. (Page 28.)

Six autres Noël complètent le recueil des poèmes de cette espèce, dus à la plume de Nicolas Martin. Les reproduire ici dépasserait les limites imposées à la *Revue*, et quelque soit sa bonté à m'ouvrir ses colonnes, je suis obligé de renvoyer à une brochure spéciale cette publication, qui sera accompagnée de la version française et de la notation musicale.

Dans le Noël *Langoz Gabriel*, la naïveté est le caractère qui me frappe le plus vivement. La modestie de la Vierge, son premier mouvement de prudence en recevant la promesse de maternité, puis son entière soumission au messager céleste, tout cet ensemble offre une peinture vraie, sans apprêts, bien sentie et que l'on chercherait ailleurs peut-être sans succès. La strophe : *La viergiz iognit loz dey*, est gracieuse de simplicité; celle, *Estre uz but de noz mey*, rend bien l'extrême pauvreté de la crèche, et la dernière renferme la profession de foi qui marque la plupart des anciens Noël.

Le second poème présente une nature toute différente, soit dans la pensée, soit dans la forme. C'est une exposition historique plutôt que la mise en scène de sentiments intimes. Le mystère divin cède la place aux faits de la terre. Aussi, loin d'être terminée par l'expression des espérances purement religieuses, la dernière strophe appelle la suprême bonté du nouveau né sur la pauvre Savoie : « Sire Dieu, se dit le peuple de la Savoie; aujourd'hui, fais que la paix, s'il est possible, règne entre gens si terribles et que notre Duc nous soit rendu. » A cette date, en effet, la *Tête-de-Fer*, Emmanuel-Philibert, luttait pour recouvrer les Etats de l'infortuné Charles III, occupés par les Français et par les Espagnols. Dix ans s'étaient écoulés depuis le combat d'Ingolstadt; puis Nordlinghen, Mulberg, les sièges de Metz, de Têrouane, de Hasdin, le généralat en chef de l'armée impériale avaient tenu le jeune duc toujours éloigné du berceau de ses ancêtres: lorsque en

(1) *Œuvres de Baulacre*, tome II, page 167.

1552 il avait ceint la couronne ducale, son autorité put être reconnue seulement dans la vallée d'Aoste, les comtés de Nice et d'Asti, et dans les villes de Coni, Fossano, Cherasco, Verceil. J'aime ce cri presque audacieux d'amour et d'espoir jeté par un Savoyard. J'aime à le voir consacré par le chant populaire : et, à trois cents ans de distance, la fidélité savoisiennne doit applaudir à ce cri qui s'éleva au cœur même de l'une des puissances alors victorieuses.

Les Noël's que j'offrirai encore ne porteront plus de date certaine, toutefois leur physionomie conserve le cachet d'ancienneté ; et je puis les déclarer populaires, car les mêmes œuvres, semblables pour le fond quoique avec des variantes dans quelques pensées, m'ont été remises simultanément de plusieurs localités éloignées les unes des autres. Ce fait nous amène à conclure que les Noël's étaient assez rares : s'ils se fussent produits abondamment, les chants du crû eussent étouffé les Noël's exotiques.

Comme exemple de ces productions transplantées d'un sol dans un autre et revêtant avec le temps la physionomie de leurs différentes patries, je signale la poésie qui suit. Je l'ai reçue écrite entièrement dans le dialecte des environs d'Annecy ; je la retrouve publiée en 1845 (Philibert Le Duc) partie en français, partie en patois des environs de Seyssel ; enfin, je vais la reproduire dans l'idiome de Chambéry.

J'ai choisi cette dernière traduction soit afin d'offrir des specimens plus variés à l'étude des philologues, soit pour conserver l'alternation des strophes françaises et patoises. Ce dernier mode me plaît : il s'harmonise avec la forme dialoguée ; et je rends hommage au respect religieux qui prête à l'ange un langage moins vulgaire que celui du berger.

L'œuvre n'est pas fort ancienne ; nous devons cependant en fixer la date au siècle dernier, car c'est une pastorale que plusieurs personnes entendirent chanter dans nos temples avant 1789.

L'ANGE : Que faites-vous dans ces prairies ?
Quittez, pasteurs, tous vos troupeaux ;
Entendez-vous ces airs nouveaux
Qui font retentir les collines ?
Entendez-vous ces airs nouveaux ?
Gloria in excelsis Deo.

LES BERGERS : Qu'einteint-on su c'lès montagnés !
Bon diu ! qu'etou bin arréva ?
De ne sai pas sé d'y ai reva
U bein sé d'ai cheintu on ange !
De ne sai pas sé dy ai reva :
Achetin-no per y écotà.

L'ANGE : N'en doutez pas, pasteurs fidèles,
Le Messie est arrivé,
Celui que saint Jean a prêché :
Nous vous en donnons la nouvelle ;
Cette nuit le Sauveur est né !
Levez-vous, venez l'adorer.

LES BERGERS : E n'é pas tot que d'no-z-y diré,
E nos faut ména iau al'é.
Nos sins bin sos pétious valets ;
E n'é pas rin de chus à rire.....
Allins, preniens n'tros corsets,
De lintho blan et de collets.

L'ANGE : Il a pour palais une étable,
Pour courtisans des animaux,

Et des draps qui sont en lambeaux
Pour couvrir son corps adorable.
Sans matelas et sans rideaux
N'endure-t-il pas de grands maux !

LES BERGERS : S'al é se pouvro que vos dètes,
E preindra bin notros présiens :
Sein dota qu'e n'y a pas grantés tzens
Qué li fassant grantés vesetés.
Allins, portins li caque rin
Et à ses béties on pou de fin.

L'ANGE : Si vous voulez lui faire offrande,
Le meilleur de tous vos présents
C'est de renoncer à Satan ;
Voilà tout ce qu'il vous demande.....
C'est de renoncer à Satan
A lui et à ses adorants.

LES BERGERS : Maudit Satan ! t'es bin la causa
Qué cho popon é m'à vetu ;
Te li as media sous revenus
Quand té nos fis faré la fauta.
S'é n'etai pas vito vegnu ;
Hélas ! nos étions tos perdu.

L'ANGE : Vous le savez, pasteurs champêtres,
C'est par la ruse de Satan
Qu'Eve fit trébucher Adam
Dedans le paradis terrestre ;
Et, pour avoir cru au serpent,
Tous deux périrent à l'instant.

LES BERGERS : Sé vos ais on pou de pacheincés,
De vodri bin vos demanda
S'al arè par nos la bonta
De nos soffri ein sa préseincé
De vodri bin vos demandà
Quoui l'a fai soffri tant de m'à.

L'ANGE : C'est le péché abominable
Qui a mis tout en désarroi,
Qui est cause que ce grand roi
Est né dans une pauvre étable,
Qui est cause que ce grand roi
Un jour mourra sur une croix.

LES BERGERS : Allins don tos à son étable
Pé soffri on pou avoué li.
Sé nos povions lo sécori,
On pou los ons on pou los atos ?
Los ons sariont pe lo sarvi,
Los atos s'en v'riont dromi.

Dans cette poésie on devine l'homme lettré ; il y a, en effet, beaucoup de délicatesse à faire dire aux bergers : *D'ai cheintu on ange* ; le messager de la *bonne nouvelle* ne se voit pas, ne se touche pas ; on le *sente*. Il y a aussi un esprit d'observation fine et malicieuse dans les répliques des bergers : *E né pas tot*, etc., *s'al é si pouvro*, etc. ; enfin, le dernier vers du poème n'est-il pas une traduction libre, mais expressive et appropriée aux mœurs rustiques, du poète latin : *Prata jam sata biberunt* ?

(Sera continué.)

ALPH. DESPINE.

BIBLIOGRAPHIE

Bois et vallons, par Jacques Replat.

« Disons-le hardiment, le temps en est venu, et il serait étrange qu'à cette époque la liberté, comme la lumière, pénétrât partout, excepté dans ce qu'il y a de plus native-

ment libre au monde, les choses de la pensée. Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes. Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art. Il n'y a ni règles ni modèles; ou plutôt, il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature qui planent sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour chaque composition, résultent des conditions d'existence propres à chaque sujet. Le génie, qui devine plutôt qu'il n'apprend, extrait, pour chaque ouvrage, les premières de l'ordre général des choses, les secondes de l'ensemble isolé du sujet qu'il traite, non pas à la façon du chimiste qui allume son fourneau, souffle son feu, chauffe son creuset, analyse et détruit; mais à la manière de l'abeille qui vole sur ses ailes d'or, se pose sur chaque fleur, et en tire son miel sans que le calice perde rien de son éclat, la corolle rien de son parfum.

L'auteur de *Bois et vallons* connaît-il ce passage d'une préface qui fit bruit en son temps? Il eût pu l'écrire en tête de son œuvre.

Lui aussi, il s'est saisi de l'épée d'Alexandre, et, d'une main heureusement audacieuse, il a tranché le nœud des conventions surannées qui gênaient son essor. Il faut franches allures pour escalader nos cimes savoyardes, libres poumons pour en respirer l'air et les âpres saveurs; la robe classique eût paralysé les mouvements du montagnard, la brassière esthétique eût comprimé la poitrine du poète. — Et, vraiment, ce ne serait pas la peine de s'élever si haut si l'on y apportait avec soi l'atmosphère d'en bas, dans une cloche à plongeur.

M. Jacques Replat écrivait, il y a quelques années :

« Vous qui voulez découvrir l'Alpe littéraire, laissez d'abord au pied de nos montagnes toutes vos idées d'un autre monde. »

Le premier il a suivi ce conseil; et qui lira son livre jugera si l'exemple vient bien à l'appui du précepte.

Sa poétique est simple : la nature et l'inspiration; leur inépuisable fantaisie est sa seule règle. Où elles le conduisent, il va, confiant et s'abandonnant sans réserve, insoucieux du chemin, avec la foi des mages en l'étoile du Seigneur. — Et le lecteur à son tour le suit, charmé et prestigieusement entraîné.

Vous n'avez pas encore ouvert le livre, déjà votre imagination bat des ailes, votre cœur déjà s'est ému. Bois, vallons! que de poèmes dans ces deux mots! — Bois et vallons! souvenir de nos vingt ans :

Jucunda cum cætas florida ver ageret !

« Et des ombres chères sortent comme des fées lumineuses des limbes de notre mémoire. »

En ce temps-là, « jeunes compagnes, jeunes amis étaient descendus sur le bord du petit lac. Bientôt, mariant leurs pas sur le sable de la rive et dansant aux flambeaux, ils accompagnèrent la ronde d'un vieux refrain, encore aussi frais que la feuille du laurier des bois. — Et je disais :

« Dansez, amis, dansez aux lèvres demi-closes
Surprenez les aveux lentement échappés...
Au bois, l'on se dit tant de choses !
Dansez ! plus tard l'orage aura flétri les roses
Et les lauriers seront coupés.

De votre bouquet, jeune fille,
Entre la feuille et la brindille.
A qui vous plait donnez le choix...
Du matin la ronde légère
Et nœuds fleuris ne durent guère :
Plus tard nous n'irons plus au bois. »

Et l'orage a flétri les roses ! et la ronde s'est dissipée !

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite, et vous être éloignées
Me croyant satisfait ?
Hélas ! pour revenir m'apparaître si belles
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait ?.....

Ces gracieux souvenirs de printemps, vous les retrouverez tout-à-l'heure; ces regrets, cette plainte mélancolique, écho des *feuilles d'automne*, ils chantent sous les feuilles « *cheutes en terre*. » C'est le vague murmure de leurs notes rêveuses qui s'exhale à travers les feuillets du livre fermé et d'avance vous enivre.

— « Ah ! si vous les gardez toujours nos songes aimés, venez donc à nous, petites feuilles des bois ! » Rendez-nous la brise parfumée où se baignaient nos naïves illusions !

Mais est-ce donc un poème *Bois et vallons* ?

— Poème : de poëin, créer. — Oui, *Bois et vallons* est un poème, une création.

Dieu seul a pu faire quelque chose de rien, alors que rien n'était; la puissance créatrice de l'homme, liée par la loi immuable *ex nihilo nihil*, ne tire rien du néant, rien que de ce qui est dans la nature ou dans le temps. Dans le sens humain, création, poésie, c'est l'incarnation de ce que l'homme a de plus intime dans le cœur et de plus élevé dans la pensée, de ce que la nature a de plus grand dans les images et de plus harmonieux : sentiment et sensation à la fois, dit Michelet; esprit et matière, sentiment pour l'âme, idée pour l'esprit, image pour l'imagination.

Si cette définition est juste, oui, *Bois et vallons* est un poème, un vrai poème, moins la versification.

Encore, outre l'ode charmante dont nous venons de citer quelques strophes, y rencontrerez-vous des vers égarés, attirés sans doute par le faux air de fraternité de la prose élégante et cadencée de M. Replat ? N'est-ce pas presque un alexandrin que cette phrase :

« La chasse est de la guerre une image en taille douce ? »

Et ces mots, dans la description d'une cascade :

«... Et son air est à elle :

« L'air étrange d'une vierge élevée au désert. »

Encore un vers, à un e muet près. Et que de vraie poésie dans la pensée ! — Faut-il s'étonner si dans une telle prose de véritables vers s'installent comme chez eux :

«... Illustre maréchal,

Dont le nom en Savoie est resté populaire. »

Et tant d'autres.

Plenus rimarum sum ; hæc, atque illæc
Perfluo.

Oui, certes, *Bois et vallons* est un poème; mais un poème qui lui aussi a sa physionomie propre : l'air libre d'un poème éclos dans la montagne.

Ce n'est pas au coin du feu, les pieds dans une chancelière, entre un dictionnaire des rimes et tel ou tel traité didactique de l'art de bien dire et de bien mener un sujet, que M. Jacques Replat a conçu et composé son livre. Il s'est mis en route un beau matin, le fusil sur l'épaule, son cœur dans la poitrine, une carnassière à la ceinture, dans la tête son charmant esprit et son érudition. Chemin faisant, l'homme de cœur et l'érudit, l'homme d'esprit et le chasseur prendront la parole tour à tour. Les premiers, pour « remettre en lumière la beauté qui s'oublie; rendre au caillou pittoresque tout l'honneur qu'il mérite; restaurer par le souvenir les ruines du monastère et du château; » l'homme d'esprit pour égayer le pèlerinage; le chasseur pour remuer les feuilles *cheutes en terre* et livrer au poète les rêves qu'elles recouvrent.

L'homme d'esprit vous prouvera que tout chasseur est

doublé d'un poète. Nous croyons bien que chez le nôtre la doublure a dévoré l'étoffe. Nous ne nous en plaignons pas, au moins ! Non plus, sans doute, le lièvre que M. Replat a contemplé filant dans le brouillard, non plus l'alouette dont il suivait le chant dans la plaine des Fins.

Ainsi, le livre de M. Replat n'est pas le livre d'un seul ; il est l'œuvre d'une pléiade ; d'une pléiade complète, si nous comptons le patriote dont la voix émue fait entendre à chaque page quelque note de son hymne d'amour. C'est cette collaboration de talents et de facultés divers, cet ensemble d'éléments multiples qui fait de *Bois et Vallons* un ouvrage sans modèle.

Si vous aimez les gracieux paysages, les grandes et poétiques descriptions ; si vous aimez les légendes, le moyen-âge et l'histoire, aussi la critique enjouée et la fine bonhomie, suivez la pléiade, suivez l'auteur de *Bois et Vallons*, et prêtez l'oreille.

A sa voix, d'abord, se réveilleront les échos du vieux château d'Annecy ; il vous dira l'enfance de Sixte V, l'histoire de Charles-Amédée de Savoie, duc de Nemours, de Genevois et d'Aumale, sa mort, ses funérailles célébrées sept ans plus tard par sa veuve inconsolable. Il vous apprendra ce que c'est la *guivre*, ou la *euivre*, le serpent aux ailes de feu, que l'on voit passer comme un éclair dans une nuit d'été.

Pendant que vous vous reposerez au manoir d'Alléry, il vous énumérera le trousseau de noble demoiselle Magdeleine Millet d'Arvillars, épousée de Joseph-Louis d'Oncieux, comte de Saint-Denis et de Douvres, marquis de Chaffardon.

Plus loin, vous entendrez le long et charmant récit des jours fortunés du monastère de Sainte-Catherine et des tristes jours de sa décadence.

Au pied des montagnes de Curzi, oyez les confidences des ruines d'Apremont, oyez la légende de la tête sanglante de messire Gui de Fésigny !

A Rumilly, vous saurez les malheurs et la fin tragique de Djem, fils de Mahomet II et frère de Bajazet.

Le chasseur vous conduira ensuite à la chapelle de l'Aumône, fondée par Amédée de Conzié, mécréant converti. Amédée de Conzié avait décoché une flèche contre une statue de la Vierge ; le trait, se retournant contre lui, l'aveugla et ouvrit son âme à la lumière.

Pontverre ! Là, vous frémirez au souvenir du serment de carnage des gentilshommes de la Cuiller, et du meurtre barbare d'un jeune varlet par son seigneur chevalier. — Cette tête de mort, incrustée dans le clocher de l'église de Marcellaz, vous racontera l'assassinat d'un bon curé, protecteur de l'innocence.

Ici, encore une vierge échappée par miracle « aux griffes de Satan déguisé en baron féodal avec plumet noir et manteau de rouge velours. » Vous êtes dans « notre belle Tarentaise, près du monticule de Vilette que l'Isère entoure de ses eaux profondes, au sein d'une nature grandiose et tout empreinte d'une sombre magnificence ; les falaises des deux rives se rapprochent au-dessus du gouffre et forment les culées aériennes d'un pont gigantesque dont l'arche du milieu aurait été coupée. » C'est le *Saut de la Pucelle*. La jeune vierge, portée sans doute par les anges, a franchi le précipice pour échapper à la poursuite amoureuse d'un Montmayeur.

Mais vous n'aurez pas le temps de vous y arrêter ; M. Replat vous a déjà entraîné dans la fosse de Montrottier, puis au château de Menthon. — Il a fait son lit dans la chambre de l'alchimiste ; avant de s'endormir il vous parlera encore du passé, et quand il dormira vous l'entendrez rêver.

Dès l'aube, « à l'heure où les oiselets chantent leurs matines, » vous vous remettrez en route. Il fera grand jour quand vous arriverez au *Tornet*, — heureusement pour vous ! car des revenants à quatre pattes, des pour-

ceaux qui jadis furent des Bernois, hantent en grognant le lieu maudit.

Heureusement pour vous encore, vous aurez quitté les ruines de Sallenôves longtemps avant « l'heure noire où les sorciers mènent leur ronde. » A minuit vous n'eussiez pas manqué d'y rencontrer le *Cheval fantôme*, tout armé et bardé, le mors chargé d'une rouge écume, battant du pied les dalles sonores, secouant à grand bruit son caparaçon d'acier. — Mais vous n'aurez pas besoin de le voir pour y croire, quand M. Replat vous aura dit l'histoire de Berthe la blonde, la malédiction du chapelain, le châtiment de messire de Sallenôves et de son destrier.

Si nous étions à la veille de Noël, votre guide vous recommanderait de déposer, ce soir, en passant, un pot de terre non vernie à l'entrée du *Château des Fées* ; vous seriez sûrs de retrouver demain le vase plein de pièces d'or ! — Avis.

En cet endroit pourtant, ce ne sont pas des rêves californiens que vous contera l'auteur de *Bois et Vallons*. — Il s'est assis à la lisière d'un bois, « d'un bois qui trempe ses pieds dans les flots du Viran. » — Pour lui, « bois touffu, doux rivage, abri de son enfance, tu es habité par les fées lumineuses, les bonnes fées du souvenir.

« Leurs robes blanches se détachent sur le fond obscur de la feuillée, et les ombres légères semblent venir à lui. Vision charmante !... Cherchez dans le retrait le plus solitaire des futaies, là où le bois se creuse en vallon, où le vallon forme une corbeille de mousse. Elles étaient là : comptez-les bien !... Les mains enlacées, leurs cheveux flottant à la brise. Elles étaient là... mais le vent qui glace a soufflé sur leurs têtes : la vision décroît ; une étoile s'efface — et le vent souffle toujours ! Encore une feuille qui tombe ! encore une étoile qui s'éteint !... Toutes sont allées où va la rose qu'on effeuille, où sont allées neiges d'antan ! »

Et le vent souffle encore, et voici le poète qui disparaît pour faire place à un personnage tout nouveau. *C'est la faute au président Favre*, de Premeiry, si certain avocat, auquel nous ne songions guère, se trouve tout-à-coup mêlé à la pléiade. La pléiade le laissera disserter quelques pages sur les doctrines du grand légiste savoyard ; puis...

Mais à quoi bon tenter une analyse impossible ? Les reflets de ce livre « ondoyant » sont aussi insaisissables que le miroitement de la lumière du soleil sur les eaux du lac. Pour les fixer, il faudrait copier le livre tout entier.

Nous avons dit que l'ouvrage de M. Replat n'avait pas de modèle ; s'il était possible de lui en trouver un, c'est dans l'œuvre de Topffer qu'il faudrait le chercher. Du moins les deux auteurs ont-ils cette ressemblance que tous les deux, courant sans cesse à travers champs et sans répit battant les buissons, l'appareil photographique lui-même ne saurait saisir aucune de leurs attitudes.

« Le beau de l'art, dit Topffer, procède absolument et uniquement de la pensée humaine affranchie de toute servitude. »

« A quoi songeais-je ? écrit-il ailleurs, à toutes sortes de choses, petites, grandes, indifférentes ou charmantes à mon cœur... et si, au milieu de ma course, je venais à heurter quelque idée, je la suivais où elle voulait me conduire, si bien que du bout de l'océan je rebroussais chemin jusque sur le pré voisin ou sur la manche de mon habit... »

On signerait ces lignes de l'écrivain genevois du nom de l'auteur de *Bois et Vallons*. Peut-être même chez celui-ci l'indépendance de toute règle établie, l'affranchissement de la pensée est-il plus entier et plus réel. Pour l'un commé pour l'autre le sujet annoncé n'est que prétexte à digressions, digressions savantes ou philosophiques, humoristiques, poétiques, toujours entraînantes.

Tous deux encore ont les mêmes antipathies : avant de tomber sous la plume agacée et mordante de M. Replat, M. Jabot avait bien des fois crispé les nerfs et piqué la verve de Topffer.

Comme Topffer, enfin, M. Replat fait la guerre au progrès industriel. « Le progrès et le choléra, dit l'auteur des *Menus propos*, deux fléaux inconnus des anciens ! » Et notre compatriote ne le traite guère mieux, ce pauvre progrès.

« A bas les chemins de fer ! »

Mais alors, à bas les diligences, qui ont remplacé les mulets ! A bas les mulets, qui ont remplacé nos jambes !

La critique trouverait ici beau jeu. Il est certain que si nous en avons le temps et la place, nous ne résisterions pas au désir de prendre à partie le poète, sur ce point. Serait-il si difficile de le convaincre que le progrès, une des lois immuables de la Providence, a, comme les autres, droit à son culte, tout au moins à sa reconnaissance ? Les bonnes raisons nous viennent en foule. Nous n'en dirons que deux.

Sans l'imprimerie, cette détestable fille du progrès, combien d'élus seraient appelés à lire *Bois et vallons* ?

Sans la locomotive, cette machine odieuse, combien d'étrangers, séduits par la lecture de *Bois et vallons*, pourraient venir visiter nos Alpes ?

M. Replat s'est donné pour mission de faire connaître son pays ; ces merveilles maudites de l'industrie viennent trop bien à son but, pour qu'il ne finisse pas par se reconcilier avec elles, en dépit de l'opinion de Topffer.

Le libéralisme bien connu du citoyen aura facilement raison des antipathies de l'amant de la nature.

Et maintenant, nous le répétons : Si vous aimez le haut style, la saine poésie, la science aimable, sans prétention, l'esprit de bon aloi, suivez l'auteur de *Bois et Vallons*. Suivez-le surtout si vous aimez votre pays.

Et qui ne l'aime pas cette merveilleuse Savoie dont les magnificences ont fait dire à l'astrologue vénitien : « M. de Savoie est le plus riche des princes de l'Europe ? » Qui ne l'aime pas la fille prodigue de la France, avec ses nobles souvenirs, ses beautés magistrales et ses grâces sauvages ; son air étrange et virginal : « l'air étrange d'une vierge élevée au désert ? »

Est-il besoin d'en être l'enfant et d'avoir passé de longs jours dans son sein, ne suffit-il pas de la connaître une fois pour lui vouer cet amour instinctif que Dieu mit dans nos cœurs pour ses œuvres aimées ?

Il y a quelques mois, nous lisions dans le *Moniteur universel* un feuilleton intitulé : *Un site de la Haute-Savoie : la montagne des Voirons* (1). Dans ce travail, publié depuis dans le *Mont-Blanc*, le même enthousiasme, nous dirons le même patriotisme savoyard, qui illumine l'ouvrage de M. Replat, perce partout sous la description élégante et sobre de l'auteur.

En le lisant, on ne doute pas que celui qui l'a écrit ne soit un vrai fils de la montagne, peintre amoureux des beautés maternelles. Il n'en est rien cependant. Mais l'auteur a subi le charme. Appelé dans la Haute-Savoie pour l'administrer, il s'est tout d'abord pris pour elle de cette piété filiale.

Cet enthousiasme, ce patriotisme naturel ou d'adoption, cette piété filiale, vous les retrouverez chez tous les écrivains qui, ayant parcouru nos Alpes, ont tenté de les décrire. Mais nul, aussi bien que M. Jacques Replat, ne sait les communiquer.

Bois et Vallons fera, en France, autant de Savoyards nouveaux qu'il y aura de lecteurs.

N'est-ce pas le plus bel éloge que nous puissions en faire à cette place ?

PAUL TÊTEDOUX.

(1) Par M. Joseph Ferrand.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 9 mars 1865.

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT

M. le Président procède au dépouillement de la correspondance.

M. le Secrétaire donne lecture d'une lettre écrite en mai 1793 par M. de Lachenal, plébin de Thônes, relativement aux événements politiques qui se sont passés à cette époque dans cette ville. Ce document, qui contient des détails curieux et inédits, a été communiqué à la Société par M. le comte de Roussy de Sales, auquel la réunion vote des remerciements.

Sur la proposition de M. Gabriel de Mortillet, membre correspondant, la Société décide qu'elle fera don de la collection de ses publications à la bibliothèque du Museum d'histoire naturelle de Paris.

L'ordre du jour appelle la discussion sur le projet d'érection d'une statue à saint François de Sales. Une commission est nommée qui sera chargée de la formation d'un comité central auquel il appartiendra d'organiser la souscription générale.

Les dons et échanges suivants sont déposés sur le bureau :

1° *Congrès scientifique de France*, trentième session tenue à Chambéry au mois d'août 1863 ; — 2° *Atti della Società italiana di scienze naturali*, Milano, anno 1864 ; — 3° *Bulletino archeologico Sardo, ossia raccolta dei monumenti antichi in ogni genere di tutta l'isola di Sardegna*, anno decimo, novembre e dicembre ; — 4° *L'Agricoltura*, giornale ed atti della Società agraria di Lombardia ; Milano, n° 2, 1865 ; — 5° *Bulletin de la Société académique de Boulogne*, année 1864, n° 2 ; — 6° *Bulletin de la Société impériale des antiquaires de France* ; — 7° *Statistica dei Sordomuti di Sicilia nel 1863*, per Federico Lancia di Brolo ; Palermo 1864, don de l'auteur ; — 8° *Géologie des environs de Rome*, par Gabriel de Mortillet, don de l'auteur ; 9° *Carte du chemin de fer d'Annecy à Genève* passant par le Mont de Sion, par Dunand, don de M. Etienne Machard ; — 10° Douze brochures de poésies, don de M. Paul Thouzery ; — 11° *Annuaire administratif et commercial du département de la Haute-Savoie pour 1865*, deuxième année, don de M. Charles Burdet ; — 12° *Revue des Sociétés savantes* ; — 13° *Revue du Lyonnais* ; — 14° *Journal des connaissances médicales*, de M. Caffé ; — 15° *Journal de la Société centrale d'Agriculture du département de la Savoie* ; — 16° *L'Union magnétique* ; — 17° *La Tribune lyrique* ; — 18° *L'Abeille du Bugey et du pays de Gex* ; — 19° *Le Mont-Blanc* ; — 20° *Le Courrier de Savoie* ; — 21° *Le Léman*.

Pour extrait conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

L'Académie delphinale a décidé la publication d'un recueil de lettres et de documents relatifs à Lesdiguières (1543-1626). Elle fait un appel à tous les collectionneurs qui pourraient avoir en leur possession quelques-uns de ces documents.

La commission recevra avec la même reconnaissance les textes originaux, les copies, et même la simple indication de toute pièce pouvant rentrer dans le cadre que voici :

- 1° Lettres écrites par Lesdiguières et sa famille ;
 - 2° Lettres adressées à Lesdiguières ;
 - 3° Lettres des contemporains et tous les actes se rapportant à Lesdiguières ou concernant son administration.
- Une note, placée en tête de chaque document, fera connaître le nom de la personne à qui sera due la communication.

Depuis le 1^{er} février, les travaux de perforation du Mont-Cenis se poursuivent très rapidement du côté de Modane ; on a rencontré une pierre moins dure qui permet de percer 250 mètres par mois. Si d'autres obstacles sérieux ne surviennent pas, on peut calculer que les travaux qui restent encore à faire (3,000 mètres) seront achevés dans moins de trois ans.

En attendant, il vient d'être fait l'essai d'un système de rails posés sur la route actuelle avec une locomotive suivant le système de M. Fell. Ce essai a admirablement réussi.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Monument à saint François de Sales. — Etude artistique et anatomique sur la tête de saint François de Sales, par M. L. Revon. — Chimie industrielle : alcool et papier provenant du bois; extrait d'une communication par M. Jules Philippe. — Crânes gallo-romains de Pringy, par M. G. de Mortillet. — Les Poètes de la Savoie: Jean-Pierre Veyrat, par M. Jules Philippe. — Bulletin.

MONUMENT A SAINT FRANÇOIS DE SALES

Un des caractères les plus saillants de notre époque, si féconde en progrès de tout genre, est de rendre hommage aux hommes illustres de tous les temps. Elle veut que la vieille Europe reprenne une place au sein de la société moderne, pour rappeler les leçons de son expérience.

Les statues élevées aux gloires de l'Eglise, de l'Armée, de la Magistrature, des Sciences et des Arts, portent avec elles l'enseignement des mérites des générations précédentes. C'est de l'histoire plastique; c'est un acte de justice et de reconnaissance, une semence féconde pour l'avenir.

Le marbre ou le bronze, en reproduisant ces figures grandies par le temps, imprime un cachet d'immortalité aux sentiments qui les ont animées. Rapprocher ainsi les âges par ce qu'ils ont de meilleur dans l'ordre moral, de plus élevé dans les sphères de l'intelligence, n'est-ce pas affermir et développer les forces morales et progressives de la société?

Du milieu des gloires les plus pures qui rayonnent sur l'humanité, se détache, douce et sereine, la figure de saint François de Sales. Ecrivain plein de charmes, profond philosophe, protecteur éclairé des lettres et des sciences, apôtre d'une éloquence persuasive, d'un zèle infatigable, d'une mansuétude infinie, il est une des plus sublimes personifications du XVII^e siècle. Ses travaux, ses écrits, ses éminentes vertus, couronnées de l'auréole céleste, ont opéré, chez ses contemporains, une sorte de renaissance de la charité et de la pratique du bien. Les littérateurs les plus autorisés de nos jours ont manifesté hautement leur admiration pour ses ouvrages inimitables, où ils ont trouvé réunis « la lumière, la netteté, la suavité, la vigueur, le discernement, la solidité, la délicatesse de sentiment et de pensée(1). »

(1) MM. de Sacy et Sainte-Beuve.

L'étranger qui visite l'heureuse contrée berceau de l'illustre Pontife, la cité où reposent ses restes sacrés, y cherche en vain un monument qui lui représente l'image de ses traits vénérés. La pensée d'ériger une statue à cette grande et sainte illustration existe depuis longtemps dans tous les cœurs savoisiens. Formulé par la Société Florimontane, ce projet a été accueilli avec les plus vives sympathies, comme l'expression d'un vœu universel.

Les bords enchanteurs du lac d'Annecy, la nature calme et recueillie de cette belle page de la création sur laquelle le savant prélat, si vivement pénétré du sentiment des œuvres de Dieu, aimait à reposer ses regards attendris, est le cadre naturel du futur monument.

La Commission instituée pour en réaliser l'exécution vient, avec confiance, faire un appel au concours de tous les admirateurs des œuvres de saint François de Sales.

Elle s'adresse surtout à la France, qui a gardé, avec tant d'amour, le culte du génie et des vertus du plus aimable des Saints, à la France, sa nouvelle patrie.

Les Membres de la Commission:

† Claude-Marie MAGNIN, Evêque d'Annecy, Président de la Commission. — Joseph FERRAND, Préfet de la Haute-Savoie. — † Gaspard MERMILLOD, Evêque d'Hébron. — LEVET Aimé, Maire d'Annecy. — CHALLAMEL, Prévôt du Chapitre. — C^{te} DE ROUSSY DE SALES, membre du Conseil général. — B^{re} DU BOURGET, Receveur général. — DUNANT Camille, Président de la Société Florimontane. — RUCK, Inspecteur d'Académie. — PONCET, Chanoine. — C^{te} D'ANIÈRES DE SALES. — Charles DE FÉSIGNY. — DUCIS, Archiviste du département, Vice-Président de la Société Florimontane. — DESPINE Alphonse, Avocat, — REVON Louis, Bibliothécaire et Conservateur du Musée, membres de la même Société.

ÉTUDE ARTISTIQUE ET ANATOMIQUE SUR LA TÊTE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Lorsqu'on examine un certain nombre de portraits de saint François, on est étonné de voir combien ils diffèrent entre eux pour les proportions de certaines parties. Chez les uns, le front est moyen, relié au som-

met de la tête par une courbe gracieuse ; chez d'autres, au contraire, il s'élève à une hauteur exagérée. Tantôt la partie supérieure de la tête s'arrondit, tantôt elle est presque plate. Ici les pommettes sont saillantes ; là elles n'ont rien de trop prononcé. Pour savoir de quel côté est la vérité, le moyen le plus sûr est d'examiner le crâne même du Saint. Grâce à l'extrême obligeance de Mgr Magnin, il m'a été permis d'en faire plusieurs croquis, des profils et des coupes, le jour où MM. les docteurs Lachenal et Callies procédaient à l'inventaire des reliques.

Disons en passant que le corps, auquel il manque seulement quelques petits os, présente une longueur de 1^m,73. En tenant compte de l'épaisseur de la peau et des muscles et de la distance des articulations, il faudrait ajouter encore quelques millimètres pour obtenir la longueur réelle. C'est une taille au-dessus de la moyenne.

Le crâne, un peu irrégulier — le pariétal droit est plus bombé que le gauche, — offre un grand développement : le diamètre antéro-postérieur a 19 centimètres, et le diamètre latéral en a 16. Sans vouloir accorder une importance trop grande au système de Gall, un phrénologue serait peut-être fier de montrer la saillie considérable des protubérances correspondant à la vénération, à l'attachement amical, à la bienveillance, à la poésie ; il ferait remarquer la large place accordée à la joyeuse sérénité dans le cerveau de l'aimable Saint qui disait à ses pénitentes : « Tenez votre cœur au large, ma fille ; et, pourvu que l'amour de Dieu soit votre désir, et sa gloire votre prétention, vivez toujours joyeuse et courageuse. » D'un autre côté, il ne faut pas chercher les signes du coloris et du calcul sur des arcades sourcilières très prononcées, il est vrai, mais dont le relief correspond intérieurement à de profonds sinus, comme il était facile de le vérifier, le crâne ayant été scié jadis pour l'embaumement.

Un point qui a frappé les personnes admises à examiner la tête de saint François, c'est que le front, d'une belle largeur, n'a nullement la hauteur monstrueuse que lui prêtent certains portraits ; il s'infléchit au contraire assez rapidement. La partie la plus élevée de la tête a une proéminence marquée, dont la plupart des peintres n'ont pas tenu compte. Les tubérosités de l'occipital sont fortement bosselées. Les dents sont très régulières, assez petites, bien conservées ; il manque seulement une incisive, qui figure peut-être dans quelque reliquaire. Les os des pommettes ont les proportions ordinaires ; il faut attribuer à la maigreur des joues la saillie qu'ils présentent dans plusieurs peintures.

Nous venons d'étudier la charpente osseuse avec ses formes immuables, qui fournissent par cette fixité des données précieuses pour les contours et le modelé d'un portrait. Cherchons maintenant dans les peintures les plus anciennes quelques indications sur les traits et la physionomie de saint François de Sales.

Il existe à Annecy plusieurs portraits passant pour avoir été faits d'après nature. Il en est un que les artistes consulteront avec fruit. Propriété du monastère de la Visitation, ce petit chef-d'œuvre, que les bonnes Sœurs se font un plaisir de laisser examiner, est un travail délicieux comme finesse de touche et comme

expression. L'apôtre du Chablais est déjà brisé par les fatigues, les soucis, la maladie. Les joues se creusent, des rides sillonnent le front, la peau adhère aux tempes dont les contours sont vigoureusement accusés ; les paupières sont tuméfiées par les veilles. Mais sous les paupières gonflées, voyez ces deux yeux d'azur, limpides comme le Léman dans les beaux jours d'automne : tout le caractère de saint François vient s'y peindre ; ils reflètent une expression de douleur résignée et d'ineffable bonté. Une bouche gracieusement relevée à la commissure des lèvres ajoute son éloquence à celle du regard et semble dire : Toute ma vie j'ai souffert, mais toute ma vie j'ai répandu le pardon, les bénédictions et l'amour.

La Visitation possède un autre portrait, plus grand ; c'est la contre-partie de celui-ci. Dans le premier, le front était fort bien modelé et ses proportions se rapprochaient de celles que nous avons reconnues sur le crâne du Saint. Ici, au contraire, nous voyons déjà apparaître ce front exagéré dont les copistes du XVII^e siècle se sont crus obligés d'augmenter encore la hauteur. Les sourcils se contractent durement ; les coins de la bouche s'abaissent et donnent à la physionomie quelque chose de désagréable, de morose, en un mot l'antithèse complète du caractère de celui que les peuples chrétiens ont appelé d'un accord unanime « le plus aimable des saints. »

Un antiquaire de Genève, M. Kuhn, a une petite peinture intéressante comme touche vigoureuse et sous le point de vue de l'ancienneté. C'est un médaillon peint sur cuivre et enfermé dans un cadre en argent de forme octogone. Saint François de Sales en fit, dit-on, cadeau à sainte de Chantal. Les touches hardies et même un peu heurtées seraient un assez bon indice que le travail a été fait d'après nature. La vulgarité des traits est malheureusement un de ses caractères distinctifs. Le front, quoique esquissé régulièrement, paraît trop élevé, parce que l'artiste a négligé les demi-teintes qui devaient donner du fuyant à la partie supérieure de la tête. Les yeux sont bordés de rouge, les sourcils contractés, le nez gros, la bouche large, avec une lèvre inférieure épaisse. Il y a loin de là au tableau tracé par Charles-Auguste : « S^t François avait les sourcils élevés et bien courbez, — la bouche ronde, — le nez bien pourfilé et irrépréhensible. »

On voit au Musée d'Annecy un portrait plus récent, exécuté par Lange, peintre annécien (1676-1756). Quoique ce ne soit pas un sujet important comme document historique, il est bon d'en faire mention comme œuvre d'art. Le dessin est correct, le coloris assez brillant, et la tête a beaucoup de relief, mais elle manque de vie, défaut capital des productions de Lange. Notons que les yeux ont une teinte olivâtre, comme dans quelques autres portraits ; parfois aussi ils sont noirs, mais le bleu est la couleur la plus fréquente : M. le comte de Roussy de Sales m'a appris qu'une tradition constante veut que les yeux de saint François aient été bleus.

Il y aurait encore bien d'autres portraits à décrire : ceux de Turin, dont il existe des gravures anciennes ; — de Saint-Louis en l'île, à Paris, œuvre de Daniel Hallé ; — de Saint-Leu, à Paris, par Philippe de Champaigne ; — l'émail de Limoges du XVII^e siècle appartenant à M^{re} Mermillod : ici les yeux sont bruns ; celui de gauche, au lieu de s'écarter du côté externe (saint

François était affecté de strabisme), se dissimule à demi sous la paupière supérieure. L'émail porte au revers cette inscription : « Laudin aux fauxbourgs de Manigne a Limoges. » — Puis, après avoir énuméré les toiles et les gravures, il faudrait passer en revue les innombrables vitraux qui représentent saint François. Notons seulement, parmi les vitraux modernes, la belle verrière de Notre-Dame de Genève, par M. Claudius Lavergne; j'ai remarqué que là, surtout dans la scène placée au-dessous du sujet principal, la partie crânienne de la tête a des contours identiques à ceux que présentent les reliques.

Comme on le voit, cette esquisse n'est point un exposé historique des portraits de saint François. Pour un travail de ce genre, il faut lire les notices pleines d'intérêt et de détails inédits que viennent de publier mes collègues et amis, MM. Despine et Serand, deux travailleurs infatigables, et, de plus, consciencieux. J'ai voulu seulement recueillir ici quelques documents positifs sur le côté plastique pour guider les peintres et les sculpteurs.

LOUIS REYON.

CHIMIE INDUSTRIELLE

ALCOOL ET PAPIER PROVENANT DU BOIS

Deux de nos concitoyens ont, après de longues et patientes recherches, trouvé un procédé pour la production de l'alcool au moyen des bois et autres ligneux, et l'emploi des résidus à la fabrication du papier. Une communication qui nous est faite met la *Revue* en mesure de donner, sur cette découverte, quelques détails qui seront lus sans doute avec intérêt.

Le procédé de ces messieurs, basé, comme nous le verrons plus loin, sur un fait nouveau en chimie, a été tout d'abord, au point de vue scientifique, l'objet d'un rapport spontané de M. Payen, à l'Académie des sciences (1), rapport établi sur des expériences faites au Conservatoire impérial des arts et métiers, sous les yeux de l'illustre chimiste. Contrôlé plus tard industriellement, à Paris et à Marseille, par les hommes les plus compétents, ce procédé entre aujourd'hui dans le domaine pratique. Sous peu, il va recevoir à Saint-Triphon et à Bex (canton de Vaud), grâce à l'intelligente initiative de capitalistes genevois, une large application dans deux magnifiques établissements créés à cet effet.

Chacun connaît les transformations curieuses dont sont susceptibles les matières amylacées. Sous l'influence des acides ou de la diastase, la *fécule* s'adjoint un certain nombre d'atomes d'oxygène et d'hydrogène, dans les proportions voulues pour faire de l'eau, de telle façon que sa formule chimique devient d'abord celle de la *dextrine*, et peu après celle de la *glucose* ou sucre de raisin. Une fois ces deux transformations successives opérées, et la *glucose* obtenue en solution dans l'eau, une fermentation provoquée par un peu de levure dédouble rapidement cette matière sucrée. Il se forme, d'une part, de l'acide carbonique qui s'échappe en bulles nombreuses, et, de l'autre, de l'alcool qui

reste dans le liquide et qu'on extrait par la distillation. C'est sur ces propriétés de la *fécule* que sont basées la fabrication de l'eau-de-vie, au moyen des pommes de terre et des blés, et celle de la bière, en ce qui concerne la partie alcoolique, au moyen de l'orge.

D'un autre côté, les bois peuvent être considérés comme composés de deux parties principales : la fibre ou *cellulose*, qui affecte la forme d'une masse de filaments creux et juxtaposés; et la *matière incrustante* ou petits grains, qui remplissent toutes les cavités de la *cellulose*. La plus ou moins grande quantité de cette *matière incrustante*, relativement à la *cellulose*, constitue la plus ou moins grande dureté des diverses espèces de bois.

Ces deux points rappelés, on comprendra facilement sur quoi porte l'invention de nos deux concitoyens. Ils ont trouvé le moyen, par une application convenable et ménagée des acides dilués et de la chaleur, de faire subir à la *matière incrustante* des bois une transformation analogue à celle qu'éprouve la *fécule*, c'est-à-dire à la convertir entièrement en *dextrine*, puis en *glucose*. Ce fait, inconnu jusqu'alors dans la science, et dont l'impossibilité même avait été annoncée à tort par quelques auteurs, forme la base sur laquelle s'établit tout leur système et la valeur propre de leurs brevets. La *glucose*, ainsi obtenue, est fermentescible comme celle provenant de la *fécule*, ou comme celle fournie naturellement par le raisin et les autres fruits sucrés, et se change ainsi aisément en alcool. Les bois fournissent, par ce procédé, une quantité de *glucose* en rapport direct avec leur dureté que nous avons vu être elle-même proportionnelle à la quantité de la *matière incrustante* qu'ils renferment. Les espèces les plus usuelles, comme le sapin, le pin et le hêtre, tiennent le milieu de l'échelle et donnent environ 30 kilogr. de *glucose* par 100 kilogr. de bois sec employé, ce qui correspond à une production approximative de 12 litres d'alcool absolu. Cette quantité paraîtra considérable si l'on réfléchit qu'elle est au moins triple de celle que fournirait un poids égal de betteraves.

Si le procédé se bornait là, il offrirait déjà un intérêt suffisant, car en employant des bois sans grande valeur et notamment des débris, sciures, copeaux, etc., on obtiendrait un alcool que la rectification rendrait parfaitement potable, et d'un prix bien inférieur à celui provenant des autres sources. L'emploi en serait surtout précieux dans les pays du nord auxquels la nature a refusé le raisin et les céréales d'où l'alcool peut être extrait, mais qui possèdent en revanche d'immenses quantités de bois non utilisés. Mais des faits dont nous avons donné ci-dessus l'explication découlent une conséquence encore bien plus importante au point de vue industriel.

La transformation de la matière incrustante dans l'opération sus-relatée est opérée de telle façon qu'elle laisse la cellulose, c'est-à-dire les fibres végétales parfaitement intactes. Ces fibres, débarrassées de la matière incrustante qui les remplissait et les rendait dures et friables, peuvent maintenant se séparer et s'étaler sous une simple action d'écrasement nécessitant l'emploi d'une force mécanique peu considérable. On obtient ainsi facilement une espèce de bourre, douce au toucher, et presque entièrement semblable à celle provenant du chanvre ou du lin. Cette bourre, soumise au travail ordi-

(1) Voir *Annales du Conservatoire impérial des arts et métiers*; avril 1862, n° 8. E. Lacroix, quai Malaquais, 15.

naire de la papeterie, comme s'il s'agissait de chiffons, se convertit en une pâte donnant directement un bon papier de pliage. Il y a plus : la même pâte, débarrassée, par un système de blanchiment approprié, de la matière colorante qu'elle renferme encore, peut produire un excellent papier blanc. La finesse et la ténacité de la fibre et l'éclatante blancheur qu'elle peut prendre la mettent sur le même rang que celle provenant du chiffon. Il y a donc tout lieu de croire que le problème si ardemment étudié dans ces derniers temps, et qui aurait pour but de remplacer le chiffon par un succédané aussi abondant et moins cher, est définitivement résolu ; tout au moins ce remplacement pourra-t-il s'effectuer dans une large proportion. Il est à remarquer, en effet, que dans la double production ci-dessus, l'alcool obtenu couvre le prix d'achat du bois et tous les frais de fabrication, de telle sorte que la pâte à papier brute revient à un coût à peu près nul. Le prix du papier fabriqué dans ces conditions peut donc être abaissé dans des proportions incroyables, et l'abondance de la matière première, le bois, en permet une production illimitée.

En résumé, du simple fait découvert par les inventeurs de la transformation de la matière incrustante des ligneux en glucose, naît la possibilité d'obtenir au moyen du bois, soit de l'alcool, soit du papier, deux produits d'une consommation quotidienne et immense. La substance même du bois, à l'exception de l'eau, est entièrement utilisée. Ainsi 100 kilos de bois à sciété absolue donneront 12 litres d'alcool rectifié et 80 k. de papier ; et par le fait ces 100 k. de bois, qui n'avaient guère qu'une valeur vénale de 2 fr., seront convertis, en huit jours au plus, en deux nouveaux produits représentant une valeur de 35 à 40 fr. ! — Certes, c'est là un résultat étonnant et bien fait pour faire vivement désirer qu'une prompt application, pratique et suivie, vienne confirmer et réunir tous les essais partiels réalisés jusqu'à ce jour.

Nous regrettons que le défaut d'espace nous contraigne à nous borner pour aujourd'hui à ces indications sommaires sur une découverte que nous rend plus spécialement intéressante son éclosion dans notre cité. Nous nous réservons d'entrer très prochainement dans de plus amples détails, dès que le succès industriel sera venu couronner les laborieux et incessants efforts des deux inventeurs, MM. Bachet et Machard.

Pour extrait :

JULES PHILIPPE.

CRANES GALLO-ROMAINS DE PRINGY

Paris, le 6 avril 1865.

A monsieur Louis Revon, conservateur du Musée d'Annecy.

Mon cher ami,

J'ai étudié vos deux crânes gallo-romains de Pringy, près Annecy, et qui mieux est je les ai soumis à M. Pruner-Bey, notre maître à tous en fait d'anthropologie. Voici le résultat de nos observations.

Comme vous l'avez très bien indiqué dans votre article de la *Revue savoisienne* du 15 mars 1862 (p. 25), ce sont deux crânes de femme ; l'un, le mieux conservé,

ayant appartenu à une personne jeune ; l'autre, à une personne beaucoup plus âgée.

Tous les deux sont du même type, de la même race.

Il existe dans la population de la Savoie divers types fort distincts. Le plus ancien, et qui paraît encore très répandu dans les environs d'Annecy, est le type préceltique, désigné assez généralement sous le nom de type ligure. Il remonte, à ce qu'il paraît, jusqu'à l'époque où le renne habitait encore nos pays. Vous savez qu'on a trouvé des ossements de renne dans les grottes du Salève, aussi bien que dans celles du midi de la France, ossements mêlés à des débris de l'industrie humaine.

Pour M. Pruner-Bey, qui s'est grandement occupé de la question, le type de l'époque du renne, type préceltique ou ligure, se rapproche beaucoup du type Kalmock. Ce sont des crânes arrondis, ce que les savants, dans leur langue spéciale, ont nommé crânes brachycéphales, par opposition aux crânes allongés désignés sous le nom de dolicocephales. La tête est plutôt pyramidale que ballonnée ; se terminant au sommet en ogive, au lieu d'être cintrée. La face est large, plate, carrée.

Après ce type, très ancien, est venu un type beaucoup plus beau, à crâne allongé, arrondi au sommet, à face étroite, ovale ; c'est le type généralement désigné sous le nom de celtique.

Ce sont là les deux types principaux du pays, auxquels sont venus se mêler de très nombreux types étrangers, mais accidentellement, temporairement, et relativement en petite proportion, ce qui fait que malgré les modifications nombreuses apportées par ces mélanges, les deux types ligure et celtique se dessinent encore très nettement.

Eh bien, votre jeune femme de Pringy appartient au type celtique. Ce n'est point une Romaine : elle a le front trop élevé et surtout beaucoup trop arrondi sur les côtés. Les Romains avaient, et ont encore dans leurs descendants, le front bas et plat. Ce qui distingue aussi la jeune femme de Pringy des dames romaines, c'est le grand développement de la partie inférieure de la figure. Son menton est très caractéristique, il devait donner à sa figure cet ovale allongé qui est une des beautés du type celtique et que nous aimons tant retrouver dans nos salons.

Chez la vieille femme, la face manque, mais son front, plus bas et plus plat que le précédent, fait présumer qu'il y a déjà mélange de sang romain.

Un caractère accidentel assez curieux de ce dernier crâne, est l'existence, à la partie postérieure, d'un grand os supplémentaire.

En résumé, vos deux crânes de Pringy appartiennent à des femmes de race celtique, peut-être avec un peu de mélange de sang romain. Ils sont en tout semblables à d'autres crânes également gallo-romains qui se trouvent dans la collection anthropologique du Muséum de Paris et dans le cabinet de la Société d'Anthropologie. Cette constance du type celtique pur dans les tombes gallo-romaines fait présumer que la race celtique, à l'époque de l'invasion, formait une aristocratie, ne s'alliant pas au peuple, aristocratie qui s'est maintenue sous la domination romaine, à laquelle elle s'était probablement ralliée.

GABRIEL DE MORTILLET.

LES POÈTES DE LA SAVOIE

Le nouvel ouvrage de M. Jules Philippe, les *Poètes de la Savoie*, viennent de paraître. Déjà dans un de nos derniers numéros nous avons reproduit un fragment de cet ouvrage ; aujourd'hui nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs la biographie de J.-P. Veyrat, que M. Jules Philippe a écrite sur des documents nouveaux qui lui ont permis de donner à notre grand poète lyrique sa vraie physionomie.

JEAN-PIERRE VEYRAT.

Jean-Pierre Veyrat naquit à Grésy-sur-Isère (Savoie), le 1^{er} juillet 1810. Il commença ses études au collège de Conflans (1), passa ensuite au petit-séminaire de Saint-Pierre-d'Albigny et acheva son cours de collège chez les jésuites, à Chambéry, où ses succès le firent remarquer.

A l'âge où, d'ordinaire, l'homme ne peut que bégayer sa langue, Veyrat avait déjà jeté sur le papier ses premiers essais poétiques qui avaient attiré l'attention de ses professeurs. Il était né poète. Cependant la poésie, pour lui, ne fut d'abord qu'un passe-temps agréable, et elle ne lui apparut point comme devant être sa seule préoccupation ; appartenant à une famille nombreuse, d'une fortune relativement médiocre, il comprit que le métier de littérateur de province ne pouvait l'aider à vivre, et il commença son cours de médecine. La raison, toutefois, ne l'emporta pas toujours, chez lui, sur le naturel ; le démon des vers le tourmentait sans cesse, tellement que sa plume reproduisait plus souvent les inspirations du poète que les leçons de l'amphithéâtre.

A cette époque, sa poésie n'avait rien de la teinte sombre que lui donnèrent plus tard le malheur et les souffrances ; esprit sarcastique avant tout, Veyrat se plaisait à lancer des traits satiriques sur tout ce qui semblait renfermer un abus ou un ridicule ; il frappait même sur les travers d'esprit de ses confrères et de ses amis ; le rire strident de la satire éclatait dans chacun de ses vers, et les coups qu'il portait perçaient de part en part le but vers lequel ils étaient dirigés.

Cette tendance lui devint bientôt funeste. A la suite de sermons que l'abbé Guyon, prédicateur à la parole véhémence, avait prononcés dans les premiers jours de 1832, il y eut quelques troubles à Chambéry ; la jeunesse des écoles prit la tête du mouvement, et Veyrat n'eut garde de laisser passer cette occasion de se servir de l'arme terrible qu'il maniait avec une dextérité si grande. Il ne se mêla point aux manifestations publiques, car il n'était pas homme d'action, mais il versa à pleines mains le sarcasme sur la noblesse et la haute bourgeoisie, qui avaient applaudi aux paroles du missionnaire. Il fut compromis aux yeux de l'autorité, et compris dans le nombre des jeunes gens qui, au sujet de cet événement, furent exilés de la Savoie. Le 11 janvier 1832, Veyrat se dirigea sur la France, marchant vers des destinées inconnues, le deuil dans l'âme, animé de la haine la plus invétérée contre tout ce qui se rattachait de près ou de loin au gouvernement piémontais.

Il s'arrêta à Lyon. Sa première idée, en arrivant dans cette ville, fut de se venger par la plume de l'ostracisme dont il était frappé ; appuyé par quelques hommes de talent, dont l'un d'eux est aujourd'hui placé dans les

hautes sphères gouvernementales, il fonda l'*Homme rouge*, journal en vers, où la satire coulait à pleins bords. Veyrat dirigeait surtout ses articles contre le roi de Sardaigne, Charles-Albert ; ses attaques étaient d'une violence extrême et auprès des termes dont il se servait aurait pâli la *Némésis* de Barthélemy. L'*Homme rouge* fut bientôt remarqué, non seulement pour sa brutale vigueur, mais surtout pour le talent avec lequel il était rédigé ; aussi Veyrat fut-il forcé de suspendre sa publication sur les représentations faites au gouvernement français par le cabinet de Turin qu'effrayait cet ennemi posté sur les frontières du royaume.

L'*Homme rouge* disparut. Veyrat resta quelque temps encore à Lyon, puis se rendit à Paris où devait commencer pour lui une longue et douloureuse agonie. Recommandé par ses amis de Lyon à des journalistes de la capitale, il collabora d'abord à des feuilles politiques. Il eût pu trouver, dans la modeste position qui lui était faite, des ressources suffisantes pour subvenir à ses besoins, et attendre paisiblement un meilleur avenir ; mais les illusions dont il se berçait l'empêchèrent de se contenter de si peu ; les fumées de la gloire lui étaient montées au cerveau par anticipation, et il dédaigna de s'astreindre au travail quotidien du journalisme. Il fut saisi alors de cette fièvre dangereuse qui s'empare des jeunes intelligences d'élite à un moment donné, et les consume sans merci, lorsque le hasard ne leur fait pas rencontrer un guide sage et expérimenté, qui les apaise et les rappelle à la réalité. Veyrat se drapa dans son talent, s'exalta à la pensée qu'il pouvait devenir illustre, mais ne fit rien pour vaincre les premiers obstacles dont il aurait dû tout d'abord se rendre maître afin de réaliser ses espérances.

La fréquentation des théâtres fit naître en lui une passion outrée pour le drame ; les succès obtenus par quelques dramaturges avaient mis son imagination en feu et excité son envie ; il abandonna presque entièrement la poésie et ne s'occupa plus qu'à écrire des drames dont quelques-uns, de l'avis de juges compétents, étaient irréprochables. Malheureusement il ne put les faire accepter au théâtre ; il lui manquait des soutiens et des protecteurs, car ses amis mêmes, lassés par la force d'inertie qu'il opposait constamment à leurs conseils désintéressés, commençaient à l'abandonner. Ses rêves dorés n'en continuèrent pas moins à grandir et finirent par dépasser les bornes de la raison. Veyrat fondait toujours sur ses drames l'espoir le plus grand, et, au reproche que lui faisaient les derniers amis qui lui fussent restés fidèles de ne pas s'occuper à se procurer les ressources nécessaires à la vie, il répondait par un superbe mépris ; un sourire de pitié effleurait ses lèvres et dédaigneusement il laissait tomber de sa bouche des sarcasmes amers à l'adresse des gens positifs qui ne partageaient pas ses espérances. Un jour, dans l'enthousiasme que lui inspièrent ses œuvres, il alla jusqu'à s'écrier : « Tranquillisez-vous, bourgeois, bientôt nous aurons des palais, des voitures et des odalisques qui feront brûler des parfums d'Arabie dans des cassolettes d'or (1) ! »

(1) Nous avons puisé ces détails intéressants dans les notes qui nous ont été communiquées par M. le docteur P..., d'Annecy, l'un des amis les plus intimes de J.-P. Veyrat. Des renseignements nous ont été aussi fournis par la famille du poète pour les autres parties de cette notice biographique.

(1) Aujourd'hui Albertville.

Hélas ! palais, voitures et odalisques ne vinrent point réjouir le cœur du pauvre poète. Au lieu d'odalisques ce fut la misère qui un jour frappa à sa porte ; il se réveilla comme d'un songe à cet appel qu'il n'avait pas eu la sagesse de prévenir, entraîné qu'il était par ses folles illusions et, peut-être aussi, par un sentiment de vanité mal placée qui acheva de l'aveugler sur sa situation. Il songea forcément, à cet instant suprême, à tourner ses efforts vers le côté matériel de la vie ; il traita avec sa famille pour retirer son patrimoine et se rendit à Chappareillan, sur la frontière, pour toucher ce qui lui revenait.

De retour à Paris, Veyrat vécut aisément jusqu'à l'épuisement de ses nouvelles ressources, mais sans plus s'occuper de l'avenir. Puis, lorsque la misère vint de nouveau frapper à la porte de son réduit, il sonda avec effroi l'abîme ouvert sous ses pas, et, n'y apercevant plus rien qui pût lui servir de branche de salut, il se prit de désespoir ; il n'avait plus rien à prétendre à la succession de son père, décédé pendant son exil ; sa mère, éloignée elle-même du toit paternel dont un héritier était resté seul maître, ne pouvait lui venir en aide ; ses amis l'avaient décidément abandonné ; resté sans aucun appui, il dut renoncer à l'espoir de se faire jour au milieu de cette tourbe d'ambitions qui se croisent et se choquent sur le pavé de Paris (4). « Ma foi religieuse, dit-il, mes croyances sociales et politiques, ma confiance aux hommes, j'avais tout perdu ; à peine croyais-je en moi-même ; mon cœur était un gouffre dont j'ignorais moi-même la profondeur. Qu'allais-je devenir ?... » Il n'avait plus à choisir qu'entre deux partis : mourir ou rentrer dans son pays.

Veyrat céda à l'instinct qui le poussait vers la patrie absente, où il espérait trouver le repos pour son corps déjà malade et pour son esprit fatigué. Grâce aux démarches de quelques-uns de ses anciens amis de Chambéry et de Mgr Charvaz, évêque de Pignerol, le roi Charles-Albert, à qui Veyrat avait adressé lui-même une demande en grâce sous forme d'épître, l'autorisa à rentrer dans ses foyers.

Dans l'été de 1837, Veyrat revint à Chambéry, et à dater de cette époque il abandonna ses premières opinions politiques. Ce revirement, que nous constatons sans le discuter, parce que nous n'avons à envisager ici que le poète, changea, il va sans dire, complètement les allures de Veyrat. Le rédacteur de l'*Homme rouge* disparut définitivement sous les étreintes du malheur, et fit place à un homme nouveau chez lequel les désillusions et les souffrances avaient fait naître des idées nouvelles.

Aussitôt après son retour en Savoie, Veyrat s'occupa à rassembler quelques-uns des vers qu'il avait jetés sur le papier pendant ses derniers jours d'exil, car souvent, dans les moments où son âme triste et brisée s'abîmait

(4) J.-P. Veyrat se procura bien quelques ressources en vendant quelques-unes de ses productions ; mais elles ne suffirent pas à ses besoins. Faisant allusion à cette nécessité où il se trouvait de trafiquer de son talent, il écrivait dans son journal : « Le poète sans fortune est le plus malheureux des hommes : la courtisane ne livre que son corps, libre de garder au fond du cœur les sentiments qui lui restent ; l'autre, au contraire, doit, pour vivre, livrer ses soupirs, ses émotions, les pensées qui lui sont chères, et jusqu'aux plus secrètes profondeurs de son âme, et cela à un public libre de noircir le tout de la plus injurieuse critique ou du mépris le plus insultant. »

dans des pensées amers, il avait confié à sa plume le soin de traduire son désespoir et ses regrets. Il rassembla tous ces élans de son cœur malade, en y ajoutant ses inspirations nouvelles, et il en forma sa *Coupe de l'exil*, œuvre poétique dont l'apparition fut un événement dans la littérature provinciale. Il s'associa ensuite avec Melchior Raymond pour la rédaction du *Courrier des Alpes*, journal monarchique et religieux, dans lequel il publia des articles remarquables, et enfin il entreprit la composition d'un nouveau poème intitulé *Station poétique à Hautecombe*.

Mais la maladie vint bientôt arrêter le malheureux poète dans ses derniers efforts ; cloué sur son lit de douleurs, il traça péniblement les strophes de son poème, jusqu'au jour où sa main faible et décharnée n'eut plus la force de tenir la plume. Alors il abandonna son œuvre, qui resta inachevée, et ne pensa qu'à mourir ; ses lèvres ne quittèrent plus l'image du Christ que pour murmurer des prières, et le 9 novembre 1844 il rendit le dernier soupir, après avoir bu jusqu'à la dernière goutte la coupe d'amertume que Dieu lui avait réservée.

Telles furent les phases principales de la vie de J.-P. Veyrat.

Sous le rapport physique comme sous le rapport intellectuel, la nature ne s'était pas montrée avare à son égard. Sa taille était au-dessus de la moyenne ; malgré les signes d'une santé débile, qui se traduisaient par l'amaigrissement et un teint bilieux, sa physionomie avait quelque chose qui attirait le regard ; on y reconnaissait, au premier coup d'œil, les marques d'un talent hors ligne. Son front était large et développé, et des pommettes saillantes donnaient à sa figure une expression énergique sans être dure ; sur ses lèvres, minces et serrées, errait sans cesse le sourire malicieux de la satire. Au reste, son caractère était calme et paisible ; sa plume seule était la confidente de ses emportements. Homme de bonnes manières, sa conversation était des plus agréables et des plus spirituelles.

Il n'est point vrai que Veyrat, comme on a voulu le dire, se soit livré à de coupables excès et que sa vie ait été la proie de passions désordonnées ; il n'eut jamais le goût des plaisirs bruyants qui n'allaient pas à son esprit méditatif ; sa vie, au milieu de ses rêves de bonheur comme au milieu de l'infortune et de la souffrance, fut tout intérieure.

Maintenant que nous avons rappelé ce qu'a été l'homme, disons en quelques mots ce que sont les œuvres du poète.

La vie littéraire de Veyrat, comme sa vie privée, est divisée en deux périodes bien distinctes ; la première, celle de ses premiers élans, marquée par l'*Homme rouge*, appartient à la satire. Dans cette période, l'esprit de Veyrat suit sa voie naturelle ; il cède à son penchant natif rendu plus irrésistible par les ardeurs juvéniles : c'est le premier saut du jeune lion qui déchire sa proie à belles dents, parce que l'instinct le pousse sur la chair sanglante. Alors rien n'arrête la fougue du poète ; ses traits acérés frappent sans miséricorde les ennemis de ses principes politiques et sociaux. Tout croule sous l'acier de son style, tout est trituré sous les morsures du sarcasme et de l'ironie la plus sanglante ; l'*Homme rouge* trône sur ces débris !

Mais, comme l'excès tue le succès vrai et durable, l'œuvre première de Veyrat a presque disparu, et il ne

reste de lui que les cris déchirants échappés de son âme dans la seconde période de sa vie. Ici, le poète se montre sous un tout autre aspect : la satire a fait place à la poésie lyrique, seule propre à rendre les plaintes d'un cœur souffrant. Dans la *Coupe de l'exil*, le poète apparaît dans toute son immense douleur ; comme Mouthon, mais avec un talent de beaucoup supérieur, il frappe rudement sa poitrine, il s'abreuve de repentir, il met à nu les plaies de son cœur. Son œuvre est toute personnelle, et si, cédant parfois à son premier penchant, il se sert des traits du sarcasme pour flétrir les turpitudes d'ici-bas, c'est encore à lui-même qu'il rapporte tout ; il se fait le point de départ de cette immense palinodie humaine, pour laquelle il n'a plus que pitié et dégoût. Sceptique, il eût terminé son œuvre par un cri de désespoir ; croyant, à la dernière heure, il se voile la face et va chercher dans le sein de Dieu la consolation et l'espérance.

Dans la *Station poétique à Hautecombe*, Veyrat abandonne en partie sa personnalité. On sent qu'ici le poète, après avoir gémé sur les douleurs morales qui l'étouffaient, revient au pur sentiment poétique ; son esprit soulagé se complait avec une espèce de volupté dans les harmonies du vers ; il semble oublier un peu la première page de sa vie, qu'il a recouverte d'un linceul, pour ne plus s'attacher qu'à rendre, sous des formes vraies et émouvantes, les scènes sombres ou riantes qui se présentent à son imagination. Par instant, toutefois, un éclair de douleur apparaît comme dans les anciens jours, mais ce n'est qu'un éclair qui, loin de nuire à l'ensemble de l'œuvre, jette au contraire un jour utile sur les nouvelles qualités du poète.

Les poésies de Veyrat ne sont pas sans défauts ; mais on ne peut leur refuser une qualité, la première de toutes, celle qui marque le vrai poète : l'originalité. C'est avec raison qu'un écrivain savoyard a dit en parlant d'elles : « On y voit quelquefois l'ampleur de Lamartine, la hardiesse de Victor Hugo, le sombre de lord Byron ; on y entend çà et là les grandes voix bibliques, les sourds murmures des forêts d'Ossian, les harmonies pittoresques de Klopstock, et cependant elles ne sont tracées sur aucun de ces modèles, elles appartiennent au génie de l'auteur. Qu'on lise l'ode élégiaque à Dieu, les épîtres à ma Sœur, à Childe-Harold, la pièce intitulée le Retour, et l'on s'en convaincra (1). »

C'est que, en effet, Veyrat porte au front le signe du vrai talent ; ce n'est plus là le poète médiocre qui marche à la remorque de ses devanciers, et va glaner dans leurs œuvres de vieilles idées qu'il rajeunit par des efforts de style ; ce n'est plus là le poète de second ordre, qui scande péniblement ses pensées et s'embarrasse dans de fausses images : Veyrat entre dans l'arène poétique revêtu des couleurs les plus éclatantes ; sa livrée est bien à lui, nul ne saurait la lui contester ; ses premières passes d'armes annoncent un joueur habile auquel la palme de la victoire est échue d'avance.

Veyrat n'est pas un poète souverain, mais il est, à coup sûr, un grand poète. Une seule circonstance lui a ravi momentanément la réputation dont il est digne, c'est d'avoir été amené par les événements de sa vie à remplir presque exclusivement ses œuvres principales

(1) *Tableau historique et critique de la littérature française*, par Gondran, Chambéry, 1856.

de sa personnalité. Si, à l'exemple des plus illustres poètes, il eût pu écrire pour l'humanité, au nom des grands principes qui doivent la régir, une renommée plus grande planerait aujourd'hui sur sa tombe, hélas ! trop délaissée.

Une voix puissante se trouvera sans doute un jour qui réparera l'oubli injuste dont notre poète est l'objet, et grâce à cet appui, il prendra, sans conteste, la place que lui assignent ses œuvres au milieu des grands lyriques français (1).

JULES PHILIPPE.

(Reproduction interdite.)

BULLETIN

Des listes de souscription au monument à ériger à saint François de Sales sont déposées à la mairie d'Annecy, chez M. Elloi Serand, archiviste de la Société Florimontane, chez M. Louis Revon, conservateur du musée, au bureau du *Mont-Blanc* et chez les libraires.

Nous devons signaler parmi les publications savoisiennes les plus récentes :

- 1° Le second volume de l'*Histoire du Sénat de Savoie*, par M. E. Burnier ;
- 2° L'*Histoire généalogique de l'illustre Maison Milliet de Chambéry*, par M. Besson, curé de Chapetri, éditée avec une notice sur Besson, par M. François Rabut ;
- 3° *Savoie et Savoyards, notes de statistique agricole*, par M. J.-B.-L. Montmayeur, d'Albertville ;
- 4° *Erpétologie, Malacologie et Paléontologie des environs du Mont-Blanc*, par M. Venance Payot, de Chamonix ;
- 5° *Les Poètes de la Savoie*, par M. Jules Philippe.

La 52^e session du Congrès scientifique de France s'ouvrira, à Rouen, le lundi 31 juillet 1865.

Un chercheur de sources, surnommé le Père du Saint-Bernard, a entrepris des fouilles sur l'emplacement des thermes romains de Menthon, près d'Annecy. Ses travaux ont été couronnés d'un premier succès : deux sources ont jailli qui donnent 24 litres d'eau par minute. L'une est sulfureuse et alcaline, l'autre est ferrugineuse et gazeuse. Nous attendrons que l'analyse en ait été faite pour apprécier la valeur de cette découverte.

En creusant, on a mis à découvert de nouvelles conduites en briques cylindriques enduites d'un ciment d'une excessive dureté et une dent mesurant de 7 à 8 centimètres de hauteur sur 3 de largeur. Ces objets sont entre bonnes mains et reviendront sans doute au Musée.

SOCIÉTÉ DES SCIENCES HISTORIQUES ET NATURELLES DE L'YONNE.

La commission du prix Crochot a mis au concours, pour l'année 1865, l'éloge historique de Vauban.

(1) La *Coupe de l'exil* et la *Station poétique à Hautecombe* ont eu chacune trois éditions. La première édition de la *Coupe de l'exil* a été épuisée à moitié en moins de quinze jours, et s'est trouvée entièrement épuisée au bout de six mois.

Veyrat a laissé un grand nombre de manuscrits dispersés le lendemain même de sa mort par des visiteurs indiscrets, qui se sont emparés de tout ce qui s'est présenté à leurs yeux. Nous avons pu retrouver la trace de : 1° *Raphaël de Montmayeur*, roman en prose ; 2° *Treize novembre ou la Fiancée du Carbonaro*, drame en cinq actes ; 3° une série de treize chants dont les deux premiers manquent. M. Emile Veyrat, neveu de notre poète, a retrouvé un traité passé entre J.-P. Veyrat et un éditeur de Paris pour la publication d'un ouvrage intitulé : *Une Famille dans les Alpes*, un prospectus d'un autre travail qui portait pour titre : *Voyage dans les Alpes de la Savoie et du Dauphiné*, et le plan d'un roman historique, intitulé : *Le dernier Jour du monastère d'Hautecombe*, auquel J.-P. Veyrat a dû beaucoup travailler. M. Emile Veyrat possède aussi un certain nombre de lettres adressées à son oncle par Barthélemy, Silvio Pellico, Chateaubriand, Lamartine, etc.

Ce qu'elle veut, c'est un *éloge historique*, c'est-à-dire une biographie complète de ce grand homme tant dans sa vie publique que dans sa vie privée, avec une appréciation approfondie de son génie, de son caractère, de ses écrits et de ses services.

Les archives du Ministère de la guerre et la correspondance si précieuse qui est conservée dans la famille de l'illustre maréchal, et qui n'a jamais été publiée, pourront offrir d'amples matériaux pour ce travail.

Les mémoires produits au concours devront être adressés francs de port, avant le 1^{er} novembre 1865, à M. le Préfet de l'Yonne.

L'Empereur a envoyé en Angleterre cinq exemplaires de la *Vie de Jules César*, avec un autographe. Un de ces exemplaires a été offert à la reine, un à lord Palmerston, un à lord Malmesbury et un à sir Henry Holland.

L'Académie française a procédé, le 7 avril, à l'élection des successeurs d'Ampère et d'Alfred de Vigny. La lutte s'est engagée entre MM. Jules Janin, Autran, Camille Doucet et Prévost-Paradol. Ces deux derniers l'ont emporté.

Le 14^e fauteuil où va s'asseoir M. Camille Doucet a été occupé, depuis la fondation de l'Académie, par Vaugelas, Scudéry, le marquis Dangeau, le maréchal de Richelieu, le duc d'Harcourt, Lucien Bonaparte, Auger, Etienne et le comte Alfred de Vigny.

Le 53^e fauteuil, qui est échu à M. Prévost-Paradol, a été occupé par Don Hay du Chastelet, Bossuet, le cardinal de Polignac, Giry de Saint-Cyr, Batteux, Lemièrre, Bigot de Préameneu, le duc de Montmorency, Guiraud et J.-J. Ampère.

L'Académie française possède aujourd'hui *cinq* octogénaires, *dix* septuagénaires, *treize* sexagénaires, *huit* cinquantenaires, *trois* quadragénaires, *un* trentenaire; la somme des âges des quarante immortels de 1865 forme le total assez respectable de *deux mille six cent onze années*, vingt-six siècles.

La Société botanique de France tiendra, cette année, sa session départementale à Nice. L'ouverture de la session est fixée au lundi 8 mai.

La clôture de l'exposition de 1865, à Lyon, a eu lieu le 12 mars. Les achats d'œuvres d'art effectués soit par la ville, soit par la société, soit par les amateurs, s'élèvent à la somme de 75,000 fr. Dans aucune ville de province ce chiffre n'est atteint.

De grandes fêtes auront lieu les 14, 15 et 16 mai prochain à Florence, en l'honneur du sixième anniversaire séculaire du Dante.

La vente de la galerie de tableaux anciens et modernes de feu M. le duc de Morny, composée d'œuvres capitales des premiers maîtres des écoles flamande, hollandaise, française et espagnole, aura lieu à Paris, au palais de la présidence du Corps législatif, les mercredi 31 mai, jeudi 1^{er}, vendredi 2 et samedi 3 juin 1865.

La vente de l'importante collection d'objets d'art et de curiosité, porcelaines, bronzes, émaux cloisonnés, jades, cristaux de roche et autres objets précieux de la Chine et du Japon, belles tabatières anciennes des époques de Louis XV et de Louis XVI, vases en porphyre, sculptures en marbre, meubles, etc., etc., suivra immédiatement celle des tableaux.

Le télégraphe indien vient d'être inauguré par l'envoi d'un document officiel important. Le budget du gouvernement de l'Inde, présenté par sir Ch. Trevelyan, a été transmis de Bombay à Londres en quarante heures.

L'Université de Vienne va célébrer, cette année, le centième anniversaire de sa fondation. A cette occasion, la Faculté offrira des diplômes d'honneur à MM. les professeurs Mittermayer, Bluntschli, Gniest, Weachter, Thering, Vangerow, Mohl, Zachariæ, Roscher, Rau, Horner et Bayer. Sur ces douze notabilités, cinq appartiennent à l'université de Heidelberg.

En creusant une glacière pour le café de l'Europe, place du Martroi, à Orléans, on a trouvé, à une grande profondeur, ce qui

s'explique par les remblais des fossés de la seconde enceinte de la ville, des médailles grand bronze des empereurs Othon, Néron, Hadrien, Antonin-Pie, Marc-Aurèle, Septime-Sévère et Philippe 1^{er} ou Sénon.

Une découverte extrêmement importante, au point de vue de la science, dit le *Nord*, a été faite hier après midi, aux abords du charbonnage de Sainte-Marie, au faubourg de Charleroi, où l'on creuse, en ce moment, une nouvelle fosse d'aérage. Il s'agit d'un corps humain pétrifié, que, grâce à la prudence du directeur des travaux, on a conservé presque intact; une jambe seule a été brisée par la pioche.

Ce corps était enseveli sous une couche de terrain d'alluvion de 90 mètres d'épaisseur: il représente donc, selon toute vraisemblance, un contemporain du déluge. Les dents sont intactes, la chevelure aussi, les ongles des mains et des orteils sont d'une grandeur effrayante.

MM. les ingénieurs, avertis immédiatement, se rendirent sur les lieux et firent prendre toutes les informations nécessaires pour conserver cette précieuse momification. M. Pasqué, pharmacien-chirurgien, et l'un de nos archéologues les plus distingués, qui se trouvait précisément au faubourg, l'a lavée soigneusement dans une solution d'acide sulfurique qui a fait disparaître toutes les parties terreuses, et a mis à découvert dans la région dorsale des coquillages resplendissants qui s'étaient sans doute attachés au cadavre et qui ont subi la même transformation que lui. Une foule de curieux n'a cessé jusqu'au soir d'envahir la remise du charbonnage de Sainte-Marie.

En attendant qu'on place au musée archéologique ce curieux spécimen des antiques habitants de la Brouchette ou de n'importe quelle contrée, car Dieu sait d'où les eaux ont pu l'amener, on l'a déposé au café Industriel, à proximité du charbonnage de Sainte-Marie, près de la station de la porte de Waterloo, le directeur de cet établissement s'étant empressé de mettre, dans un intérêt scientifique, l'une de ses belles pièces du rez-de-chaussée à la disposition des visiteurs.

On lit dans la *Chronique des arts et de la curiosité*:

« Le département des estampes à la Bibliothèque impériale vient de recevoir un don d'une importance considérable au point de vue de l'histoire des mœurs et de l'architecture en France au dix-septième siècle. M. Blanchard de Farges, chef d'escadron en retraite, domicilié à Melun, s'est généreusement dessaisi, en faveur de la Bibliothèque impériale, de cent dix plans dessinés tant par Mansard que par le Nôtre, arrière-grand-oncle maternel du donateur, ou exécutés sous la direction des deux célèbres artistes.

Ces dessins, conservés depuis le commencement du dix-huitième siècle dans la famille de le Nôtre jusqu'à l'époque où ils devinrent la propriété de M. Blanchard de Farges, fournissent les renseignements les plus curieux et les plus authentiques sur les modifications successivement apportées à la construction du palais ou à la disposition des jardins de Trianon (1691-1701), et sur les places qu'occupaient les meubles dans les appartements de cette demeure royale. Un état manuscrit du « logement général » du palais de Trianon, un autre état indiquant les noms donnés d'abord aux divers salons ou cabinets, et portant des corrections de la main même de Louis XIV, complètent cet ensemble de précieux documents.

Le palais de Versailles, tant dans ses distributions intérieures que dans ses dehors, la grande et la petite écurie, d'autres édifices de la ville sont reproduits dans cinquante-sept plans exécutés, pour la plupart, en 1683, tandis que des plans, dessinés en 1664 et en 1665, nous donnent, sur le château de Compiègne et sur le château de Saint-Germain, des détails confirmés d'ailleurs par des états manuscrits annexés aux dessins et relatant les logements attribués à chacun des personnages de la cour, depuis la reine, en possession seulement de onze pièces au deuxième étage, jusqu'à M^{me} de Montespan, qui en occupe vingt au premier; depuis le Dauphin, dont l'appartement se compose de cinq pièces, jusqu'au duc du Maine, dont l'appartement, exactement de la même dimension, est situé, comme celui de sa mère, au premier étage du château. »

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Saint François de Sales en Tarentaise, par M. Ducis. — Recherches sur les poésies en dialecte savoyard (suite), par M. A. Despine. — Chronique musicale, par M. Johannès Weber. — Bulletin.

SAINT FRANÇOIS DE SALES EN TARENTEISE

La *Revue savoisienne* et, en dehors de ce recueil, plusieurs auteurs ont ajouté, ces derniers temps, quelques précieux fleurons à la couronne historique de saint François de Sales. Il me sera permis d'apporter aussi mon obole et de révéler un fait de sa vie publique, dont je ne sache pas qu'aucun de ses biographes ait fait mention, bien que les monuments qui le rappellent soient du domaine public. Il s'agit du ministère pastoral que ce grand saint a exercé dans l'archidiocèse de Tarentaise et des rapports si affectueux qui liaient l'évêque de Genève à l'archevêque de Tarentaise, deux prélats aussi distingués par la science.

Elève de Manuce et de Pancirole à l'Université de Turin, de Cephalus, de Decianus et de Menochius à celle de Padoue, devenu à son tour professeur de droit ecclésiastique à Turin au milieu des applaudissements de ses anciens maîtres et condisciples, puis collecteur à Rome des décrétales de Grégoire IX, qu'il eut seul le devoir d'annoter, Anastase Germonio, des marquis de Ceve en Piémont, avait publié sur le droit des ouvrages tellement remarquables que la réputation de sa science s'étendit dans toutes les Universités de l'Europe (1). Ce fut au point que le président Favre dédia à son ancien condisciple son *Livre des Conjectures*. Il s'était établi entre eux une étroite amitié qui n'eut d'autre terme que la vie, et dont saint François de Sales devint le foyer réflecteur (2).

Citoyen romain, vicaire de la basilique de Sainte-Marie-Majeure, référendaire des deux signatures à la cour pontificale, Germonio avait refusé successivement les évêchés d'Asti et de Saluces et s'occupait exclusivement d'études scientifiques et de bonnes œuvres, lorsqu'il fallut céder aux instances de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, et à l'autorité du pape, Paul V, qui l'appelaient à l'archevêché de Tarentaise en 1607.

(1) *Vie d'Anastase Germonio, archevêque et comte de Tarentaise*, par l'abbé Gaspard Bonnefoy. Lyon, Perisse, 1835.

(2) *Anast. Germ., Epist.*, lib. I, 12.

Eloge du président Favre, par le sénateur Avet.

Mais, lorsqu'il se préparait à quitter Rome pour son diocèse, il reçut de Charles-Emmanuel des lettres d'ambassade auprès du Pape, fonction qu'il avait déjà remplie avec succès pour ce prince en d'autres circonstances. Il s'agissait, cette fois, des conséquences de l'échange du marquisat de Saluces et de la Bresse avec la France, représentée à Rome par M. d'Halincourt. Ce ne fut qu'en 1608 qu'il put enfin traverser les Alpes. Il entreprit immédiatement la visite générale de son diocèse, et dans le synode, tenu à Moûtiers en 1609, il substitua le rite romain au rite particulier du pays, et publia les constitutions du diocèse, qui respirent une science et une sagesse consommées.

Après six ans d'un ministère pastoral des plus remplis et des plus féconds, il fut tout-à-coup rappelé à Turin (1613) par son prince, qui, là seulement, lui fit connaître la mission délicate qu'il lui confiait comme ambassadeur à Madrid, et le bref du Pape qui l'y engageait fortement. C'était pendant la guerre si compliquée du Montferrat où la Maison de Savoie eut à se soutenir au milieu des prétentions de la France, de l'Espagne, de l'Autriche et de Venise.

Pendant vingt-trois ans de séjour à Rome, Anastase Germonio avait eu l'occasion d'apprécier hautement la science théologique et les vertus de l'Evêque de Genève. Ses œuvres contiennent une *Correspondance avec saint François de Sales touchant les disputes tenues devant la congrégation DE AUXILIIIS entre les Jésuites et les Dominicains*, où l'on trouve une lettre du saint Evêque de Genève adressée au Pape, contenant son sentiment sur la grâce (1).

Obligé de quitter son diocèse, l'archevêque de Tarentaise ne pouvait le confier en de plus habiles mains que celles qui transformaient alors avec tant de bonheur celui de Genève. Le vigilant prélat, qui, avant son départ, avait fait tant de recommandations à son clergé et à son peuple, avait continué avec eux une correspondance très suivie. On lui annonçait régulièrement tout ce qui passait dans son diocèse, jusqu'aux moindres nouvelles. Il y répondait avec une effusion de cœur, un débordement de charité, une recrudescence de zèle pastoral, tempérée par une grande bonté d'âme, qui donnent toute la mesure des qualités extraordinaires de M^{rs} Germonio. Trente-sept de ces lettres ont été imprimées à Rome en 1620 et dédiées au cardinal

(1) Grillet, *Dictionn. hist.*, III, 148.

Maurice de Savoie. Il y parle avec une étonnante facilité la langue de Cicéron; il est plein des souvenirs classiques et les mélange avec beaucoup de grâce aux actualités chrétiennes. Un des mérites de cet écrivain est bien d'avoir réconcilié l'élégance de la langue latine avec la sécheresse et l'aridité du droit et de la diplomatie.

Nous n'avons pas les lettres de son clergé, mais nous avons ses réponses. Les quelques lignes qui suivent, extraites de la ix^e lettre du livre I^{er}, datée de Nice à son premier retour de Madrid, montrent combien les deux pontifes de Genève et de Moûtiers se comprenaient, quel zèle les animait et surtout quel soin saint François de Sales avait apporté à surveiller le bercail de son voisin confié à sa sollicitude pastorale.

« Au clergé de Tarentaise
 « Quant à ce que vous m'écrivez que l'église des
 « Capucins est achevée et que la dédicace en a été
 « faite, j'en ai éprouvé une grande satisfaction, d'au-
 « tant plus vive qu'elle a obtenu cet honneur par le
 « ministère du très pieux évêque de Genève, François
 « de Sales, prélat très savant et qui apporte une vigi-
 « lance extrême dans l'accomplissement du devoir pas-
 « toral. A mon départ, je lui avais délégué tous mes
 « pouvoirs, en le priant intimement de me remplacer
 « et d'être au milieu de vous, surtout pour les affaires
 « qui regardent le devoir épiscopal et qui ne peuvent
 « être traitées que par les évêques. Il s'en est chargé
 « volontiers et continue avec bienveillance ces pénibles
 « fonctions; comme je le ferais moi-même, si, en son
 « absence, il pensait que mes offices lui fussent utiles
 « et qu'il me donnât les mêmes ordres, et plutôt à Dieu
 « que l'occasion vienne satisfaire mon désir et qu'il
 « fasse l'expérience que ses affaires ne me tiennent
 « pas moins à cœur que les miennes à lui; que je
 « puisse montrer que l'affection constante que je porte
 « à cet illustre ami, dépasse ses appréciations et celles
 « de l'opinion publique
 « Nice, le cinq de février 1615 (4). »

Pour l'intelligence des premières lignes citées de cette lettre, il est à observer que l'une des trois portes ogivales de l'ancienne ville de Moûtiers s'ouvrait au midi vers les Salines, dans le quartier de Saint-Alban. C'est là qu'en 1602, à la demande et aux frais des habitants de la ville, les Capucins fondèrent une maison de leur ordre. La chapelle fut rétablie par les libéralités de l'archevêque pour le service de leur couvent.

Aujourd'hui, la nef a été divisée en compartiments,

(1) « *Clero Tarentasiensi*
 « *Quod scribitis, Capuccinorum ecclesiam, et absolutam, et*
 « *dedicatam esse, summopere placuit, eo magis, quo eum ho-*
 « *norem assecuta sit per religiosissimum Genevensum Anti-*
 « *stitem, Franciscum Salinam, Virum doctissimum, atque in*
 « *pastorali officio vigilantissimum; cui ego, discedens, partes*
 « *meas, munia que pastoralia delegaveram, utque in iis*
 « *præsertim, quæ ad episcopale officium spectant, nec ab*
 « *aliis, quam ab episcopis, administrari possunt, vobis ad-*
 « *set, eum amicè rogaveram. Quod ille oneris, et libens sus-*
 « *cepit, et libentissimè sustinet, ut ego quoque sustinerem, si eo*
 « *absente, operam que meam sibi commodam fore putante,*
 « *similia facere juberer; atque utinam desiderio meo occasio*
 « *respondeat, quo, et ipse expertus cognoscat, ressuas mihi*
 « *non minus cordi esse, quam sibi meæ sint, et ego eam bene-*
 « *volentiam, quæ ornatissimum amicum constanter prosequor,*
 « *et sua, et omnium opinione majorem esse ostendam*
 « *Niciæ, nonis februarii, anno salutis MDCXV. »*

affectés aux classes du collège, et le chœur seulement sert de chapelle. A l'entrée, on lit encore une inscription dont je complète les abréviations.

DEO OPTIMO MAXIMO

Hanc dicatam ecclesiam et in honorem Deiporæ ac Sanctorum omnium, in gloriam Beati Francisci assisinatis à patribus minoribus capucinis, sub nomine sancti Albani martyris reparatam, consecravit illustrissimus Franciscus de Sales, episcopus gebennensis, die 23 novembris 1614, illustrissimo Anastasio Germonio archiepiscopo Tarentasiensi absente, sed annuente.

C'est en souvenir des fonctions épiscopales exercées par ce grand évêque dans ce diocèse que M^{re} Turinaz a dédié un autel de la cathédrale de Moûtiers à son saint patron.

Le tableau du rétable représente saint François de Sales donnant la confirmation dans ce pays. La figure du saint a encore toute la fraîcheur de la jeunesse. Elle est rayonnante d'inspiration au moment où il impose les mains aux *confirmants*. Je n'exprimerai qu'un regret sur cette composition. Elle manque de couleur locale. Aujourd'hui, la peinture, pour être vraie, doit reproduire l'exactitude des costumes: c'est une page d'histoire. Or, sur les jeunes têtes tarines qui reçoivent l'onction sainte, on ne voit aucune *frontière*; je veux parler de cette coiffure nationale dont le type se conserve avec tant de persévérance dans le centre de la haute Tarentaise, compris entre Saint-Marcel, le Petit-Saint-Bernard et les Brevières, et que l'on croit avec assez de raison avoir fait partie du costume primitif des Ceutronnes (1). Il justifie, en effet, pour sa part, les caractères distinctifs que le président Favre reconnaissait aussi de son temps entre la haute et la basse Tarentaise (2).

M. Revon, le conservateur du Musée d'Annecy, a eu l'heureuse idée de faire une petite collection de ces *frontières* ou ornements du front: c'est un type de costume historique à transmettre aux âges futurs.

Si l'on en croit les traditions locales, saint François de Sales a dû parcourir quelques parties du diocèse et confirmer les visites que son illustre ami n'avait pu achever. Les titulaires des églises de Tarentaise sont tous assez anciens. Les plus modernes sont saint Thomas de Cantorbéry, saint Pierre de Tarentaise, du xii^e siècle, et saint Amédée IX de Savoie, du xv^e. Mais à côté du titre primitif de plusieurs églises et chapelles, on trouve accolé le patronage de saint François de Sales. Je ne doute pas que les fidèles n'aient voulu consacrer dans ces voûtes l'impression qu'ils ont gardée de ses vertus pendant les rares instants qu'ils ont eu le bonheur de le posséder. C.-A. Ducis.

RECHERCHES SUR LES POÉSIES EN DIALECTE SAVOYARD

(Suite.)

Un autre Noël appartient encore aux environs de Chambéry. La personne qui eut la bonté de me le

(1) Congrès scientifique de France, tenu à Chambéry en 1865, page 552.

(2) *Codex fabrianus*, lib. VII, tit. 1, defens., 22, alleg., 1.

procurer l'appelle une *charge*, bien qu'elle assure l'avoir entendu chanter dans nos campagnes. Quant à moi, je serai moins sévère pour cette œuvre; je la crois tout-à-fait patoise et ancienne. Plusieurs expressions témoignent de cette origine : la simplicité du rythme, le laisser-aller de la rime, qui se plie à la pensée plus qu'elle ne la gêne, etc., toutes ces circonstances sont des caractères d'authenticité. Nous retrouvons ici non pas le Noël qui se chantait sous les voûtes saintes, mais celui qui prit naissance le long du chemin, durant la joyeuse veillée, marquée (soit dit en tout bien tout honneur) par quelques faux pas.

Los bardiers folatavon,
D'ne sai
Quinta nai;
A Bethléem,
A coc-malâ zoyevon
Dray pé passé leu tein.

On ange intra
Que leur degea,
Allin, ménia,
T'ou pa preu folatâ?
Véni vai le Messie
Qu'é vénu u mondo sta né :
Le petiou de Marie
Pleya dediin de pié.

Allin-z-y to,
Degea Pierro :
Pregnin noutré bardieré pé la man,
Pregnin noutré besacé,
Léchins la garda à noutros cins :
Cambin qu'é a de glacé
No farin le cemin.

Marton tomba
Dechu la glâ!
Marton se fé na côcâ;
Jozon égroélia son solar;
Marton se fé na côcâ,
Ecoécha son feudar!

Efin é-z-arreviron
Apré avey preu marmottâ
Efin, e-z-arreviron
Sein ne plé retombâ.

Tot in intrein,
C'lé bravé zein
Leviron tó
Bounet, sapiô
A Jesu, à sa maré,
A José, son épeu.

La Vierge fi bin aise
De vay de zein se bin apprey!
Lé fit mettre à leu-z-aise,
Car, ils éton tó drey.

La Vierge voit la côcâ
de Marton.

Di don Marton
Oh! qu'as-to don?
Jesu-Mariâ

Marton répond.

Qu'é t-ou don arrévâ!
Y é voutron potron d'anze
Qué nos a mâ menâ.

La Vierge gourmande
saint Michel.

Miché, te né pas saze...
Té deviéva prendre le suin
Dé bin faré ton messaze
Pé conduire les zeins.

Michel s'excuse.

Oh! escosâ!

D'ai preu creïa
Teni vo bin, ne tombâ pas...
Mais c'lé babeliardié
Cambin que de créïavo grou
Mais c'lé babeliardié
Rigévon to leu sou!...

Je le répète, le laisser-aller règne dans ce Noël. Evidemment il fut improvisé : presque toutes les strophes sont irrégulières. L'œuvre entière a été faite pour amener les derniers vers; et ceux-ci sont charmants de cette petite malice joviale et sans causticité que l'on trouve auprès du *réveillon*; le mot *pour rire* enfin.

M. Joseph Dessaix, ancien président de la Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie, à Chambéry, s'est aussi préoccupé des poésies en patois. Son intéressante publication, la *Savoie historique et pittoresque*, restée suspendue depuis quelques années, contenait plusieurs documents à cet égard. Espérons qu'il n'y a là qu'un temps d'arrêt, car une suspension indéfinie priverait notre pays d'un ouvrage précieux à plusieurs titres. D'abord dans la *Nymphe des Eaux* (1860), puis dans le *Léman* (1862), deux journaux que la Savoie doit à sa plume infatigable et toute savoisiennne, comme la nôtre, cet auteur a publié divers Noëls. Il pardonnera à son ami de lui emprunter quelques lignes.

« En voici un autre (Noël) fort remarquable par sa naïveté et surtout par les détails qu'il contient....
• Quelles sont l'origine et la date de ce Noël? Le patois dans lequel il est écrit est celui du canton d'Evian : quelques expressions et certains tours de phrases appartiennent au canton d'Abondance. D'un autre côté, le couplet où il est question des roches de Meillerie ne laissent aucun doute sur son origine.
• Arrivons à la date : le manuscrit que j'ai sous les yeux porte en titre : *Noël nouveau*. Le caractère de l'écriture accuse plus de cent ans. Le 24^e couplet dit qu'on était en temps de guerre. Ces trois observations me portent à croire que ce chant populaire remonte à l'occupation du siècle dernier ou tout au moins à l'invasion des Espagnols. En publiant ce Noël j'ai conservé l'orthographe du manuscrit. » (*Léman* du 25 décembre 1862.)

Ce petit poème renferme quarante-trois couplets : je n'en rappellerai donc ici qu'une partie. Un bon curé des environs d'Annecy, aujourd'hui fort âgé, avait retenu de mémoire plusieurs strophes du même Noël que sa mère chantait, il y a bien des années : aussi l'obligeante communication de M. Dessaix m'est-elle fort précieuse puisqu'elle donne un corps à ces lambeaux dont l'intérêt se trouvait bien amoindri.

1^{er} Su! leva té compare,
Te fo bin l'endremîn,
De ne sa plé que fare,
De jale de la frin.
Y a grand tems que je grule
En brenlent ton ferreux
Te na jamais eu bulle,
Te né ren pedieux.

2^e Mograibi de l'allebarda
J'en sein tót transporto.
Intra, ma poura barda,
Intra vite à l'outo.
J'ai avio le créma;
Attens mé on moment,
Nos farens un bon fua;
Je vais à lé sermens.

10° Des anges que volavan
En l'air, tropés pès tropés,
Nos en det qu'y allavan
Tot dryn dien la Judé
Vair en na poura étale
On enfant bin genti,
Qu'e ja des ple capable
Poué qu'é l'est bin petit.

16° J'ai na terrible envie
De vair ce bal enfant :
Je n'ai bin de la pediat
De ce qu'al endure tant.
Je vais prendre on lenfua
Po lie coppo des plais,
Et na coppuenot d'uas
Po fare son pan couai.

22° O! bonger boenna mare,
Bonger brave Joseph.
Nos sen chez pos vos fare
On présen d'uas frais.
Vedo chez on pou de tella,
Pe votron pour'enfant :
Boueto soche a la péla,
Po fare on matafan.

24° Vo no derai petêtre,
Que nos sen bin vilain,
De fare a noutron maître
On tant pouro present.
Que men vos peuda quairre
Nos en en preu déleu...
Mais pé steu tems de guerre
Chacun fat commén é peu.

25° Nos vos priens de fare
Vé voutron incremen
Tant bin netrous affaires
Qu'eu jer deu jugement,
E nos mettai a sa drêta
Avouai tuiés sous élus,
Nos tindrens na grand fêta
Pot tos jers avouai liu.

Le Noël continue par l'arrivée des Rois Mages, leurs brillants équipages, les offrandes qu'ils font à l'enfant Dieu; puis les bergers se félicitent d'avoir vu de si belles choses, tout en manifestant l'appréhension de faire rire leurs gens *quant nos lien vens conta, Tot ce qu'on vin de dire.*

Ainsi que le fit M. Dessaix, j'ai respecté l'orthographe du manuscrit. Cependant elle me paraît défectueuse, car elle ne rend pas l'accentuation que le bon curé donnait à cette ancienne poésie; et d'ailleurs on aura déjà remarqué dans les fragments cités que le même mot y est écrit de plusieurs manières différentes.

J'adopte volontiers l'opinion émise par M. Dessaix que cette œuvre date du XVIII^e siècle. La loi de la rime y est trop strictement observée pour que nous puissions assigner une origine plus éloignée.

Un cinquième Noël écrit en patois de Chambéry offre de grands caractères de parenté avec ceux que nous avons déjà reproduits. On y rencontre cette particularité que tous les couplets ne se forment pas d'un nombre égal de vers. Est-ce un oubli de mémoire de la personne à qui je le dois? Je le croirais volontiers, car cette circonstance aurait rendu le chant trop difficile. Pour la première fois nous rencontrons ici une strophe, celle finale, qui semble s'inspirer de l'esprit parfois peu respectueux auquel Barozai doit une partie de ses succès.

Bonzhor noutre mignons,
N'ei-tou eincou prou folata?
Veni vei lou Messié
Qu'é venu u mondo cetta né
Pleya dedien de pia.

Veni vei tau se dit Pierro,
Jozon prit la lanterna.
E Marton pé desho lo bra,
Eiga tota la beida.

Y euro tau leus haiga.
Marton tomba dechu lo gla,
Se fi una grossa coca
Egagna sou solar...
Semblave dreï de nozhe
Tant i éra biau.

Bien lo bonshor, monchu lo sire,
Chu voutron trognon de fouin :
De vo-z-sporto oun pou de bourro
D'ouna vashé que no-z-ein,
Ouna ecuella de farna
Pé vo fare oun matafan.

Ei-t-ou bein cei voutron pare?
Car vo lui recheimbla rein
Vo recheimbla voutra mare
Car vo-z-avi son meimo groin.

Dans cette pièce, comme dans celle *los bardiers folatavont*, je retrouve le même mépris du rythme, de la rime, les mêmes personnages et quelques-unes des mêmes idées. Le morceau tout entier n'a été préparé évidemment que pour amener la dernière strophe. Une verve goguenarde animait l'auteur; et cette tendance satyrique n'a pu se faire jour qu'au coin du foyer. Ces deux poésies, dues sans doute à la même plume, m'ont été remises par deux personnes différentes; ne suis-je pas en droit de conclure que l'une comme l'autre n'est point une charge et que tous deux furent des œuvres sérieuses, bien qu'écrites par un joyeux chanteur?

Un sixième Noël adopte pour thème l'adoration par les Rois Mages: il nous ramène le couplet français alternant avec le couplet patois. Je serais porté à l'attribuer à l'auteur de *Bonshor noutre mignons*, parce que la fin est aussi la partie la plus saillante; toutefois, au lieu d'évoquer une idée rahelaisienne, elle rend avec une bonhomie satyrique les sentiments secrets du paysan à l'égard du riche. Je crois y retrouver la plume d'un ecclésiastique.

Bonzhor, meichu, ieu alla-vo
Comme cein-y-étié devant zhor?
Lo shemin sont defficillo
Vo porria bein vo trompa:
Vodrei bein mio preindre onna guida
Pé vo zi alla mena.

LES ÉTRANGERS : Faites-nous le plaisir de nous conduire,
On dit qu'il est dans une étable, etc.

Veni avoé no, meichu :
Quoéque no sein bein depatu
No vo montrarín son pare
Que norrei cho pourro petiou.

LES ÉTRANGERS : Nous lui portons des présents, d'or,
D'encens et de la myrrhe, etc.

Et no-z-atre, pource zheins,
No l'y portein bein de prezhein :
Y n'est pas d'or comme vo-z-atro...
On pou de pan et de coquet,
On pou de sa avoé de farna,
Pe li fare de popet.

LES ÉTRANGERS : Doux Jésus, nous sommes à vos pieds, etc.

Vin vei, Pierro, lo genti !
Comm'é sont à zheneu devant lui !
Ah ! i faut bein qu'é conneichon
Que saïie caque rein de gran ;
I ne faron pas tant de gôgne
S'é n'étaï qu'on paizhan !...

(Sera continué.)

ALPH. DESPINE.

CHRONIQUE MUSICALE

Paris, le 8 mai 1865.

N'était l'*Africaine*, les nouvelles que j'ai à vous donner des théâtres seraient peu brillantes. Depuis plus de vingt ans qu'on parle de cette œuvre de Meyerbeer, qu'on discute si elle existe ou si elle n'existe pas, si on la donnera ou si on ne la donnera pas, si c'est un chef-d'œuvre ou si ce n'en est pas un, l'illustre compositeur a fait bien des ingrats. Que deviendraient une foule de gens s'ils ne pouvaient exploiter les badauderies du public par toutes sortes de nouvelles racontées un jour, avec enjolivement et commentaires, démenties le lendemain, ou, ce qui pis est, soutenues avec aplomb et opiniâtreté, malgré leur absurdité ? Il vient de se passer un fait qui peut donner la mesure du sans- façon avec lequel on se joue non seulement de la vérité, mais encore du respect dû aux personnes. Il y a quelques mois, M. Max-Marie de Weber, fils de l'auteur du *Freyshutz* et conseiller des finances du roi de Saxe, arriva à Paris chargé d'une mission de son gouvernement. Aussitôt le bruit se répandit par les journaux que M. de Weber apportait un opéra inédit de son père, qu'on le voyait courir, la partition sous le bras, chez les directeurs des théâtres lyriques et faire de son mieux pour exploiter la mine d'or dont il était l'heureux possesseur. Ce qu'il y avait de vrai dans tout cela c'est que M. de Weber avait dit dans une conversation qu'il possédait le manuscrit d'un opéra inédit de son père : *Pierre Schmoll et ses voisins* ; le reste c'était pure invention. M. de Weber n'a jamais eu ni pu avoir l'idée de faire jouer cet opéra, parce que c'est une œuvre de la jeunesse de son père, parce que le poème en est perdu et parce que le compositeur lui-même en a tiré deux morceaux, probablement les meilleurs, pour les intercaler dans *Oberon*. L'ouverture de *Pierre Schmoll* a seule été retouchée par l'auteur et publiée depuis longtemps par la gravure.

Laissons les bavardages et parlons de l'*Africaine*. Le grand mal, c'est qu'il a fallu monter l'ouvrage après la mort des auteurs. La famille du compositeur avait chargé M. Fétis, directeur du Conservatoire de Bruxelles, de surveiller les études et les répétitions ; mais il est évident que rien n'a pu suppléer l'autorité et les conseils de Meyerbeer lui-même. On ne pourra porter un jugement complet et approfondi sur la partition que lorsqu'elle sera publiée ; car dans plus d'un endroit les exécutants ont dû méconnaître les intentions de l'auteur et de nombreuses coupures ont été faites pour éviter de terminer le spectacle à une heure indue. Malgré ce que de tous temps on a dit contre Scribe, personne aujourd'hui ne possède son talent de trouver des sujets favorables à la musique et de les arranger en poème d'opéra. La plupart des librettistes ne font guère autre chose que d'imiter ses procédés sans réussir à les employer avec l'habileté, la finesse et l'esprit qui les

faisaient accepter. Aussi ne faut-il pas juger la pièce de l'*Africaine* d'après quelque courte et sèche analyse qui peut-être n'est pas même exacte. Les trois premiers actes n'excitent pas un intérêt très vif ; mais les *Huguenots* ont le même défaut jusqu'au milieu du troisième acte. C'est bien pis pour *Guil'aume Tell*, dont le poème n'est qu'un maladroit arrangement du drame de Schiller. Et puis il y a dans l'*Africaine* un personnage qu'on paraît assez généralement mal comprendre, quoiqu'il suffise d'examiner attentivement le poème pour voir comment l'a compris Scribe, comment l'a rendu aussi Meyerbeer et comment l'interprète encore l'artiste chargé du rôle ; je veux parler du rôle de Nelasko. Le conseil du roi de Portugal a refusé à Vasco de Gama le vaisseau qu'il avait demandé pour aller à la découverte des pays inconnus dont il pressent l'existence ; Vasco s'est emporté et il est jeté en prison avec les deux esclaves indiens qu'il a ramenés d'Afrique. Nelasko, l'un des esclaves, veut l'assassiner, mais Selika, sa compagne de captivité, l'en empêche. Pour délivrer Vasco de la prison éternelle à laquelle il a été condamné, Inès, sa maîtresse, se décide à épouser son rival Don Pedro qui s'est fait donner le commandement du navire réclamé par Vasco. Nelasko s'offre comme guide et fait échouer le navire sur les récifs de l'île de Madagascar, sa patrie, où l'équipage est massacré par les habitants de l'île. On en a conclu que Nelasko n'est qu'un traître. C'est mal juger la pièce et la musique. La haine de Nelasko contre les Européens est fondée sur des motifs qu'il commence par révéler lui-même au grand conseil de Lisbonne. Ces motifs sont l'arbitraire, la tyrannie, la brutalité et la barbarie que les blancs montraient en ce temps-là envers les hommes de couleur, dans tous les pays nouvellement découverts. La ruse par laquelle le Malgache perd le vaisseau portugais est à ses yeux une simple ruse de guerre, un moyen de défense parfaitement légitime. Son ressentiment personnel contre Vasco est accru par la jalousie, car Nelasko aime Selika d'un amour passionné, mais contenu ; il a deviné l'affection que sa compagne porte à son maître, et la mort de Vasco lui semble nécessaire pour l'honneur même de Selika qu'il appelle sa souveraine, parce qu'elle est de sang royal. Considéré ainsi, le caractère de Nelasko a beaucoup d'énergie et de grandeur, en même temps qu'une profonde passibilité, comme le prouve toute sa conduite envers Selika.

La conclusion de l'opéra par la mort de Selika est amenée par un moyen nouveau au théâtre. Devenue reine de Madagascar, Selika n'a qu'une seule ressource pour sauver la vie à Vasco, c'est de le proclamer son époux ; mais elle ne tarde pas à s'apercevoir que Vasco, malgré ses protestations, aime toujours Inès. Après un instant de lutte douloureuse, les sentiments de générosité de la reine l'emportent ; elle fait conduire Inès et son amant sur le vaisseau de Vasco qui se trouve dans le voisinage de l'île ; puis elle va s'asseoir à l'ombre d'un mancenillier, arbre doué de propriétés vénéneuses qui produisent le délire et la mort. Le lecteur demandera sans doute si cet arbre mérite en effet sa terrible réputation. Pas tout-à-fait. Les émanations du mancenillier ne paraissent pas trop malfaisantes ; mais toutes les parties de l'arbre rendent un suc laiteux très abondant, très caustique, et par conséquent très dangereux. Les Indiens trempaient dans ce suc le bout de leurs flèches pour s'en servir dans les combats, et les flèches ainsi trempées conservaient fort longtemps leurs propriétés vénéneuses.

Un opéra de Meyerbeer ne saurait être apprécié de prime abord par la masse du public, et cela doit être tout particulièrement le cas lorsque cet opéra est donné dans des circonstances aussi défavorables que l'est l'*Africaine*. Mais il s'y trouve toujours des morceaux qui, par leur grande puissance, impressionnent fortement l'auditoire et l'engagent à entendre l'œuvre de nouveau pour mieux la saisir

et mieux la goûter. Je crois même que la mise en vente de la partition et des morceaux détachés permettent seulement au public musical de se former une opinion bien arrêtée. Aussi la partition de piano et chant trouve-t-elle toujours, dès qu'elle paraît, un débit considérable. Il y a d'ailleurs un fait dont on n'a pas songé à tenir compte dès l'abord. C'est qu'il ne faut pas chercher dans l'*Africaine* ces luttes terribles et sanglantes que l'on trouve dans les *Huguenots* et dans le *Prophète*. L'envahissement du vaisseau de Don Pedro par les Indiens est une scène de courte durée et ne forme que le tableau final du troisième acte. Au contraire les combats passionnés produits par l'amour et la haine jouent un rôle prédominant et alternent avec des scènes d'un caractère tantôt doux et gracieux, tantôt noble et majestueux.

Les morceaux les plus remarquables de la partition, ce sont d'abord une très belle introduction instrumentale; puis la romance d'Inès et la scène du conseil qui occupe la plus grande partie du premier acte. Cette scène commence par une invocation d'un effet grandiose et se termine par un morceau d'ensemble d'une puissance où l'on reconnaît l'auteur des *Huguenots*. Le second acte contient des parties fort belles, mais il frappe moins l'attention, peut-être parce que Meyerbeer a placé au premier acte les morceaux dont l'effet est le plus imposant. Au troisième acte, nous trouvons d'abord des chœurs excellents, une ballade chantée par Nelasko, un duo de Vasco et de Don Pedro, mais qui a été mutilé; puis le finale. Le quatrième acte a eu le succès le plus prompt; les chœurs, la ballade, l'air de Vasco et surtout le duo de Vasco et de Selika ont enthousiasmé l'auditoire dès la première soirée. La situation du duo est tout autre que celle du célèbre duo des *Huguenots*; l'effet cependant n'en est pas moins saisissant. Le dernier acte ne comprend, par suite des suppressions qu'on a faites, que le duo d'Inès et de Selika et la grande scène finale, au pied du mancenillier; ces deux morceaux contiennent encore de grandes beautés musicales.

Si Meyerbeer a tant tardé à donner sa partition, c'est, comme on le pense bien, faute de trouver de bons interprètes. Pour les rôles d'Inès et de Nelasko, M^{lle} Battu et M. Faure sont fort bien choisis. Ce sont les rôles de Vasco et de Selika qui ont offert le plus de difficultés. A défaut d'une cantatrice de premier ordre, Meyerbeer a fini par accepter M^{me} Saxe, espérant que cette artiste, grâce à sa belle voix et à son sentiment dramatique, réussirait, par des études bien dirigées, à faire valoir le personnage de Selika, le plus avantageux de tout l'opéra. Mais il fallait aussi un ténor : où trouver ce phénix? En désespoir de cause, on a pris un chanteur italien, M. Naudin, qu'on paie très cher, qui fait son possible pour bien s'acquitter de sa tâche, et qui y réussit par moments. Il faut nous en contenter; ce n'est pas le Conservatoire qui nous offrira mieux. Ajoutons que si Meyerbeer avait pu surveiller les répétitions, il les aurait pressées de manière à ne pas reculer la première représentation jusqu'au dernier jour d'avril. Encore cette représentation a-t-elle eu lieu sur la demande de l'Empereur qui tenait à ce qu'elle fût donnée avant son départ pour l'Algérie. Malgré tout cela, l'*Africaine* excite trop de curiosité et l'on connaît trop bien le génie de son auteur pour que son succès ne se consolide à chaque nouvelle représentation et pour qu'elle tarde beaucoup à être appréciée comme elle le mérite.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les autres théâtres. L'Opéra-Comique n'a donné, depuis quatre mois, qu'un seul ouvrage nouveau : le *Saphir*, en trois actes. La pièce est due à la collaboration de trois auteurs : M. de Leuven (le directeur de l'Opéra-Comique) et MM. Michel Carré et Hadot. C'est une comédie d'intrigue, bourrée de quiproquos et de mystifications; elle n'en est ni plus spirituelle, ni plus amusante. Le sujet est emprunté à un conte de Boccace, intitulé : la *Femme courageuse*; le même sujet

a été traité aussi par Shakespeare dans sa comédie : *Tout est bien qui finit bien*, et il a fourni encore une pièce jouée autrefois au théâtre de l'Ambigu-Comique : *Gillette de Narbonne*. Si expurgée qu'elle soit, la nouvelle édition n'ira pas en paradis. M. F. David a eu tort de vouloir écrire, pour cette vulgaire facétie, une partition dans le style qui lui a si bien réussi pour *Lalla Roukh*. Aussi y a-t-il peu de chose à louer. L'ouvrage se joue depuis un mois, mais il commence à haïsser beaucoup et ne tardera pas à être oublié. Le *Capitaine Henriot* n'a pas eu à craindre la concurrence.

Mentionnons encore la brillante reprise du *Pré aux Clercs* qu'on vient de nous donner et passons au Théâtre-Lyrique. Là, nous avons vu apparaître, depuis le nouvel an, cinq ouvrages ou nouveaux ou qui n'avaient pas encore été joués à Paris. Ce sont : la *Flûte enchantée* de Mozart, *Macbeth* de Verdi, l'*Aventurier*, opéra-comique en quatre actes, paroles de M. de Saint-Georges, musique de M. le prince Poniatowski, les *Mémoires de Fanchette*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Nérée-Desarbrès, musique de M. le comte Gabrielli, et le *Mariage de Don Lope*, opéra-comique en un acte, paroles de M. J. Barbier, musique de M. Ed. de Hartog. Total des compositeurs : un Allemand, trois Italiens, un Hollandais; de Français, point. Remarquons, à cette occasion, que sur cinq théâtres lyriques, un seul doit son pain quotidien aux compositeurs français : c'est l'Opéra-Comique. Sans Meyerbeer et Rossini, que deviendrait l'Opéra? Le Théâtre-Lyrique doit beaucoup de reconnaissance à Mozart et à Weber, si mal qu'il les traite; puis aussi à Verdi. Rarement ce théâtre trouve des œuvres françaises d'un succès durable, telles que les *Dragons de Villars* de M. A. Maillart, ou *Faust* de M. Gounod; la recherche lui semble même trop périlleuse pour qu'il s'y livre beaucoup. Quand même je pourrais compter les Bouffes-Parisiens, je ne vois pas ce que l'honneur de la musique française aurait à gagner par un théâtre né de l'union de l'Opéra-Comique déchu avec la bouffonnerie au gros sel; encore le créateur du genre est-il, comme vous savez, un Allemand, M. Offenbach.

On avait d'avance fait grand bruit dans les journaux de ce que la *Flûte enchantée* serait donnée fidèlement, avec le respect le plus scrupuleux pour la musique de Mozart. En effet, la chose eût été tellement surprenante que M. Carvalho eût mérité qu'on le couronnât de fleurs et qu'on entonnât, en son honneur, les hymnes des plus pindariques. Je crois même que, malgré tout, il s'est trouvé des gens de bonne volonté pour prendre ce soin. Par malheur, il y a aussi des gens qui ont le caractère assez mal fait pour ne pas se contenter à demi. On a pratiqué, dans la partition, quelques coupures, quelques petites altérations; on a néanmoins gardé, pour la plus grande partie des morceaux, des situations semblables à celles de la pièce allemande; puis on a fièrement et bruyamment chanté victoire. Mais on a commis, dans le rôle de la Reine de la Nuit, des non-sens aussi énormes que dans *Peines d'amour*, dans l'*Enlèvement au Sérail*, dans les *Noces de Figaro*; mais on a dénaturé tous les personnages à l'exception de Sarastro et des trois génies; mais on a substitué aux plai-santeries de Schikaneder des facéties qui, pour être d'invention française, n'en sont pas moins sottes; mais à une pièce qui, malgré ses défauts et ses naïvetés, avait un sens moral bien clair, on en a substitué une beaucoup plus incohérente et qui ne signifie absolument rien : tout cela ne mérite aucune considération et Mozart devra s'estimer trop heureux d'avoir été malmené avec les ménagements qu'on a bien voulu prendre par extraordinaire. J'ai exposé ailleurs (1) ce qu'on ignore généralement en France, à savoir les circonstances dans lesquelles la *Flûte enchantée* a été composée, l'origine de la pièce et les modifications

(1) Voir le *Temps* du 7 et du 8 mars 1865.

qu'elle a eu à subir, les raisons qui ont déterminé son auteur à lui donner la forme dans laquelle elle est restée, et les considérations qui ont décidé Mozart à la mettre en musique. Puisqu'on n'a pas voulu conserver exactement la pièce, il aurait suffi d'élaguer du dialogue et du cérémonial maçonnique tout ce qui n'est pas indispensable pour l'enchaînement des situations auxquelles répondent les morceaux de musique. Sans être un fat, Mozart se serait passé des drôleries imaginées par MM. Nutter et Beaumont. Les gens qui ne connaissent pas encore la *Flûte enchantée* — car les *Mystères d'Isis* n'étaient qu'un détestable pastiche, — vont écouter avec plaisir l'arrangement joué au Théâtre-Lyrique; ils peuvent, jusqu'à un certain point, se faire une idée de la musique de Mozart, mais qu'ils ne s'avisent pas de vouloir la juger sérieusement ni en déterminer le véritable sens; ils feraient les plus grossières méprises.

MM. Nutter et Beaumont sont aussi les auteurs du texte français de *Macbeth*. Verdi a retouché sa partition et ajouté des morceaux nouveaux. Encore un replâtrage qui ne fera pas fortune. C'était une véritable extravagance de choisir un sujet pareil pour un opéra; mais c'est chose si commode de prendre un drame tout fait et de le transformer en *libretto* au moyen de quelques rognures et de quelques altérations! Faire chanter *Macbeth* et sa digne épouse, quelle induction grotesque! Si la musique se prêtait à de pareilles horreurs, ce n'est pas avec du vacarme instrumental ni avec des banalités, à la façon de Donizetti, qu'il faudrait espérer seconder Shakespeare. Quand la curiosité du public sera satisfaite, ce qui ne tardera pas, nous verrons ce que deviendra ce *Macbeth* qu'on a monté avec tant de fracas.

M. Carvalho s'était engagé à jouer dix fois l'*Aventurier*, mais il n'avait pas voulu promettre davantage. Il a tenu parole; l'*Aventurier* a été joué tout juste dix fois. Pour être supportable, la pièce, qui avait quatre actes, aurait dû être réduite de moitié. M. le prince Poniatowski a déjà composé un grand nombre d'opéras; il a beaucoup d'habitude de la composition musicale; c'est à peu près tout ce qu'on a pu voir dans sa nouvelle partition, mais nous le savions. M. le comte Gabrielli est encore un musicien très exercé; il a écrit la musique d'environ un demi-cent de ballets et de quelques petits opéras. La pièce des *Mémoires de Fanchette* est pitoyable; la musique est gracieuse et légère, mais personne n'y pense plus. Le *Mariage de Don Lope* ne vaut guère mieux comme texte; M. de Hartog, cependant, est un compositeur habile et de tendances sérieuses; il mérite d'avoir à traiter un poème moins frivole. En résumé, quels sont les ouvrages dont s'est enrichi le répertoire du Théâtre-Lyrique pendant la saison qui touche à sa fin? La *Flûte enchantée*, rien que la *Flûte enchantée*.

Le Théâtre-Italien vient de faire sa clôture. Au commencement de la saison, la direction nous avait promis une demi-douzaine d'ouvrages nouveaux ou du moins inconnus à Paris; elle a fini par en donner deux: un opéra sérieux et un opéra bouffe. L'opéra sérieux est intitulé: la *Duchessa di San Giuliano*; il est très lugubre, mais très ennuyeux et très gauchement charpenté. La musique est de M. Graffigna, second chef d'orchestre au Théâtre-Italien. Donizetti réclamera sa part de collaboration; Verdi en réclamera une autre; M. Graffigna n'aura rien du tout à réclamer. Quant à l'opéra bouffe, c'est différent. *Crispino e la Comare*, musique des frères Ricci, a été composé en 1836; cet ouvrage jouit, depuis vingt-neuf ans, d'une grande vogue en Italie; c'est une œuvre charmante où l'on reconnaît la véritable verve comique italienne; on aurait dû nous la faire connaître depuis longtemps.

Ce que les Bouffes-Parisiens ont offert de plus intéressant, c'est leur procès contre Offenbach. La direction avait refusé de remplir les clauses du traité de cession, par les

motifs que les avantages attribués à M. Offenbach étaient exorbitants et avaient encore été accrus par l'établissement de la liberté des théâtres, au détriment des Bouffes-Parisiens. Le tribunal de première instance a décidé que le traité devait être maintenu intégralement, sans considération des avantages ou des désavantages qui pouvaient résulter pour l'une ou l'autre partie. La direction des Bouffes a interjeté appel; il est certain que si le jugement avait été confirmé, c'eût été le cas d'appliquer le dicton latin: *Summum jus, summa injuria*. Heureusement, les deux parties ont fini par s'entendre, non sans peine. M. Offenbach dirigera la partie scénique du théâtre, et avec le concours de deux autres personnes, il sera chargé de la réception des pièces et des engagements d'artistes. Il devra donner, de plus, chaque année, une pièce en deux actes et deux petites pièces en un acte. Peut-être la valeur artistique du théâtre y gagnera-t-elle. On est habitué à pardonner aux Bouffes-Parisiens bien des folies, en faveur des services qu'ils rendent quelquefois aux compositeurs; mais finir par exploiter la réputation que les journaux ont si brillamment et si naïvement contribué à faire à une chanteuse de café, c'était dépasser les bornes. Il paraît, d'ailleurs, que cette tentative n'a pas eu le succès qu'on en attendait.

Les concerts ont abondé comme tous les ans, principalement pendant les mois de mars et d'avril. Ce sont, en général, les mêmes personnes qu'on y retrouve; rarement il se produit quelque talent nouveau qui soit digne de remarque. Il faut citer d'abord les sociétés régulièrement constituées, telles que la société du Conservatoire, les concerts du Cirque-Napoléon, les quatre sociétés principales de musique classique de chambre, la société du quatuor français; puis la société académique de musique sacrée, sous la direction de M. Vervoitte, maître de chapelle à l'église Saint-Roch; cette société existe depuis plusieurs années, son but est de continuer l'œuvre de Choron et du prince de la Moskowa et elle paraît en pleine prospérité; enfin, je dois nommer la société Sainte-Cécile, fondée, il y a quelques mois, par M. Wekerlin et qui a donné cet hiver six concerts historiques. De différents côtés, des artistes se sont encore réunis pour donner des séances de musique de chambre; mais il ne faut pas exagérer la portée de ces tentatives. Le goût du public ne s'améliore pas du tout aussi vite qu'on pourrait le croire. Parmi les sociétés de quatuors, celles qui existent depuis de longues années et qui ont leur public constant, retirent seules, peut-être, de leur entreprise, quelques bénéfices qui leur offrent un dédommagement pécuniaire, sans nulle surabondance. Quant aux autres sociétés, les artistes qui les composent agissent plutôt dans l'intérêt de leur réputation, et ils ne pourraient même donner leurs séances, si les propriétaires de la salle ne la leur livraient gratuitement. Je pourrais citer deux maisons de facteurs de pianos dont les salles de concerts sont des plus fréquentées: l'une de ces maisons donne très fréquemment sa salle sans rétribution à des artistes ou à des sociétés; l'autre a pour règle de ne la faire payer à aucun artiste, mais de n'exercer cette générosité qu'une fois par an.

Au concert spirituel du Conservatoire qui a eu lieu le dimanche de Pâques, nous avons entendu pour la première fois M. Joachim, le plus grand violoniste allemand, et certainement aussi le plus grand de tous les violonistes vivants. C'est merveille surtout de l'entendre jouer la musique de J.-P. Bach qu'il interprète d'une façon dont personne ne peut approcher. Les journaux ont fait beaucoup de bruit d'un violoniste hongrois, M. Reményi; ce n'est pas la peine de vous en parler après M. Joachim, car il ne peut même lutter avec Alard, Sivori, ni avec une foule d'autres violonistes. Avoir un jeu brillant ne suffit pas pour bien jouer. Parmi les autres concerts je dois placer en première ligne celui de M^{me} Szarvady (Wilhelmine Clauss),

une des artistes qui sont le plus dévouées à la musique classique et qui l'interprètent avec le jeu le plus irréprochable, avec le plus de sentiment et de goût. D'autres pianistes méritent encore une mention pour le zèle et le talent avec lequel ils exécutent la musique classique dans les concerts qui y sont spécialement consacrés; particulièrement M^{me} Massart, MM. Lubeck et de Lanux. Les artistes qui jouent tantôt des œuvres des grands maîtres, tantôt des fantaisies le plus souvent de leur propre composition, ont ordinairement un jeu inégal, par suite des différences considérables qui existent entre les divers genres de musique qu'ils exécutent.

Si nous n'avons pas en France un Beethoven, un Mozart, un Haydn, un Weber, un Mendelssohn, ce n'est pas une raison pour dédaigner ou pour décourager les artistes qui cherchent à marcher sur leurs traces; bien au contraire. On connaît les œuvres de symphonie ou de musique de chambre d'Onslow, de MM. Berlioz, Reber, F. David; mais d'autres compositeurs encore ne seraient pas indignes qu'on leur accordât plus d'attention qu'on ne le fait. MM. Adolphe Blanc et Charles Dancla ont écrit des trios, des quatuors ou des quintettes pour instruments à cordes, où l'on trouve du talent joint à une grâce, une finesse et une élégance toutes françaises. M. Lalo a des tendances plus sévères et plus allemandes. Peu importe d'ailleurs que le style soit français ou allemand, pourvu qu'on ait des idées, qu'on sache en tirer parti et qu'on imprime à ses œuvres un cachet d'individualité. C'est un mérite que je me plais à reconnaître aux trois auteurs que je viens de nommer.

JOHANNES WEBER.

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 11 mai 1865.

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT

Après le dépouillement de la correspondance, M. A. Despine donne quelques détails sur les dernières fouilles faites près de l'emplacement des anciens bains de Menthon et il met sous les yeux des membres de la réunion des outils en fer trouvés il y a peu de temps. Sans vouloir rien préjuger sur les suites des nouvelles découvertes, M. Despine pense, toutefois, qu'il serait bon d'encourager les recherches entreprises dans une localité nouvelle qui semble posséder des vestiges de constructions inconnues jusqu'à ce jour.

Le même membre donne lecture d'un document écrit en langage gallo-romain qui lui a été communiqué par M. le comte de Menthon. Ce document, dit M. Despine, est peut-être le plus ancien spécimen des premiers siècles de notre langue, en Savoie.

M. A. Calligé lit une pièce de vers, chœur patriotique sur la Savoie.

M. J. Philippe entre dans quelques détails au sujet du questionnaire archéologique qui avait été transmis à MM. les Instituteurs du département par les soins de M. Ruck, inspecteur de l'Académie. Il fait ressortir toute l'utilité de ce travail à la rédaction duquel MM. les Inspecteurs primaires et beaucoup d'Instituteurs ont apporté le plus grand soin, et il émet le vœu qu'il soit complété au plus tôt. Séance tenante, plusieurs membres de la Société se chargent de différents cahiers pour les réviser.

M. Serand dépose, au nom de Mgr l'Evêque d'Annecy, une médaille d'argent frappée en commémoration de la fête bi-séculaire de la canonisation de saint François de Sales.

M. Revon, conservateur du Musée, présente à la Société la collection de statues, bustes et bas-reliefs dont il a fait l'acquisition, à Paris, pour le Musée d'Annecy. Cette collection se compose de 10 statues, 20 bustes et 72 bas-reliefs et ornements d'architecture.

M. le Président dépose : 1° *Discours prononcé par S. Exc. le Ministre de l'instruction publique à la réunion des Sociétés savantes, le 22 avril 1865*; envoi de M. le Ministre; — 2° *Institut impérial de France*: rapport fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, au nom de la commission des Antiquités de la France, par M. B. Haureau; envoi de l'Institut impérial.

M. l'Archiviste dépose sur le bureau les dons et échanges suivants :

1° Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon; 9 vol. de ses *Mémoires*; — 2° Académie impériale de Savoie; tome VII de la seconde série; — 3° Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne; *Bulletin*; 4° trimestre du XVIII^e vol.; — *Mémoires* lus à la Sorbonne, 2 vol.; — 5° Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie, tome VII de ses *Mémoires*, et un album grand in-folio *Sur les Habitations lacustres de la Savoie*; — 6° Congrès scientifique de France; 32^e session qui se tiendra à Rouen, le 31 juillet 1865; programmes; — 7° *Revue des Sociétés savantes*; novembre et décembre 1864; — 8° *Atti della Societa Italiana di scienze naturali*; Milano, vol. VIII; — 9° Institut genevois: *Les Forêts des Alpes et du Jura*; *Rapports au Conseil fédéral sur la participation de l'industrie et de l'agriculture suisses à l'Exposition universelle de Paris en 1855*; — *De l'augmentation de l'agriculture et de la diminution de la culture alpestre de la Suisse*, par le docteur Jos. Schild; — *Moyens de combattre victorieusement les insectes nuisibles à la campagne*, par M. Kaupert; — *Rapport adressé au Département fédéral de l'intérieur sur l'Exposition agricole internationale de Londres en 1862*, par W. de Rham; — *Rapport au Conseil fédéral sur les forêts des hautes montagnes de la Suisse*; — 10° *Memorie storico-politiche sugli antichi Greci et Romani di Cristoforo Negri*; don de l'auteur; — 11° *Histoire généalogique de l'illustre Maison Millet de Chambéry*, par M. Besson, curé de Chapeiry, éditée avec une notice sur Besson, par François Rabut; don de l'auteur; — 12° *Association générale des médecins de France*; *Société locale des médecins du département de la Savoie*; *Assemblée extraordinaire du 15 janvier 1865*; — 13° *Les Poètes de la Savoie*, par Jules Philippe; don de l'auteur; — 14° *Mémoire historique sur Philibert-Albert Bally, évêque d'Aoste et comte de Cogne au XVII^e siècle*, par J.-M. Albini, Barnabite; don de l'auteur; — 15° *Itinéraire de l'étranger à Annecy, pendant les fêtes du 200^e anniversaire de la canonisation de saint François de Sales*; don de M. Thésio; — 16° *Saint François de Sales, ses reliques sous la Terreur et Annecy*, par A. Despine et E. Serand; don de l'auteur; — 17° *Liste Générale, par ordre alphabétique, des Emigrés de toute la République Française*; Paris, l'an II, 6 vol. in-8°; don de M. Burdallet Pierre; — 18° *Les Mystifiés de l'Académie des Sciences*, par Gabriel de Mortillet; don de l'auteur; — 19° *Bulletin bibliographique de la Savoie*, recueilli par F. Rabut; don de l'auteur; — 20° *Revue du Lyonnais*; — 21° *Journal de la Société centrale d'agriculture du département de la Savoie*; — 22° *Revue archéologique*, de Paris; — 23° *Les Beaux-Arts*, revue de l'art ancien et moderne; — 24° *L'Agricoltura, giornale ed atti della Societa agraria di Lombardia*; Milano, n° 3-4 de 1865; — 25° *La Tribune lyrique*; — 26° *L'Union magnétique*; — 27° *Journal des connaissances médicales pratiques*, publié par Caffé; — 28° *L'Abeille du Bugey*; — 29° *Le Mont-Blanc*; — 30° *Le Courrier de Savoie*; — 31° *Le Léman*.

Pour extrait conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

L'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse a reçu, cette année, 816 pièces, qui sont réparties de la manière suivante : 131 odes, 31 poèmes, 46 épitres, 11 discours en vers, 5 élogues, 54 idylles, 119 éloges, 29 ballades, 114 fables, 72 sonnets, 24 hymnes, 4 discours en prose, 156 pièces diverses.

Huit ont été distinguées par l'Académie. En voici la liste :

L'ode à *Alfred de Musset*, par M. Léon Valéry, contrôleur des contributions aux Sables d'Olonne, a remporté l'amarante d'or, prix du genre et de l'année.

L'ode intitulée : *Les Voix de la plage bretonne*, par M. G. d'Audeville, de Nantes, a obtenu une amarante réservée.

La Nature et Dieu dans l'humanité, ode, par M^{lle} Nathalie Blanchet, a obtenu une violette.

La Valadetta, ode, par M. Stephen Liegeard, a reçu un souci réservé.

Babylons, ode du même auteur, a obtenu encore un souci réservé.

Le Fond du panier, poème, par M. Paul Juillerat, a eu un œillet.

La Dame du lac Vert, ballade, par M. Stephen Liegeard, a remporté le souci, prix du genre.

La fable *Le Loup et les Agneaux*, par M. Delphis de la Cour, a obtenu une primevère réservée.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur.

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Les familles de Sales et de Villette-Chevron ; Germonio et le président Favre, par M. Ducis. — Recherches sur les poésies en dialecte savoyard (suite), par M. A. Despine. — Exposition artistique et industrielle d'Annecy : rapport de M. Francis Wey. — Insurrection de Thônes, 7 mai 1793 : documents. — Trépieds romains trouvés près de Thonon, par M. Jules Philippe. — Bulletin.

LES FAMILLES DE SALES ET DE VILLETTE-CHEVRON — GERMONIO ET LE PRÉSIDENT FAVRE

M. l'abbé Million, professeur au grand-séminaire de Moûtiers, en reproduisant dans *La Tarentaise* (4) le fond de l'article sur les rapports de saint François de Sales avec le diocèse de Tarentaise publié dans le dernier numéro de la *Revue savoisienne*, y a ajouté des détails très intéressants sur la parenté des familles de Sales et de Villette-Chevron. Cette dernière a donné le pape Nicolas II, et depuis sa fusion avec celle de Villette, au XII^e siècle, elle a produit un évêque d'Aoste et trois archevêques de Tarentaise. Le dernier nous intéresse plus spécialement.

Benoît-Théophile de Villette-Chevron, suivant son goût naturel pour l'étude, avait obtenu à l'Université les grades en droit, en médecine et en théologie. Jeté dans la carrière des armes par son rang dans sa famille, il la quitta pour l'Eglise, vint puiser les vertus du sacerdoce auprès de son cousin de Sales, le saint évêque de Genève, reçut de lui l'ordination et devint doyen de Notre-Dame-de-Liesse. Il refusa la charge d'aumônier de la duchesse de Savoie pour se retirer à Talloires, où par l'exemple de ses vertus il travailla à consolider la réforme qu'y avait introduite saint François de Sales. Cette vocation monacale attira même au plus aimable des saints des reproches assez vifs de la part de la baronne de Chevron, sa tante. Benoît-Théophile était prieur de l'abbaye lorsqu'à la mort d'Anastase Germonio, en 1632, il fut promu à l'archevêché de Tarentaise. Pendant la peste de 1630, Benoît-Théophile s'était dévoué à Talloires et dans tous les environs. Dix ans plus tard, le même fléau continuait ses ravages. L'ar-

(4) Ce petit journal, publié à Moûtiers, contient des articles remarquables sur l'histoire et l'agriculture locales.

chevêque de Tarentaise vint avec les habitants de Moûtiers en procession au tombeau de saint François de Sales. Mgr Juste Guérin alla à sa rencontre avec son clergé et s'écria, faisant allusion au nom de Benoît : *Benedictus qui venit in nomine Domini*. L'archevêque répondit par une allusion non moins ingénieuse au nom de Juste : *Justum deduxit Dominus per vias rectas*. Ces sortes de compliments onomastiques étaient fort à la mode de ce temps. On en trouve jusque dans les sermons de saint François.

Charles-Auguste de Sales, vicaire général et official de Genève, s'était démis de toutes ses charges et retiré à l'ermitage des Voirons. Son cousin, l'archevêque de Tarentaise, devant aller à Rome, l'appela à Moûtiers pour lui confier les mêmes charges pendant son absence : il les continua quelques années encore depuis son retour, puis se retira de nouveau aux Voirons. Les deux prélats de Tarentaise et de Genève luttèrent alors chacun de leur côté pour se l'attacher définitivement. Don Juste Guérin mit dans ses intérêts Madame Royale et obtint enfin Charles-Auguste comme coadjuteur et successeur ; mais ce fut Benoît-Théophile de Chevron-Villette qui vint le sacrer dans l'église Saint-Dominique d'Annecy, le 14 mai 1645. La correspondance inédite de ces deux évêques fera sous peu l'objet d'une publication de M. l'abbé Million.

J'ai dit ailleurs que Mgr Germonio était uni de la plus étroite amitié avec saint François de Sales et le président Favre. Ce n'est pas seulement de l'évêque de Genève que Mgr Germonio fait l'éloge public dans ses lettres à son clergé. Le président y a trouvé également une large place.

L'éloge d'Antoine Favre a été fait depuis par Durandi, par Taisand, par la *Biographie universelle*, par Avet, et tout dernièrement par M. Burnier, dans l'*Histoire du Sénat de Savoie*. Néanmoins les détails que je trouve dans une des lettres de Germonio me paraissent offrir encore quelque intérêt nouveau. On aime aujourd'hui à voir parler les témoins contemporains de nos gloires. Il semble que leur illustration en est plus authentique et qu'ils sont bien les héros de leurs œuvres, auxquelles chaque génération a ajouté son cri d'enthousiasme. On aime surtout à surprendre dans la correspondance latine d'un évêque avec son clergé, l'éloge d'un homme du monde, qui est proposé comme un modèle de toutes les vertus.

Je crains seulement d'affaiblir par ma traduction

l'élégance et l'originalité du tour de phrase dans une langue que parlait avec tant de facilité le professeur italien.

Germonio était arrivé de son ambassade d'Espagne à Nice, où il dut séjourner quelque temps pour régler plusieurs contestations au nom du duc de Savoie et de concert avec le prince de Piémont. Il apprend que la mense archiépiscopale de Moûtiers venait de gagner un procès contre quelques récalcitrants de Conflans. Il se félicite de l'équité du Sénat de Savoie et après quelques réflexions très édifiantes sur les procès qu'il détestait sincèrement, bien qu'on soit obligé, dit-il, d'y recourir quelquefois par les devoirs de sa charge, il continue par l'éloge du président du Sénat.

• Au clergé de Tarentaise. (1).

• Quant à ce que vous m'écrivez de concert avec M. Sarret, ministre patrimonial, et M. Chavallard, vice-président du Sénat de Savoie, Antoine Favre, il n'y a rien de nouveau pour moi. Dès le commencement de nos études nous avons été unis par une ancienne affection que les distances des temps ni des lieux ne pourront ni interrompre ni détruire. J'ai toujours beaucoup chéri et admiré cet ami. Qu'y a-t-il de plus grave, de plus affectueux, de plus instruit ? Ce n'est pas un homme seulement, ce sont les lettres elles-mêmes qui font leurs preuves dans cet homme, comme l'attestent les monuments éternels de son génie, qui jouissent d'une si grande autorité auprès de tous les savants. Tout jeune encore il publia plusieurs livres de *Conjectures*, auxquels il en a ajouté vingt autres. Il a publié également cent décades des *Erreurs des praticiens*, comme aussi son livre du *Paiement des dettes à l'occasion de l'altération des monnaies*. En fait de jurisprudence, citez une seule affaire qu'il n'explique sur le champ avec une science profonde, une seule question qu'il ne pèse, qu'il ne définisse exactement, en remontant à l'origine des choses avec la pénétration de son jugement. Travail intellectuel hors ligne et de la plus grande utilité à ceux qui apprennent et à ceux qui enseignent. Si jamais les occupations de l'auteur lui permettent d'achever ces travaux, est-il croyable qu'il soit besoin d'autres livres sur le droit ? Ce sera plus vrai encore s'il peut mettre la dernière main aux *Rationnelles (Rationalia)*, surtout le livre des *Pandectes* (2), ainsi qu'à l'ouvrage intitulé *les Principes (Ta Prota)* avec une seconde partie, comme il me l'a écrit lui-même il n'y a pas longtemps (3). Ces élucubrations sont telles que les amateurs de philosophie légale pourront compléter leurs études sans recourir aux gloses d'Accurse, de Bartole ou aux travaux d'autres interprètes du droit. Dans le *Code Fabrien*, grand Dieu ! quelle érudition, quelle multiplicité, quelle variété ! Il semble résumer toute la jurisprudence, puis-

que toute cause sacrée ou profane, civile ou criminelle, peut s'instruire et se terminer d'après ses *définitions*, comme il les appelle ; car elles contiennent les maximes et les principes des plus éminents commentateurs du droit civil et canonique.

• Ses écrits latins se distinguent surtout par la pureté et la clarté ; il réunit en effet la brièveté et la facilité à la grâce du style. Il a fait aussi une tragédie toute empreinte de science et de noblesse sur la *Mort des empereurs Gordien et Maximilien*, écrite en français, mais recommandable par l'élégance de la poésie et la force des pensées. Il a mis en vers également des méditations pieuses sur l'amour de Dieu, sur la pénitence, sur la sainte Eucharistie, sur les mystères du Rosaire. Ces productions, si légères qu'elles paraissent, relèvent plutôt qu'elles ne diminuent sa dignité, puisqu'elles portent sur les sujets les plus graves. Ne voyons-nous pas, au rapport de Pline, Cicéron et les plus grands orateurs se distraire quelquefois dans la poésie et chercher leur plaisir dans la composition des épigrammes, des élégies, des endécasyllabes et le faire avec succès ?

• J'apprends que mon cher Antoine prépare des commentaires sur les Instituts de Justinien sous le titre de *Favre instituteur*. Destinés aux étudiants, ils seront bien utiles encore aux plus avancés. N'est-il pas étonnant de voir un homme occupé d'affaires si nombreuses et si difficiles, écrire tant de volumes ? L'étonnement augmentera à la vue des ouvrages composés qui n'ont pas encore paru ou qui sont sous presse, tels que la *Consultation sur la principauté de Montferrat*, où se trouvent réunies la science et la forme avec la largeur de vues. Entre autres choses qui font son plus grand éloge, il faut placer ses réponses de chaque jour, qui lui attirent une si grande confiance non seulement en Savoie, mais en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne et partout ; au point que dans les causes les plus graves les princes eux-mêmes lui demandent des réponses comme à un oracle ; qu'on en a fait un chef d'école dans les universités de Salamanque, de Complute, de Coimbre et que ses adhérents s'appellent *Fabriens*. Pendant les débats, qu'il faille répondre ou discuter, il ne s'exprime pas avec moins d'élégance et de précision dans l'improvisation qu'après une préparation. Sa phrase forte et ornée revêt le charme et respire le parfum de l'antiquité. Il a une mémoire inouïe, une intelligence rare ; il ne cesse de lire, il réfléchit constamment et veille toujours : car, bien qu'il aille se reposer très avant dans la nuit, il n'attend pas le jour pour se lever. Extrêmement sobre dans le manger, le boire, le sommeil, toujours levé avant l'aube, il explique les points difficiles des lois à ses enfants, qui, bien que n'ayant pas eu d'autre maître, sauf peut-être en littérature, ont fait tant de progrès que quelques-uns d'entre eux semblent égaler leur père et précepteur dans la science du droit. L'ainé, appelé au Sénat par le duc de Savoie au même rang que son père avant qu'il devint président, laissera un monument éternel dans le volume de ses décisions du barreau. Le père, après avoir donné sa leçon aux enfants et écouté leurs discussions que sa parole a soulevées, se donne tout entier du matin au soir aux devoirs de sa charge, qui aurait de quoi occuper complètement l'homme le plus habile. Rentré à la maison, il se met à la disposition de tous ; gracieux envers les

(1) *Anast. Germ. epist.*, 1, 12.

(2) Les archives de la Société Florimontane possèdent un exemplaire autographe de cet ouvrage.

(3) Le recueil des œuvres de Favre ne reproduit pas ce titre. Il est probable toutefois qu'il s'agit ici de l'ouvrage intitulé : *Jurisprudentia papiniana sententia ad ordinem institutionum imperialium efformata*, dans lequel l'auteur cherche à découvrir les sources des vrais principes, la raison, ou, comme il l'appelle, la règle de la règle. C'est ce que semble exprimer le grec *Ta Prota*. Favre n'eut pas le temps d'achever la seconde partie, comme il le faisait espérer à son ami.

nobles et les grands du monde, affectueux et facile à l'égard des pauvres. Puis, si les affaires lui laissent le moindre loisir, il l'emploie passionnément à l'étude des lettres et surtout à la composition. Il ne s'inspire presque que des Pandectes, comme si elles étaient le trésor des hommes lettrés. Il ne perd pas non plus son temps en voyage. Deux fois il a été à Rome pour des affaires graves et importantes. Il a été appelé souvent en Piémont auprès du Prince. Alors, comme s'il était débarrassé de tous les autres soucis, il médite toujours quelque chose; puis, arrivé à l'hôtel il prend note de ses réflexions de la route. La faiblesse de sa santé n'est pas pour lui un motif de modérer son travail. C'est sur quoi je lui ai donné quelquefois des conseils d'ami; mais cet intrépide soldat me répond toujours: « L'auteur de tout cela, c'est celui qui m'a fait. Le potier ne peut-il pas sur son tour faire un vase et le briser? Or, notre potier ne nous brise pas, mais il nous refait; de malheureux il nous fait bienheureux; de bas il nous élève haut; de mortels il nous rend immortels. » Réponse digne assurément d'un si grand personnage. D'où l'on peut conclure qu'un tel homme excelle en piété et en religion non moins que dans les sciences et les arts civils et l'expérience des choses du monde. Car chaque dimanche il reçoit la sainte Eucharistie avec son épouse et ses enfants. Il fait partie de toutes les assemblées religieuses ou confréries de la ville de Chambéry, comme celle du Saint-Sacrement, du Rosaire et autres semblables. Il en supporte les charges, il en remplit les fonctions comme les autres associés qui n'ont rien autre à faire, et aux jours fixés il ne manque pas d'assister aux prières publiques et aux autres exercices accoutumés.

« Plût à Dieu qu'il y eût toujours de pareils hommes au gouvernail de l'Etat! C'est en considération de cette vertu distinguée que non seulement j'ai voulu vous faire connaître ses titres de gloire, mais que je félicite quelquefois Son Altesse notre prince Victor de la supériorité de ce fonctionnaire, qui est le principal ornement de notre siècle.

« Nous aurions bien d'autres choses à vous en dire, si déjà elles ne vous étaient connues et que nous ne fussions pas pressés; car le courrier de Son Altesse, chargé de son portefeuille, ne peut attendre plus longtemps.

« Dans l'attente de l'avenir, adieu, mes enfants; priez Dieu non seulement pour la conclusion de la paix et pour nous, mais pour que nous puissions longtemps encore posséder le même président.

« Nice, aux calendes d'avril, MDCXV. »

DUCIS.

RECHERCHES SUR LES POÉSIES EN DIALECTE SAVOYARD

(Suite.)

Un septième Noël s'offre à nous avec une physionomie tout à fait analogue. Il berça bien souvent mes jeunes années : bonne grand'mère le chantait mettant en action la pensée du poète et m'apprenant, pour grandir l'illusion, à fredonner les strophes placées dans la bouche de l'enfant. La prudence vigilante et l'incrédulité hésitante de la *mère grand* y forment antithèse à la foi

naïve, à l'amour du merveilleux et à l'avidité de tout voir qui anime le petit-fils. Je regrette que mes souvenirs ne puissent en rappeler que des lambeaux. L'air sur lequel se chantent ces vers est extrêmement ancien : entre tous ceux que j'ai pu recueillir, il est peut-être celui qui reproduit le mieux la mélodie lente, saccadée, allongeant démesurément les finales, affectuonnée par nos montagnards de la Savoie; et, en vérité, cette espèce de mérite était bien nécessaire pour faire oublier la nullité intrinsèque du poème.

Tou qui a pé laino dessu.
Dedien noutra féniera?
E me simble d'avay viu
Ouna grande l'miera...
— Maré gran, laissi m'allà :
D'ai la fat qu'é lou-z-anthes,
Que r'baton d'fat de fin
Pé dessu noutra granthe.

N'y en a pé dessu lou tat
E pé dessu lou-z-abro,
Qué m'guignont avouai lou dat
D'allà avouai lou-z-atro :
De ne m'arrét'rai rin...
Laichi mé si fare :
De vouai savai c'que les thins
Pourton d'dien len farthe.

Déte don, mé brave thins
D'ieu alà-vo de la fourche?
D're-t-on pas, in vo veyin,
Que le vent vos impourte?
— No portin tò quaque rin
A noutron bon messié
Qu'é né à Bethléim.
N'y a-te pa oui dire?

No portin de pan, de vin,
De tiu, de por, de rève,
'Na fricacha de bodin
Dé résoulé bin brève,
De bourro, de bons ouas frai
De diau é de rezule
Qu'an lé fenne dien leu pané :
To plin de boune chusé.

..... Lo rey venon de l'Orient
Pe fare leu hommathe :
Allin vouè leu, allin nos en
Suivon leuz équipathe.
E son tò trat bin réparà ;
Ez on de biau plemache.....
Cé nancho qu'é matherà
A n'é, ma fai, pas bravo...

E v'nu on gran laquai
Qu'état bin opniatrò ;
E volive avai mai
Ou degré que louz atrò.
L'ano là mordu u groin.
Le bu de sa courna
L'a bin tan bailla p'lou flan
Qu'a l'y a rontu 'na couta.....

Comme on le voit, cette prose rimée n'est pas même de la poésie, bien loin d'être de la bonne poésie; et pourtant elle me plaît; je m'y retrouve à mon aise. Elle est pour moi, comme le sont les vieux habits, bien mesquine, bien usée..., mais j'y retrouve mes années d'enfance : mes souvenirs s'éveillent, et, disons-le, je retrouve là un vieil ami.

A quelques lieues d'Annecy, nous parlons un dialecte tout différent de celui traditionnel dans la plupart de nos vallées. Je veux dire le patois de Faverges dont

on a cherché à quintessencier la bizarrerie dans la phrase qui suit : *Lé mustes, lé mustèrons m'on stagnâ lé stambes*. « Les mouches et les moucherons m'ont fait saigner les jambes. » Le Noël qui suit en offre un specimen.

Lou angé dién noutré campagné
An eintonna l'ymne di joeu,
E lous échos de noutré montagné
Redievan ce chan melodieu. *Gloria in Excelsis*.

Barzé pé qui celatié fêta ?
Tou que y é que vo fa stanta
Quin vinqueu, quinta conquêta
Mérité voutré cri triomphin ? *Gloria, etc.*

Allein tô de compagni
Deso l'omble tal que l'a choaisi,
Vai l'adorable Messie
A qui no stanterin n'as bin. *Gloria, etc.*

Stantein tô l'haireuo vellaze
Que l'a viu fair deso son tal.
Offrein leui le teindre omaze
E d'noutro cœur é d'noutre voè. *Gloria, etc.*

Dien l'umilité profonde
Jo vo paraichez à noutre jeu
Pè vo loanzé reaî di mondo
No rederein ce chan joayeu. *Gloria, etc.*

Coso remplaî di mystère
Que se fa veni vout'r' amor
Notron deval su la terra
Sara de stanta tô lou zor. *Gloria, etc.*

E y a za lou bienaireuo ange
Lou chérubein lou séraphein
Occupa de voutre leianze
En apprai a diere é umain. *Gloria, etc.*

Ce texte m'a été adressé de Marlens. Je ne suis pas assez familier avec le dialecte de cette localité pour en garantir l'exactitude ; mais le soin particulier mis à reproduire les nuances d'accentuation, les notes pleines d'intérêt jointes à l'envoi de ce document me font croire qu'il est scrupuleusement exact. Préjugant sur sa date, je ne la crois pas ancienne. Le rythme, les sentiments me semblent être modernes : je dirai donc que c'est un cantique traduit en patois. Je fais peut-être erreur... En tous cas, peu importe la date de l'œuvre, pourvu qu'elle reproduise fidèlement une de nos mille nuances du patois.

Plusieurs autres Noëls forment encore ma collection. Six d'entre eux appartiennent bien à la Savoie, mais à une commune éloignée de notre département, rapprochée du Piémont et dont, par ces divers motifs, la langue différerait sensiblement de la nôtre. Les apprécier et fixer leur date serait pour moi une chose difficile ; j'y ai même trouvé des expressions dont je ne puis rendre ni le sens ni l'accent. C'est du patois de Bessans. L'auteur a soigné avec amour son œuvre, ou plutôt la copie que je dois à l'obligeance de M. de Rolland. Des lettres ornées, des initiales en *rubrique*, des illustrations colorées, naïves de pensée et très intéressantes quoique accusant une main inhabile, donnent une vraie valeur à ce manuscrit. Ajoutons que les airs, presque tous notés, — en plainchant il est vrai, — allument les convoitises du bibliographe-amateur.

Par leur facture, ces Noëls diffèrent essentiellement de ceux dont nous avons déjà parlé. Ils abandonnent

la forme dialoguée pour adopter celle historique : ils tendent moins à dessiner une petite scène pieuse d'abord et tournant ensuite au grotesque, qu'à décrire et raconter. Dans ce recueil, — 6 Noëls en patois et 37 en français, — toutes les poésies paraissent être sorties de la même plume. Bien que le manuscrit remonte à 20 ans à peine, l'œuvre est plus ancienne ; le manuscrit n'est évidemment qu'une copie, jusque-là que certains mots y sont écrits de manière à ne donner aucuns sens. L'auteur eût au moins appliqué la maxime du poète :

Ce que l'on conçoit bien, etc.

Ces Noëls se ressemblent entre eux comme des frères ; le poète ne sort presque pas du même cercle d'idées. On croirait cependant qu'il s'est inspiré de Nicolas Martin, et à cela rien d'impossible, l'un et l'autre appartenant aux mêmes vallées. Quelques sentiments élevés se font jour par-ci par-là ; puis à côté se trouvent des naïvetés assez *plaisantes*, surtout au sujet des inquiétudes de saint Joseph. Toutefois, l'esprit religieux domine dans cette œuvre, production d'une main pieuse, inexpérimentée, vivant un peu de souvenirs, se complaisant dans ses pensées, essayant de temps à autre d'emprunter une aile poétique, mais retombant bientôt, épuisée par l'audace de celle-ci.

Ne pouvant, ici surtout, reproduire toute cette famille de Noëls, je ne leur emprunterai que des fragments :

Bongeorn, Maria, Vierge sainta :
Voos faut don parler,
Voos annoncher la novella
Que Dieu m'a manda.
Voos deviendrais dou ecinta
Dou grand feuil de Dieu,
Que se vindra fare homme
Pe nothon salut ! *Magnificat*.

Lie, loue en sa mémoire
En son espérut
Lo tot puissant rey de gloire
L'outour dou salut :
A son espoux débonnaire
Son Dieu, son Seigneur
Son solas, son salutairou
Lie baille son cour. *Et exultavit, etc.*

Car cette majesté sainta
Se complet de vay
De sa fidela serventa
L'innocent devay
Per sa via sage et bontousa,
Vai la nation
Elie sera bien hairousa
En tota saison. *Quia respexit, etc.*

Vont lie pourriavos plus fare
En plus grand onnour
Que de la nomma per mare
De nothon seignour
Car sa effant adorable
Per sa grand vertu
Fait tremblar de mille diablos
Le plus entendu. *Et exultavit, etc.*

Mais a nos onnours accorde
Per tout à jamais
Perdon et miséricorde.
Sa benalla paix :
Perven que noos ain la crainta
Et fermos de fay
Et lor respecta sen feinta
Et suivre sa loay.

Dou chéti popou los mailbroz
 Réduits à l'ethret
 Ses bras bias, délicats et tendroz
 Que gealont de fret
 Sont los bras que ant fait la guerra
 Et que fant tremblar
 Lo gegan dazot la terra
 Lay bás inchainnas, etc.

(La suite au prochain n°.)

ALPH. DESPINE.

EXPOSITION ARTISTIQUE & INDUSTRIELLE D'ANNECY

Le brillant Concours agricole qui a eu lieu à Annecy, du 20 au 31 mai 1865, a fait le sujet d'articles remarquables dans la presse française ainsi que dans les journaux suisses, et nous ne saurions avoir la prétention de suivre les traces des hommes compétents qui ont décrit les spécimens de richesses agricoles exposés dans le chef-lieu de la Haute-Savoie. Mais il est du devoir de la *Revue savoisienne* de ne pas passer sous silence une des parties les plus intéressantes de cette exhibition de produits nationaux, et qui rentre plus spécialement dans le cadre de ses études : nous voulons parler de l'Exposition artistique et industrielle.

L'idée d'associer les beaux-arts et l'industrie à la grande fête agricole a été une excellente inspiration, et nous sommes heureux de constater qu'elle est due principalement aux membres les plus actifs de la Société Florimontane. Nous reconnaissons avant tout l'utilité du Concours agricole, qui a pour objet l'amélioration des produits les plus essentiels à l'homme ; mais si l'agriculture est notre mère première à tous, nous ne devons pas oublier que, sous un autre point de vue, les arts et les sciences contribuent aussi à notre bien-être et méritent à leur tour toute notre sollicitude. La nature complexe de l'humanité exige qu'aucune des bases sur lesquelles repose son existence ne soit négligée ; la satisfaction de l'essence spirituelle, si nous pouvons ainsi dire, a une importance égale à la satisfaction que l'on doit procurer à la matière, car l'une et l'autre sont si intimement liées que l'oubli de l'une d'elles détruit inévitablement l'harmonie qui doit régner dans cette association providentielle. Si le corps réclame impérieusement une nourriture journalière, l'esprit à son tour demande à être réconforté par ces aliments immatériels qui, bien qu'échappant parfois au sens encore peu délicat des masses, répandent la vie intellectuelle et tiennent en échec les appétits grossiers.

Nous voudrions pouvoir passer en revue chacune des parties de notre Exposition artistique, industrielle et horticole ; mais cette tâche, qui demanderait pour être remplie convenablement des développements assez étendus, nous est rendue impossible par le peu d'espace dont nous pouvons disposer. Nous nous bornons à reproduire le remarquable rapport que M. Francis Wey en a fait avec autant de tact que de talent. Les appréciations bienveillantes, les idées généreuses émises par l'honorable écrivain sont des plus propres à resserrer les liens de fraternité entre les diverses populations de nos Alpes, et à semer l'espérance dans tous les cœurs par les encouragements qu'elles distribuent à tous les hommes de bonne volonté.

M. Francis Wey s'est exprimé en ces termes :

Messieurs,

L'Exposition des beaux-arts aurait réuni un plus grand nombre d'ouvrages, si l'on avait pu faire appel aux talents des pays éloignés, en leur donnant le temps nécessaire pour préparer leurs envois. Le public aurait sous les yeux une galerie plus considérable ; mais, d'un autre côté, les éléments du concours y perdraient peut-être un trait de physionomie, ce caractère *régional*, en si parfait accord avec l'esprit de la présente solennité. Il est salutaire d'essayer ses forces, d'apprendre à se connaître ; il est instructif d'apprécier les ressources qu'un pays peut spontanément offrir à une pensée improvisée.

Votre Exposition, au bord du lac, devant un des plus beaux points de vue du monde, au milieu d'une contrée qui prête à profusion, aux peintres, des motifs inépuisables, votre Exposition a été l'objet d'un empressement général. L'offrande de ce bouquet, assemblé à la hâte par nos artistes de la ville et du voisinage, est sympathiquement reçue, et cette faveur, dont l'amour des arts est le mobile, sera pour tous un encouragement précieux.

Des résultats si rapidement obtenus ont intéressé le Jury des récompenses, au nom duquel j'ai l'honneur de prendre la parole. Nous avons été surpris, en parcourant cette petite collection, de rencontrer un si grand nombre d'ouvrages estimables ; tant de variété dans les genres et si peu d'imitation dans les procédés ; enfin, de reconnaître que, dans une région bien limitée comme espace, l'art s'est manifesté sous toutes ses formes. L'architecture et la sculpture (celle-ci vigoureusement éclosée d'une vocation naturelle), le dessin lithographique et l'aquarelle, se prêtent sous une main savante un mutuel concours ; la gravure et la gouache rivalisent avec la peinture à l'huile ; la peinture des émaux a donné d'heureux spécimens ; l'émail-cru, sur faïence, a offert des pièces que se disputeront les amateurs : les nobles distractions d'un artiste qui croit s'essayer, auront transmis peut-être à Thonon, l'industrie de Faenza et d'Urbino.... Enfin, Messieurs, le pastel est représenté par des œuvres magistrales, d'un dessin large, d'un modelé ferme et d'un ton soutenu, qui, partout, auraient fait sensation.

En examinant la provenance de ces objets d'art, au nombre de deux cents, nous avons constaté que la ville d'Annecy peut revendiquer les œuvres de quatorze artistes ; — chiffre qui s'élève à vingt-un pour le département, en tenant compte des envois de Thonon, Rumilly et Sévrier. Lyon, Chambéry, Lons-le-Saulnier du Jura, sont représentés à votre salon : mais Genève, à elle seule, députe à notre Concours presque autant d'artistes que les autres contrées. — Cinquante-deux numéros du *Livret* de l'Exposition se répartissent entre vingt-un artistes résidant à Genève.....

N'est-il pas bien juste, Messieurs, que leur doyen et leur maître soit appelé à présider, au milieu des siens, ce jury de famille ? Pourtant, sa présence parmi nous, avec une mission d'expert, a peut-être soustrait à notre admiration une de ces toiles inspirées des grands aspects de la montagne, que Diday a su, le premier, soumettre aux conditions de l'art.

Nous devons à Genève des actions de grâce, et je suis particulièrement flatté d'en être l'interprète. On voulait que les beaux-arts fussent conviés à ces fêtes de l'agriculture : le temps pressait ; il fallait orner et décorer nos salles ; il fallait entourer les artistes de la Savoie d'un cortège imposant et gracieux.... Nos voisins accourent ; nos voisins si riches, et dès longtemps, quant aux trésors de la science, de l'esprit et des arts, mettent à notre disposition leur écrin, avec une cordialité fraternelle.... Que j'aime à voir s'abaisser ainsi les clôtures des Etats, et les peuples limitrophes se donner la main, sur la brèche élargie des frontières !

Ne tardons plus à exposer le résultat des opérations du

jury; conclusions unanimes, adoptées après une attentive étude et une sérieuse discussion.

MÉDAILLE D'OR.

La médaille d'or, unique, donnée par S. M. l'Empereur, est décernée à M^{lle} Louise Revon pour le portrait au pastel n° 143, ainsi que pour l'ensemble de son exposition : *Pastels et émaux*.

PAYSAGES.

M. Fontanesi. Médaille d'argent pour le paysage n° 43, intitulé : *L'Abreuvoir*.

M. Nathanael Lemaitre. Médaille d'argent pour le n° 81, *Environs de Thonon*.

M. Bocion, de Lausanne. 1^{re} médaille de bronze pour le n° 5, *Souvenir de la pointe d'Yvoire*.

M. Salabert, à Annecy. 2^e médaille de bronze pour le n° 155, *Ruines du château de Sales*.

M. Fonville, de Lyon. 3^e médaille de bronze pour le n° 45, *Paysage*.

MENTIONS HONORABLES.

1^{er}. M. Louis Menet, à Begnins, canton de Vaud, pour le n° 97, *Vue d'Allevard*.

2^e. M. Prêda, à Carouge, pour le n° 131, *Vallée du Bitto*.

PORTRAITS A L'HUILE.

M^{me} Charlotte Landesmann, de Genève, médaille de bronze pour le n° 80, *Au bal*.

M. Achille Billot, de Lons-le-Saulnier, médaille de bronze pour le n° 4, *Portrait de M^{me} B...*

FLEURS ET FRUITS.

M. Joannès Rubellin. Médaille de bronze pour le n° 152.

M^{me} Joséphine Peccoud. Médaille de bronze pour le n° 108 et l'ensemble de ses travaux.

AQUARELLES.

M. Henri Terry, à Lausanne, pour son exposition des aquarelles et des lithographies de l'*Album de la Haute-Savoie* : grande médaille d'argent, donnée par l'Empereur.

M. Granger, à Genève. Médaille de bronze pour le n° 64, *Effet d'automne, intérieur de forêt*.

M. Lièvreumont, à Annecy. Mention honorable pour le n° 85, *Groupe de Passeroses*.

M. Pierre Raphin, d'Annecy. Mention honorable pour les n° 133 à 140, *Papillons et fleurs*.

M. Hammann, de Genève. Mention honorable pour dessin d'ornements à la plume n° 74.

ÉMAUX.

M^{lle} Duchosal, de Genève. Médaille de bronze pour le n° 29, *Les quatre savants, d'après Rubens*.

Madame Gillet, de Genève. Mention honorable pour le n° 60, *Peinture sur émail d'après Vanloo*.

PEINTURE SUR FAIENCES.

Madame Fournier-Sarlovèze. Médaille d'argent pour 11 peintures, en style de la Renaissance.

SCULPTURE.

M. Alexandre Gilardi, sculpteur à Annecy. Grande médaille d'argent donnée par l'Empereur pour le n° 58, *Une Sainte Vierge*.

ARCHITECTURE.

Mention honorable à M. Assinare, de Genève, pour les plans et élévation d'un projet de Cirque.

PHOTOGRAPHIE.

M. Frédéric Peccoud, d'Annecy. Mention honorable pour des spécimens variés de photographies.

Messieurs, dans un concours vaillamment disputé, chacun a dû espérer un succès; mais tous ne peuvent

être également heureux à l'issue d'un seul combat. Les vainqueurs ajournés ont droit à une revanche, et nous l'ambitionnons pour eux. Bientôt, des communications plus rapides rendront d'un facile accès ce département, cette ville, station riante au milieu d'un Eldorado de paysages. Dès lors, pour y attirer la foule intelligente et les amateurs de la nature, que faudra-t-il? — Un prétexte, — une occasion saisie avec à propos; — quelque fête nationale, — l'ouverture d'un chemin de fer, peut-être....

Une grande exposition des beaux-arts, prévue de loin, où l'on aurait convoqué les artistes de toutes nos capitales, une exposition telle, en un mot, que celles qui commencent à illustrer nos chefs-lieux, attirerait bon nombre de peintres qui, cédant aux séductions de la contrée, s'y attarderaient, avec leurs pinceaux. Puis, ils s'en retourneraient avec des ouvrages inspirés de nos sites, dont ils répandraient au loin la renommée...

C'est là un avenir qu'il convient d'entrevoir, afin que l'émulation y trouve un mobile nouveau. Partout où des exhibitions ont eu lieu, l'art a pris un essor spontané. Que nos artistes persévèrent! L'obligation de produire, qui engage toute vocation réelle, devient ici un devoir envers la terre natale. N'ont-ils pas à raconter, à leur tour, les merveilles du plus splendide département de notre si belle France; chef-d'œuvre du Créateur, longtemps resté dans l'ombre, comme si la Providence avait voulu l'offrir en consolation aux génies délaissés par l'indifférence du vulgaire!....

Mais, pour les œuvres de Dieu, ainsi que pour les œuvres des hommes fervents et sincères, l'heure du triomphe finit par arriver. Seulement le Maître éternel a, pour être patient, de meilleures raisons que nous....

Vous tous, âmes dévouées à ces carrières de l'esprit, dont la gloire est le but — et le loyer le moins décevant, — artistes, savants, écrivains de la Savoie, soutenez vos courages; travaillez, travaillez, — j'ai presque dit *travaillez*, à illustrer la patrie commune! Bientôt, chacun l'a pressenti, cette terre, et ses plus nobles enfants reconnaîtront que les succès tardifs sont les plus durables.

En effet, tout retient ou rappelle parmi vous ceux qui ont connu les grâces de votre hospitalité ou qui, prenant vos montagnes pour les leurs, se sont oubliés sous vos toits. — J'en sais quelque chose... et j'ai droit d'en parler!

Dans ce Rapport même, ne m'est-il pas advenu de me faire illusion, par la solidarité des sentiments, sur la nature des liens qui m'attachent à ce pays! Méprises un peu volontaires, qui offrent au cœur et à la pensée des horizons agrandis...

Ce n'est pas la première fois, au surplus, que des sommets de mon Jura natal, je vois l'ombre de mon clocher se dérouler devant moi sur vos vallons, et m'escorter jusqu'aux neiges du Mont-Blanc...

Annecy, le 28 mai 1865.

FRANCIS WEY,

Rapporteur du jury des Beaux-Arts.

INSURRECTION DE THONES — 7 MAI 1793

DOCUMENTS

M. le comte de Roussy de Sales a bien voulu communiquer à la Société Florimontane un document qui fournit quelques renseignements inédits et intéressants sur la lutte que les habitants de Thônes et des vallées voisines soutinrent contre les soldats de la République en 1793.

Ce document consiste en une lettre, écrite le 23 mai 1793 par M. Delachenal, plébain de Thônes, à son vicaire M. Grand, et datée de Monthey (Suisse); en voici la teneur :

« Le jour même que vous m'écriviez votre dernière lettre, monsieur, j'avais ici mon marguillier François Buffet et Pierre André le chapelier, arrivés la veille pour souper, et qui rejoignirent le lendemain leurs compagnons, qui les attendaient à Martigny pour passer en Piémont. Ils se sont trouvés dans l'insurrection de Thônes; la voici telle qu'ils me l'ont rapportée :

« La levée des troupes en est la cause principale; pour la faire exécuter, Henrioud, d'Annecy, est envoyé au Grand-Bornand à qui il demande 22 hommes ou 6,000 livres. Le Grand-Bornand ne veut donner ni hommes ni argent. Songeon, d'Annecy, Deage, de La Roche, sont députés à Thônes, taxent à 27 hommes la commune pour gagner du temps. On demande à voir les ordres, ce que les commissaires refusent; la commune refuse aussi de fournir les hommes demandés. Les députés, à ce refus, partent pour Annecy et vont chercher de la troupe. Pendant cette entrefaite, les éligibles de Thônes se proposaient de passer en Piémont, lorsque quelques personnes du Grand-Bornand viennent leur faire part du dessein où ils sont tous de prendre les armes et de se défendre. Ceux de Thônes, aussi fidèles à leur roi qu'à leur religion, y ayant consenti, le samedi 4 mai arrivent à Thônes 150 hommes du Grand-Bornand, 100 de la Clusaz, 40 de Saint-Jean, 36 des Villards, 60 de Manigod, 50 des Clefs; Serraval et le Bouchet, réservés pour l'avenue de Faverges; à ces 456 hommes se joignent 200 de Thônes et 100 d'Alex avec 3 bombes prises au château de Menthon. Le lundi, tous se rassemblèrent au bas du Pont pour délibérer et régler leurs postes. Ceux du Grand-Bornand furent d'abord d'avis de se défaire des mauvais sujets; les autres, plus indulgents, dirent : « Faisons-les marcher avec nous, et s'ils reculent, nous les trouverons. »

« Après cette délibération, ceux de Saint-Jean et de La Clusaz prirent leurs postes au bas de Cruet, une partie des autres sur le rocher de Morette, et le reste au pont de Saint-Clair. Après avoir entendu la messe à la chapelle de Thuy et reçu l'absolution de M. Blanc, curé de La Clusaz, qui était accompagné de celui du Grand-Bornand, de Sillingy, de MM. Charvet, professeur de rhétorique, Martin et Dépommier, vicaires. Ils n'aperçurent personne jusqu'au mardi soir qu'ils virent venir à la faveur des lanternes environ 300 hommes, qui s'arrêtèrent à côté du château de la Balme où, dès le rocher de Morette, on leur lâcha une bombe qui tua deux cavaliers et leurs chevaux. Les Français, à ce salut, reculèrent et envoyèrent de suite chercher à Annecy et à Faverges des troupes auxiliaires, qui arrivèrent avec 5 canons.

« Tessier, de Thônes, de la patrouille de Saint-Clair, lâcha son fusil sur le commandant; le coup ne partit pas; il fut arrêté et haché en pièces.

« Arrivée à la portée de Cruet et de Morette, la troupe fit jouer ses canons sur les patrouilles. Il n'y eut, de celle de Cruet, qu'un Galley de la Clusaz de blessé; et de celle de Morette, furent tués : François Avet dit l'Oiseau, et Jean-Jacques Dupont; Veyrat Jean-Joseph fut blessé; tous trois de Thônes. Les patrouilles firent feu à leur tour, couchèrent 6 cavaliers dans la rivière, en blessèrent 30 et tuèrent plusieurs chevaux. Les patrouilles, ne se voyant plus l'une et l'autre, trahies d'ailleurs par ceux qui avaient découvert la mine et ouvert le chemin au-delà de la Balme, qu'ils avaient abattu et barricadé avec des pierres et des bois, perdirent courage, gagnèrent les sommités, et Fontaine, marchand épicier, fut tué dans la fuite.

« Le 9, la troupe entra à Thônes, où tout fut mis au pillage, tant dans la ville que dans les villages. Quatre maisons de la ville exceptées : Machet, Richarme, Poidebal et Girod; les autres ont été saccagées, les toits abattus, portes, fenêtres, armoires brisées, tout le bétail emmené; l'église abîmée, le tableau de l'autel déchiré, la statue en

pierre de saint Maurice, celles de saint Pierre et de saint Paul, portées sur les murs du cimetière, traitées d'aristocrates, blasphémées, mises en pièces; la sacristie dévastée; livres, linges, titres de registres et d'altarienat brûlés autour de l'arbre de la tyrannie; tout le vin bu ou versé jusqu'à la dernière goutte; en un mot, le pillage a été si universel qu'il ne reste ni pain ni blé pour la nourriture des vieillards, des femmes et des enfants.

« Le 10 fut arrêté Pierre Durod, procureur syndic; on lui demande : 1° s'il a consenti au départ de ses trois fils pour le Piémont : — Oui, répond-il d'un ton ferme, trop heureux que je suis de savoir que notre bon roi ait bien voulu les agréer dans son service, pour s'aider à défendre la bonne cause; 2° s'il veut reconnaître la Constitution française : — Non, elle est contraire à ma religion, pour laquelle je donnerais mille vies, à l'exemple de saint Maurice mon patron.

« Il est garroté, traîné au bas du pont, où l'on fait marcher C. Missillier, qu'on veut forcer de rire pendant l'exécution. On répète encore à la victime innocente les mêmes interrogats : toujours même réponse. Aussitôt on lui met cinq balles dans le corps, on lui coupe la tête qu'on promène au bout d'une pique dans toute la ville.

« Le commandant mande Louis Pin, perruquier; ne satisfaisant pas aux questions qui lui sont faites, on le fusille au même endroit.

« La *Frichelette*, femme d'environ 50 ans, est aussi fusillée au Pâquier d'Annecy. Cette femme montra un courage extraordinaire, jusqu'à presser le pas du bourreau qui la conduisait au supplice, jusqu'à repousser Ducret, prêtre jureur, qui lui offre son ministère; elle prononça ces dernières paroles : *Je meurs fidèle à mon Dieu et à mon roi ! Vive la religion catholique ! Vive le roi de Sardaigne ! Tirez quand vous voudrez !* (1)

« Missillier, Métral, Coche, Claude Combet, Avet, Champet, François Rey et trois des Villards sont en prison.

« Thônes est désert; Grange est maire; Claude Gay procureur syndic. »

TRÉPIEDS ROMAINS TROUVÉS PRÈS DE THONON

Dans le milieu du mois d'avril dernier, un agriculteur de la commune de Lyaud, près de Thonon, a trouvé, en pratiquant une tranchée dans son champ, trois trépièdes romains enfouis à un mètre de profondeur.

Avertis de cette découverte, M. Griotet, archéologue distingué qui se trouvait à Genève, s'est transporté sur les lieux et a fait l'acquisition des objets trouvés pour les envoyer, dit-on, au musée du Louvre.

Ces trépièdes sont parfaitement conservés et présentent un travail des plus remarquables. Ils ont été exposés à Lausanne dans l'hôtel-de-ville où ils ont fait l'admiration de nombreux archéologues suisses.

Le terrain où l'on a découvert ces antiquités est riche, paraît-il, en débris de constructions romaines qui seraient, d'après J. Dessaix, les murs d'enceinte d'un camp retranché de Jules-César. De nouvelles fouilles doivent être entreprises dans cette localité et nous tiendrons nos lecteurs au courant des découvertes qui pourront être faites.

JULES PHILIPPE.

(1) La *Frichelette* est la fameuse Marguerite Avet à laquelle on a toujours fait jouer le rôle principal dans cette affaire, et que quelques auteurs ont représentée à tort comme une jeune femme. (Note de la Réd.)

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 8 juin 1865

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT

Après le dépouillement de la correspondance, M. le Président donne lecture d'une lettre adressée par S. Exc. le Ministre de l'Intérieur à M. le Préfet de la Haute-Savoie, au sujet de la statue de saint François de Sales. Cette lettre est ainsi conçue :

« Paris, le 13 mai 1865.

« Monsieur le Préfet,
« J'ai examiné la pétition que vous ont adressée les membres
« de la Commission constituée à Annecy dans le but d'ériger une
« statue à saint François de Sales, à l'aide d'une souscription
« publique.
« J'apprécie les considérations énoncées dans votre rapport et
« je suis disposé à m'associer à cet hommage rendu à une de nos
« gloires nationales les plus hautes et les plus pures.
« Autorisez donc la souscription dont la Commission d'An-
« necy a pris l'initiative, et lorsque les ressources seront prêtes,
« je soumettrai à l'Empereur un décret conforme à vos proposi-
« tions et au vœu des populations de l'ancienne Savoie.
« Recevez, etc.

« Le Ministre de l'Intérieur,

« Signé : LA VALETTE. »

M. Serand présente des poteries trouvées à la suite des nouvelles fouilles entreprises sur l'emplacement des bains romains de Menthon, et M. Revon entre à ce sujet dans quelques détails qui seront insérés dans la Revue.

M. Revon dépose les bustes de saint François de Sales et d'Adhémar Fabri, au nom de M. Menn, sculpteur à Genève, qui en fait don à la Société. Des remerciements sont votés à M. Menn.

Après une assez longue discussion sur le projet d'érection d'une statue à saint François de Sales, M. l'Archiviste dépose sur le bureau les dons et échanges suivants :

1° *Portefeuille artistique et archéologique de la Suisse*, par M. Hermann Hammann, de Genève; don de l'auteur; — 2° *Souvenirs d'un voyage en Suisse*, don du même; — 3° *Chimie populaire*, par M. L. Michaud, de Genève; — 4° *Recherches sur les chevaliers tireurs de Chambéry*, 2^e partie, par M. Perrin fils, de Chambéry; don de l'auteur; — 5° *Supplément au recueil de Chartes inédites, concernant l'ancien diocèse de Genève*; publié par MM. Paul Lullin et Ch. Lefort; don des éditeurs; — 6° *Débris de l'industrie humaine trouvés dans la caverne de Bossey*, par M. F. Thioly, de Genève; don de l'auteur; — 7° *Des brochures du Club alpin suisse*; don du même; — 8° *Mémoire sur l'eau de la Bauche*, par M. le docteur Guillard, d'Aix-les-Bains; don de l'auteur; — 9° *Mémoire sur les avantages de la culture d'une nouvelle espèce de froment*, par le citoyen Dufrène, agent national provisoire près le même district; don de M. Dufrène, de Saint-Jeoire; — 10° *Inchiesta amministrativa sui fatti avvenuti in Torino nei giorni 21 e 22 settembre 1864*; don de M. P. Durand, libr. à Turin; — 11° *Le Vittime del 21 e 22 settembre 1864*; don du même; — 12° *Le collège Chappuisien d'Annecy*, par M. le chan. Poncet; don de l'auteur; — 13° *Bulletin de l'Institut national genevois*, n° 21, 1864; — 14° *Revue archéologique*, n° de juin 1865; — 15° *Revue du Lyonnais*, n° de mai 1865; — 16° *Journal de la Société centrale d'agriculture du département de la Savoie*, n° de mai 1865; — 17° *L'Agricoltura*, journal de la Société d'agriculture de la Lombardie; — 18° *Journal des connaissances médicales pratiques*, de M. Caffé; — 19° *L'Union magnétique*; — 20° *L'Abeille du Bugey*; — 21° *La Tribune lyrique*; — 22° *Le Courrier d'Aix-les-Bains*; — 23° *L'Abeille de Chamonix*; — 24° *Le Mont-Blanc*; — 25° *Le Courrier de Savoie*; — 26° *Le Léman*.

Pour extrait conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

Le 14 mai a eu lieu la réception solennelle de M. Burnier, auteur de l'*Histoire du Sénat de Savoie*, et de M. Ducis, vice-président de la Société Florimontane, à l'Académie impériale de Savoie.

La Société Florimontane s'était fait représenter à cette cérémonie par quatre de ses membres.

Les nouvelles fouilles entreprises sur l'emplacement des bains romains de Menthon, près d'Annecy, ont amené la découverte d'un vaste réservoir garni de larges plaques de marbre, et au fond duquel on a trouvé la source d'eau sulfureuse.

La Revue rendra compte de cette découverte intéressante

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 26 juin, a décerné le premier prix Gobert à M. Vallet (de Virville), professeur à l'école des Chartes, pour son *Histoire de Charles VII*, roi de France, et le second prix à M. A. Challe, président de la Société des sciences historiques de l'Yonne, pour son *Histoire des guerres du calvinisme et de la ligue dans l'Auxerrois*.

M. Camille Rousset, historiographe du ministère de la guerre, doit publier prochainement la *Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles*. Cette correspondance, entièrement inédite, jettera un nouveau jour sur le règne si décrié du successeur de Louis XIV, et prouvera que sous des dehors peu faits pour commander la sympathie, ce malheureux monarque a eu un certain fond d'honnêteté, et que, au milieu des esprits dévoyés et des cœurs dévergondés qui inondaient sa cour, il a pu rencontrer quelques âmes droites qui ne lui ont pas ménagé les bons conseils.

Dans la séance de l'Académie des sciences du 29 mai, M. Coste a donné lecture d'une correspondance qui présente un grand intérêt. C'est une relation d'un phénomène désigné sous le nom de *mer de lait*. Il a été observé le 4 septembre 1864, à neuf heures du soir, par 50 degrés de longitude est, et 9 degrés de latitude nord sur le bâtiment la *Sarthe*, filant 11 nœuds à l'heure.

Le narrateur s'est trouvé en face d'une nappe blanche; au bout de quelques instants, la mer formait une plaine immense d'un blanc mat. Cet effet est celui de la phosphorescence, affectant un état particulier qui diffère beaucoup de l'apparence générale.

Pendant la traversée de cette plaine éclatante, on a recueilli une certaine quantité d'eau limpide, qu'on a suspendue sur le pont, pendant la nuit, et on a remarqué (en écartant les lanoux) qu'elle contenait une foule de corpuscules, d'animalcules semblables à des étoiles vivantes, s'agitant dans tous les sens: ils restaient brillants et phosphorescents, tandis que l'eau était tranquille. Le sillage du vaisseau éteignait cette lueur; tout ce qui était agité semblait noir, et ce qui restait au repos semblait lumineux. Sur la mer, ce phénomène est bien différent de la phosphorescence ordinaire qui se manifeste par le mouvement de l'eau. L'auteur rapporte que dans une traversée, la mer étant très calme, il recueillit de ces animaux en très grande quantité; placés dans un seau, ils manifestèrent une certaine phosphorescence, mais lorsque la nuit vint, cet effet avait disparu.

M. Elie de Beaumont a confirmé le fait rapporté par M. Coste; il a eu plusieurs fois l'occasion d'observer la mer en état de phosphorescence, et alors elle se trouvait toujours agitée. Etant dans un canot, à Brest, il plongea les doigts dans la mer et déterminait un sillon lumineux. Une autre fois, à Ostende, chaque vague paraissait lumineuse.

Ces faits sont très importants, suivant M. Babinet, qui a fait observer que dans la mer Morte, où il n'y a pas d'organisation, le phénomène de la phosphorescence se produit néanmoins.

L'Académie française, sur le rapport de M. Guizot, a décerné le premier prix Gobert à l'*Histoire de France* de M. Trognon, et le second prix à l'ouvrage de M. Th. Lavallée, les *Frontières de la France*.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. TRÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Une demande de canonisation en faveur de saint François de Sales, par M. A. Lecoy de la Marche. — Note sur l'inventaire de la sacristie de l'abbaye de Tamié, par M. Jules Philippe. — Recherches sur les poésies en dialecte savoyard (suite), par M. A. Despine, avec note de M. Jules Philippe. — Bibliographie : Chartes inédites, publiées par M. Jules Vuy, de Genève, de M. Jules Philippe. — *Rule Sabaudia!* poésie de M. A. Calligé. — Documents. — Bulletin.

UNE DEMANDE DE CANONISATION EN FAVEUR DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Au moment où les brillantes fêtes d'Annecy viennent de réveiller dans la Savoie, comme dans tout le monde chrétien, la vénération due à la mémoire de saint François de Sales, où le siège effectif de son évêché s'apprête à honorer son nom par un monument digne de lui, il est opportun de faire connaître un document qui se rapporte à sa canonisation. Les Archives de l'Empire renferment la minute d'une lettre adressée au pape par *Monsieur, frère du roi*, et dont la teneur est reproduite ci-dessous. Cette lettre, qui est sans date ni signature, mais qui n'en a pas moins un caractère authentique, et qui a été certainement expédiée, puisqu'elle fait partie des registres du Secrétariat du roi (1), a pour but d'insister auprès du Saint-Siège pour obtenir la canonisation du bienheureux François de Sales. En voici le texte fidèle :

« De *Monsieur frère du Roy au Pape*, pour luy demander la canonisation du bien heureux François de Sales, Evêque de Genesve.

« Très Saint Père, Encore que tout ce qui regarde la gloire de Dieu, et le bien et avantage de la religion n'ayt pas besoin de recommandation auprès de Votre Sainteté, et qu'elle se porte volontiers d'elle mesme avec un ardeur digne de son grand zelle et de sa singulière piété à procurer l'une et l'autre avec tout le succès que l'on peut souhaiter, je n'ay peu, dans la vénération que j'ay pour la mémoire du bien heureux François de Sales Evêque de Genesve, refuser mes prières et mes tres humbles instances auprès de Votre Sainteté à des personnes qui s'adres-

seront à elle pour lui demander la canonisation de ce grand serviteur de Dieu, dont elles voyent que la vie et les escrits ont servy et servent encore aujourd'hui d'une merveilleuse édification à toute la France, et qui par la confiance qu'elles ont aux prières et aux intercessions de ce bienheureux personnage se promettent et espèrent d'attirer sur elles et sur le Royaume les effectz de la miséricorde divine. Je supplie donc très humblement Vostre Sainteté d'avoir la bonté de leur octroyer l'exécution de leur pieux dessin, en commandant que toutes bulles et autres expéditions apostoliques leur en soient délivrés, et de croire que sy en leur accordant cette marque de son affection paternelle elle me fait la grace de donner quelque chose à ma considération, je conserveray toute ma vie le souvenir de cette obligation avec tout le resentment qu'elle peut attendre de celui qui est avec respect à ses bénédictions apostoliques,

« Très Saint Père,

« Vostre très humble et très dévot filz. »

A quelle date et au frère de quel roi faut-il rattacher un tel document ? Son écriture et la place qu'il occupe désignent seulement le dix-septième siècle. Mais son contenu nous fournit des indications plus précises. Dès 1625, l'assemblée générale du clergé de France demanda solennellement la béatification de l'évêque de Genève : de nombreuses instances pour le même objet furent renouvelées depuis, tant par le clergé que par des princes et par d'autres personnages. La béatification fut officiellement annoncée par un bref d'Alexandre VII, daté du 28 décembre 1664, quoiqu'il manquât encore treize années au délai canonique.

La lettre du frère du roi de France, donnant déjà à François de Sales l'épithète de bienheureux, est donc postérieure à cette date.

D'un autre côté, la canonisation ayant été prononcée en 1665, et le consistoire qui la décida s'étant réuni le 2 octobre 1662 (1), cette missive n'a pu être écrite qu'auparavant. Elle est donc évidemment du commencement de l'année 1662, ou du moins de l'un des neuf premiers mois de cette année.

Le prince qui portait alors le titre de *Monsieur* est

(1) Arch. de l'Emp., série O, n° 6.

(1) V. *Vie de saint François de Sales*, par le curé de Saint-Sulpice, II, 533.

Philippe I^{er} d'Orléans, chef de la seconde maison d'Orléans-Bourbon, et père du Régent. Il n'avait alors que vingt-deux ans. Il est probable, d'après sa lettre, que certaines personnes allant à Rome faire de nouvelles instances pour que le bienheureux fût déclaré *saint*, demandèrent au duc d'Orléans, en l'absence du roi, son frère, d'appuyer leur requête; ce qu'il fit avec une bonne grâce dont le lecteur a pu juger.

On se rappelle, à ce propos, qu'Alexandre VII, étant encore tout jeune, avait consulté saint François de Sales sur sa vocation. « Si vous ne cherchez point les dignités ecclésiastiques, lui répondit l'homme de Dieu, vous posséderez les plus grandes. — Et moi, repartit le jeune Chigi, si je deviens pape, je vous canoniserai. » Tous deux étaient prophètes sans le savoir.

Nous ne pouvions rencontrer de meilleure occasion de rentrer dans la collaboration active de la *Revue savoissienne*, que celle qui me permet d'ajouter un nouveau témoignage à tant d'autres en l'honneur du grand saint, fondateur de l'Académie Florimontane : faible goutte versée dans un océan ! Mais fasse notre bonne étoile que, dans le cours des explorations multipliées auxquelles nous sommes voué par état, notre main tombe de temps à autre sur des *reliquiae* aussi intéressantes pour les lecteurs de la *Revue*. Ils n'en attendront jamais la communication.

A. LECOY DE LA MARCHE.

NOTE SUR L'INVENTAIRE DE LA SACRISTIE DE L'ABBAYE DE TAMIÉ

L'abbaye de Tamié, de l'ordre de Cîteaux, situé sur la frontière des diocèses de Genève et de Tarentaise, fut une des principales maisons religieuses de nos contrées. Fondée en 1132 par le bienheureux Pierre, religieux de Belleveaux, qui devint ensuite archevêque de Tarentaise, l'abbaye de Tamié subsista jusqu'en 1793. Pendant sa longue existence, elle eut ses heures de splendeur, et l'histoire a conservé le souvenir de plusieurs de ses abbés.

Nous avons sous les yeux l'inventaire de la sacristie de ce monastère, dressé du 24 au 28 mars 1711 par le frère Joseph Allard, sacristain. On peut se convaincre par l'examen de cette pièce que le couvent de Tamié n'était pas très riche à cette époque en objets d'église, contrairement à beaucoup de ses congénères. Nous ne citerons pas le chapitre relatif aux habits sacerdotaux, mais voici le détail des pièces d'argenterie que nous reproduisons textuellement :

Cinq *calices*, dont le grand à sa coupe dorée et sa patène, duquel le pied d'argent sert pour l'ostensoir aussi d'argent; le second est cizelé sa coupe et patène dorée; le 3^e est simple à la coupe et patène dorée; le 4^e n'est point doré; et le 5^e est un petit d'argent dorée avec sa patène.

Plus un autre *calice* avec sa patène, le tout d'argent non doré, lequel on a apporté de Montmellierat.

Une grande *croix* d'argent pour les processions.

Plus une petite *croix* d'argent avec son crucifix pour mettre sur l'autel.

Un petit *bassin* d'argent en ovale.

Plus deux *burettes* d'argent.

Un *encensoir* avec sa navette et son côneiller le tout d'argent.

Une *pixide* de leton doré avec les colonnes et verres, qui sert d'ostensoir.

Une grande *lampe* d'argent avec son étuy.

Un *reliquaire* d'argent ou est la main de saint Pierre (1), avec son étuy.

Plus un *bras* d'argent, ou est un os du bras de saint Bernard.

Plus un autre *reliquaire* d'argent à double croix à l'antique, ou est une double croix du bois de la Sainte croix, celle de dessus y manquant.

Une *mitre* toute couverte de perles, de pierreries, et autres broderies; dont les bords sont de vermill, les panneaux ouvragés de même que la mitre.

Une *croix* pectorale d'or émaillée des deux côtés.

Plus trois *bagues* d'or, dont deux ont leurs pierres bledées, et l'autre verte, lesquelles sont avec ladite croix pectorale dans un petit bague rond garni d'argent.

Une *mitre* de saint Pierre de futaine, garnie d'un gallon d'or.

Plus une autre *mitre* de damas blanc usé, garnie d'une dentelle d'or et d'argent.

Plus une autre petite de taffetas ouvragée à l'antique.

Plus une autre blanche de damas à paillette.

Une *croisse* abbatiale de cuivre argenté avec son étuy.

Une *aube*, un amict, une *chasuble* de taffetas à l'antique, l'*étole*, et le *manipule*, et deux *tunicelles* une blanche et une rouge, avec le *baton*, qui ont servis à saint Pierre.

Trois *reliquaires* de bois dorés, dont deux sont fort usés, et tous trois garnis de reliques.

Une *boîte* couverte de papier marbré, ou sont trois grands os de saints martyrs, avec leur authentique.

Plus une autre *boîte* de bois doré, ou sont plusieurs pains sacrés soit *agnus Dei*.

Plus une petite *cassette* d'ivoire, ou sont plusieurs sortes de reliques.

Plus deux autres *boîtes* de bois, ou sont aussi plusieurs reliques.

Sept petites *images* ouvragées de crin.

Deux *bras* de gy argenté.

Un *instrument* d'ivoire doré pour donner et recevoir la paix avant la communion.

A la fin de cet inventaire se trouve une note relative à un séjour que fit à l'abbaye le duc Victor-Amédée II, en 1711; elle est ainsi conçue :

Le 17. Aoust 1711. D. Jacques Pâquier souprieur a pris à la Sacristie le beau tableau de la Sainte Vierge que M^r l'Abbé de Somont avoit apporté de Rome, pour mettre à la Salle des hostes dans l'appartement de S. A. R. ou il a demeuré icy 25. iours avec toute sa cour, et le camp étoit posé entre l'Abbaye uieille et les écuries; Il a couché dans la chambre qui est derrière la grande Salle, sa maison et la noblesse qui étoit avec luy occupoient les chambres dessus des hostes et les dessous des couuers les chambres de M^r l'Abbé du Procureur et de l'infirmerie, sans incommoder les Religieux au Dortoir.

On sait que dans cette année 1711 Victor-Amédée II, en guerre avec la France depuis 1703, tenta une expédition en Savoie pour reprendre cette province qui était au pouvoir des troupes françaises. Son séjour à Tamié précède donc une de ses étapes dans cette campagne et peut, au besoin, former un précieux renseignement.

Ceci prouve une fois de plus combien il est important de ne négliger aucun document, si insignifiant qu'il puisse paraître au premier coup d'œil, et combien peuvent rendre de services à l'étude de l'histoire ces collectionneurs infatigables qui ramassent jusqu'au moindre carré de papier couvert d'une écriture antique : et cependant que de sottes gens se rient encore de ces pauvres collectionneurs !

JULES PHILIPPE.

RECHERCHES SUR LES POÉSIES EN DIALECTE SAVOYARD

(Suite.)

J'aurais encore plusieurs Noëls à reproduire avant d'avoir épuisé ma collection, mais ceux qui précèdent

(1) Le fondateur de l'abbaye.

suffisent à dessiner la physionomie de nos différents dialectes ; ils remplissent donc le but de ce travail. Et la publication des autres chants populaires de cette espèce trouvera mieux sa place dans la brochure appelée à conserver nos chants patois et leur notation musicale.

Aux Noëls succèdent les chansons. Dans celles-ci, nous trouverons plus nombreuses encore les hardiesses ingénues et l'abandon de la rime. La musique se prête admirablement à cette audace ou plutôt à ce laisser-aller. Dans les assonances produites par la simple répétition des syllabes finales, elle trouve quelquefois toutes les ressources qui lui sont nécessaires ; et si l'esprit n'est pas entièrement satisfait de ce caractère euphonique, il ne peut s'empêcher de reconnaître toute la naïveté et la grâce qui en résultent pour la poésie rustique. Du reste, nos vallées n'ont pas marché seules dans cette voie : combien de *Tyroliennes*, combien de *Ranz des vaches* charmants l'ont suivie sans hésitation. Et, en vérité, pourrait-il en être autrement ?... Le montagnard, le pâtre, la bergère qui, perdus au milieu de nos hautes montagnes, fredonnent un refrain traditionnel, ont besoin de se faire illusion et de créer autour d'eux des espèces d'échos appelés à rompre l'isolement où les condamnent les vastes pâturages de nos Alpes. Ils chantent pour eux-mêmes et non pour le plaisir d'être écoutés. Une pensée, bien que pauvre en soi, suffit à leur imagination : mais ce qu'ils désirent, je le répète, c'est se créer une espèce d'interlocuteur ; ils aiment à suivre leur voix répercutée par les rochers, et dans ce même désir je crois reconnaître la cause première de l'allongement démesuré des dernières syllabes, qui se présente lié à la plupart de nos patois.

Il me sera difficile d'établir un ordre bien suivi dans cette nouvelle étude. Autant que possible cependant j'adopterai celui des dates, quoique bien souvent elles soient fixées seulement par des indications puisées dans la simplicité du poème et dans le rythme musical.

Au nombre des chants les plus anciens je placerai, quoique peu riche en texte patois, la complainte de la *Parnetta*. Elle doit se rattacher à un fait historique aujourd'hui oublié ; et, chose rare dans nos campagnes, elle désigne nommément son héros. Il me semble retrouver dans cette petite pièce les antiques traditions de la justice féodale. L'air en est très populaire, très national : on y reconnaît le thème de plusieurs autres mélodies savoisiennes. L'auteur s'est préoccupé bien plus de rendre les plaintes de son cœur que de rechercher une diction pure ou des rimes riches ; et, disons-le avec Gérard de Nerval : « Il faut même risquer « un hiatus terrible ou avoir le courage de dire *pendez-moi z-aussi*... Mais pourquoi la langue a-t-elle « repoussé ce z si commode, si liant, si saisissant, qui « faisait tous les charmes du langage de l'ancien Arlequin et que la jeunesse dorée du Directoire a tenté « en vain de faire passer dans le langage des salons. » La fin de cette mélodie s'inspire d'une délicatesse de sentiment bien prononcée et assez rare dans nos campagnes pour que nous la signalions chaque fois qu'elle se présente ?

La Parnetta se live
Tra la, la la la, la la, la, a, la la!
La Parnetta se live
Trays heures devant thor (*bis*) or!

Filant sa colognela, tra la, etc.,
Avoé son petiou tor (*bis*) or!
Sa mère lui vient dire, tra la, etc.,
Parnetta, qu'avez-vous (*bis*) ou !
Avez-vous mal à la tête, tra la, etc.,
Ou bien le mal d'amour (*bis*) our !
Je n'ai mal à la tête, tra la, etc.,
Mais bien le mal d'amour (*bis*) our !
Je pleur mon ami Pierre, tra la, etc.,
Qui est dans la prison (*bis*) on !
Si l'on pendrait Pierre, tra la, etc.,
Pendenez moi-z-aussi (*bis*) i !
Couvrez Pierre de roses, tra la, etc.,
Et moi de toutes fleurs (*bis*) eurs !
Tous les passants qui passent, tra la, etc.,
En prendront une fleur (*bis*) eurs !
Diront adieu en larmes, tra la, etc.,
Au pauvre trépassé (*bis*) é !

Une variante moins triste, mais aussi moins vraie à mon sens, fait dire à Parnetta : *Pendez-moi z'à son cou*. On le voit, les variantes elles-mêmes ont conservé ce z si pittoresque que je serais porté à l'appeler liaison gracieuse plutôt que de lui maintenir la dénomination ordinaire de *liaison dangereuse*.

Voici une autre pièce. Le rythme en est joli, bien que peu varié. Là encore nous reconnaissons un cachet de vérité antique. L'on y retrouve bien la vie de campagne, les plaisirs simples, cet éternel mirage d'une immense fortune, qui, dans l'esprit du paysan gagne-petit, ne saurait arriver que par un coup du sort ; car l'étroit horizon qui l'enserme lui enlève la conscience de ses forces. Puis, nous y voyons la question d'amour, ce rêve de tous les temps ; et enfin le voyage de France ! On ne saurait croire combien celui-ci apparaît fréquent dans le lointain avenir de nos paysans ; combien souvent aussi le poète jette, à la fin de son inspiration, la pensée d'un éloignement éternel, sans nous expliquer s'il y voit une bonne fortune ou une punition pour ses rêves de bonheur.

Nous étions tray siroulettay,
A la riva don lay ;
Se sont dit l'ouna à l'âtra,
Allons nous bagniola :
Si le fi du rey vegné a passay,
I nous emmèneray.
La plus petiouta a répondu ;
Vouay pas me bagnolay :
Oh ! je me garderai les robé ;
Gens d'armes doit passé !
Il l'a pris par sa main blanche,
Sur grizon l'a monté.
Après, l'a mené en France
Tant avà qui pouvay...

Venons à un chant tout patois et fort ancien. Les pensées en sont naïves, mais loin de présenter le charme des poésies qui précèdent. Au fond, cependant, on y voit une tendance philosophique : l'amoureux fait des sacrifices jusqu'à ce qu'il soit arrivé au but de ses desirs ; ceux-ci satisfaits, les regrets prennent le dessus. Et quoique, assurément, ils ne soient pas très fondés de la part d'un bossu rendu droit, toujours est-il que ces regrets se font jour et que le bossu est enchanté de voir la bosse reparaitre avec la liberté.

La Fanchon sur on pomi
Que se guinganave, que se guinganave de cé,
Que se guinganave de lay, que se guinganavé.

On bossu vint à passa
 Que la regardave, etc. (*ut suprà*)
 Ne m'arguète pas tant, bossu
 De ne say pas tant drôla (*ut sup.*)
 S'té vu être mon bon ami
 E faut posa la bossé (*ut sup.*)
 Quand la bossé fut copà
 Le bossu ploravé (*ut sup.*)
 Nan, de n'say plé amoëreu
 Armetti-me ma bossé (*ut sup.*)
 Quand la bossé fu r'metta
 Le bossu thantavé (*ut sup.*)

Malgré mon faible pour les rimes campagnardes, je suis obligé de demander grâce pour celle-ci. Il serait difficile de rencontrer quelque chose de plus prosaïque ; et pourtant, elle me plaît par sa concision. Ces quelques lignes font la charpente de tout un drame. Du reste, je le répète, cela est vieux, bien vieux.

Remarquons, en passant, que l'élision s'y produit fréquente et sans règle arrêtée. Obéissant au caprice de l'auteur, elle lui donne une facilité merveilleuse pour plier sa pensée au lit de Procuste du mètre de la versification : et cette facilité, plus que les règles de la langue, me paraît avoir introduit l'élision. Nous ne serons donc pas étonnés si, plus tard, nous la trouvons employée jusqu'à l'abus : elle paraîtrait même appartenir à l'essence du dialecte de quelques-uns de nos cantons.

Les thèmes le plus fréquemment reproduits par la muse villageoise, sont les amours de jeunesse, puis le caquetage des commères. Le premier de ces deux sujets ne fut pas toujours traité avec un marivaudage réservé et délicat : les mots grossiers et parfois aussi le libertinage de la pensée se donnent pleine carrière. On me pardonnera donc de ne point publier toutes les poésies qui essayèrent de voguer vers la terre des amours. Le mot m'effraie peu : il est le signe caractéristique de l'époque : mais dans la langue comme dans les arts, si la nudité de l'Apollon du Belvédère ne m'impressionne pas, la pensée, voilée par un dernier lambeau sur le sein de la bacchante, me répugne et me soulève le cœur.

Le second thème — les commères — fut un champ toujours fécond. Au temps de nos aïeux et dans notre siècle aussi, le poète rustique l'a fréquemment rencontré sur son chemin. Cependant, de grandes différences signalent la manière de le traiter ; aujourd'hui, c'est le caquetage fort peu intéressant des bonnes femmes qui échauffe la verve satirique ; celle-ci groupe de véritables *commérages*. Heureusement que forcés d'entrer dans la vie intime ils nous donnent un résultat précieux, celui d'enchâsser dans le vers une foule de locutions locales, des noms d'objets et d'occupations journalières. L'œuvre nous fournit ainsi de nombreux documents pour reconstituer la langue. Anciennement, au contraire, les mœurs étaient moins policées, les femmes ne se mêlaient pas des choses étrangères au ménage ; et pourtant elles aspiraient à une liberté plus grande. Aussi, lorsque nous entendrons chanter l'émancipation des filles d'Eve, ne serons-nous point surpris de la voir battre en brèche, c'est dans les mœurs d'alors ; le *manche de la poche*, comme l'on dit encore proverbialement dans nos campagnes, régnait et voulait régner en souverain. Les plaisirs grossiers du temps, l'abus de ces plaisirs, puis l'autorité

maritale qui veut se faire respecter, toujours brutallement, suivant la méthode du *Guignol* lyonnais, nourrissent presque toujours la muse de nos pères.

J'ai recueilli la chanson des *commères* dans un grand nombre de localités ; elle me fut transmise, avec des variantes sans doute, mais partout je l'ai rencontrée s'entourant des mêmes idées, présentant une même facture, analogue à celle des *Sirouettes*, et reproduisant ainsi le type d'une époque éloignée de nous.

Nos étions bin tray commaré (*bis*)
 Tote lé tray d'on bon volay :
 Tiralon, tiralai, tiralon, tin tay
 Tote lé tray d'on bon volay.

Nos se dziront l'onna à l'atra (*bis*)
 Commare de cy, commare de lay. Tiralon, etc.
 S'on allave a l'auberge (*bis*)
 A l'auberge des trey rey... Tiralon, etc.
 Itié on n'y bey pas piquéta (*bis*)
 On y bey rin que de bon nay. Tiralon, etc.
 E n'in buiron bin quinz pintos (*bis*)
 Attant du blanc que du nay... Tiralon, etc.
 Quand e n'in furont bin chules (*bis*)
 S'accapiront pe lou pey. Tiralon, etc.
 Ionna tomba dien le findret (*bis*)
 S'é tota couéta lou dey... Tiralon, etc.
 Ionna tomba dezot la tab'a (*bis*)
 L'atra contro la paray. Tiralon, etc.
 Que vont dire noutroz omoz (*bis*)
 On les pille a tort a dray. Tiralon, etc.
 (Variante) *E fau bin denssi cague fay*
 Lauz omoz les écutavont (*bis*)
 Al arrivont tos lou trey... Tiralon, etc.
 Al' attrapon onna barra (*bis*)
 N'en fottont su tote lé tray. Tiralon, etc.

Ce spécimen suffit à donner une idée assez exacte du genre, et nous nous y bornerons, d'autant plus qu'il faudrait une bien grande bonne volonté pour le trouver gracieux.

ALPH. DESPINE.

(Sera continué.)

L'utilité de sauver de l'oubli les vieilles chansons en langage populaire est aujourd'hui incontestable ; mais on n'a pas entrepris ce labeur avec une égale activité dans toute la France, et nous sommes heureux de constater que la *Revue savoissienne* a pris une louable initiative dans nos contrées en publiant le travail de M. A. Despine.

Il ne nous paraît pas inutile de reproduire, à ce sujet, les lignes suivantes, extraites d'un article de M. Jules de Laprade, intitulé la *Muse rustique*, et inséré dans l'*Illustration* du 8 juillet 1865 :

« Toute la poésie des paysans, en France comme ailleurs, ne consiste guère qu'en chansons. C'est là, si je puis m'exprimer ainsi, la seule littérature des peuples illettrés. Ecrits dans la mémoire, passant de bouche en bouche et d'une génération à une autre avec les variantes que le goût des chanteurs ou les changements de la langue y ont apportés peu à peu, selon les lieux et selon les temps, la plupart de ces petits poèmes n'ont pas de date et quelques-uns appartiennent même par leur refrain à l'antiquité la plus reculée. Il est à regretter que l'esprit de curiosité qui caractérise l'érudition actuelle ne se soit pas encore attaché à former chez nous un véritable recueil de chants populaires : j'entends de ceux qu'on ne trouve pas dans les manuscrits et qui ne subsistent que par tradition. Voilà quelques années que des collections de ce genre ont été

faites avec succès dans presque tous les pays d'origine slave ou germanique. Il est vrai de dire que notre langue, toute moderne et formée lentement par le mélange du latin avec des débris de dialecte celtique ou tudesque, a dû perdre de bonne heure la source des traditions poétiques qu'eussent conservée séparément ces divers idiomes. Néanmoins, la France est toujours le *pays des chansons*. Nos paysans surtout chantent du matin au soir, pendant leurs travaux, leurs loisirs ou leurs divertissements; soit en piquant leurs bœufs de labour, soit en fanant leur foin, soit en battant leurs gerbes; sous le soleil de la moisson comme en allant voir leur belle à la brune; dans leurs festins, dans leurs noces, à la veillée et à l'aube. Ils chantent au lieu de réfléchir, par insouciance, pour passer le temps; presque toujours à tue-tête et sans crainte de s'égosiller et de fausser le ton, comme des gens qui n'ont pas affaire qu'on le écoute et dont le cœur est tout à l'ouvrage. Que chantent-ils ainsi? Il n'est pas toujours aisé de le savoir. »

Pour extrait : JULES PHILIPPE.

BIBLIOGRAPHIE

Chartes inédites, publiées par M. Jules Vuy, de Genève

Quelques érudits genevois, appartenant soit à l'Institut national, soit à la Société d'histoire et d'archéologie, poursuivent, avec une louable persévérance, la publication des chartes des franchises de l'ancien comté de Genevois. Cette publication, bien que très importante au point de vue de l'histoire de Genève, présente surtout un grand intérêt pour la Savoie à laquelle est restée attachée une partie des villes et bourgs qui formaient autrefois le domaine des comtes de Genevois. MM. Paul Lullin et Ch. Lefort ont publié déjà deux volumes de chartes savoyardes dont nous avons parlé; aujourd'hui, M. Jules Vuy fait paraître, à son tour, une nouvelle série de pièces du même genre dont quelques-unes se rapportent à nos contrées.

La première de ces pièces contient des *Conventions* passées entre le titulaire du prieuré de la Cluse et le curé de Dingy-Saint-Clair, le 27 mai 1281 : *Compositiones prioris Cluse et curati Dungiaci* (1). On sait que la tradition attribue la fondation de ce prieuré à saint Bernard de Menthon, qui aurait élevé l'église sur les ruines d'un temple construit par les Romains en l'honneur de Minerve. Il fut desservi à une certaine époque par des bénédictins, et plus tard par un seul prêtre. L'acte publié par M. Jules Vuy eut pour but de mettre fin à des différends qui s'étaient élevés entre le prieuré et le curé de la paroisse au sujet des revenus de toute nature que chacun s'attribuait, paraît-il, un peu au hasard, sans règle précise; les conflits de ce genre, du reste, étaient fréquents entre les desservants des paroisses et les couvents. Le document dont il s'agit ne présente pas un très grand intérêt au point de vue historique, mais il contient quelques renseignements assez précieux sur des usages locaux.

Les autres pièces qui accompagnent la transaction de Dingy et qui concernent notre pays, sont au nombre

(1) Ce prieuré, situé à deux lieues d'Annecy, sur la route de Thônes, est aussi appelé, dans quelques titres anciens, *Prieuré de Saint-Clair de la Cluse, de la Cluse-lieu-Dieu* et encore de *Saint-Bernard*. C'est à tort qu'on le désigne quelquefois aujourd'hui sous le nom de *Dingy-Saint-Clair*.

de six. Ce sont des confirmations inédites des franchises de la ville de Cruseilles, faites par Humbert de Villars, comte de Genevois, le 13 janvier 1396; par Philippe de Savoie, comte de Genevois, le 28 mars 1441; par Philibert le Beau, duc de Savoie, comte de Genevois, etc., le 19 mai 1502; par Charles III, duc de Savoie, comte de Genevois, etc., le 5 août 1508; par Philippe de Savoie, comte de Genevois, le 27 septembre 1526; par Jacques de Savoie, comte de Genevois, marquis de Saint-Sorlins, etc., le 21 janvier 1562.

Humbert de Villars appartenait à la seconde branche des comtes de Genevois; ayant épousé une sœur de Robert de Genève (1), dernier comte de la branche directe et mort sans postérité en 1394, il succéda à son beau-frère. Il mourut après six ans de règne, laissant ses Etats à son oncle Oddo de Villars qui les vendit, en 1401, au duc de Savoie Amédée VIII.

Le comte Philippe de Savoie, qui signa la confirmation de 1441, était fils d'Amédée VIII, qui lui avait donné le comté de Genevois en apanage en 1433.

Philibert le Beau et Charles III confirmèrent les franchises de Cruseilles en qualité de souverains immédiats du Genevois.

Le comte Philippe, de 1526, était le frère du duc Charles III qui lui donna le Genevois en apanage, en même temps que les baronies de Beaufort et de Faucigny. Ce prince Philippe fut la souche de l'illustre branche des Savoie-Nemours qui joua un grand rôle dans les luttes intestines de la France, et à laquelle le comté de Genevois resta inféodé jusqu'en 1659, époque où elle s'éteignit dans la personne du duc Henri II.

Le prince Jacques de Savoie, qui confirma à son tour les franchises de Cruseilles en 1562, appartenait donc à cette famille dont il fut le membre le plus distingué et le plus célèbre.

Les pièces inédites publiées par M. Jules Vuy se rapportent, ainsi qu'on le voit, à l'époque la plus intéressante de l'histoire du comté de Genevois, et elles peuvent figurer avantageusement au nombre des documents publiés, dans ces dernières années, par les sociétés savantes genevoises.

Nous ne pouvons qu'applaudir aux travaux si utiles de nos collègues de Genève que nous pourrions donner comme exemple à beaucoup de publicistes de nos villes de France, chez qui la forme l'emporte trop souvent sur le fond.

JULES PHILIPPE.

RULE SÂBAUDIA

Forêts sombres, cimes sauvages,
Torrents à l'orageux essor,
Glaciers où brisent les nuages,
Où l'essaim des étoiles d'or
Pose ses ailes radieuses!
Ondes aux voix harmonieuses,
Croulant en flots échevelés
Dans les abîmes flagellés!
Alpes où l'âme solitaire,
Des cités fuyant les clameurs,
Libre, avec l'aigle asseoit son aire.

(1) L'antipape Clément VII.

Et se berce dans les splendeurs
 D'une altière et vierge nature ;
 S'enivre du confus murmure
 Des ondes et des bois mouvants,
 Quand mugit, dans leur chevelure,
 L'ululante légion des vents,
 Dont le vol éperdu tournoie,
 Comme le vautour sur sa proie !
 Salut ! horizons de Savoie !
 Salut ! altitudes de Dieu,
 Sourcilleux écueils des orages !
 Firmaments des lacs au flot bleu,
 Dont les purs et brillants mirages
 Réflètent les joncs ondulés,
 Et les mornes pics crénelés
 Dont le diadème de neige
 Grandit sous l'hiver qui l'assiège !
 J'aime la houle des brouillards
 Baignant les monts de leur écume,
 Et roulant, en lambeaux épars,
 Aux feux du jour leur flux qui fume
 Autour des pics comme une mer !
 J'aime voir, perdu dans l'éther,
 Sous mon essor tourner les plaines !
 Cascades aux fraîches haleines,
 Mon âme mêle ses sanglots
 Au pleur éternel de vos flots,
 Et boit à vos sources sauvages,
 Écloses au sein des nuages,
 Le repos et la volupté !
 Tel l'aigle à votre onde ranime
 Son vol, et fuyant plus sublime,
 Jette son cri de liberté
 Plus fier, aux échos de l'espace,
 Que son aile éperdue embrasse !
 Alpes ! aux feux mourants du jour
 Vos neiges se vêtent d'opale !
 Telle à l'aurore de l'amour
 S'éclaire la face idéale
 Des vierges au doux front rêveur !
 Rhododendrons ! j'aime vos roses
 Aux souffles des glaciers écloses,
 Et constellant de leur lueur
 Un abîme croulant dans l'ombre !
 Ainsi, pour consoler les cieux,
 Scintille un astre radieux
 Sur l'horizon d'une nuit sombre !
 Aiguilles déchirant l'azur,
 Ondes entrechoquant leur foudre,
 Et roulant dans un gouffre obscur
 Le vertige de votre poudre !
 Lacs où le flot rend des accords,
 S'enfle comme un sein qui respire,
 Et dont la plainte triste expire
 Harmonieuse sur les bords,
 Plus douce qu'une voix de lyre !
 O magnificences de Dieu
 Sur le front de l'Alpe imprimées !
 Splendeurs, dans nos vallons semées,

Comme au ciel les astres de feu !
 O Savoie ! altière nature,
 Où l'homme anéanti mesure
 Son éphémère vanité
 A l'éternelle majesté
 De tes cimes audacieuses,
 Aires des foudres orageuses !
 Salut, Savoie, à tes splendeurs !...
 O ma patrie ! à mon génie
 Donne de tes lacs les lueurs,
 Donne à ma harpe l'harmonie
 Des retentissantes clameurs
 De tes bois aux voûtes profondes,
 Et des colères de tes ondes !
 Poésie aux rayons épars
 Sur les neiges que l'aube éclaire
 De la pourpre de sa lumière,
 Et qui déroule à nos regards
 L'arc-en-ciel des cascades pâles,
 Planant dans les sombres spirales
 D'un gouffre effaré des enfers !
 Poésie ! accorde à mes vers
 Le sanglot de tes eaux sauvages,
 Et j'aurai vengé les outrages
 Que l'on jette à ton peuple fier,
 Qui ne sait vendre que sa chair !
 Savoie ! et dont l'âme poète
 Elève plus de majesté
 Que les pics au front indompté
 Que l'azur de tes lacs reflète !...

ALPHONSE CALLIGÉ,
 Avocat.

DOCUMENTS

Déclaration et serment de l'Evêque Constitutionnel du Mont-Blanc

F. T. PANISSET.

Je soussigné François Thérèse Panisset âgé de soixante cinq ans, natif de Chambéry, habitant en cette commune (Annecy) ci-devant prêtre, et Curé de St Pierre d'Albigny jusqu'au commencement de mars 1793, vieux stil, depuis lors appelé par le peuple à l'Evêché du Département du Mont-Blanc, informé indirectement de l'arrêté du représentant du Peuple Albite du 8 pluviôse, déclare avec la joie d'un cœur pur et républicain être bon citoyen, renonçant dès ce jour aux fonctions sacerdotales, espérant que l'on voudra bien me continuer un traitement en égard à mon grand âge, et n'ayant aucunes autres facultées pour subsister.

Déclare de ne plus pouvoir remettre mes lettres de prêtrise et d'Episcopat qui se sont égarées le 22 août dernier lors de l'émeute populaire qui se porta dans mes appartements.

Annecy au bureau de la Municipalité ce 17 Pluviôse an 2^e de la République Une et indivisible (5 Février 1794).

FRANÇOIS THÉRÈSE PANISSET.

ÉGALITÉ, LIBERTÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT.

Je soussigné Thérèse Marie Panicet âgé de soixante six ans, natif de Chambéry District du même nom, Dép^t du

Mont-Blanc faisant le métier de prêtre, depuis l'année mil sept cent quarante deux sous le titre de Curé et ensuite sous celui d'Evêque du même Dép^t

Convaincu des erreurs trop longtemps professées par les prêtres Déclare, en présence de la municipalité d'Annecy Condamner ces erreurs à jamais; déclare également Renoncer, abdiquer et reconnaître comme fausseté, illusion et imposture tout prétendu caractère et fonction de prêtrise dont j'atteste avoir perdu lors de l'émense du 22 août dernier (vieux stile) tout brevet, titres et lettres ainsi que ceux d'Evêque.

Je jure en conséquence en face des Magistrats du Peuple du quel je reconnais la toute puissance et la souveraineté de ne jamais me prévaloir des abus du metier Sacerdotal et Episcopal auquel je renonce, de maintenir la Liberté, l'Egalité de toutes mes forces, de vivre ou de mourir pour l'affermissement de la République, Une Indivisible et Démocratique, sous peine d'être déclaré Infâme Parjure et Ennemi du Peuple et traité comme tel.

Fait à Annecy le 13 Floréal an 2^d de la République Faise Une Indivisible et Démocratique.
(2 mai 1794).

Panisset avouant le contenu cy dessus quoiqu'écrit par d'autres mains.

*approuvé Albitte
rep^t du peuple.*

NOTA. — L'évêché constitutionnel d'Annecy, soit du Mont-Blanc, établi par Albitte et dont F.-T. Panisset fut le titulaire, n'exista pour ainsi dire que de nom; sa création ne fut ratifiée par aucun décret du pouvoir central, Panisset essaya de s'installer au palais épiscopal d'Annecy, mais il dut bientôt l'abandonner pour échapper à la colère des femmes de la ville, colère qui éclata un jour, dit-on, avec tant de force, que l'évêque assommé fut obligé de se sauver à la hâte et de se réfugier sous le pont de Saint-Joseph, où il resta caché pendant quatre heures. Plus tard, il publia une rétractation solennelle qui, assure-on, fut rédigée à Lausanne par Joseph de Maistre (1).

NOMS DES RUES D'ANNECY SOUS LA RÉPUBLIQUE

Séance du 25 Pluviose An 2 de la République.

Arrêté : Que le Faubourg de Bœuf s'appellera *Le Faubourg du Mont-Blanc*, celui de S^{te} Claire, *Faubourg de la Réunion*, celui de la Perrière, *Faubourg de la Montagne*, La rue S^{te} Claire *Rue Réunion*, rue de Bœuf *Rue du Mont-Blanc*, rue N^{de} Dame *Rue Liberté*, rue du Pâquier *Rue du Champ de Mars*, Rue S^t Dominique *Rue des Jacobins*, rue de Saint Pierre *Rue Rousseau*, rue Filaterie *Rue Marot*, rue de l'Isle dès les pierres vieilles jusqu'à la porte Perrière *Rue de la Montagne*, Place N^{de} Dame *Place de la Liberté*, la place devant S^t François de Sales *Port au Bois*, place S^t Dominique *Place Grenette*; et que le bureau est chargé de faire mettre à chaque extrémités des dites rues des inscriptions portant leur dites dénomination, de la manière qu'il le jugera convenable.

Signé FAVRE Maire.

Du 20 Ventose an 2^d de la République

Arrêté : qu'au nom de la rue et faubourg cy devant S^{te} Claire et Sépulchre, il y sera substitué celui de la *Convention* et c'est en rapportant tout arrêté à ce contraire.

(Extrait des archives municipales.)

(1) Voir le *Palais de l'Isle*, par M. A. Burdet.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 13 juillet 1865

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT

M. le Secrétaire procède au dépouillement de la correspondance. Il fait connaître que par sa dépêche du 11 de ce mois, S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique a informé M. le Préfet de la Haute-Savoie qu'il avait souscrit à quarante exemplaires de l'ouvrage de M. Replat, *Bois et Vallons*, publié par la Société.

M. A. Despine donne connaissance de quelques renseignements intéressants qu'il a recueillis sur place au sujet des vestiges de cimetière antique récemment découverts à Balvay, près de Rumilly. On a mis au jour, dans cette localité, trois corps humains, dont la face était tournée vers l'orient, et dont les bras étaient croisés sur la poitrine; l'un de ces corps était celui d'une jeune fille qui portait à l'un des poignets un bracelet soudé; autour de ces ossements on a trouvé quelques vases dont un en verre, et deux médailles que M. Despine n'a pu voir. Sur le même emplacement, touchant presque à une voie romaine qui passait dans cet endroit, on avait déjà exhumé un squelette il y a trois ans environ. Ces découvertes, dues au hasard et faites par des laboureurs propriétaires du sol, n'ont pas été continuées, et les tranchées qui avaient été ouvertes sont aujourd'hui complètement comblées. Il n'y aurait pas, du reste, une très grande utilité à poursuivre des recherches sur l'emplacement de ce cimetière; on en retrouve de semblables dans un grand nombre de localités.

M. le docteur Dagand, d'Alby, fait connaître qu'il y a quelques années, près de Rumilly et à peu près dans la même région, on a trouvé aussi des squelettes qui présentaient les mêmes caractères que ceux de Balvay.

M. Revon donne quelques nouveaux renseignements sur les trépièdes trouvés près de Thonon et qui ont été signalés dans le dernier numéro de la *Revue savoisienne*. A ce sujet, il manifeste le regret que, par inattention ou négligence, on ait laissé sortir du département une grande quantité d'objets antiques qui trouveraient leur place naturelle dans le musée d'Annecy ou celui de Thonon.

La Société s'associe à ce regret et émet le vœu qu'il soit pris des mesures pour éviter le retour de l'inconvénient signalé.

Une discussion s'engage sur les renseignements demandés au sujet des hommes célèbres nés dans la Haute-Savoie, et dont les noms doivent remplir les écussons ménagés dans la salle des délibérations du Conseil général à la nouvelle Préfecture. La date de la naissance ou de la mort de plusieurs des hommes contenus dans cette liste étant encore inconnue, la Société charge spécialement trois de ses membres de faire de nouvelles recherches pour combler ces lacunes.

Sur la proposition de divers membres présents, la Société reçoit au nombre de ses membres correspondants :

MM. Francis Wey, à Paris;
Paul Lullin, ancien conseiller d'Etat, à Genève;
Vallier, numismate, à Grenoble;
Joseph Rollier, à Thonon.

Les dons et échanges suivants sont déposés sur le bureau :

1^o *Mémoires et documents*, publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève; tome XV; — 2^o *Mémoires et documents*, publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande; tome XX; — 3^o *Bulletin* de la Société des sciences, belles-lettres et arts du Var, séant à Toulon; 32^e et 33^e années, 1864-65; — 4^o *Mémoires* de l'Académie du Gard; janvier-octobre 1863; — 5^o *Bulletin* de la Société académique de Boulogne; n^o 4 de 1865; — 6^o *Annales* de la Société impériale d'agriculture du département de la Loire; année 1864, 3^e et 4^e livraisons; — 7^o *Bulletin* de l'Académie delphinoise; tome III, 1864; — 8^o *Bulletins* de la Société académique religieuse et scientifique du duché d'Aoste; — 9^o *Bulletin* de la Société départementale d'agriculture de la Haute-Savoie; année 1864; — 10^o *Journal* de la Société centrale d'agriculture du département de Savoie; juin 1865; — 11^o *Atti della Società Italiana di scienze naturali*; Milano, 1865; volume VI; — 12^o *Des Fruitières*; mémoire par M. le D^r Dagand; don de l'auteur; — 13^o *Du Goitre et du Créti-*

nisme dans le département de la Haute-Savoie; rapport à M. le Préfet, par MM. Guy et Dagand; don du même; — 14° *Appendice*; trois documents relatifs à l'abbaye de Sixt; — 15° *Erpétologie, Malacologie des environs du Mont-Blanc*, par Venance Payot; don de l'auteur; — 16° *Relation des fêtes commémoratives de la canonisation de saint François de Sales*, 19-29 avril 1865, par Alphonse Despine; don de l'auteur; — 17° *Nouvelle série de Chartes inédites*, publiée par Jules Vuy; don de l'auteur; — 18° *Un souvenir de Solferino*, — 19° *La Charité internationale sur les champs de bataille*, — 20° *Hygiène scolaire*; rapport par M. le Dr Olivet, — 21° *Genève, Suisse*; poésies genevoises, recueillies à l'occasion du Jubilé patriotique de septembre 1864; dons de l'Institut genevois; — 22° *Revue archéologique*; juillet 1865; — 23° *Revue du Lyonnais*; juin 1865; — 24° *L'Agricoltura*, journal de la Société d'agriculture de la Lombardie; — 25° *Journal des connaissances médicales pratiques*, de M. Caffé; — 26° *Lettre concernant la sécularisation de la maison du Grand-Saint-Bernard*; Ivrea, 18 novembre 1752, 1 feuille imprimée; don de M. Louis Chaumontel; — 27° *L'Union magnétique*; — 28° *L'Abeille du Bugey*; — 29° *La Tribune lyrique*; — 30° *L'Abeille de Chamonix*; — 31° *Le Mont-Blanc*; — 32° *Le Courrier de Savoie*; — 33° *Le Léman*; — 34° *Le Bulletin*, journal publié à Bonneville.

Pour extrait conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs que S. Exc. le Ministre de l'instruction publique vient de souscrire à quarante exemplaires du dernier ouvrage de M. J. Replat, intitulé : *Bois et Vallons*.

En annonçant sa décision, M. le Ministre exprime toute la satisfaction qu'il a eue de donner à M. J. Replat ce témoignage d'intérêt pour ses travaux littéraires et ses recherches historiques sur la Savoie.

Les eaux du lac de Constance ont été fort basses cet hiver et ont permis de faire d'importantes recherches sur les habitations lacustres. On a trouvé surtout des graines, des ustensiles de cuisine, des étoffes tissées et filées. Tous ces objets ont été déposés au Musée de Vessembourg, à Constance.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 16 juin, a décerné le prix de numismatique, fondé par M. Allier de Hauteroche, à M. John Evans, pour son ouvrage intitulé : *The coins of the anciens Britons*, London, 1864, in-8°.

L'Institut de France, dans sa séance du 5 juillet, a ratifié le choix de l'Académie des sciences qui a décerné à M. Wurtz, professeur à la Faculté de médecine, le prix biennal de 20,000 fr.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 30 juin, a distribué les médailles du concours des antiquités de la France, dans l'ordre suivant :

La première, à M. Jules Guiffrey, à Paris, pour son mémoire manuscrit sur la *Réunion du Dauphiné à la France*, etc.

La deuxième, à M. le directeur de Closmadeuc, à Vannes, pour son mémoire manuscrit sur les *Monuments funéraires de l'Armorique primitive*.

La troisième, à M. l'abbé Hanauer, à Colmar, pour ses ouvrages intitulés : les *Constitutions des campagnes de l'Alsace au moyen-âge*, 4 vol. in-8°, et les *Paysans d'Alsace au moyen-âge*, 4 vol in-8°.

Six mentions honorables ont été accordées à MM. l'abbé Cochet, à Dieppe; Charles de Linas, à Arras; G. d'Espinay, à Saumur; Lebrun-Dalbaune, à Troyes; Elie-A. Rossignol, à Montans (Tarn); P. Levot, à Brest.

La ville de Paris vient d'acquérir, au prix de 18,000 fr., de M. Arthur Forgeais, une collection de plombs historiés, trouvés

dans la Seine, analogue à celle qui lui a été acquise par l'Etat, il y a quelques années, pour le Musée de Cluny. Ces plombs ont été classés par séries, qui comprennent : 1° les corporations des métiers; 2° les confréries des églises; 3° les méreaux des offices d'églises; 4° les méreaux des offices de la maison royale; 5° les variétés numismatiques; 6° les enseignes de pèlerinages; 7° l'imagerie populaire; 8° les plombs politiques; 9° objets divers. Cette collection a été déposée à la Bibliothèque.

La petite Correspondance autographiée publie une lettre par laquelle Robert Fulton, demeurant à Paris, rue de Vaugirard, 30, annonçait la prochaine expérience de son bateau à vapeur. Cette lettre, qui porte la date du 4 pluviôse an XI, est conservée dans les archives du Conservatoire des arts-et-métiers de Paris. Elle est ainsi conçue :

« Je vous envoie ci-joint les dessins-esquisses d'une machine que je fais construire, avec laquelle je me propose de faire bientôt des expériences pour faire remonter les bateaux sur rivières à l'aide de pompes à feu. Lorsque mes expériences seront prêtes, j'aurai le plaisir de vous inviter à les voir, et, si elles réussissent, je me réserve la faculté ou de faire présent de mes travaux à la République ou d'en tirer les avantages que la loi m'autorise. Actuellement, je dépose ces notes entre vos mains afin que si un projet semblable vous parvient avant que mes expériences soient terminées, il n'ait pas la préférence sur le mien.

« Salut et respect.

« ROBERT FULTON. »

L'Abeille du Bugey rapporte qu'on vient de trouver un homme fossile dans un terrain d'alluvion, entre Veyziat et Oyonnax. Cet homme fossile mesurerait quatre mètres de hauteur. De nombreux savants ont été appelés à étudier ces débris précieux.

Dernièrement, à Catane, en renversant une villa moderne bâtie sur une antique maison romaine, on a trouvé des fragments précieux qui comblent certaines lacunes des *Annales* de Tacite. Aujourd'hui, à Fucino, dans la bibliothèque d'un couvent qu'on sécularise, on trouve quelques pages inédites de la *Republique* de Cicéron, et des lambeaux de livres perdus dans la grande *Histoire* de Tite-Live.

La Société asiatique a tenu le 5 sa quarante-troisième séance générale annuelle, sous la présidence de M. Re naud, membre de l'Institut. Suivant l'usage, le secrétaire, M. Mohl, membre de l'Institut, a donné lecture de son rapport sur le mouvement des études orientales pendant l'année qui vient de s'écouler. Ensuite on a entendu M. Léon Feer pour un mémoire sur l'introduction du bouddhisme dans le nord de l'Inde, principalement dans la vallée de Kachemire. Le bouddhisme, qui pénétra dans le Kachemire au troisième siècle avant notre ère, y domina d'une manière plus ou moins exclusive jusqu'à l'arrivée des Arabes, c'est-à-dire pendant près de mille ans. Il y jeta surtout de l'éclat un peu avant les commencements de notre ère, au moment où tous les docteurs de la secte s'y assemblèrent en forme de concile. M. Léon Feer est professeur de la langue tibétaine à l'école des langues orientales. Grâce à ses connaissances spéciales, il a pu recueillir quelques faits nouveaux. Prenant pour base de son travail le recueil tibétain qui porte le titre de *Kandjars*, il a comparé le récit de ce texte avec ceux du recueil ingalais intitulé : *Maha-Vanso*, de la relation chinoise de Hiouen-Thsang, etc. Le bouddhisme tibétain forme à présent une école particulière qui domine en Mongolie et qui compte beaucoup d'adeptes en Chine et ailleurs.

La section géographique de la Bibliothèque impériale vient de s'enrichir d'un très beau fac-simile d'une carte d'Afrique de 1558, par Diogo Homem, curieuse carte en deux feuilles, dont l'original est au British-Museum. Ce fac-simile, qu'a fait faire M. le comte de Lavradio, ministre de Portugal à Londres, a été donné à la Bibliothèque impériale par M. le général Folque, directeur du bureau topographique de Lisbonne.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un *bon postal* à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Jean-Pierre Veyrat, par M. Sainte-Beuve. — Recherches sur les poésies en dialecte savoyard (suite), par M. A. Despine. — Bulletin.

JEAN-PIERRE VEYRAT

par

M. SAINTE-BEUVE

Nous reproduisons ci-après un article remarquable, publié dans le *Constitutionnel* par M. Sainte-Beuve, sur le premier de nos poètes modernes.

Nous aurions bien quelques observations à présenter au sujet de certaines appréciations de l'éminent critique; mais nous préférons laisser à nos lecteurs le soin de juger eux-mêmes cette étude, écrite, du reste, avec cet esprit fin et délicat qui caractérise l'auteur des *Lundis*.

Nous devons remercier M. Sainte-Beuve d'avoir prêté son concours à l'œuvre que nous avons entreprise en faveur de notre poète; lorsque nous manifestions l'espoir qu'une voix puissante viendrait bientôt proclamer le talent de Veyrat et lui faire rendre la justice qui lui est due, nous ne croyions pas voir notre vœu sitôt exaucé; et si, dans notre modeste carrière de publiciste nous avons jamais obtenu une douce satisfaction, c'est bien celle que nous éprouvons aujourd'hui en pensant que nous avons pu contribuer pour une part, tant faible soit-elle, à la reconnaissance définitive du talent du malheureux auteur de la *Coupe de l'exil*.

J. P.

Dans un volume publié par M. Jules Philippe, les *Poètes de la Savoie* (1), qui se recommande par une introduction sur les anciens poètes et versificateurs du pays, et par un choix des modernes, y compris les vivants, j'ai été frappé de la notice sur Jean-Pierre Veyrat, né en 1810, mort en 1844, que l'éditeur n'hésite pas à saluer du titre, non pas de « poète souverain », mais de « grand poète ». Les extraits qui suivent, dans le volume, ne me paraissant pas tout à fait suffisants pour motiver un pareil éloge, j'ai voulu remonter à la source, aux œuvres mêmes, et, pour achever de m'éclairer, j'ai consulté un de mes amis, un proche parent de Veyrat, et qui m'avait déjà entretenu de lui à la rencontre, M. Modelon, ancien professeur à Sorèze,

(1) Un volume in-18; Annecy, 1863.

aujourd'hui à Stanislas, poète lui-même et doué du souffle, honoré en 1861 d'une médaille par l'Académie de Lyon dans le concours ouvert pour le prix de poésie : la *Réunion de la Savoie à la France*. J'ai donc interrogé M. Modelon sur la vie, les malheurs et les pensées dernières d'un homme auquel il a voué un culte, et je crois pouvoir en effet appeler l'attention sur cette personnalité énergique et orageuse de Veyrat qui n'a fait que traverser autrefois notre monde parisien, qui n'y avait laissé qu'un souvenir vague, peut-être même équivoque, et qui ne s'est révélée entièrement, qui ne s'est expliquée ou justifiée au vrai dans ses conversions et ses repentirs qu'après le retour de l'exil et aux yeux de ses compatriotes. L'œuvre de Veyrat laisse fort à désirer; mais son existence, sa destinée sont bien celles d'un poète, d'un des blessés du temps dans la lutte des idées, et aujourd'hui que Savoie et France ne font qu'un et que sa patrie est nôtre, il mérite d'être visité et honoré de nous dans sa tombe.

Son lieu natal, son éducation, son moment marquèrent en plein sur sa courte vie : tout fut brusque chez lui, tout fut direct, tranché et sans nuances. Né à Grésy-sur-Isère, le 1^{er} juillet 1810, élevé au petit-séminaire de Saint-Pierre-d'Albigny, dont le supérieur, l'abbé Gex, existe encore, il termina ses études chez les jésuites à Chambéry. On ne recevait alors en Savoie d'autre éducation que celle que donnaient les ecclésiastiques. Dès ces années de classes, Veyrat se fit remarquer de ses maîtres par son talent ou sa prodigieuse facilité de versification.

Il lui arriva ce qui arrive à la plupart des natures ardentes qu'on veut soumettre à une règle étroite : il n'eut rien de plus pressé, quand il se crut assez fort, que de résister et de réagir : il s'insurgea. Le salpêtre révolutionnaire était dans l'air; la France de Juillet avait donné le signal et fait explosion. La Savoie, qui était alors la tête de l'Italie, et une tête française, se sentait opprimée et contrainte; la jeunesse des écoles, à Chambéry, s'exalta et prit feu. Veyrat, à sa manière, se montra des plus vifs; le satirique se déclara, et c'est ainsi qu'il se vit compromis dans les manifestations auxquelles donnèrent lieu, au commencement de 1832, les prédications d'un missionnaire, l'abbé Guyon. Les turbulents avaient jeté des pétards dans l'église : lui, il avait semé de ses vers dans la ville. Il n'avait pas vingt-deux ans. Exilé de son pays, il vint en France, s'arrêta à Belley d'abord chez un parent, puis à Lyon où il publia l'*Homme rouge* de concert avec Berthaud, puis à Paris, où il n'avait fait qu'une première visite de quelques jours, et où il s'établit dès le mois d'août 1833. Il y vécut dans les premiers temps avec Berthaud et Hégésippe Moreau, au n° 3 de la rue des Beaux-Arts.

Cette première partie de la vie et des œuvres de Veyrat ne mériterait aucunement d'être rappelée, s'il s'en était

tenu là : elle mériterait plutôt le contraire. On peut excuser chez la jeunesse des violences et des erreurs, on ne les exhume pas. *L'Homme rouge* que j'ai sous les yeux, satire hebdomadaire en vers, qui parut à Lyon du 2 avril au 25 août 1833, n'est qu'une imitation exagérée et grossière de la *Némésis*, sans aucun des traits malins qui, chez nos deux satiriques émérites de Paris, allaient atteindre au défaut de la cuirasse quelques-uns des hommes du juste-milieu. Les jeunes auteurs de Lyon déclament; ils ne savent ni les hommes ni les choses, pas même celles de la grande Révolution dont ils se sont épris sur parole : à un endroit ils parlent de Lanjuinais comme de l'une des victimes de la guillotine, à côté de Danton et de Desmoulins. Ceux qui ont ressenti quelque étincelle de la même ardeur contre ce qu'on appelait alors *le système du 13 mars* ne sauraient s'étonner de leur indignation juvénile : le pire est que le talent n'y répond pas. *L'Homme rouge* de Lyon n'est qu'un insulteur à rimes riches, et ce que j'ai vu de l'*Homme rouge* de Paris ne m'a point paru meilleur.

Si je voulais chercher quelques traces ou indices du talent de Veyrat à cet âge de vingt-deux ans, je les trouverais plutôt dans ses *Italiennes*, poésies politiques dont il ne se donnait que comme l'éditeur (1). Sa personnalité poétique s'y dessine mieux que dans les thèmes généraux de la satire hebdomadaire qu'ils étaient deux à fabriquer. La première pièce est adressée à Barthélemy, dont Veyrat avait fait de loin son oracle et son dieu :

Je ne t'ai jamais vu ; mais ta voix de poète
A retenti longtemps au fond de ma retraite ;
Mais dans mon cœur froissé par un maître inhumain,
Je nourris un serpent échappé de ta main :
J'ai voué les tyrans à toutes les furies!...

Il appelle Barthélemy un *géant*, et ce mot de *géant* revient souvent sous sa plume. C'est l'enslure première dont les uns se guérissent, que les autres gardent jusqu'à la fin. On voit dans cette Epître que depuis son exil, averti par un ami, et vers l'anniversaire des trois journées de juillet, il était retourné secrètement dans son pays, croyant à une insurrection italienne : mais bientôt il était reparti la rage au cœur, avec une déception de plus. A cet âge d'enthousiasme, de colère, d'espérance illimitée, Veyrat, semblable à bien des hommes de sa génération et de celles qui ont succédé, rêvait l'émancipation universelle des peuples et leur délivrance par la révolution; il s'irritait des retards et prenait ses impatiences pour des prophéties. Il avait naturellement confiance en tous les hommes que la renommée lui désignait comme chefs de la croisade libérale ou révolutionnaire. La jeunesse est sujette à prendre au pied de la lettre tout ce qui s'écrit; et, ce qui doit donner à penser à ceux qui écrivent, elle met ses actions, sa personne et sa vie au bout des phrases; elle s'embarque, corps et âme, sur la foi des paroles.

La meilleure pièce des *Italiennes* est celle que l'auteur adresse à Chateaubriand. Passe encore de croire en celui-là! c'était la plus noble des idoles. Le poète raconte que le cherchant à son arrivée à Paris, lors d'un premier voyage en juin 1832, et étant allé l'attendre au seuil de sa maison pour le voir au passage, il avait appris que l'illustre écrivain venait d'être condamné, mis en prison; de là tout un éclat à la *Némésis*. Le début de la pièce a du charme :

Je te lisais souvent au bord de ma fontaine,
Quand la brise du soir vient fraîchir votre haleine,
Quand le soleil se couche au loin dans un ciel bleu,
Et qu'un dernier rayon de vie et de lumière,
A cette heure d'amour glisse sur la paupière
Comme un dernier adieu.

(1) *Italiennes*, poésies politiques de Camille Sant-Hélène, publiées par J.-P. Veyrat; une brochure, 1832, Paris.

Aux pieds de mon rocher d'où la cascade tombe,
Sous les saules penchés qui pleurent sur la tombe,
Et sur mon lac tranquille au flot doux et serein,
Lorsque tu voyageais de l'un à l'autre monde,
Je suivais de mes vœux ta course vagabonde,
Immortel pèlerin!

Et puis je m'arrêtais avec toi sur les pierres,
Pour voir, pour méditer, pour pleurer les poussières
Qui furent une fois cités et nations!
De l'Ohio jusqu'à nous, des Natchez à Solime,
Partout, sur les débris où ton astre sublime
A jeté ses rayons,

J'ai rêvé, médité, pleuré de douces larmes!
Mon cœur n'avait jamais, avec autant de charmes,
Suivi dans aucuns lieux les pas d'un voyageur!
Oh! je savais tes chants! ta voix m'était connue!
Jamais muse du ciel ne fut si bien venue
Et de mon âme et de mon cœur!

Un jour, au pied d'un arbre, à ma jeune Marie
Je lisais *Atala*! — La terre était fleurie,
Le ciel pur, l'ombre fraîche, elle... heureuse d'amour!
Elle pleurait! — Fleur douce, à peine épanouie.
Je pleurais avec elle... et mon cœur dans sa vie
Te doit son plus beau jour!

Ce sont de bons vers pour un poète de vingt-deux ans. Je laisse aux biographies futurs de Veyrat le soin de rechercher et de nous énumérer quelles furent ses déceptions à cette époque de l'exil, déceptions du côté des événements publics, déception de la part des hommes mêmes sur la protection et l'appui desquels il avait pu compter, trahison peut-être et perfidie de la part de quelques amis avec lesquels il avait étroitement vécu. Il n'a parlé, depuis, de toutes ces misères éprouvées qu'en termes souverainement amers, mais avec élévation et en les couvrant d'un voile de poésie. La biographie n'a guère rien à y apprendre de particulier. Sa correspondance peut-être, et les papiers que possède sa famille, parleront un jour.

Son intimité avec Berthaud et surtout avec Hégésippe Moreau avec qui il vécut quelque temps, je l'ai dit, rue des Beaux-Arts, et à qui même il prêta plus d'une fois sa grande redingote verte, pourra devenir l'objet d'un chapitre intéressant.

Et à ce propos de redingote verte, il affectionnait ce genre de couleur qui le faisait appeler le *comte Vert*, d'un nom cher aux amis de l'antique Savoie. Veyrat, tel qu'on me le dépeint et que ses portraits me le montrent, était grand, mince, très bien de figure et de taille, brun, légèrement frisé, la moustache plate, la lèvre arquée, le front large et proéminent : les souffrances creusèrent de bonne heure sa physionomie qui était très accentuée. Son regard vif devenait presque caressant dans l'intimité et d'une douceur incroyable.

Il chercha, à un moment, des ressources dans le théâtre; il fit des pièces en collaboration : Quérard en indique quelques-unes. Sans doute il ne trouva là comme ailleurs que désappointement. Il dut, pour subsister, soumettre sa plume aux plus humbles emplois; né pour l'inspiration et pour l'art, il fit du métier; il sema sa prose où il put. Âme fière, ambitieuse, dédaigneuse et un peu superbe, il épuisa et but la coupe de l'exil jusqu'à la lie. On lit dans son Journal à cette date : « Le poète sans fortune est le plus malheureux des hommes : la courtisane ne livre que son corps, libre de garder au fond du cœur les sentiments qui lui restent; l'autre, au contraire, doit, pour vivre, livrer ses soupirs, ses émotions, les pensées qui lui sont chères, et jusqu'aux plus secrètes profondeurs de son âme, et cela à un public libre de noircir le tout de la plus injurieuse critique ou du mépris le plus insultant. » — C'est le Journal d'où sont tirées ces paroles si senties, qu'il serait curieux de connaître : on nous le doit.

Il était depuis cinq années à Paris, et à bout de voie dans tous les sens (1838), lorsque tout d'un coup une grande révolution s'opéra un matin en lui : son âme tout entière se retourna. Ses idées religieuses se réveillèrent, mais supérieures, épurées et transfigurées par la méditation et la souffrance. Il avait vingt-huit ans; le jeune homme était mort en lui : l'homme était fait. Il prit une résolution courageuse, désespérée. Il faut l'écouter lui-même dans le récit noble et digne qu'il a fait de cette crise de son agonie, du remède héroïque qu'il y apporta, et de la guérison qu'il crut y avoir trouvée. C'est véritablement sa confession qui commence :

« Le mouvement de ma vie a été si rapide, si varié, qu'il me semble avoir déjà vécu un siècle. J'ai vu la société à un âge où il est dangereux de la voir; j'ai épousé ses passions les plus orageuses avant même d'en soupçonner les premières conséquences. Jeté à vingt ans, seul, sans appui et sans guide, dans la société la plus remuante, la plus passionnée et la plus corrompue de l'Europe, j'ai partagé ses égarements; mes yeux se sont éblouis à ses fausses lumières, et mon cœur s'est laissé séduire à ses sophismes religieux. J'ai vu mon avenir détruit dans sa partie la plus vitale, mon esprit envahi par les incroyables hypothèses du siècle, et mon cœur, en révolte contre lui-même, s'absorber dans une lutte insensée. Je ne me suis arrêté qu'au moment où je ne sais quelle violente douleur m'avertir que j'avais pris la route du désespoir, et que j'allais toucher à ses premières limites. Au commencement de ma vie, je me trouvais, comme Dante au milieu de la sienne, dans une forêt obscure où mon droit chemin était perdu... »

« Cependant si dur qu'ait été pour moi l'enseignement de la vie, si lourde la nécessité qui m'a fait marcher par les plus âpres sentiers de l'expérience, je n'accuse pas les événements et les douleurs qui m'ont enfin rendu à moi-même. L'éducation de l'homme ne se fait pas au collège ni par les livres de morale; quand elle ne s'est pas accomplie sous l'influence permanente et décisive du principe religieux, elle se fait par la souffrance. L'homme qui n'a pas souffert ne sait rien de la vie; il en ignore les abîmes et les hauteurs, les ombres et la lumière. Les affections les plus fortes, celles qui vivent, sont celles qui naissent dans les larmes et grandissent dans l'affliction. Rien ne laboure profondément le cœur de l'homme comme le malheur, et rien n'est vivace comme les sentiments qui y croissent après ce rude travail. La douleur élague du cœur tout ce qui est chétif et petit, toutes les plantes parasites; elle ne laisse vivre que les hautes passions, les sentiments sublimes. Les grands arbres s'élèvent sur les montagnes dans le domaine des orages, et le chêne n'habite pas le même terrain que le roseau. »

« Si les natures viles achèvent de se perdre et de se dégrader dans l'infortune, elle est la trempe la plus résistante des natures élevées. »

On aimerait pourtant une confession un peu plus simple, plus circonstanciée, plus naïve : quoi qu'il en soit, dans le récit tout moral qu'il a donné, je distingue quelques degrés et des acheminements. Tout ne se passa point dans un seul coup de tonnerre. Un jour, dans une des feuilles de Paris où il écrivait, il avait laissé échapper apparemment quelques-uns de ses soupirs et comme un cri étouffé d'angoisse. La feuille volante alla jusque dans ses montagnes; une femme, une amie d'enfance, presque une sœur qu'il y avait laissée et qui de loin, tant qu'elle avait pu, n'avait cessé de le suivre avec sollicitude, lut cet article et lui écrivit :

« Mon ami, il est temps de vous arrêter et de revenir en arrière; la route que vous avez prise aboutit à un abîme, et vous ne trouverez en chemin que fatigues et douleurs. Vous avez besoin de repos; vous ne l'aurez que dans la solitude; quittez Paris où tout vous enlève au sentiment de vous-même; votre cœur n'est pas fait pour les dévorantes émotions de cette ville. N'allez pas plus loin, je vous en conjure, sur la route où vous êtes; écoutez une voix qui vous fut chère un jour. Vous avez mis la terre entre nous; n'y mettez pas le ciel, et laissez-moi l'espérance de vous rencontrer enfin là où rien ne pourra plus séparer le frère de sa sœur. »

Il suivit le conseil : « Non, répondit-il, je ne mettrai pas le ciel entre nous, après y avoir mis la terre; ce serait

me condamner deux fois à l'enfer. » Il quitta Paris, « ville néfaste; » il lui fit des adieux maudits comme jamais n'en firent le poète Damon ni Jean-Jacques; il revint à Belley un moment; puis il alla dans le Dauphiné au sein des Alpes, dans le voisinage de sa patrie. Il se fixa à Chapareillan, bourgade frontière, d'où il pouvait de loin contempler son « Paradis perdu. » Toutes les puissances de la nature et du foyer, ces charmes attrayants et doux qui vivent au cœur du montagnard, l'avaient ressaisi. Il a décrit sa première impression rafraîchie et salubre dans cette station intermédiaire, à ce premier degré vers la paix, bien qu'il y apportât encore de son échauffement et de son trouble de la veille, qu'il y traînait bien des restes et comme des lambeaux d'orage. Il courait de là tout autour, par les sites montueux, avec une joie sauvage, pleine de vertige et d'ivresse, et comme un Oberman, mais un Oberman qui veut être consolé.

« Mon premier sentiment, dans ma retraite ignorée, fut une espèce de joie de me trouver enfin délivré des agitations de la vie sociale. Je trouvai un charme attendrissant à contempler autour de moi cette vie de pasteurs qui avait été celle de mes pères et la mienne. Les idées de mon enfance, les souvenirs du premier âge se réveillaient en moi, peu à peu, au spectacle des scènes qui les avaient fait naître. Mais ce n'était pas sans d'amers retours sur moi-même que je me laissais aller à cette première quiétude qui n'était pas la paix (elle était loin encore), mais qui était du moins un commencement de repos. Souvent même les agitations de ma pensée se réveillaient avec une violence qui m'épouvantait. Il ne suffit pas du calme extérieur pour assoupir les agitations de l'âme; le calme invite à la paix, mais il ne la produit pas : elle descend de plus haut. Dans ces accès de noire mélancolie, je m'exilais solitaire dans les montagnes, au penchant des précipices, dans les cavernes où les torrents prennent leurs sources; comme Manfred, je secouais mes cheveux aux vents des glaciers, et je cherchais à me fuir moi-même dans la contemplation de l'œuvre éternelle : je cherchais l'impossible ! Lorsque j'étais parvenu dans une de ces profondes solitudes, où je croyais arriver seul, je m'y retrouvais avec toutes mes secrètes angoisses, avec mes passions à demi brisées, mes soifs ardentes de l'inconnu, mes dégoûts infinis et mes prodigieuses lassitudes. Mon cœur se serrait, et, me voyant isolé, sans une âme où répandre le débordement de la mienne, sans qu'une espérance m'eût suivi jusque-là, je levais les yeux vers les hauteurs pour y chercher quelques traces chéries, des aspects connus, quelques images enfin, à l'aide desquelles je pusse remonter mes souvenirs jusqu'aux heureuses journées de ma vie sitôt écoulées et rappelées en vain dans ma détresse. »

« Les eaux du torrent remontent à leur source avec les nuages du ciel pour s'épancher de nouveau dans les vallées; les arbres fleurissent tous les printemps; le soleil ne se lasse point d'éclairer et de féconder la terre; les oiseaux qui partent avant l'hiver reviennent avec les beaux jours; mais, hélas ! les illusions de la jeunesse ne reverdissent pas deux fois au cœur de l'homme, le bonheur qui a fui ne saurait revenir; l'amour qui s'est envolé ne fait pas comme l'hirondelle; le cœur qu'il abandonne reste longtemps vide et désert... Du moins c'était ainsi que je l'éprouvais alors. »

René ! Manfred ! Oberman ! éternelles variations sur des airs connus ! On se dit en lisant ces couplets : « J'ai déjà entendu cela quelque part. » Ils reviennent pourtant ici avec je ne sais quel accent nouveau et touchant, personnel à l'homme. — Et s'asseyant au bord du torrent, s'absorbant aux bruits vagues, uniformes et profonds qui berçaient sa pensée et qui lui en renvoyaient comme l'écho, il s'écriait encore :

« Va, coule dans ton lit de pierres vives, précipite-toi dans ta fougue indomptée, enfant des neiges et de l'orage ! J'écoute avec une secrète sympathie tes gémissements et tes clameurs. Tes eaux sont déchirées par les rochers aigus; tu tombes des pics voisins du ciel dans des cavernes qui touchent aux enfers; brisé toi-même, tu brises tout ce qui se trouve sur ton passage. J'ai fait comme toi ! tu pourrais, moins emporté dans ta course, semer l'abondance et la vie sur tes rivages; hélas !... et moi non plus... je n'ai pas su modérer les emportements de mon cœur et je n'ai porté que désolation où j'aurais dû laisser des fruits et des moissons. — »

« Et, couvrant mon visage de mes deux mains, je commençais de pleurer et de mêler mes plaintes aux murmures des eaux. Il me semblait que je pleurais avec un ami dont la douleur était la même, et que nos sanglots éclataient sous le poids d'une commune destinée; tant il est vrai que la nature même, ce poème de l'Eternel, n'a qu'un chant de désolation pour l'âme qui s'est une fois éloignée de son divin Auteur! »

Enfin un soir, après avoir erré sur les montagnes une grande partie de la journée, il se trouva au seuil d'un monastère, d'une chartreuse, et il frappa, comme on le raconte de Dante dont il évoque le souvenir, en demandant la paix, *pace*. Il avait fait depuis longtemps ce vœu d'imagination qu'il lui semblait réaliser en ce moment :

Je veux aller un jour sur un faite sublime,
Dans quelque vieux couvent penché sur un abîme,
Où je n'entendrai plus aucun bruit des vivants;
Sur quelque Sinai, sur un Horeb en flamme,
Où l'Eternel descend, pour se montrer à l'âme,
Vêtu de la foudre et des vents!

Cette heure fut décisive; ce moment fit crise dans sa vie. Quand la cloche sonna l'office de minuit, il descendit à la chapelle, prit part aux prières des religieux, s'agenouilla comme eux, s'humilia comme eux et espéra : il date de là l'instant vrai de sa renaissance.

Nous n'avons pas à juger, nous racontons. Bien des personnes qui ont connu Veyrat dans sa vie parisienne sont, grâce à Dieu, encore vivantes et peuvent se souvenir. Que le poète qui va sortir de cette épreuve soit nouveau pour eux et tout autre que l'homme qu'ils ont connu, nous l'accordons. Pour nous, le Pierre Veyrat digne qu'on s'occupe de lui et qu'on transmette sa mémoire ne date que de cette régénération morale et poétique.

Il entra, dès lors, dans un ordre de considérations le plus antirévolutionnaire possible : il eut des théories et des perspectives sur l'avenir des nations catholiques ou protestantes, des vues historiques aussi vagues et aussi fausses peut-être qu'auparavant; il prophétisa encore et en sens inverse. Quelques-uns diront qu'il n'avait fait que changer de lieux communs : il les choisit du moins, cette fois, plus élevés et plus nobles.

Chose étrange! il se fit dans ce jeune homme à l'âme ardente la révolution précisément inverse de celle qui venait d'enlever et de transformer Lamennais. Celui-ci, de catholique absolu qu'il était, avait passé sans transition à la démocratie extrême, à la révolution. Veyrat, au contraire, de la démocratie violente et à main armée, passait et revenait au catholicisme absolu comme à l'unique remède social. Il ne se peut de plus frappant contraste; le talent de Veyrat, dans la seconde moitié de sa carrière, n'est pas indigne qu'on établisse le rapport.

Veyrat n'est pas seulement une des figures poétiques, c'est une des âmes, un des témoins de ce temps-ci : un Donoso Cortès de la Savoie.

Nous en sommes avec lui au moment où le fleuve égaré, turbulent, qui s'est souillé aux impuretés des cités, aspire à déposer son limon, à rentrer dans ses lacs alpestres et à recouvrer la sérénité de son cours.

Veyrat, une fois touché au cœur par la religion, se décida à une grande démarche. Il avait insulté Charles-Albert. *L'Homme rouge* avait dirigé en grande partie contre ce roi ses bombes homicides. Les injures n'avaient pas suffi : on en avait appelé au poignard... Toutes ces folies ne sont pas neuves, et l'ellébore ou le quinquina n'est pas trouvé, qui guérissent ces fièvres de cerveau. Un numéro, notamment, intitulé : *Pèlerinage en Savoie, à Charles-Albert*, et daté de Chambéry, 15 juillet 1833, commençait par ces vers mélodramatiques :

J'avais deux pistolets croisés à ma ceinture,
Un poignard bien trempé... la nuit était obscure...

et finissait par ce trait :

N'est-ce pas, Charles-Albert, que la vengeance est douce?

Le proscrit ulcéré y avait épuisé tout ce que la rage politique peut vomir de menaces ou de pronostics sinistres. Veyrat n'hésita point : il n'était pas homme à se repentir à demi. Il avait insulté Charles-Albert par une sorte d'Épître publique : il voulut que la réparation fût publique aussi et retentissante. Il lui adressa une Épître en vers, destinée à être lue bientôt d'autres encore que du roi. La situation étant donnée, la pièce est noble et fort belle. Le poète se compare tout d'abord à cet ange de Klopstock, Abbadona, entraîné dans la révolte de Lucifer et qui était resté, jusque dans l'Enfer, triste et malade du regret des cieux :

Sire, quand Lucifer, le prince de lumière,
Se lassant de marcher dans sa gloire première,
Ivre d'orgueil, osa, contre celle de Dieu,
Déployer dans le ciel sa bannière de feu,
Parmi les révoltés de la sombre phalange
Un esprit se trouvait, doux et sensible archange,
Qui, découvrant soudain dans le camp des élus
Un ami qu'il aimait et qu'il ne verrait plus,
Pencha son front, brisé d'un désespoir sublime,
Et s'en alla pleurer dans un coin de l'abîme.
Là, comme un prisonnier qui ne doit plus sortir,
Il fut pris dans son cœur d'un amer repentir;
L'éternelle patrie, à ses yeux pleins de larmes,
Apparaissait alors belle de tous ses charmes;
Son ami le cherchait, en pleurant, dans les airs,
Et sa place était vide aux célestes concerts!...

Il se rappelle ses premiers bonheurs dans une vie patriarcale et pure, les peines cruelles de l'exil, tout ce que l'exilé au retour ne retrouvera plus :

Qui me ramènera vers les bords fortunés
Où sont morts mes aïeux, où mes frères sont nés?...

Ma sœur encore enfant! ma mère déjà vieille!
A ces doux noms mon âme en sursaut se réveille;
Je sens frémir mon sang et se mouiller mes yeux,
Ainsi qu'Abbadona, l'ange exilé des cieux :
Le jour où je quittai les monts de la Savoie,
De nos cœurs à la fois s'exila toute joie;
Au fond de nos vallons, pèlerin de malheur,
Je laissai mon repos et j'emportai le leur!

On raconte qu'à mesure que Charles-Albert lisait cette Épître qui lui fut remise par un personnage bienveillant de la cour, son émotion devenait visible, et qu'elle se trahit surtout à ce vers :

Je venais contempler mon Paradis perdu.

Les larmes lui vinrent aux yeux. Celui qui devait être l'héroïque soldat de Novare, qui lui-même avait trop bien connu les vicissitudes morales, les conflits cruels et les déchirements qu'amène toute conversion, ne pouvait refuser une grâce ainsi demandée; l'éloquence et la poésie avaient trouvé le chemin de son cœur. Que chacun en juge par cette fin touchante, où la pitié et le pathétique se relèvent d'un accent de fierté :

Eh bien! dût le chemin qui mène à ma patrie,
Être plus rude encore, et ma tête meurtrie
Ne pas trouver de pierre où se poser le soir;
Dussé-je n'avoir pas une table où m'asseoir,
Pas un seul cœur ému qui de moi se souvienne,
Pas une main d'ami pour étreindre la mienne;
Comme le lépreux d'Aoste, au flanc de son rocher,
Dussé-je cultiver des fleurs sans les toucher,
N'avoir pour compagnon, dans ma triste vallée,
Qu'un chien, et pour abri qu'une tour désolée,
Et quand je souffre trop pendant les longues nuits,
Qu'une sœur pour me plaindre et bercer mes ennuis,
Une sœur qui, souffrant de la même souffrance,
Prie et veille avec moi jusqu'à la délivrance...,

Je veux aller revoir les lieux que je chéris,
De mon bonheur au moins retrouver les débris;
Si ce ne sont les morts qui dorment sous la pierre,
J'embrasserai leurs fils, hélas! ou leur poussière!
Je saurai dans quel lieu vénérable et sacré
Repose pour jamais mon père tant pleuré.

Sire, vous le pouvez, à mon âme brisée,
Reversez l'espérance et sa douce rosée;
Ne me condamnez pas, pour l'erreur d'un moment,
A mourir dans l'exil, cet infernal tourment!
Assez de noirs soucis ont rempli mes années
Depuis que j'erre au gré des sombres destinées;
Du jour où je conçus mon funeste dessein,
Assez de vers rongeurs ont dévoré mon sein;
De regrets déchirants ma fuite fut suivie;
Le Ciel a châtié tous les jours de ma vie.
Je reviens maintenant, et du temps accompli,
Sire, à Dieu comme à vous, je demande l'oubli!
Un jour, si l'avenir vient combler mon attente,
J'expirai mes erreurs par une œuvre éclatante;
J'irai, je parcourrai, je sonderai les mers
Où l'histoire agita jadis ses flots amers;
Hardi navigateur, sur la foi d'une étoile,
Dans nos fastes passés je lancerai ma voile.
Soit que, pour les sceller dans un livre, vivants,
J'exhume les hauts faits qu'ont emporté les vents;
Soit qu'il faille tailler l'histoire en épopée,
Sire, voici ma plume : elle vaut une épée.

Le roi avait pardonné. Veyrat était rentré dans ses foyers ou du moins dans sa patrie, mais de nouvelles épreuves l'attendaient. Un héritier du premier lit le repoussait du toit paternel. Il se heurtait à l'inimitié dans la famille et chez les étrangers mêmes. Plus d'un de ceux qui l'avaient autrefois connu l'accusait d'avoir changé. Tous ne s'expliquaient pas cette subite conversion; on murmurait parfois à son oreille des mots odieux. Lui, il portait déjà en germe le mal acquis par tant de souffrances accumulées et dont il devait mourir. Cependant, au milieu de ses nouvelles douleurs dont quelques-unes furent poignantes, les hautes consolations ne lui manquèrent pas. Il avait retrouvé une sœur d'une nature pareille à la sienne, mais plus forte et mieux conservée, une sœur à la Pascal, si l'on peut dire, supérieure et fondatrice d'établissements religieux, une personne des plus considérées dans son ordre; il lui adressa ses plus doux et ses plus intimes épanchements. Le don d'harmonie qu'il avait reçu de la nature se déploya dans ses productions dernières en toute largeur et plénitude. Il était dans son entier développement et dans sa véritable maturité lorsque la mort le frappa à 34 ans. Sa réputation qui s'est faite lentement, mais qui s'est faite enfin dans son pays, mérite de sortir de ses vallées et d'arriver ou de revenir jusqu'à nous. On en jugera par quelques extraits.

On me dit qu'on eût été bien aise de connaître les œuvres de Veyrat avant de savoir s'il faut s'intéresser à sa vie; mais il en est de lui comme de tous les poètes personnels et lyriques : sa lyre et son âme, sa vie et son œuvre sont une même chose. A peine rentré dans son pays et rapatrié, il s'occupa à recueillir et à publier les pièces de vers des dernières saisons sous ce titre : *La Coupe de l'Exil* (1840). Les vers sont précédés d'une explication en prose, d'un *Récit*, d'où j'ai tiré les citations précédentes. Le recueil s'ouvre par une ode à Dieu. Il est toujours très difficile de parler à Dieu autrement que dans la prière, en disant son *Pater* ou en s'écriant : *Altitude!* Ordinairement, le poète chrétien classique s'inspire de David et des Psaumes, la haute source première, et il les paraphrase plus ou moins en adaptant le chant à sa voix : ainsi fait Racine, ainsi fait Le Franc, ainsi Lamartine : ainsi fait Veyrat. Le genre donné, son ode est belle et devra tenir sa place, dans les cours de littérature, parmi les hymnes ou sonates sacrées :

La foudre t'obéit comme un coursier docile;
Tu sais où va l'orage et d'où vient l'aquilon;
Ton regard a scruté le granit et l'argile
Jusque dans leur dernier filon.
L'avenir dans ton Verbe espère;
L'éternité te dit : Mon Père!
Le temps ne sait encor de quel nom te nommer;
Un long frémissement circule dans les mondes,
Quand l'un d'eux a trouvé dans ses veines profondes
Quelques lettres pour le former!

Tout n'est qu'atome et poussière devant l'Eternel. Après les éléments, après les astres et les mondes, vient l'homme, un autre atome devant Dieu, mais un atome sentant; après le soupir de la nature, le soupir du cœur humain :

Et moi, ne sais-tu pas ce que mon cœur désire?
Pourquoi mon sein palpite et bat d'un saint effroi?

Ah! ne comprends-tu pas ce que veut ma pensée,
Quand elle meurt en moi de désir et d'amour?...

Cette fin de l'ode sort du lieu commun, et le poète pénitit, tout en se ressouvenant des grandes douleurs et infortunes bibliques, trouve en lui-même son inspiration la plus émue, des jets de véritable éloquence :

Pour moi, soit que son bras m'élève ou m'humilie,
Je ferai de mon âme une lyre au Seigneur...

il dénombre ses douleurs comme Job, mais il n'en fait pas de reproche à Dieu; il est prêt à recommencer même, s'il le faut, et à repasser par le cercle rigoureux des épreuves, si c'est la volonté du maître :

Tu m'as jeté sept ans sur la rive étrangère,
Et j'ai mangé sept ans le pain des pèlerins.
La terre du sépulcre eût été plus légère
Que l'air de l'exil à mes reins!
Tu me traitas comme un génie :
Tu m'abreuvas de calomnie,
Et tu me fis marcher par les plus durs chemins!
De la coupe d'exil j'ai bu jusqu'à la lie;
De quel fiel inconnu l'avais-tu donc remplie
Avant de la mettre en mes mains?

Tous mes amis sont morts dans ce pèlerinage,
Tombés dans le cercueil, hélas! ou dans l'oubli!
Leurs cœurs ont naufragé sur la mer où je nage
Sans laisser sur l'onde un seul pli.
Lorsque le destin plus prospère
Me ramena chez mon vieux père,
Le seuil de la maison se ferma devant moi;
Les valets insolents, à l'audace impunie,
Me jetèrent de loin leur brutale ironie...
Et j'ai souffert cela pour toi!

Ah! si ce n'est assez de ces grandes épreuves
Pour m'élever à toi sur ton divin Thabor,
Fais entendre ta voix et dis-moi sur quels fleuves
Je dois aller pleurer encor;
Sur les saules de quelle rive
Je pendrai ma harpe plaintive;
Sur quels tombeaux chéris j'irai m'agenouiller.
L'exil n'a pas tari mes brûlantes paupières:
Seigneur, j'ai des genoux pour en user les pierres,
Et des larmes pour les mouiller!

Ce sont de beaux accents, dignes des *Harmonies* de Lamartine, avec je ne sais quelle saveur plus pénétrante et plus âcre. Ce volume est tout entier inspiré par les douleurs de l'exil, par les joies du retour, joies si mêlées et si altérées encore. Le poète se montre surtout sensible à la calomnie, aux propos infamants qui flétrissent jusqu'à son repentir. Pouvait-il cependant s'en étonner? Jeune, dans un moment de frénésie, il avait coiffé sa muse du bonnet rouge; il avait donné des gages éclatants à un parti : quoi de plus simple et de plus inévitable que ce parti, se voyant quitté, le calomniât, méconnût ses intentions intimes les

plus pures, travestit grossièrement les ressorts délicats et secrets de sa conduite? Veyrat eut à supporter et à dévorer bien des avanies. Se souvenant qu'il avait autrefois lui-même insulté et sans doute calomnié bien des noms, il dut faire son *mea culpa*, un retour sur son propre passé : je n'en vois pas assez la trace dans ses derniers vers. Chrétien véritable et régénéré, il offrait d'ailleurs à Dieu son humiliation, et quelquefois avec une insigne douceur ; témoin la pièce qui a pour titre : *Aimé de Dieu*. Mais d'autres fois l'ancien lutteur se révoltait ; toutes ses plaies saignaient, son âme ulcérée parlait et criait par la bouche de ses blessures. C'est surtout dans son second recueil intitulé : *Station poétique à l'abbaye de Haute-Combe*, dont deux seules livraisons parurent de son vivant et qui ne fut publié en entier qu'après sa mort (1847), c'est dans cette suite de journées et de veilles funèbres que se déroule tout l'orage intérieur, l'abîme et la profondeur des souffrances et des agonies auxquelles il était en proie. Il se compare tour à tour à Job sur son fumier, au lépreux dans sa tour, à Philoctète dans son île de Lemnos, — à Philoctète qui a gardé l'arc d'Hercule et qui pourrait s'en servir pour se venger : lui aussi, armé qu'il est du carquois sonore, il s'abstient pourtant de lancer à ses ennemis aucune flèche. Et pour se donner patience et courage, il passe en revue tous les martyrs de la muse, la grande procession des glorieux affligés à commencer par Homère, tous ceux que le monde a couverts d'insultes, qu'il a abreuvés de fiel et couronnés d'épines :

Et c'est ainsi partout, et c'est ainsi toujours!
N'est-il pas vrai, Byron, martyr des derniers jours?
Oh! qui n'a jamais su ta douleur toute entière,
L'amertume des pleurs tombés de ta paupière,
L'ampleur de la blessure en ton cœur ulcéré,
O Job de la pensée, ô grand désespéré!

Veyrat avait pour Byron un culte : Childe Harold était pour lui le grand type ; il en était possédé. Il ne voyait pas de milieu, disait-il, entre lord Byron et Jésus-Christ : l'extrême charité ou l'extrême mépris. Il faut être plus qu'un homme pour ne pas mépriser l'homme.

Il y avait de la maladie dans cette disposition ; il y avait du converti violent, de l'homme qui avait passé d'un excès à l'autre sans jamais habiter dans l'entre-deux. Cela le menait à des jugements outrés qui ressemblaient à des sensations aiguës. Si le siècle lui paraissait infect, tout cloître, en revanche, était à ses yeux, pur, céleste, innocent et sublime : autre manière d'illusion ! Il appliquait cette vue éthérée à l'abbaye de Haute-Combe, nouvellement restaurée alors, et aux moines qui y vivaient. Il voyait en eux des êtres étranges, revenus de tout, des lutteurs angéliques, que sais-je encore ? Je ne puis m'empêcher de mettre en regard des stations idéales de Veyrat à cette royale abbaye le récit qu'a tracé Pierre Leroux d'une visite au même monastère, récit charmant, fin, ironique, auquel je renvoie les curieux (1). Se peut-il que deux esprits, en présence d'un même spectacle, soient affectés si diversement ? On dirait qu'il s'est passé des siècles entre les deux descriptions, tant le même objet y est présenté sous un jour différent et contraire. Pierre Leroux me paraît être ici dans la réalité. Veyrat est une imagination qui se monte.

Mais je ne m'attache en lui qu'au poète. Ce qui est beau, ce qui est vraiment élevé, ce qui vient du cœur et non de la tête, c'est le sentiment qui, après tant de misères et d'affronts, l'oblige non à maudire, mais à bénir ses persécuteurs, à leur pardonner. Il vient d'épuiser la plainte,

il a poussé des cris d'aigle, il a évoqué contre eux la justice éternelle ; on s'attend à une exécution, à un anathème, écoutez :

Me voici comme Job sur sa funèbre couche ;
La malediction va sortir de ma bouche,
Le cri de l'opprimé va monter jusqu'à toi ;
O terre, sois témoin ! Dieu vengeur, entends-moi !

Je te consacre ici mon sang et mes alarmes,
Une libation de mes plus tristes larmes !
Pour mes nuits sans sommeil et mes travaux sans fruit,
Pour ma vie en ruine et mon bonheur détruit ;
Pour les pleurs trop amers que je n'ai pu répandre,
Pour mon foyer en deuil dont ils ont pris la cendre,
Pour ma moisson brûlée et mon champ dévasté,
Pour le mal qu'ils m'ont fait et qu'ils m'ont souhaité,
Qu'ils soient tous... Ah ! le sang coule aux flancs du Calvaire !
Qu'ils soient tous pardonnés ! pardonne-leur mon Père !
Ma mère sous leurs coups est morte de douleur,
Son martyre a duré trente ans ! pardonne-leur !
Le vautour a pillé le nid de la colombe,
Pardonne-leur ! — Le sang fume sur l'hécatombe,
L'impie et le tyran frappent sans se lasser,
Déturne tes regards et laisse-les passer !
Qu'ils récoltent l'olive où j'ai cueilli l'épine !
Souris à leurs palais bâtis sur ma ruine !
A sa vivante artère ils ont saigné mon cœur,
Ne viens pas voir couler mon sang... pardonne-leur !

Voilà mon anathème et mon cri de vengeance !
Ils pèseront un jour, grand Dieu, dans ta balance !
Eux-même un jour peut-être ils me pardonneront
Le don triste et fatal dont j'ai le signe au front...

C'est par de tels cris arrachés des entrailles, par cette largeur d'épanchement et d'essor à quelques endroits de sa veine, que Veyrat mérite de survivre.

Sans doute, avec toutes ses plaintes individuelles, avec ses continuel retours et apitoiements sur lui-même, il vient trop tard. La plupart de mes lecteurs l'auront déjà senti et en auront fait tout bas la remarque : le monde est présentement occupé et distrait ; il n'a plus d'oreille pour le poète qui se plaint seul, pour celui qui vient nous dire sur tous les tons :

Je suis la fleur des champs égarée au désert...

ou bien :

J'étais un jeune oiseau sans plumes à son aile...

Le monde commence à être rebattu de l'éternelle chanson ; il a écouté, non point patiemment, mais passionnément tous les grands plaintifs, depuis Job jusqu'à Childe Harold ; il s'écoutait lui-même en eux et il assistait à ses propres pensées désolées ; cela lui suffit ; le reste lui paraît faible ; les pleureurs à la suite ont tort ; il en a assez pour quelque temps de ces lamentations sur les lacs et sur les rochers. La poésie pour lui est ailleurs : elle a quitté les déserts, elle s'est transportée et répandue en tous lieux, en tous sujets ; elle se retrouve sous forme détournée et animée dans l'histoire, dans l'érudition, dans la critique, dans l'art appliqué à tout, dans la reconstruction vivante du passé, dans la conception des langues et des origines humaines, dans les perspectives même de la science et de la civilisation future : elle a diminué d'autant dans sa source première individuelle ; celle-ci n'est plus qu'un torrent solitaire, une cascade monotone, quand tout le pays alentour, au loin, est arrosé, fécondé et vivifié d'une eau courante, souterraine, universelle.

Veyrat restera donc une gloire de la Savoie plutôt qu'il ne deviendra une des nôtres. Il a, dans son talent monocorde et dans sa destinée, quelque chose d'essentiellement local ; il gagnera à être pris dans son cadre. Et à cette fin, je le confie sans crainte à son futur biographe, M. Modelon, un de ses neveux du côté maternel, qui a dit très bien de lui :

(1) On trouvera cette visite au monastère de Haute-Combe, à la page 201 et suivantes du tome premier et unique des *Œuvres* de Pierre Leroux qui a paru en 1850. Ce joli récit fait tache, — une tache claire et riante, — au milieu des pages politiques sombres dont il est entouré.

La France a ses Gilbert, il est de leur famille ;

et qui se propose, un jour ou l'autre, de faire de ses œuvres une réédition plus complète, précédée d'une étude où tous les détails de sa vie morale intime seront exposés avec fidélité et affection : il est bien, il est convenable de ne laisser aucune ombre sur cette figure poétique la plus caractérisée et la plus intéressante que la Savoie ait produite dans ces derniers temps. Veyrat, vu à son rang dans la grande armée des poètes, n'est pas un de ces chefs qu'on montre de loin et qu'on nomme : il est seulement, et c'est beaucoup déjà, un des premiers entre les seconds.

SAINT-EUVE.

RECHERCHES SUR LES POÉSIES EN DIALECTE SAVOYARD

(Suite.)

On me pardonnera, sans doute, de faire quelques pas en arrière pour donner place à une des chansons de Nicolas Martin. Les productions de cet auteur sont presque les seules poésies anciennes auxquelles nous puissions attacher une date ; et sous ce rapport elles ont une valeur réelle.

Janetta, dio voz frogéyt :
Ma que voz ne m'en euseyt
Je voz derey mon affaire ;
Je trovoz le via de amare
Et sey malado socrey ;
Ma sen pouldre ny autre affaire
Se te plaict
Je gariray
Edi sant ie tameray.

Nicol, on te cognoyt prouz,
Te des falloz de village,
Que cherchont de bou en bou
Fille de pitiot corage...
Ey tabuse mon visaigoz ;
Je nay pas loz cour si douz
Sinon que cet en mariagoz ;
Je ne vuil gen damoroux :
Eposa mey se te vouz.

Janetta, te souventoz,
Quand nous gardavon la vache,
Nous estion encor pitioz,
Nous commenceroz la pasche :
Ce taz vuler te dépache ;
Te priant quil seyt tantost...
Mon pollien ront son estache
Tas que lest ramaratoz...
Se y nest tey que sera toz ?

Cette petite pièce garde le mérite de la simplicité ; c'est une déclaration faite à *brûle-pourpoint* : elle appartient ainsi aux mœurs de la campagne, et, d'ailleurs, il me serait difficile de choisir autre chose dans les œuvres légères, trop légères du poète mauriennais ; car

... Le lecteur français veut être respecté.
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.

Les chansons politiques, surtout celles remontant à une époque ancienne, sont fort rares. Nous ne pouvons attribuer cette lacune à l'absence d'événements propres à intéresser l'histoire de notre pays : les luttes furent fréquentes jadis dans nos castels et nos vallées ; tempêtes dans un verre d'eau, si l'on veut ; mais tempêtes réelles pour les localités où elles se produisirent. Les

intérêts brisés, l'orgueil triomphant, les plaintes des vaincus et les joies du triomphateur ont dû se traduire par des chants. En présence des faits nombreux consignés dans nos chroniques et pourtant effacés de la chanson, ce livre d'histoire du paysan, je crois pouvoir expliquer le silence des poésies populaires par la considération qui suit : les événements d'une importance toute cantonale trouvèrent assurément des interprètes ; mais ces chants pleins d'allusions locales ne purent être compris que sur un théâtre restreint. Les poésies implantées au sol, pour ainsi dire, n'ont point obtenu la diffusion qui, seule, constitue la popularité ; et celle-ci, à son tour, pouvait seule sauver de l'oubli des strophes conservées uniquement par tradition. Lorsque, au contraire, des événements d'une importance plus générale marquèrent une époque, le chant survécut : ainsi entendons-nous encore Ménenc célébrer la *Guerre de Genève*. Ainsi une plume savoisienne a écrit (en français, il est vrai) les gémissements des Savoyards sous la domination espagnole : gémissements que la chanson patoise *Panavo*, etc., due au curé Jean-Marie Frère, essaya de buriner de son côté (1). Ainsi encore la vieille poésie, que nous allons reproduire, rappelle les exploits de Thomas de Savoie, prince de Carignan, qui remplirent plus de dix années dans la première partie du xvii^e siècle.

Nous retrouverons là cette diction facile, apanage de la muse des campagnes. Les rimes y offrent cette bizarrerie que le premier vers de chaque strophe n'a point de correspondant et que tous les quatrièmes vers affectent une désinence uniforme. Obligé, toutefois, de satisfaire l'oreille, le chanteur corrige ce vice de construction en reprenant les deux derniers vers du couplet qui précède pour les joindre à celui qui suit. Nous avons rencontré quelque chose d'analogue dans la *Parnetta se live*. Ce fait ne nous autoriserait-il point à attribuer à ces deux bluettes une origine commune ou contemporaine ?

Ce rythme tout spécial me porte aussi à croire que l'exécution du chant était confiée à deux chanteurs qui, alternativement, prenaient la parole. Chez les peuples anciens, ce mode dut être très fréquent : nous le retrouvons auprès des nations à demi civilisées ; la Sardaigne, par exemple (2), nous le présente encore à chaque pas : et, en effet, aucune forme de poème ne s'adapte mieux que l'églogue à la poésie improvisée ; aucune n'offre des ressources plus naturelles pour :

Au combat de la flûte animer deux bergers.

L'air adapté à la poésie que je vais insérer ici est une marche rapide, avec allure militaire, presque un peu *vantarde*, en imitation, sans doute, des moustaches en croc et de la plume crânement jetée sur l'oreille. Ce caractère est extrêmement clair-semé dans les mélodies rustiques, dont le rythme, déjà lent par lui-même, est ordinairement allongé par une émission de voix longuement soutenue. On dirait que le montagnard, séduit par la beauté de l'écho, lui fait un appel imitateur. Cette pièce est vivante de verve gasconne et de bonhomie savoyarde : on y retrouve les appétits

(1) *Mémoire de la Société archéologique*, vol. I^{er}, page 186.

(2) Voyez l'intéressant opuscule : *Quatorze mois de séjour en Sardaigne*, par Félix Despine.

homériques ! et le refrain rappelle par une onomatopée frappante les fifres et les tambours si longtemps conservés par les corps d'armes locales, en usage encore pour les *Tirliri boum ! boum !* des artistes sardes, et que la gracieuse fête des vigneron fait revivre au canton de Vaud.

Cette chanson est ancienne : par ses détails elle rappelle sa date. J'ajouterai l'avoir lue dans les notes de mon grand-père. Elle devient et elle est restée populaire ; car elle m'est revenue de plusieurs côtés et principalement de la Maurienne ; mais revue, refondue et considérablement augmentée, elle me plaît moins que le texte primitif. Je préfère celui-ci, quelque heureuses que puissent être les modifications. En effet, le texte primitif me représente mieux la physionomie du temps ; il est plus rapide ; il groupe mieux les idées en peu de mots ; et ne s'appesantissant pas sur les détails, il garde le cachet de l'improvisation.

N'tron duc de Savoay,
El e bein tant bon infan...
El a fa far onna armay
De quatre-vingt paysans !
Oh ! Vertugai, gara, gara, gara
Rataplan ; gara de devan !...

El a fa far onna armay
De quatre-vingt paysans ;
Tos portà de bon corazo
Pé batailli Louis-le-Grand. Oh Vertugai, etc.

E-z-aviong pe capitanna
L'grand Thomas de Carignan !

E pe tota artiglieria
Quatro canons de far blanc !

Onna schoma que portavé
Lous vivros du régiment.

Lo fosi thardia de fave
Fassont tremblà petits et grands.

Quant é furont sù la frontiéra
Oh ! oh ! que le mondo é grand !

Ballien du pt contro la France ;
Et poè retornin no-z-en.

Nos nos battrin n'atro viatho
Que nos n'arrins pas tan' fan.

On lo menna dien' n'a sala
Tapicha de matafans.

En l'atro coin de la thambre
Les bougnetté y pendivant.

Poé e voédéront 'na cava
Totta planna de vin blanc !...

Dio benisse n'tros Liaudos
Y é de bravos combattans !...

Nous devons noter ici cette dénomination de *Liaudé* qui, jusque vers la fin du XVIII^e siècle, fut conservée pour désigner les citoyens momentanément arrachés aux campagnes et venant jouer au soldat, ceux que plusieurs de nos vieillards se rappellent avoir vus camper au Pâquier et qui étaient les dignes grands-pères de nos gardes nationaux.

(Sera continué.)

A. DESPINE.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 24 août 1865

PRÉSIDENCE DE M. DUCIS

M. le secrétaire donne lecture de lettres de MM. Vallier, de Grenoble, Paul Lullin, de Genève, Joseph Rollier, de Thonon, qui remercient la Société de les avoir reçus au nombre de ses membres correspondants.

M. Ducis lit une note qui lui a été envoyée par M. C. Lefort, de Genève, au sujet d'une question généalogique regardant la Maison de Savoie et celle de Genevois. Cette note sera insérée dans le journal de la Société.

Le même membre fait une communication intéressante sur un nouveau tronçon de voie romaine qui lui a été signalé dans la commune de Vacheresse et dont il fera l'objet d'une note. Il signale aussi diverses découvertes archéologiques qu'il a faites dans un récent voyage en Chablais.

M. Revon rend compte d'une course qu'il a faite à Albens, et présente divers objets qu'il a recueillis dans cette localité : ces objets sont presque tous des débris d'ustensiles romains.

Le même membre présente, au nom de M. Gabriel de Mortillet, deux haches en bronze trouvées en Bretagne.

M. Serand met sous les yeux de la Société le sceau de Jean-François de Sales, évêque de Genève et chancelier de l'Ordre de l'Annonciade. Ce sceau est acquis aujourd'hui à la Société.

Au nom de M. Tissot, notaire à Annecy, M. Serand dépose un arrêté du 1^{er} frimaire an XI de la République, signé par les représentants du peuple Philibert Simond et Dumas.

M. J. Philippe propose de consigner dans le procès-verbal l'expression de la douleur qu'éprouve la Société Florimontane de la perte regrettable qu'elle a éprouvée dans la personne de M. le chanoine Favre, décédé le 15 août à Menthon.

Cette proposition est approuvée à l'unanimité, et l'un des membres présents est chargé de rédiger une note biographique sur M. Favre.

La Société admet par acclamation au nombre de ses membres effectifs, sur la présentation de M. le docteur Dagand, d'Alby :

MM. le comte de Roussy de Sales ; Dufour, avocat, maire de Bonneville ; Dumont, avocat, maire de Boège ; Pissard Hippolyte, député ; Bastian père, maire de Frangy ; Boimont, avocat, maire de Saint-Julien ; le baron Jules Blanc, de Faverges ; Anatole Bartholoni, député ; Humbert, de Taninges ; Dessaix, avocat, de Thonon ; Babuty, juge de paix à Annemasse ; Crottet Auguste, notaire à Sallanches ; Montgellaz, docteur-médecin à Reignier ; Perret, maître des requêtes au Conseil d'Etat ; le baron de Viry-Cohendier, chambellan honoraire de l'Empereur ; Agnellet, maire de Saint-Jean-de-Sixt ; Folliet, docteur-médecin, maire d'Evian ; le comte Octave de Boigne, maire de Ballaison ; Bartholoni Fernand, maître des requêtes au Conseil d'Etat.

Les dons et échanges suivants sont déposés sur le bureau :

1^o *Mémoires et documents* de la Société d'histoire de la Suisse romande ; tome XX ; — 2^o *Mémoires et documents* de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève ; tome XV ; — 3^o *Bulletin* de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne ; année 1865, 1^{er} trimestre ; — 4^o *Revue des Sociétés savantes* ; — 5^o *Journal* de la Société centrale d'agriculture de la Savoie ; n^o de juillet 1865 ; — 6^o *Atti della Società Italiana di scienze naturali* de Milan ; — 7^o *L'Agricoltura*, journal de la Société d'agriculture de Lombardie ; — 8^o *L'Agriculture en France*, brochure par M. le baron de Rivière ; don de l'auteur ; — 9^o *Les Terramares du Reggiano*, par M. G. de Mortillet ; don de l'auteur ; — 10^o *Géologie des environs de Rome*, par le même ; — 11^o *Documents et correspondances* relatifs aux eaux minérales de Challes ; — 12^o *Canzoni popolari*, Cagliari (Sar-daigne), 1865, par M. le chan. Spano ; don de l'auteur ; — 13^o Cinq volumes de *Reconnaissances* du XV^e siècle ; don de M. L. Buttin, notaire ; — 14^o *Revue archéologique* de Paris ; — 15^o *Revue du Lyonnais* ; — 16^o *Journal des connaissances médicales*, de M. Caffé, de Paris ; — 17^o *L'Union magnétique*, de Paris ; — 18^o *Le Mont-Blanc* ; — 19^o *Le Courrier de Savoie* ; — 20^o *Le Léman* ; — 21^o *L'Abeille du Bugey* ; — 22^o *L'Abeille de Chamonix* ; — 23^o *La Tribune lyrique*.

Pour extrait conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la Revue savoissienne doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Chemin et camp romains en Chablais, par M. C. -A. Ducis. — Un problème généalogique sur les maisons souveraines de Savoie et de Genève, par M. Ch. Le Fort. — Recherches sur les poésies en dialecte savoyard (suite), par M. A. Despine. — Glanures historiques, par M. Jules Vuy. — La Lutte, poésie de M. Achille Millien. — Chronique musicale, par M. Johannès Weber. — Bulletin.

CHEMIN & CAMP ROMAINS EN CHABLAIS

Jusqu'ici les antiquités romaines ont fait défaut dans le haut Chablais. Les Romains, disait-on, n'auraient pas outrepassé la Dranse. Avant Napoléon I^{er} les rochers de Meillerie étaient vierges de toute entaille pour voies de communication. Et néanmoins Jules César a dû souvent traverser l'Alpe pennine et le Valais pour venir à Genève. Les légions hivernaient quelquefois à Octodure (Martigny) (1). Avant la soumission des Helvètes, la descente du Rhône ne pouvait guère s'effectuer sur la rive droite. Il y avait mille entraves, dont les colporteurs de l'époque se plaignaient au général romain. Sans doute il pouvait avoir à sa disposition des barques sur le Léman ; mais pour transborder des légions la flottille d'un lac devait être insuffisante.

Or, voici que le problème semble résolu. Désespérant d'ouvrir une route par Meillerie (en celtique *mill, mil*, signifient roc) (2) pour aller par le Valais en Italie, les explorateurs romains auraient remonté à Thollon (*Thol*, hauteur). Arrêtés encore à l'est par la Dent-d'Oche, ils seraient venus à Bernex. César était sans doute à la tête de cette expédition ; car il a laissé son nom au mont qui sert de contrescarpe à la Dent-d'Oche, aujourd'hui le *Mont-de-César*. On assure même qu'il a campé au bas. Et de fait, un simple passage ne suffirait pas pour imprimer à la tradition un nom dont le souvenir ne s'est pas effacé. De Bernex sa légion a pu venir en plaine jusqu'au-delà de Chevenoz, par le plateau supérieur, et remonter la petite Dranse. Depuis le dernier ruisseau de Vacheresse le parcours était de niveau par la vallée d'Abondance jusqu'au col de Châtel sur Morgin et Monthey en Valais. La ligne était trouvée ; elle pouvait se rattacher par le cours de la Dranse au pays des Allobroges et aboutir à Genève.

Mais entre le village de la Croix sur Chevenoz et le

Villard de Vacheresse il n'y a pas de plateau qui se maintienne au niveau de ceux que l'on rencontre en amont et en aval de cette localité. Si les Romains ont passé par là, ils ont dû y exécuter quelques travaux de nivellement. Or, ce sont les traces de leurs œuvres que j'ai eu l'extrême satisfaction de contempler, sur les indications de M. Grenat, secrétaire de Vacheresse, qui a compris les souvenirs romains avec la même intelligence qu'il met à soigner les archives de la commune.

Si l'on suit le niveau de l'ancien chemin venant de Bernex, par-dessus le chef-lieu de Chevenoz et surmontant également vers le village de la Croix un effondrement de roche, on trouve à quelques minutes de Vacheresse, mais bien au-dessus du chef-lieu, une chaussée relevée à mi-coteau, avec rebords sur une longueur de près de 50 mètres. Ce travail ne peut avoir été isolé ; ce qui manque aura été détruit par la chute des rocs supérieurs, et le sol, uni au reste du coteau par les travaux de l'agriculture. Car, en suivant toujours ce niveau, à quelques pas de là, on trouve un chemin de 1 mètre de largeur, taillé à angles droits dans la roche vive, sur une longueur de 80 mètres. Les rebords ou parapets sont en grande partie conservés. L'*area* est le plus souvent pleine de terre gazonnée.

On passe ensuite le ruisseau qui va traverser le chef-lieu de Vacheresse. Au-delà et toujours au même niveau se trouve un petit village, puis un ruban de terrain qui fait saillie sur le coteau et qui représente évidemment la suite de l'assise de l'ancienne route. Puis au-delà du Villard vient encore un massif de rocher à travers lequel la même entaille carrée, à 1 mètre de largeur, au même niveau, se mesure sur une longueur de 40 mètres. Au-delà se réunissent deux torrents, dont les éboulis n'ont pu encore faire disparaître un plateau qui se maintient entre les deux, au même niveau des tronçons de chemins qui précèdent. Une autre plate-forme semble continuer cette ligne sur la rive droite de la Dranse jusqu'à l'étranglement de la vallée, où les forêts, les chutes de rocs, les travaux de route ne permettent plus de suivre exactement ses traces, bien qu'on croie la retrouver entre quelques accidents de terrain.

On a émis l'idée que ces entailles dans le roc, partant de deux ruisseaux, pourraient avoir été des canaux pour l'irrigation des campagnes ou l'alimentation de quelque usine. On a dit aussi que la largeur d'un

(1) *Comm. De bello gallo.*, III., 4.

(2) *Dictionnaire de Bullet.*

mètre est bien inférieure à l'idée qu'on se fait des voies romaines.

D'abord, on a vu que la ligne partant du ruisseau de Vacheresse se poursuit par une chaussée dans la même direction, mais sur un niveau très légèrement incliné en sens inverse du prétendu cours d'eau, pour se raccorder au vieux chemin de Chevenoz. L'entaille, du reste, ne présente aucune trace de cours d'eau; je m'en suis convaincu en faisant enlever la terre et le gazon qui la remplissaient. D'une autre part, l'ensemble de cette ligne, dont on peut observer les tronçons sur près de deux kilomètres, semble exclure toute autre supposition que celle d'une route.

Quant à la largeur, il est bon de rappeler que si la *via* pouvait atteindre de 8 à 60 pieds romains de largeur, l'*actus*, qui en était la moitié, avait de 4 à 6 pieds, et l'*iter* de 2 à 3 pieds. Le *semi-iter*, dont on a fait *semita*, sentier, avait un pied et demi. Dans la classification des *ponts et chaussées* de l'empire romain notre chemin aurait donc été un simple *iter*, *per quod itur* à pied ou à cheval.

On a vu où aboutissait cette ligne en Valais. Mais à l'ouest quelle était sa direction pour se raccorder au chemin romain de Sciez et de Douvaine sur Genève?

Je présume qu'en suivant un détour par Vinzier elle a dû passer la Dranse entre Fêternes et Marin. Cette dernière paroisse s'appelait autrefois *Du Pont*, parce que à côté d'un pont sur la Dranse se trouvait l'église paroissiale et le village central. Le torrent a tout emporté, et les habitants ont dû passer longtemps à pied et même transborder ainsi les passagers, comme le faisait saint Christophe; d'où leur est venu le nom de *Mariniers* et à leurs deux villages les noms de Marin et Marinel.

Si l'on suppose que le pont romain fut plus en amont, la route aurait abouti à Armoy-Lyaud, qui conserve encore la tradition d'un camp romain. Lyaud se traduit, selon Bulet, par *près de la rivière*. Mais d'après un autre radical celtique, il peut également signifier *étale*, *hutte* ou *entrée*.

Le camp, ou la *villa* romaine, ou une escarmouche quelconque, justifie suffisamment le nom de *arma* ajouté au nom celtique, en subissant la prononciation locale *Armoy*.

L'emplacement des souvenirs romains aurait été marqué par de vieux murs, dont l'un est détruit, l'autre couvert de murgers. A peu de distance s'élevait autrefois la plus ancienne chapelle du pays. Les découvertes qu'on y a faites dans le mois d'avril dernier viennent appuyer ces traditions.

M. Déville André, en creusant un fossé pour enfoncer des pierres, rencontra, à une profondeur de 0^m,40, trois trépieds en bronze réunis ensemble et fermés comme des parapluies. Les montants sont terminés par des têtes ou des doigts mythologiques. Ces meubles étaient destinés à supporter un bassin qui servait tantôt d'autel portatif pour les parfums, tantôt de table accommodée au *Triclinium*. Ce sont les premiers objets de ce genre trouvés en Savoie. Il faut aller au centre de l'Italie, à Pompeï ou à Nocera, pour en rencontrer de semblables (1).

(1) *Piccoli bronzi del museo nazionale in Napoli*. Ce volume se trouve à la bibliothèque d'Annecy.

A 0^m,35 plus bas, la pioche a remué un granit creusé en bassin comme une pierre à piler le sel, d'environ 0^m,30 carrés.

A 0^m,30 plus bas encore, c'était un fragment, de bouclier probablement, de forme ovale, de 0^m,32 de diamètre, sur lequel on voit représentée, en fer repoussé, une lutte de lions, de chevaux, de taureaux. Il y avait aussi des débris de vase en verre blanc, des ossements. On y rencontre souvent des briques à rebords de 0^m,33 de longueur.

Je tiens ces détails du propriétaire et de l'instituteur, M. Duclos. Je n'ai pas à discuter ici les circonstances dans lesquelles ces objets ont été vendus. Mais il est permis de regretter qu'ils ne soient pas venu enrichir les musées du pays. Chaque département n'aurait-il pas droit de garder ses monuments aussi bien que ses documents historiques? L'organisation des archives départementales a pourvu à la conservation des documents. Les monuments et toutes les variétés du mobilier antique ne sont-ils pas aussi les témoins de leur époque? Leur collection n'est-elle pas aussi précieuse, aujourd'hui surtout que leur destination et leur usage sont de plus en plus prouvés par les progrès de l'archéologie? Documents et monuments concourent au même but, celui de fournir les premiers éléments de toute étude historique.

C.-A. Ducis.

UN PROBLÈME GÉNÉALOGIQUE SUR LES MAISONS SOVERAINES DE SAVOIE & DE GENÈVE

Le nom et les mérites de M. Charles Le Fort, président de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, sont connus de tous nos lecteurs. Il veut bien me permettre de leur faire part du travail qui fait l'objet de la lettre suivante, dont la lecture a fort intéressé la Société Florimontane. « La science historique a ses *infiniment* petits, » c'est vrai; mais la modestie de l'auteur me permettra d'ajouter que la similitude des *infiniment* petits produit les idées générales, qui peuvent devenir les *infiniment* grands. Il importe peu de compter dans une famille souveraine une princesse de plus, morte en bas-âge, mais il est essentiel de constater la personnalité des alliances; il est très instructif de rechercher le mobile et les conditions de ces traités de famille. L'explication donnée par l'infatigable auteur me semble la seule acceptable jusqu'à nouvelle découverte.

C.-A. Ducis.

A Monsieur l'abbé Ducis, archiviste de la Haute-Savoie.

Genève, 10 juillet 1865.

Monsieur,

Permettez-moi d'attirer votre attention sur deux ou trois documents qui intéressent à la fois la généalogie de la maison de Savoie et l'histoire des comtes de Genevois.

Ces deux familles souveraines, dont la rivalité d'intérêts et d'influence dégénéra si souvent en guerre ouverte, étaient néanmoins ralliées entre elles par plusieurs alliances matrimoniales. La lutte, si acharnée fut-elle, avait ses points d'arrêt. Les belligérants de la veille concluaient des traités de paix dans lesquels, afin de rendre le rapprochement plus intime et plus durable, ils s'engageaient fréquemment à unir, par des mariages, des membres de leurs familles respectives. Dans ces conventions, on réglait avec précision les intérêts politiques et pécuniaires, mais on s'in-

quiétait fort peu de l'inclination des fiancés, qui souvent même n'avaient point encore atteint l'âge de puberté.

Guichenon a publié le contrat de fiançailles, daté du 31 août 1297, de Guillaume, fils d'Amédée II, comte de Genevois, avec Agnès, fille d'Amédée V, comte de Savoie. Le comte de Genevois s'étant marié en 1285, son fils n'avait pas alors plus de onze ans. Mais ce n'était pas la première fois qu'il était question du mariage de Guillaume, et déjà l'épouse qui lui était destinée était une des filles du comte de Savoie. En effet, l'on possède une dispense émanée de la Cour pontificale, en date du 7 janvier 1291 (1), autorisant le mariage de Guillaume, fils d'Amédée comte de Genevois, avec Béatrix, fille d'Amédée comte de Savoie, malgré les liens de parenté (au quatrième degré de computation canonique) qui existaient entre les époux. On voit que le projet d'une alliance des deux familles rivales remontait au moins aux derniers mois de l'année 1290 et qu'ainsi il avait été formé dans l'intervalle pacifique séparant le traité conclu à Annemasse par les deux comtes Amédée le 20 août 1287, et la reprise des hostilités provoquée par l'irruption dans Genève du comte de Genevois et du Dauphiné en août 1291. On voit aussi qu'au moment où l'on sollicitait pour son mariage une dispense papale, Guillaume n'avait pas encore accompli sa cinquième année. Mais ce qui, dans cette chartre, doit surtout éveiller la curiosité, c'est le nom de la fiancée. Aucune fille d'Amédée V et de sa première femme Sybille de Beaugé ne figure, à ma connaissance, sous le nom de Béatrix dans les tableaux généalogiques de la maison de Savoie. On pourrait dès lors être tenté, ou de supposer dans le document en question une erreur de copiste, ou d'admettre que la même princesse a été successivement appelée Béatrix et Agnès. Aucune de ces hypothèses ne serait fondée. Dans l'original de l'acte de dispense, conservé aux archives de Turin, le mot *Beatrici* est écrit en toutes lettres, et d'autre part l'existence de cette princesse et la date approximative de sa mort ressortent du testament de Sybille de Beaugé. Ce testament, en date du 11 mai 1294, occupe plusieurs pages in-folio de l'ouvrage de Guichenon : néanmoins cet éditeur n'a point reproduit plusieurs dispositions de la comtesse de Savoie en faveur de ses courtisans et de ses domestiques. Or, dans le nombre de ces dispositions de la testatrice, il s'en trouve précisément une en faveur de la nourrice de sa fille Béatrix : *Item legamus Agneti nutrici Beatricis filie nostræ centum solidos Viennenses*. Cette phrase m'a été textuellement communiquée par M. le chevalier Combetti, conservateur des archives de Turin, à l'extrême obligeance duquel je dois aussi d'autres renseignements sur le même sujet. La comtesse de Savoie institue nominativement ses deux fils et ses trois filles, Marguerite, Eléonore et Agnès; mais elle n'institue point Béatrix et ne lui fait aucun legs, ce qui prouve évidemment que cette princesse, dont la nourrice n'avait point été oubliée, était morte avant la rédaction du testament maternel.

Quant à Agnès, elle n'avait point été d'avance substituée à sa sœur en qualité de fiancée de Guillaume de Genève, comme cela avait lieu quelquefois dans les conventions matrimoniales de cette époque. Elle fut d'abord destinée à Hugues, fils du dauphin Humbert, dans un moment où son propre père, Amédée V de Savoie, qui avait perdu en 1294 sa première femme Sybille de Beaugé (morte en couches, en donnant le jour à une fille nommée Bonne), se proposait d'épouser en secondes noces Alix, fille de ce même dauphin Humbert, son ancien adversaire. (Voy. acte du 1^{er} janvier 1296, dans *Valbonnais I*, p. 200.) Aucun de ces deux mariages ne s'est réalisé.

On ne saurait se livrer à des recherches documentaires

(1) *Mémoires et documents de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, t. XIV, n° 366.

ou à des investigations archéologiques sans reconnaître qu'un fait exactement constaté, si mince soit-il et insignifiant en apparence, peut amener la découverte d'autres faits et mettre sur la voie de conclusions plus générales. Vous voudrez donc m'excuser de vous avoir entretenu quelques instants de l'existence éphémère de Béatrix de Savoie et de diverses combinaisons matrimoniales de la fin du treizième siècle. La science historique a aussi ses infimement petits.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mon amical souvenir et l'assurance de ma considération distinguée.

CH. LE FORT.

RECHERCHES SUR LES POÉSIES EN DIALECTE SAVOYARD

(Suite.)

Voulons-nous une poésie fort ancienne? L'air, si ce ne sont les paroles, lui donne un mérite réel; et c'est là une circonstance trop rare pour que nous omettions de la signaler. Du reste, l'artiste trouvait son thème tout fait dans la nature, et, pleurant la triste destinée de l'allouette, il en a reproduit le gracieux *tirliri*. Si je ne me trompe, la Société d'histoire de Chambéry a publié ce document que lui avait communiqué mon frère le baron Despine. Pour nous, c'est presque un souvenir de famille; en effet, par ces modulations charmantes ma bonne mère essayait de triompher de ma nature rebelle au chant; on me pardonnera de les éditer de nouveau.

La bell' alluietta matin s'é levâ,
Matin s'é, marilariri, lon, lon, là marilalâ
Matin s'é leva.
S'una brandouliva s'est allâ posâ,
S'est allâ marilariri, lon, lon, là marilalâ
S'est allâ posâ.
La branthe fut setta, l'eigeau l'est tombâ, etc.,
Oëseau, bël oëseau, tés tu bien fait mâ, etc.
De m'sé rontu l'ala, d'ai le cou denoua, etc.

Assurément le génie poétique ne transpire pas dans cette idylle. La musique a tout envahi; comme on le fait si souvent de nos jours, le musicien paraît avoir d'abord modulé sa phrase, puis ensuite il a cherché les paroles; aussi voyons-nous la rime presque entièrement délaissée. Les vers sont tous terminés par la même syllabe sonore. Le chanteur reprend le premier vers pour le couper par une harmonie imitative. Je le répète, cette musique est délicieuse de simplicité et de fraîcheur. Mieux connue, elle est appelée à rivaliser avec les *tyroliennes* gracieuses qui portent même sur les scènes pompeuses le charme de la vie champêtre.

Une autre chanson, dont l'air m'est inconnu, est tirée des notes de mon grand-père, mort en 1830 à l'âge de 96 ans. Nous pouvons donc la classer parmi les chants anciens. Le sans-souci de l'ivrogne, ses joies grossières, le coup-d'œil indifférent qu'il donne à tout ce qui n'est pas le *dieu* qu'il s'est fait, y règnent en souverain. Puis une réflexion à la Pantagruel, sans lien avec les idées de la pièce, la termine brusquement; comme si la tête et le cœur avinés éprouvaient le besoin d'un gros sel pour réveiller un rire hébété. Ce document me plaît fort peu, toutefois son ancienneté lui assigne une place dans ce recueil.

Corajo, m'ami,
Voli-vé m'ein craire:

Pe no consola
E no faut bin baire;
Talari, tara (*bis*).

Quand nos arins fiolâ,
N'tra planna têtâ,
E nos semblera
Qu'é sai tojor fêta; talari, etc.

Mâgra nos, lous liards,
N'é-t-ou pas vrai, grand pèro?
Tos c'los pillards
Ne n'-z-en laichont guèro; talari, etc.

Quand crévariont tos
Veignins pé s'fiollata...
E nos in iredo
Tié la bella hôtesa; talari, etc.

S'é fo en tola,
Ouâi n'tron bin vindre,
I ne lo prindront pas
Dedien noutron vintre; talari, etc.

S'é fô, l'an que vin,
Mariâ n'tra Loësa,
I sara prou vin
Et prou d'âtra preisa; talari, etc.

Sé tos los cornars
Aviont dé sonnetas
Fariont may de bruit
Que cinq cin trompettas; talari, etc.

Le dialecte adopté dans cette œuvre d'ivrogne ne me semble pas très pur : quoique appartenant en majeure partie au bassin d'Annecy, il fait quelques emprunts au patois de Chambéry.

Ces fragments recueillis ça et là, presque au hasard, au milieu de recherches plus sérieuses, nous disent assez qu'un labeur plus patient, plus appelé à vivre dans les rangs du peuple et surtout du peuple des campagnes, saurait réunir des matériaux intéressants.

Déjà nous avons retrouvé quelques strophes mieux pensées que les sept lambeaux rimailés, presque exclusivement reproduits jusqu'à ce jour, à titre de spécimen du patois savoyard. Vide d'idées, dépourvu de rythme, sans originalité et sans malice gauloise, ce morceau trône en roi. Puissé-je aider à faire oublier le trop fameux

De baillerey on carton de châtaignes
Qué Laisse fusse chandia
In vin de Chautagne.
De me cuchery dezo le pont
Et de dery à Laisse
Le bon Diot te craisse.

Il serait difficile, en effet, de rencontrer quelque chose de plus pauvre et j'ajouterai de plus fautif dans son orthographe. Hâtons-nous donc de renverser ce jalon grotesque et trompeur.

En parcourant les poésies anciennes, et principalement celles imprimées, on aura remarqué d'une part l'absence complète de la bizarre transformation des pronoms en *r'lo*, *s'to*, *c'litie*, *c'liziche* que nous rencontrerons dans les œuvres modernes; on aura reconnu, d'autre part, l'absence du mode de prononciation des *j* et *ch* qui semble être un emprunt fait à la langue anglaise; tous caractères aujourd'hui si saillants dans la plupart de nos dialectes. A quoi attribuer ce double fait? Serait-il une modification réelle du patois? Ou plutôt ne serait-il pas la conséquence d'une difficulté typographique? Je pencherais volontiers vers cette der-

nière supposition, car il me paraît impossible que ce caractère si bizarre, si éloigné du français, ait pu se produire, alors que tout tendait au contraire à amener une assimilation plus prononcée du patois avec le français.

A une époque moins éloignée de nous, mais qui n'est pas encore la nôtre, se placent plusieurs chansons politiques. La Restauration de 1815 semblait devoir ramener notre patrie aux temps anciens. Si la Savoie avait pris et donné large part aux gloires du premier Empire, elle avait eu aussi son lot de souffrances. Ce n'est pas sans regrets que le cœur indépendant du Savoyard avait senti disparaître son autonomie. Tout en adoptant les idées du XIX^e siècle elle conservait, entière dans ses souvenirs, la mémoire des années heureuses que lui fit la dynastie de ses princes et le régime paternel qui forma leur règle de conduite. Aussi ne serons-nous point étonnés de l'empressement de la muse populaire à saluer la restauration de cette même dynastie. Les voix qui s'élevèrent le plus nombreuses dans ces heures solennelles furent surtout celles des ecclésiastiques; et nous nous expliquons encore ce fait, en considérant que cette classe de la société fut précisément la plus éprouvée. La joie et la douleur appelèrent toujours à eux la poésie populaire.

Le chanoine Gazel, ce bon vieillard dont Cruseilles conserve le mausolée et qui, nourri sous l'ancien régime, assistait encore à la restauration des princes de Savoie, ne pouvait rester muet : la plupart de ses chansons furent imprimées. Nous conservons de lui les suivantes : *No n'avein su dey gran tein*, etc.; *Na se bonna novella*, qui est en dix strophes de sept vers chacune, et *D'ay mo quatre vein doze ans*, en vingt-cinq couplets. L'auteur en avait même écrit trente, comme l'atteste le texte original que son neveu a bien voulu me confier et qui porte la date de 1816.

L'œuvre du chanoine Gazel avait succédé à un chant politique, inspiré aussi par la Restauration; celui de *Liaudo vute te levâ; Ne sâ-te pas la novella?* etc. Nous en trouvons la preuve dans ce que ce dernier est indiqué comme *l'air* de celui que je viens de mentionner.

(Sera continué.)

A. DESPINE.

GLANURES HISTORIQUES

Messieurs les Rédacteurs de la *Revue savoisienne*,

Comme vous recueillez avec un soin particulier tous les documents qui ont trait à la Savoie, je prends la liberté de vous transmettre copie de trois pièces qui vous intéresseront peut-être.

La première est une lettre du vieux M. de Montvagnard, seigneur de Boège, écrite à M. de Vallon, son neveu, le 30 mai 1572. Cette lettre parle de M. de *Boysi*, père de saint François de Sales, qui est qualifié de *gentilhomme si sage et si accort*. Au moment où cette lettre fut écrite, saint François de Sales n'avait pas encore cinq ans accomplis. Il est question, dans cette même lettre, du fameux seigneur d'Avully, « un fort docte, sage et honorable gentilhomme. » C'est le même qui joua un si grand rôle dans les affaires du Chablais.

Les deux autres pièces concernent la famille du célèbre président *Favre*. L'une, datée de Rivoli, 30 avril 1624, est signée par Charles-Emmanuel, duc de Savoie. La seconde, du 15 oc-

tobre 1656, écrite aussi de Rivoli, est signée par Chrétienne ou Christine de France, duchesse de Savoie, fille d'Henri IV.

Si ces trois pièces ont, comme je l'espère, quelque intérêt pour vous, veuillez les insérer dans vos colonnes, sous le titre de *Glanures historiques*; sous ce titre, j'aurai l'honneur de vous communiquer d'autres pièces qui se rapporteront aussi à la Savoie. Les moindres documents historiques ont leur importance et c'est un devoir de les conserver.

Veuillez recevoir, Messieurs, l'assurance de ma considération distinguée.

JULES VUY.

Bords de l'Arve, 13 août 1865.

I

Adresse : « A Monsieur mon Neveu Monsieur de Vallon A Vallon. »

Teneur de la lettre : « Monsieur mon Neveu, je ne suis moins fâché de ne pouvoir vous servir en ce que vous aviez promis que vous de ce que l'indisposition de mes rains ne me permet m'y pouvoir trouver. Pourquoi en mon lieu (Quoy que ce soit ieune arbitre pour mesme mettre au reciproque dung gentilhomme si sage et si accort comme monsieur de Boysi) ie vous enuoyray Rochefort vostre cousin au iour qu'escriues Dieu aydant lequel vous prie que si (comme l'autre fois) nous aues de chascun coste deus Gentis-hommes pour arbitres n'aient encores les vostres deus vous escrives ung mot de Lettre a Monsieur d'Aully qui peut estre à vos prières et aus nostre pourroit vous aller aider en cela Et aiant Rochefort vostre lettre pour Dimenche tout le iour sen iroit Lundi matin retrouver Ledict seigneur Lequel si uent uenir vous seroit ung grand auantage estant ung fort docte sage et honorable gentil homme Et encores que nen auries qu'ung pour partie Rochefort sessaieroit de l'amener ne laissant pour ce de lui faire compagnie uers vos quartiers sur lespoir doncques dauoir en brief de vos nouvelles feray fin par mes plus affectionnées recommandations a vos bonnes graces de tous deus. Autant vous en présentent vos cousins et cousine humblement Je prie Dieu vous donner Monsr. mon Nepueu heureuse uie et longue.

« De Boege le 30 may 1572.

« Votre plus affectionné oncle

« a vous servir

« (Signé) DE MONTUAGNARD. »

II

Adresse : « A Nostre très cher bien ame feal Conseiller et Président en Geneuois le sieur de la Valbonne. »

« A Nocy. »

Teneur de lettre : « Le Duc de Savoye

« Très cher bien amé et feal Conseiller, nous désirons de réaduoir les liures d'Arriere fiefs de la terre de Gex ensemble les visites de l'Euesché de Geneue, que feu le Président vostre Pere fit porter à Paris pour le prieuré de Preuessin; et partant vous ne manquerez avec le Prieur vostre frère de les faire rapporter et les remettre en nostre Chambre des comptes par quelque occasion de notre seruice sans le différer d'avantage. Atant prions Dieu qu'il vous conserue en sa sainte garde. De Rioules ce dernier d'Auril 1624 (signé) C. Emanuel (contresigné) Rotta (?).

Et au bas : « Au Président de la Valbonne. »

III

Adresse : « A nostre Très cher bien-ame et feal Baron de Peroges Sr du Caret et de la Valbonne N. Philibert Faure. »

« A Annecy. »

Teneur de lettre : « La Duchesse de Sauoye

« Reyne de Chypre etc.

« Tres cher bien amé et feal. Nous auons receü vostre

« lettre du 30. du passé et appris avec deplaisir l'auis « que vous nous y donnez. de la perte que vous auez « faite de feu le Président de la Valbonne vostre Pere. « Les bons et agreables seruices que luy, vostre Ayeul, et « autres de vostre maison ont rendu, sont si présents à « S. A R. Monsicur mon fils et a nous, que vous ne deuez « pas douter que nous ne vous fassions eprouuer avec les « effectz de nostre gratitude ceux de nostre protection « aux occasions de voz auantages Et sur ce nous prions « Dieu de vous auoir en sa sainte garde. De Rioules ce « 13 8^{bre} 1656 (signé) Chrestienne (contre-signé) Piscinaz (?) »

Et au bas : « Au Baron de Peroges de la Valbonne. »

LA LUTTE

Deux musiciens sont la gloire
De mon village; au loin vanté,
Toujours leur orchestre à la foire
Par les beaux danseurs est fêté.

Hier, au bord du ruisseau qui jase,
Dans les prés semés de grands bœufs,
— A l'heure où le couchant s'embrase,
Je vins à passer non loin d'eux.

Ils s'étaient — l'un, joueur de flûte,
L'autre, vielleur, — tous deux jaloux,
Pour une pacifique lutte,
En plein air donné rendez-vous.

Sur l'herbe, au pied d'un grand mélèze
Siégeaient les juges du concours,
C'est-à-dire, ne vous déplaie,
Deux bergères des alentours.

Deux, brune et blonde. — De chacune
Le vainqueur attendait un prix,
Une églantine de la brune,
De la blonde un myosotis.

Du fond des épaisses charmillles,
Curieux, les petits pasteurs
S'approchaient, tandis que les filles
Donnaient le signal aux lutteurs.

Tous deux alors, par un air tendre,
Ils préludèrent sans façon.
C'était plaisir de les entendre
Ainsi fausser à l'unisson.

A toi, vielleur ! — Le son est aigre
Et l'instrument nasille trop;
Mais vraiment ton refrain allègre
Mettrait un boîteux au galop.

On est debout sans qu'on y pense,
Le pied suit le rythme joyeux;
Les deux belles, comme à la danse,
Se trémoussent à qui mieux mieux.

Gatté bruyante, éclats de rire !
Joue encore, allons, sans cesser !...
Quelle fête ! c'est un délire;
Champs, prés, bois, tout semble danser.

Il se ralentit, puis s'arrête;
On l'écoute, quand il s'est tu;
De l'autre on prévoit la défaite
Même avant qu'il ait combattu.

Voici qu'à son tour il commence,
Sans art, mais non sans agrément,
Une complainte, une romance
Qui dit les malheurs d'un amant.

Son air si doux avait des charmes
Qui pénétraient au fond du cœur ;
Chaque belle, malgré ses larmes,
Voulait l'accompagner en chœur.

On l'eût dit : modérant sa course,
La brise en mesure soufflait ;
Le flot murmurant de la source
Sur la cadence se réglait.

La lutte finit à la brune ;
A qui le prix ? Mérite égal !
Le vieilleur plaisait à la brune,
La blonde aimait mieux son rival.

A qui le prix ? Ils le reçurent
Tous deux, en vainqueurs *ex æquo* ;
Pour unique fanfare ils eurent
Le chant d'un pâtre avec l'écho.

Puis arborant chacun son gage,
Eglantine et myosotis,
Ils partirent pour le village,
Fiers de se voir si bien lotis.

Mais le long de la sente noire,
Les essaims des merles moqueurs,
Sans déférence pour la gloire,
Sifflaient aux dépens des vainqueurs.

— Cependant sous l'abri des frênes,
Le front penché, j'allais rêvant
Et, pour les campagnes romaines,
Quittant en esprit le Morvan,

Je songeais à ces jours antiques
Où, dans l'ombre d'un chêne assis,
Comme aujourd'hui, chanteurs rustiques,
Luttaient Corydon et Thyrsis.

ACHILLE MILLIEN.

CHRONIQUE MUSICALE

Je ne crois pas que dans aucune année encore la belle saison ait été aussi stérile en fait de productions musicales que cette année-ci. Rien, absolument rien, à moins que vous ne teniez à mettre en compte un petit ouvrage en deux actes donné au Théâtre-Lyrique en juin dernier, et déjà parfaitement oublié. J'aurais bonne envie de vous parler de la pluie et du beau temps, si cela m'était loisible. Il est vrai qu'il n'y a pas que la musique théâtrale. Mais la musique symphonique existe bien peu en France et elle chôme l'été. Si la musique religieuse, j'entends la musique réellement religieuse, existe, il n'y paraît guère. Quant à la musique militaire, c'est encore de la musique d'opéras, et je ne dois pas vous faire perdre votre temps, en vous parlant fantaisies, quadrilles, romances et chansonnettes. Il ne me reste donc qu'à dresser le bilan pour constater le déficit et passer tout entiers les quatre mois qui viennent de s'écouler, à l'article des pertes.

En parlant de pertes, je n'ai aucune intention malveillante contre l'*Africaine* que l'Opéra a déjà jouée cinquante-deux fois, et qui occupera presque exclusivement l'affiche pendant longtemps encore : l'été, ce sont les étrangers qui viennent l'entendre, l'hiver prochain ce seront les Parisiens revenus de la campagne. Comme diversion, l'administration a fait débiter dans le rôle de Valentine des *Huguenots*, M^{lle} Lichtinay, une bonne grosse Allemande, engagée pour trois ans et magnifiquement rétribuée pour le talent qu'elle possède. Les représentations de l'*Africaine* lui permettent de gagner ses appointements bien commodément ; elle aura donc tout le temps désirable pour apprendre à chanter et à jouer, si elle a la

bonne fortune de s'adresser à des gens qui savent le lui enseigner.

Le seul fait nouveau de quelque importance, c'est le Mémoire adressé par les artistes de l'orchestre de l'Opéra à leur directeur, pour obtenir une augmentation de leurs appointements. Ce n'est pas la première demande de ce genre qu'ils aient faite, mais jusqu'à présent leurs réclamations étaient restées sans effet. Il y a lieu d'espérer cependant que cette fois-ci, ils seront plus heureux, sans peut-être obtenir tout ce qu'ils demandent ; car les choristes peuvent à bon droit élever des prétentions semblables. Dans l'état actuel des choses, le maximum du traitement annuel des artistes de l'orchestre est de 2,500 fr. ; dix artistes seulement touchent cette somme ; trente-quatre n'ont que 1,200 fr. D'après le Mémoire présenté à la direction, le traitement des solistes devra être de 3,500 fr. ; pour les autres artistes, le minimum serait 1,800 fr., excepté pour les instruments à percussion, autres que les timbales et dont l'emploi serait rétribué moins. Il faut dire aussi que l'orchestre de l'Opéra jouit d'immunités que les instrumentistes n'ont à aucun autre théâtre lyrique. L'Opéra ne donne que trois représentations par semaine ; parfois quatre, mais seulement l'hiver. Les jours de représentation, il n'y a jamais de répétition, et comme on monte rarement des ouvrages nouveaux, il y a peu de répétitions pour l'orchestre.

Le Mémoire révèle aussi de nouveaux abus, auxquels a donné lieu le mode d'administration actuel de l'Opéra. M. Perrin s'est mis à faire le petit autocrate. Au lieu d'ouvrir un concours pour les places devenues vacantes à l'orchestre, MM. Perrin et G. Hainl y pourvoient de leur autorité privée. Parfois aussi un artiste succédait à un autre sans toucher le même traitement. Pour chaque partie du quatuor d'instruments à cordes il y a un surnuméraire qui n'est pas rétribué. Or, quand un artiste payé devient malade, on fait jouer le surnuméraire et c'est tout bénéfice pour l'administration.

Il ne faudrait point vouloir justifier l'organisation actuelle de l'Opéra en la comparant à celle établie par Napoléon I^{er}. La situation générale de l'Etat n'est pas la même. Puis aussi, Napoléon I^{er} exerçait personnellement sur l'Opéra une surveillance active et il avait eu le tort de rétablir, au bénéfice de ce théâtre, les iniques redevances des théâtres secondaires, des spectacles de toute espèce et des concerts. Le directeur de l'Opéra était en ce temps-là beaucoup plus libre de ses actions qu'il ne l'est aujourd'hui et il était entouré de conseillers très compétents sur les matières sur lesquelles ils avaient à émettre leur avis, mais sans que le directeur fût tenu de s'y conformer. M. Perrin nous a donné *Roland à Ronceraux* et l'*Africaine* ; la seule chose dont il y ait lieu de s'étonner, c'est que nous les ayons eus si tard, car voilà onze ans qu'existe l'organisation actuelle de l'Opéra.

Depuis le *Saphir*, de mémoire peu réjouissante, c'est-à-dire depuis six mois pleins, l'Opéra-Comique n'a pas donné le moindre ouvrage nouveau, et à l'heure qu'il est nous ne voyons encore que l'herbe qui verdoie et le soleil qui poudroie. Dans les flamboyantes réclames que la direction lance de temps en temps par la voie des journaux, comme des fusées éblouissantes, elle intitule son théâtre : *Musée lyrique des chefs-d'œuvre français*, quelque chose comme le Louvre de l'opéra-comique. Aussi les œuvres anciennes y sont-elles restaurées avec une sollicitude extrême ; on les retouche, on les enjolive, ou bien on les mutile pour les refaire avec des pièces rapportées, tout cela avec une liberté contre laquelle les critiques d'art n'auraient pas assez de malédictions si on la pratiquait au Louvre, mais que la critique musicale trouve d'ordinaire très naturelle et très intelligente, à l'Opéra-Comique comme ailleurs. Nous avons eu ainsi successivement le *Pré aux Clercs*, le seul ouvrage dont la reprise ait eu un

succès vrai et productif; puis les *Mousquetaires de la Reine* d'Halévy et *Marie d'Héroid*, très médiocrement rendus, les *Deux Chasseurs et la Laitière*, pauvre petit opéra de Duni qui ne méritait point cette indignité, enfin les *Porcherons* de M. Grisar, après lesquels nous pouvons nous attendre à la reprise de n'importe quelle facétie insipide. En défaut de l'affluence du public payant, l'administration distribue à foison des billets de faveur pour donner le change, au point que les derniers arrivants ne trouvent plus de place et ont la faveur de s'en retourner gratuitement comme ils sont venus. J'ai observé le fait de mes propres yeux. Le mois passé, il est arrivé deux fois que la direction a fait dire des rôles de premier ordre par des cantatrices affectées d'une extinction de voix qui les rendait absolument incapables de chanter. Le public s'est dédommagé en criant, en sifflant, en faisant tout le vacarme possible; il n'avait pas donné son argent dans l'attente de déceptions pareilles. Et de tels scandales se passent à un théâtre impérial touchant une subvention annuelle de deux cent quarante mille francs!

Le Théâtre-Lyrique a donné, avant sa clôture annuelle, le *Roi Candaule*, opéra-comique en deux actes, paroles de M. Michel Carré, musique de M. Eugène Diaz. La pièce brillait par l'absence de toute invention; à peine y avait-il une scène qui excitât quelque intérêt. La musique est d'un débutant, fils du peintre Diaz et l'un de ces jeunes compositeurs qui *promettent*, mais ne tiennent beaucoup que par exception. Mendelssohn a dû être bien surpris de se trouver en compagnie de M. Diaz, et, ce qui plus est, d'être moins bien accueilli.

M. Jules Barbier, l'associé habituel de M. Carré, avait arrangé la pièce de *Lisbeth*, car au Théâtre-Lyrique il faut toujours qu'on arrange, et cela d'autant plus librement qu'un compositeur est plus célèbre et mérite plus d'égards. Beaucoup de gens avaient entendu dire que Mendelssohn avait écrit, dans sa jeunesse, un opéra qui n'avait pas eu de succès. D'où ils ont conclu et proclamé que *Lisbeth* a été condamnée par son auteur, que c'est un ouvrage médiocre et que Mendelssohn a été incapable d'écrire un opéra. C'est comme si l'on voulait juger un maître de la peinture d'après quelque tableau restauré, retouché, barbouillé, défiguré par un faiseur travaillant à prix convenu et prétendant accommoder l'œuvre à ce qu'il s'imagine être le goût de la foule ignorante et frivole.

L'ouvrage de la jeunesse de Mendelssohn avec lequel on a confondu *Lisbeth*, ce sont les *Noces de Gamache*. Quant à *Lisbeth*, ou plutôt le *Retour au pays* (*die Heimkehr aus der Fremde*), c'est un opéra de salon que le compositeur a écrit pour sa famille, à la meilleure époque de sa vie. Quoique cet ouvrage n'ait pas été destiné au théâtre on le joue beaucoup en Allemagne et il le mérite parfaitement. A Paris il a naturellement été jugé et condamné comme l'ont été *Euryanthe*, *Fidelio* et autres travestissements.

A propos de travestissements, le Théâtre-Lyrique a rouvert ses portes le 1^{er} septembre en reprenant les représentations de la *Flûte enchantée*. Les gens empressés et complaisants n'ont pas manqué de célébrer de rechef la gloire de M. Carvalho; et pourtant, si l'on demandait à Mozart son avis, il répondrait infailliblement que ni M. Carvalho le directeur, ni MM. Nuitter et Beaumont, les arrangeurs, ni M. Deloffre, le chef d'orchestre, ni enfin les chanteurs, tant qu'ils sont, ne comprennent rien à sa musique. MM. Carvalho, Nuitter, Beaumont et Deloffre répliqueraient comme un seul homme que Mozart n'est qu'un Autrichien et qu'il doit s'estimer trop heureux de ce que l'illustre nation, marchant à la tête du progrès et de la civilisation, se contente de traiter ses opéras comme ses compatriotes ont traité le Schleswig-Holstein. Mozart aurait beau jurer ses grands dieux qu'il ne s'est jamais mêlé de politique et qu'il n'a jamais commis le moindre

méfait qui, même au bout de quatre-vingts ans, ait pu causer au Schleswig-Holstein le moindre préjudice; MM. Carvalho, Nuitter, Beaumont et Deloffre feraient de ses protestations le cas que je fais de leurs arrangements d'opéras.

Comme on ne peut jouer tous les jours la *Flûte enchantée*, on la fait alterner avec *Rigoletto* ou la *Traviata*, accompagnés de la bouffonnerie: le *Cousin Babybas*. On nous promet aussi pour prochainement la *Fiancée d'Abydos*, de M. Barthe, que nous attendons depuis un an. Nous pourrions donc enfin satisfaire notre curiosité sur ce fameux concours de composition entre MM. les lauréats de l'Institut.

J'ai parlé, dans ma chronique de janvier, des désordres qui ont eu lieu au Théâtre-Royal de Madrid.

Ce n'est pourtant pas faute qu'on n'ait répété à M. Bagier qu'il en est des théâtres comme des lièvres dont il ne faut pas courir deux à la fois. Mais M. Bagier tenait à conserver la direction du théâtre de Madrid en même temps que celle de la scène italienne de Paris, parce qu'il se récupérait à l'un des pertes qu'il faisait à l'autre. Par malheur les Madrilènes n'ont pas voulu plus longtemps payer pour les Parisiens, et le gouvernement espagnol a tranché la difficulté en retirant à M. Bagier la direction du Théâtre-Royal. Voilà donc M. Bagier forcé, malgré toutes ses réclamations, à se contenter du Théâtre Ventadour. « Il achèvera de se ruiner cet hiver! » disent les mauvaises langues. Je souhaite que ce ne soient que de mauvaises langues. En tout cas le programme de la saison qui va s'ouvrir le mois prochain ne contient pas le moindre indice d'un changement de conduite. L'expérience ne paraît pas avoir profité à M. Bagier. Mais nous verrons bien ce qui en adviendra.

J'ai à vous parler aussi des concours publics du Conservatoire. Il fut un temps où l'on répétait partout et sur tous les tons qu'au Conservatoire royal ou impérial de musique et de déclamation tout marchait à merveille; que c'était une école modèle qui faisait l'admiration de l'univers entier. Si quelque audacieux s'avisait de jeter dans ce concert d'éloges hyperboliques une note discordante, les qualifications les plus disgracieuses, les plus malsonnantes, venaient châtier sa témérité. Depuis quelques années cependant les attaques contre l'enseignement du chant au Conservatoire ont pris une telle intensité, que les défenseurs, à tout prix, du Conservatoire, doivent se résigner, non seulement à être le petit nombre, ce qui est de peu d'importance, mais aussi à se servir de bien pauvres arguments. Les causes du mal ne sont d'ailleurs point d'origine récente. Il y a une vingtaine d'années, ayant remarqué que des jeunes filles, sortant du Conservatoire avec un premier prix de chant ou d'opéra, avaient des voix défranchies et déjà sensiblement fatiguées, j'en demandais la raison à d'éminents chanteurs. Ils me répondirent que cela arrivait fréquemment, parce qu'on faisait trop chanter les élèves dans les chœurs.

L'explication cependant était mauvaise. Je ne tardai pas à me convaincre que dans une partie des classes de chant du Conservatoire, l'enseignement était défectueux par l'absence d'une bonne méthode pour la pose et le développement de la voix, par l'abus d'une vocalisation mal faite et par l'impardonnable sans- façon avec lequel, alors comme aujourd'hui, on défigurait les œuvres des maîtres.

Les champions du Conservatoire croient beaucoup dire en citant à tout propos deux ou trois noms célèbres.

En cela ils raisonnent comme ferait un médecin qui se vanterait de deux ou trois cures héroïques qu'il aurait faites, sans demander si quelque autre médecin ou la pure nature n'ont pas eu la plus grande part à son succès et sans donner le nombre des guérisons qu'il a manquées, des gens qu'il a tués. Si un élève du Conservatoire devient bon chanteur, fût-ce au bout de nombreuses années, on en

fait gloire; sinon, c'est de sa faute. Inutile d'insister sur une telle argumentation. Pour juger le Conservatoire, il faut prendre les élèves aux concours publics ou à leur sortie de l'établissement. Or, on peut bien voir s'ils ont des dispositions plus ou moins bonnes, mais ces dispositions sont insuffisamment développées, ou dirigées dans une mauvaise voie. Ce qu'un élève fait de bien, il le fait plutôt grâce à ses dispositions naturelles que comme résultat d'une bonne méthode d'enseignement dont on cherche en vain les traces. Aux concours de chant et d'opéra de l'année dernière, le jury avait montré une sévérité inusitée; mais que serait devenue la gloire du Conservatoire si le jury avait continué à donner raison aux attaques de la critique? Aussi, cette année-ci, a-t-il fait amende honorable. Nous verrons par la suite ce qui en résultera. Il y a d'ailleurs beaucoup à redire à la manière dont les prix sont décernés, aussi bien qu'à la composition du jury, et il est probable que l'admission des élèves dans les classes de chant est souvent fondée sur d'autres considérations que la richesse de leur organisation artistique.

La musique a eu l'honneur d'occuper le Corps législatif et le Sénat à la fin de la dernière session. Nos lecteurs se rappellent sans doute le projet de loi par lequel les fabricants d'orgues de Barbarie, de serinettes et d'autres mécaniques du même genre, auraient été affranchis de toute espèce d'égards envers les auteurs ou les propriétaires de la musique qu'il leur plaisait d'utiliser pour leur industrie. Le Corps législatif avait approuvé le projet; mais le Sénat a renvoyé sa décision à une autre session, après que le rapporteur, M. Mérimée, eût conclu au rejet du projet, comme portant atteinte aux droits de propriété littéraire et artistique. Cela prouve une fois de plus à quelles discussions oiseuses, à quelles conclusions singulières on peut être conduit, lorsqu'on a méconnu un principe aussi simple que celui-ci : La propriété littéraire et artistique est une propriété.

M. Malliot, l'auteur de l'ouvrage *La Musique au théâtre*, avait adressé au Sénat une pétition demandant pour les théâtres des départements des subventions de l'Etat. La pétition a été repoussée, et elle a dû l'être d'autant plus qu'elle était intempestive. Il n'est nullement encore démontré que les théâtres de province ne puissent continuer à subsister à l'aide des subventions municipales, car ces subventions ne doivent guère laisser à la concurrence des chances de réussite. D'ailleurs, la demande fût-elle fondée, il faut avant tout que le gouvernement prenne une décision relativement au vœu exprimé l'année dernière par le Corps législatif sur la part que la ville de Paris doit apporter dans les subventions théâtrales. Ces subventions sont jusqu'à présent à la charge exclusive du gouvernement, tandis que la ville touche de larges impôts sur tous les genres de spectacle. M. Malliot a développé sa proposition dans une brochure intitulée : *Le nouveau régime des théâtres dans les départements*.

Pour terminer je vous signalerai quelques bonnes publications nouvelles. Les artistes qui les premiers ont cherché à faire connaître en France Schumann, ont eu le tort de choisir de préférence des œuvres trop longues, trop inégales, trop chargées de bizarreries et que l'exécution ne faisait souvent que rendre plus inintelligibles et plus ennuyeuses. Beaucoup d'œuvres de ce compositeur cependant sont écrites simplement, d'une clarté irréprochable et prouvant un talent très remarquable. De ce nombre est, par exemple, le concerto pour piano en *la* mineur que M^{me} Szarvady a si bien su nous faire goûter l'hiver dernier.

Un éditeur de Paris, M. Flaxland, vient de publier trois nouvelles œuvres de Schumann; c'est d'abord une collection de vingt-neuf mélodies pour une voix, suivies de quelques petits duos, avec accompagnement de piano. Au texte allemand est jointe une traduction française faite avec un

grand soin et une fidélité rare. Ces mélodies se rapprochent par le style de celles de Mendelssohn. Quelques-unes ont été chantées l'hiver dernier dans des concerts où elles ont obtenu un grand succès.

Une œuvre plus considérable c'est un oratorio en trois parties intitulé : *Le Paradis et la Péri*. Le texte est imité de *Lalla-Roukh* de Th. Moore, mais il n'a, bien entendu, absolument aucun rapport avec l'opéra-comique *Lalla-Roukh* dont M. Félicien David a écrit la musique. Le sujet est très poétique et parfaitement choisi pour la composition musicale. La partition, gravée en France, comprend les parties de chant avec un accompagnement de piano et le texte allemand, plus une traduction française du même auteur que le texte français des mélodies dont je viens de parler. Il faut espérer qu'on en fera entendre au moins des fragments dans les concerts. Les personnes qui connaissent les oratorios allemands, surtout ceux de Mendelssohn, lisent avec beaucoup d'intérêt l'œuvre de Schumann, écrite dans un style simple et sévère.

Enfin je dois citer un *Album de piano* comprenant quarante-trois morceaux peu développés et faciles, spécialement destinés par Schumann à la jeunesse. Ce sont des mélodies sans paroles, très bien écrites, et formant une excellente introduction aux mélodies de Mendelssohn ou à d'autres œuvres classiques. Ces morceaux sont précédés d'une série de conseils adressés par Schumann aux jeunes pianistes et traduits en français par Liszt, conseils pleins de sens et de jugement et dignes d'être sérieusement médités.

Deux artistes, bien familiarisés avec la musique classique, MM. Poisot et Hammer, ont eu l'heureuse idée de combler une lacune en publiant une *Ecole classique d'accompagnement transcrite d'après les grands maîtres*. « L'absence de morceaux faciles et gradués pour piano et violon, disent-ils dans l'avant-propos, nous a donné l'idée d'entreprendre une suite de transcriptions choisies dans les meilleurs auteurs. La première série, tirée exclusivement des quatuors d'Haydn, est tout à fait élémentaire; elle est destinée à préparer les élèves aux sonates de Mozart et de Beethoven qui exigent une grande perfection de style. Nous nous sommes attachés ici à former le sentiment du rythme et à développer le goût, suivant les différents caractères de chaque morceau. Les mesures et les doigts sont indiqués avec soin. » La première série comprend cinq livraisons contenant chacune deux morceaux. Cette publication sera accueillie avec empressement par toutes les personnes qui, n'étant pas encore assez exercées pour jouer les sonates des grands maîtres, désirent exécuter des œuvres qui les y préparent. JOHANNES WEBER.

BULLETIN

A propos des travaux de restauration dont va être l'objet l'obélisque de Louqsor, les journaux de Paris donnent les renseignements suivants au sujet de ce monument.

L'obélisque, amené d'Egypte en France en 1833 par M. Verminhac Saint-Maur, fut dressé trois années après sur la place de la Concorde. C'est le 25 décembre 1836, sous la direction de M. Lebas, ingénieur, en présence de Louis-Philippe, que le monolithe fut érigé sur son piédestal de granit. Il a 23 mètres de hauteur. Son piédestal, formé d'un seul bloc du plus beau granit, a 5 mètres de hauteur. Le poids de l'obélisque est de 250,000 kil.; celui du piédestal, de 100,000 kil.

On compte en Europe 35 obélisques d'origine égyptienne debout : 14 en Italie, dont 12 à Rome, 2 à Constantinople, 5 en Angleterre et 2 en France, un à Paris et l'autre à Arles.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La Revue rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAÎSSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Le haut Chablais à l'époque romaine, par M. C.-A. Ducis. — Les eaux minérales de Menthon, près d'Annecy, par M. Ch. Calloud. — De l'irrigation en Savoie, par M. A. Despine. — Bibliographie, par M. C.-A. Ducis. — La fin de la journée, poésie d'Achille Millien. — Une Idylle bretonne, par Paul Thouzery. — Bulletin.

LE HAUT CHABLAIS A L'ÉPOQUE ROMAINE

Malgré les travaux d'Abausit, cités par Grillet (1), on a répété encore que les *Nantuates* avaient occupé le haut Chablais (2), et que la Dranse les séparait des *Allobroges*. On a même été jusqu'à leur assigner le haut Faucigny. Après le récit des découvertes faites en Chablais, il n'est pas sans intérêt de rechercher quels en étaient les habitants lors de la domination romaine.

Une inscription, conservée à Saint-Maurice en Vallais, reproduit un votif des quatre cités rustiques de ce pays en l'honneur de Drusus, fils de Tibère, l'an XXII de notre ère : *Civitates quatuor vallis pœninæ* (3).

L'inscription de la Turbie sur Monaco donne les noms de ces quatre peuplades, les *Vibères*, les *Sédunois*, les *Vérages* et les *Nantuates* (4). Strabon place les *Nantuates* entre les *Vérages* et le lac Léman (5). César, en envoyant Sergius Galba de Genève en quartier d'hiver en Vallais, énumère les *Nantuates*, les *Vérages*, les *Sédunois*, selon l'ordre dans lequel son général devait successivement les aborder ; et, de fait, Galba plaça d'abord deux cohortes chez les *Nantuates* ; lui-même continua jusqu'à Octodure (Martigny), bourg des *Vérages*, où il fit camper le reste des troupes (6). Refoulé par les *Vérages*, appuyés des *Sédunois*, il revint chez les *Nantuates* et de là chez les *Allobroges*, c'est-à-dire sur le territoire de Genève en Chablais.

On conserve, à Saint-Maurice, une inscription votive des *Nantuates*. Ce lieu s'appelait *Tarnaias* ou *Tarnada*. Les itinéraires romains le placent à douze milles d'Octodure (Martigny). C'était le bourg principal des *Nantuates*.

(1) Grillet. *Dictionnaire historique*, etc., III.

(2) Walckenaër. *Géographie comparée*, etc., I, 549. M. Desaix, en reproduisant quelques pages de cet auteur, a déjà relevé cette inexactitude. *Savoie historique*, I, 18.

(3) Boccard. *Hist. du Vallais*, 396.

(4) Plin. *Hist. nat.*, III, 20.

(5) Strabon. *Géogr.*, IV.

(6) Cæs. *Comment.*, III, 1.

Le martyre de la légion Thébéenne a eu lieu à Agaune, *Octavo ab Octoduro milliario*, conséquemment dans le territoire des *Vérages*. Or, la chapelle commémorative de Yérolliez est précisément à cette distance de l'emplacement d'Octodure. Il résulte de ces rapprochements que le torrent de Mauvoisin et le contrefort du Crey devaient former sur les deux rives du Rhône les limites entre les *Vérages* et les *Nantuates* ; ces derniers continuaient jusqu'au lac Léman, probablement jusqu'à la station de *Pennolucos*, entre Roche et Porte-de-Saix, depuis laquelle les distances se comptaient par lieues gauloises ; on entrait dans l'Helvétie.

Le territoire des *Nantuates* devait être circonscrit par les hautes montagnes qui encadrent le bassin du Rhône, conséquemment sur la rive gauche, jusqu'au Trelon, près de Saint-Gingolph. Les rares passages à travers la chaîne qui le sépare du haut Chablais sont loin de constater une communauté d'intérêts entre les peuplades qui en habitaient les versants opposés. Un seul probablement a été praticable à l'époque romaine : celui de Vacheresse et d'Abondance, allant sur Morgin et Monthey, comme on l'a vu dans l'article précédent. On n'a pas encore de preuve qu'il y eût alors communication par les rochers de Meillerie, dont le plus abrupte s'appelle *Leu.cn*. En grec, ce mot signifie blanc, ou coupé à pic. En gaulois, il signifie eau blanche, probablement parce que les ondes du lac se brisaient en écume contre la paroi blanche du rocher coupé à pic.

Les évêchés ont eu en principe l'étendue territoriale des cités romaines. Or, l'évêque de la cité d'Octodure, qui comprenait les quatre peuplades du Vallais, n'a jamais eu, en cette qualité, de juridiction dans le haut Chablais, qui a toujours dépendu de l'évêque de Genève. Ce fait, en rapport avec les limites naturelles, établit presque la certitude que le haut Chablais ressortait de la cité de Genève et conséquemment du territoire allobroge ; à moins qu'un monument authentique vienne modifier l'application de ce principe, comme dans le haut Faucigny. Jusqu'ici, au contraire, les monuments apporteraient plutôt une présomption en sa faveur.

Sur une inscription provenant des fouilles de Saint-Pierre de Genève, on voit figurer parmi les *Sévirs* de cette cité un *Novellius Amphio* et un *Cornellius Amphio*. Ce sont leurs noms et surnoms. La lettre initiale, exprimant le prénom en abréviation, est effacée. Mais la

formation des lignes la suppose. Celui qui recevait le droit de cité romaine, prenait habituellement le nom du personnage qui avait contribué à lui obtenir cette faveur. Le nom primitif ou rustique du candidat devenait alors le surnom, *Cognomen*, du nouveau citoyen romain (1). Le surnom *Amphio* est évidemment hellénique. Ce sont probablement deux Grecs de la colonie de Marseille, que le commerce a poussés à Genève, comme il en a poussé tant d'autres à Lyon (2). Deux autres Sévirs paraissent avoir la même origine, *Anchialus* et *Phogen's*. Ils étaient devenus propriétaires dans le territoire de la cité, puisqu'ils figurent parmi les fonctionnaires : car tout citoyen, possédant vingt-cinq arpens de terre, était curiale et, comme tel, apte forcément aux emplois de la municipalité (3).

Je ne doute pas que leurs villas respectives ne puissent se reconnaître dans les deux Amphions, celui de l'établissement des bains au bas de Publier, et celui des Moulins au bas de Lyaud. Elles portent le nom primitif des propriétaires, parce qu'ils ont dû les acquérir avant d'avoir le droit de porter le prénom et le nom indispensables à tout citoyen romain. Les villas romaines sont des mines fécondes pour les fouilles archéologiques. Des recherches sur Amphion seraient très intéressantes. Qui plus que les Romains a pratiqué les sources minérales et thermales ? Quant à l'Amphion des Moulins, son voisinage du Lyaud donnera peut-être la solution des découvertes dont j'ai parlé précédemment.

Si le rapprochement des noms de personnes et des noms de villages n'est pas invraisemblable, comme les deux Amphions sont l'un sur la gauche et l'autre sur la droite de la Dranse, j'en conclus encore que les deux rives appartenaient également au territoire allobroge de la cité de Genève, puisque les deux propriétaires sont membres de la même municipalité.

Quant à la différence de type physique et moral que l'on a pu remarquer entre le pays de Gavot et le Chablais occidental, elle peut tenir à une variété de la même race, modifiée encore par les occupations germaniques au moyen âge. On voudra bien me permettre, sur ce sujet, une conjecture qui n'est pas sans importance.

Festus Avienus, dans une description en vers latins du cours du Rhône, dit que les Grecs ont appelé *Accion* le lac formé par ce fleuve au bas des Alpes (4). Il s'agit évidemment du lac Léman. Quant au nom d'*Accion*, si réellement les Grecs l'ont employé, ce ne peut être qu'à cause d'une ville principale de ce nom assise sur ses bords ; car, dans leur langue, il n'a aucun rapport avec une étendue d'eau (5). Strabon était grec et l'a appelé *Palamena*, que les dialectes celtiques peuvent revendiquer ; *pa*, petit ; *lam*, amas d'eau. Ptolémée, qui a toujours écrit en grec, l'a appelé *Limenem*. Le radical grec *linné* signifie étendue d'eau, et *limen*, port. Ce serait un nom générique devenu local. A quelle langue donner la priorité ? Je ne sais trop. On peut présumer toutefois que les Gaulois n'ont pas

donné au lac le nom de *Léman*, qui, dans leur langue, signifie forêt. Mais ils pourraient bien lui avoir donné celui d'*Accion*, qui n'est pas grec, et sur l'origineduquel Festus me semble avoir fait erreur en le prenant pour celui de Léman. *Ax* en gaélique, *achs* en kimrique signifient eau, rivière. La finale *on* rappelle également l'idée d'eau ; on reconnaît de suite, dans la réunion de ces radicaux sous l'orthographe latine *accion*, une étendue d'eau.

S'il est celtique, il est tout naturel qu'il ait pu s'allier avec un autre radical de la même langue. *Taobh* en gaélique, *taw* en kimrique ont une prononciation presque identique et signifient séjour, lieu habité. La combinaison de ces deux radicaux en *axitaobh* ou *achsitaw* a pu être latinalisée par les Romains en *acitavones* et exprimerait l'idée d'*habitants des bords de l'eau*. Nous aurions ainsi le nom de ce peuple introuvable, que Pline a conservé dans l'inscription de la Turbie, parmi les quarante peuples soumis par Auguste ou ses lieutenants entre l'Océan et la Méditerranée (1).

Des bords du lac, cette peuplade se serait répandue sur les magnifiques plateaux qui le dominent et successivement dans les hautes vallées de la grande et de la petite Dranse. Fraction des Allobroges ou clients de cette nation, les *Acitavones* auraient été confondus avec eux dans leur agrégation à l'empire romain. Appien, d'Alexandrie, assure que Jules César se contentait d'obtenir le passage de ses troupes à travers les Alpes, sans en soumettre les habitants, qui ne l'ont été que sous Auguste (2). Les *Acitavones*, grâce à leur petit nombre et à leur position écartée, auraient conservé une certaine indépendance, et fortifiés par les remparts de la nature, ils auraient pris part à la levée de boucliers, qui, au temps d'Auguste, a amené la soumission définitive de plusieurs autres peuples. Pline énumère d'abord les quatre peuplades du Valais ; puis les Salasses qui touchent les Vénagres de l'autre côté des Alpes ; revenant sur le territoire gaulois, il mentionne les *Acitavones* et les *Médullas*.

J'avais proposé déjà cette hypothèse au congrès scientifique tenu à Grenoble en 1857, en réfutant l'opinion qui plaçait ce peuple dans les montagnes de la Vanoise, entre la Tarantaise et la Maurienne (3). Au congrès tenu à Chambéry en 1863, j'ai proposé une autre solution, d'après laquelle cette peuplade aurait occupé la haute Tarentaise. Sans avoir la prétention de la donner comme certaine, je la croyais pourtant la plus vraisemblable de toutes celles qui avaient été proposées d'ailleurs (4).

Je reviens à la première en lui donnant plus de développement. Mais je ne tiens absolument ni à l'une ni à l'autre. Je cherche la vérité, et le but de cet article est d'attirer l'attention des archéologues sur ce point d'histoire et de géographie ancienne.

C.-A. DUCIS.

LES EAUX MINÉRALES DE MENTHON, PRÈS D'ANNECY

Je me suis transporté, le 8 septembre, à Menthon, pour visiter la fontaine minérale retrouvée, aux confins sud-est

(1) Nieuport. *Rituum qui olim apud Romanos*, etc., 428-442.

(2) Congrès de Chambéry, 497.

(3) Guizot. *Essai sur le régime municipal romain*.

(4) R. Festus Av. *Ora maritima*.

(5) *Aktion*, qui n'est soutenu par aucune colonne. *Aktion*, digne, comparable.

(1) Pline, *Hist. nat.*, III, 20.

(2) App. *De bello illyr.*, XVI.

(3) Congrès scientifique de France, xxiv^e session, II, 597.

(4) Congrès scientifique de France, xxx^e session, 500-555.

de cette commune, dans le mois d'avril dernier, et dont la découverte, résultat d'épreuves patientes de son auteur, M. Borda-Bossana, est venue attester de nouveau les soins que prenaient les Romains pour l'utilisation spéciale des eaux dotées d'éléments thérapeutiques. Le bassin de captage, entouré d'un mur cimenté, d'œuvre romaine, et les beaux restes de l'établissement balnéaire, situé à 300 mètres de là, sur les bords du lac, sont autant de marques de l'intérêt qu'avaient attaché les maîtres du monde au mérite de ces eaux minérales, que rehausse, il faut le dire, un site des plus riches et des plus riants dans nos contrées alpestres. Avec son baptême d'antiquité, la source minérale de Menthon a très peu à demander à la popularisation scientifique. Sa consécration est faite par celle que lui ont donnée les anciens, qui nous valaient bien en appréciation du beau et de l'utile. Une analyse ! mais c'est ce que veut aujourd'hui la science pour guider l'application thérapeutique d'une eau minérale. L'expérimentation médicale, qui peut s'en passer par les résultats cliniques obtenus, la veut aussi, ne fût-ce que pour avoir des points de repère dans ses appréciations variées.

M. A. Despine, avocat à Annecy, a émis le vœu que cette tâche délicate échût aux chimistes savoisiens (1) qui, éclairés par les leçons de nos géologues, excellents interprètes des terrains si riches et si variés de la Savoie, peuvent être, en effet, employés à ce genre de travail. La chimie des eaux minérales est trop restreinte si elle ne s'appuie sur la géologie, mère de l'hydrologie.

C'était pour répondre à l'invitation de M. Despine que je me suis transporté avec un petit bagage d'appareils et de réactifs auprès de la source minérale de Menthon. Mais arrivé là, j'ai constaté que, dans les conditions présentes du captage de la source, il n'était pas possible de procéder à une analyse régulière. En effet, le bassin manquant de couverture imperméable et donnant, au contraire, largement accès à l'air, d'une part; d'autre part, les conduits de plomb baignés dans le bassin et sur lesquels est précipité l'élément sulfuré, sont autant de causes d'appauvrissement minéral, qui ne permettent pas, en l'état, une expérimentation correcte.

J'ai voulu, cependant, me rendre compte de la nature de cette eau minérale par quelques réactions et opérations de dosage, sans pourtant accorder à toutes une valeur définitive, vu les causes détériorantes signalées ci-dessus.

J'ai trouvé :

Odeur, celle propre à l'hydrogène sulfuré.
Saveur, sulfureuse, acidulée, sensiblement amère.
Densité, celle commune aux eaux potables légères.
Alcalinité, très sensible.
Sulphydrométrie, 3 degrés.
Température, 14° centigrades.

En gaz acides libres :

Gaz acide sulphydrique, traces manifestes.
 — carbonique, beaucoup; le dosage a donné 200 milligr., soit 20 centilitres de gaz acide carbonique par litre d'eau minérale.

En gaz neutres libres après l'isolement des gaz acides :

Azote; oxygène, très peu; pas de gaz inflammable.

En sels :

Sulphydrate de soude, soit sulfure de sodium, très sensible; l'eau chauffée à 40° centigrades, après l'expulsion complète des gaz, accuse encore l'acide sulphydrique combiné.

Bi-carbonate de chaux, constitue la majeure partie des sels.

— de soude et potasse, un peu.

— de magnésie, id.

Sulfates alcalins et terreux, 0.

Chlorures alcalins et terreux, traces.

Matière organique azotée (glairine), quantité notable.

Ammoniaque, traces sensibles.

(1) *Notice historique sur Menthon-les-Bains*, page 20.

Iode,
 Phosphate,
 Azotate,
 Silice, } à vérifier.

Vue à la surface du bassin, l'eau est bleuâtre, effet dû à une séparation de soufre de sa combinaison naturelle au contact de l'air. On y aperçoit un pétilllement continu de gaz carbonique qui s'en échappe, et de grosses bulles intermittentes de gaz azoté (4). Les conduits du trop plein s'obstruent rapidement par un dépôt de glairine et d'algues hydrominérales.

En résumé, Menthon-les-Bains doit être classé dans les sources minérales *sulfureuses, sulphydriques, sulphydratées et alcalines*. Le faible degré sulphydrométrique de cette eau peut s'expliquer par son captage évidemment imparfait. Une particularité qu'elle ne partage pas avec les eaux sulfureuses *froides* de la région sous-alpine de la Savoie, soit des deux départements savoisiens, est dans sa richesse en acide carbonique libre. Ce fait remarquable est-il dû, ici, à un mélange d'une eau spécialement alcaline gazeuse avec une autre simplement sulfureuse, ou est-il connexe? En d'autres termes, y a-t-il confusion de deux sources différentes ou simultanéité de formation des éléments qui les minéralisent? Je ne saurais émettre, à cet égard, une opinion préfixe. Toutefois, rien ne répugne à admettre la connexité de la formation des éléments *sulphydrique et carbonique* dans l'eau de Menthon. Le fait suivant semblerait le démontrer. La présence de l'acide carbonique dans les eaux sulfureuses est donnée par les auteurs hydrologues comme une cause de décomposition des sulphydrates alcalins. Le fait est vrai en le déduisant d'une réaction opérée dans le verre du laboratoire; mais la nature présente beaucoup d'autres faits rebelles à cette déduction. Il y a, en effet, dans l'eau de Menthon dix fois plus d'acide carbonique qu'il n'en faut pour en chasser tout le soufre à l'état de gaz sulphydrique et cependant une certaine quantité de sulphydrate y est maintenue intégralement.

Les résultats trouvés aujourd'hui sont à peu près les mêmes que ceux que j'ai obtenus sur des échantillons de la même eau qui m'avaient été adressés, en avril 1858, par la municipalité de Talloires, sous la désignation d'*Eau de Talloires-Berthollet*, pour la nouvelle collection des eaux minérales de la Savoie envoyée par la Société médicale de Chambéry à l'Exposition nationale de Turin. La minéralisation totale en salin fixe desséché à 110 degrés centigrades, principalement formée de carbonates, avait donné à la pesée 0,375 pour 1,000 grammes d'eau, quantité qu'il faut doubler en considérant la condition naturelle du salin carbonaté à l'état de *bi-carbonate*. J'y avais trouvé 4° 0/0 de sulfuration et reconnu la présence de l'iode appréciée seulement par *traces*. Cette simple minéralisation, trouvée il y a huit ans, reconnue aujourd'hui meilleure, la recommande à l'attention médicale. La dose très notable de gaz carbonique libre qu'elle contient donne un intérêt particulier à cette eau minérale. Elle doit être bien supportée par l'estomac, même le plus débile. La légende de la plupart des affections combattues efficacement par cette eau minérale et qu'a donnée Voysin s'explique, et je n'y verrai pas la raison d'un sentiment opposant; sans doute, cette eau minérale n'a pas le caractère élevé de valeur que possède l'eau de Challes, mais elle a un cachet à elle propre, comme toutes celles inférieures à ce type de richesse sulfureuse et qui ne doivent pas être dédaignées. La Providence a prodigué les eaux minérales dans des terrains divers et avec des caractères particuliers qui participent de leur nature variée, comme elle a établi des climats différents avec leurs produits spéciaux et dont chacun se trouve bien. Partout la variété et avec elle les équiva-

(4) Le gardien de la source m'a assuré avoir remarqué l'inflammabilité du gaz qui s'en échappe par intermittence. Mes expériences, à cet égard, ont été négatives. Si le fait a été remarqué, ce sera lorsque le fond du bassin était encore vaseux.

lences, les compensations, qui font l'harmonie vitale du monde!

Deux produits du sol ont le sort d'exercer à l'infini la *grécomanie* de la subtilité : ce sont les eaux minérales et les vins. Qui ne sait les disputes interminables auxquelles donnent lieu, tantôt dans les aréopages, tantôt dans les agapes, les questions de préférence, de préséance de leurs dieux respectifs, soutenues par les *hydrophiles* et les *œno-philés*? Le plus vrai, c'est qu'il ne sort rien de résolu de ces disputes et que cela amuse le dieu paterne de Béranger qui se plaint cependant *d'avoir fait les mortels si petits*.

Une question à démêler plus pratiquement, c'est de savoir si les Romains ont utilisé dans leur magnifique établissement balnéaire de Menthon des eaux minérales naturellement chaudes ou chauffées artificiellement. Dans une étude précédente (Mémoires sur la collection des eaux minérales de la Savoie, 1855-1858), d'après les faits archéologiques qui intéressent les deux sources minérales des environs d'Annecy (Bromines et Menthon-Talloires), et d'après des notes erronées qui m'avaient été transmises sur leur température (18° centigrades au lieu de 44°), j'avais trop présumé en leur faveur en leur attribuant une origine thermique, condition qu'elles auraient perdue par un mélange accidentel d'eau étrangère. J'avais écrit :

« En tenant compte du fait archéologique de la présence, à Bromines, de restes de thermes romains, on est porté à présumer que les eaux sulfureuses de cette localité dont la température actuelle n'est que de 18° centigrades, ont dû avoir anciennement une thermalité supérieure. Les Romains n'utilisaient guère que les sources thermales, témoins les travaux balnéaires qu'ils ont laissés auprès de toutes les eaux chaudes des Alpes, des Vosges, des Pyrénées, des provinces Rhénanes, et dont la société moderne a recueilli la succession.

« Les eaux de Bromines n'ont, du reste, qu'une faible minéralisation, soit en sels alcalino-terreux, soit en principe sulfureux. Le nom de Bromine, évidemment tiré du mot grec *Bromos* (*puanteur*), semble, au contraire, indiquer que cette source minérale avait un caractère hépatique prononcé, tout au moins plus remarquable que dans les autres eaux sulfureuses que les Romains fréquentaient en deçà des Alpes.

« Ce qui vient d'être dit des eaux de Bromine doit s'appliquer pareillement à celles de Talloires. La circonstance archéologique qui intéresse ces dernières, par l'existence de constructions balnéaires remarquables que des fouilles pratiquées récemment ont découvertes, porte à croire que ces eaux, utilisées en bains, avaient une température supérieure à celle qu'on y observe aujourd'hui. Leur minéralisation alcaline et sulfureuse est semblable à celle des eaux de Bromine. Ainsi elle ne pourra être dosée d'une manière précise que lorsque des travaux de captage auront gagné à ces eaux toutes les conditions désirables de stabilité. Peut-être alors regagneront-elles la thermalité qu'elles ont dû avoir anciennement. Il ne faut pas ignorer que la fortune des eaux minérales réside surtout dans un parfait captage.

« Talloires, si agréablement situé sur les bords du lac d'Annecy, après la restauration de ses eaux, deviendrait un lieu fréquenté (1). »

Il y a à rectifier deux points dans cet article et je le fais franchement.

1° De ce que les Romains ont porté particulièrement

(1) Extraits du mémoire de Ch. Calloud, inséré dans le catalogue des objets envoyés à l'Exposition nationale de Turin, en 1858, par les exposants de la Savoie, publié par la Chambre d'agriculture et de commerce de Chambéry, page 64-65. — Turin, imprimerie J. Favale et C^{ie}, 1858.

leur attention vers les sources minérales chaudes, il ne s'en suit pas qu'ils n'aient pas utilisé de même les sources minérales froides qui étaient à portée de leurs campements ou d'un centre de population. On sait que leur amour de l'hygiène les portaient à se faire des thermes artificiels, témoins les magnifiques thermes construits, sous les Césars, à Rome, à Pompéi, etc. Ainsi, les constructions balnéaires de Bromine, de Menthon-Talloires et ailleurs (Petit-Bornand, Saint-André près Rumilly), qui attestent leur ancienne utilisation, n'impliquent pas conséquemment l'origine thermique des sources minérales de ces localités.

2° Le nom de Bromine, bien que tiré évidemment de *bromos*, *fétide*, ne doit pas non plus figurer comme preuve d'une supériorité de sulfuration que la source minérale de ce nom aurait eue, à l'origine, sur ses semblables. Une note scientifique que j'ai découverte depuis la communication de mes mémoires sur la collection des eaux minérales de la Savoie, m'engage à rectifier cette appréciation. Un savant, M. Landerer, qui a habité l'Orient et a donné des notes sur les eaux minérales de la Grèce et de la Thessalie, rapporte quelque part (1) que les sources sulfureuses froides de ces contrées sont désignées exclusivement *Bromaneri*. La source sulfureuse froide de Bromine aurait été simplement, du temps des Romains, de la classe des *bromaneri*, et la qualification haletuelle de la source sera, depuis, restée à la localité comme les noms de Bagnes, Bagnères, Baguel, Bath, etc., Acqui, Aigues, Aix, Ax, Dax, etc., sont restés à ces stations thermales d'après l'utilisation qu'on y faisait de leurs eaux chaudes. Les Romains, surtout les Romains bien élevés, lettrés, parlaient aussi bien le grec que le latin, même dans la période gallo-romaine à laquelle se rapportent tous leurs établissements hydro-minéraux en deçà des Alpes. Il leur a plu de donner un nom grec à une source minérale du pays des Allobroges, comme à une belle source chaude du pays des Aduens qui a gardé le joli nom d'une des divinités humides de la Grèce, Nérès.

On comprendra que je ne persiste pas, après la nouvelle vérification de l'eau de Menthon que je viens de faire, cette fois, sur place, de croire à une condition thermique qu'elle aurait eue anciennement. Non, la source sulfureuse de Menthon-Talloires a été simplement une *bromaneri*, à ranger dans les *theiocènes* et non dans les *theiothermes*. La quantité de son débit, non limitée sans doute à celle d'aujourd'hui, mais accrue d'autres affluents de la même eau minérale jaillissant du versant ouest-nord de la montagne de Chère, avait engagé les Romains, occupants de Bultas, à créer leur bel établissement balnéaire de Menthon dont il reste de grands vestiges. On y chauffait l'eau, à moins que les piscines, non pourvues de couvertures, ne reçussent directement les rayons solaires pour les approprier simplement à des bains d'été. Si l'on découvre, après le déblaiement des piscines, des indices de fourneaux ou de calorifères, il sera évident qu'on y chauffait les eaux. Rien ne le démontre aujourd'hui.

L'appropriation future de la source de Menthon-Talloires devra-t-elle se faire spécialement par un établissement balnéaire? Sa condition chimique semble s'y opposer. En chauffant l'eau on en dégage forcément l'élément gazeux, au moins en grande partie. Il est vrai qu'en la chauffant par un courant de vapeur d'eau qui en élève la température tout juste pour le bain, la perte des gaz utiles serait moindre. C'est l'unique moyen de la *thermaliser* sans une modification notable. Son appropriation spéciale me paraît, au contraire, toute tracée pour une buvette et l'inhalation. Elle a toutes les bonnes conditions pour une boisson hydro-minérale, légère, bien passante et sapide. Le gaz acide carbonique libre et les bi-carbo-

(1) *Journal de pharmacie et de chimie*, tome XVIII, 1850.

nates terreux et alcalins qui y accompagnent heureusement l'élément sulfureux, donnent la raison de son excellente appropriation à une buvette.

L'association de l'acide carbonique et du gaz acide sulfhydrique la rendra de même précieuse pour une salle d'inhalation où on saura ménager des effluves constants d'air au point d'échappement de l'eau minérale. Le volume de la source de Menthon, que des fouilles nouvelles grossiront sans doute, permettra d'y établir un établissement inhalatoire très confortable. Ainsi, on ne se bornera pas à y faire, comme ailleurs, une salle unique d'inhalation qui offre l'inconvénient d'une aggrégation de divers invalides dont l'organe respiratoire est atteint du 1^{er} au 3^e degré, mais bien plusieurs salles ou cabinets dits de *famille*, où se grouperont à l'aise et sans mélange les malades et les valétudinaires.

Menthon pourra donner ainsi l'exemple d'une bonne réforme dans l'ordonnance d'un établissement inhalatoire. D'autre part, au lieu de la coque de zinc contre laquelle va se briser le jet d'eau minérale pour tomber en pluie dans le bassin collecteur, on emploiera une coque non métallique ou en fonte émaillée. Le bassin collecteur, de même, sera construit sans présenter aucune surface métallique en contact avec l'eau. Cette remarque est déduite de la nature de l'eau minérale sulfureuse qui est appauvrie au contact d'un métal *désulfurant*. CH. CALLOUD.

DE L'IRRIGATION EN SAVOIE

Invité à la séance tenue le 17 août dernier par l'Académie de Savoie, pour la réception de MM. Albert Costa de Beauregard et Charles Calloud, je ne crois pas usurper les droits d'une société amie en livrant à la *Revue savoisienne* quelques détails sur cette séance. Les noms dont elle s'est principalement occupée appartiennent à la Savoie entière : les matières traitées sont d'un intérêt général : le souvenir de M. Fabien Calloud, notre regretté concitoyen, y fut spécialement évoqué : toutes ces circonstances créent donc un droit de cité qui fera excuser mon indiscretion.

M. Calloud a traité la question des *irrigations*, et quelques mots feront, dans un instant, connaître le but de son travail. La réponse faite par M. le comte Greyffé fut remarquable par l'élégance, la justesse, la netteté, la concision et la bienveillance affectueuse qui saluèrent, il y a quelques mois, à l'Académie, la bienvenue de M. l'abbé Ducis.

M. Albert Costa, dont le discours vient d'être reproduit par la presse, a recherché le caractère des arts durant les diverses périodes de la civilisation et il a démontré qu'ils ont fleuri particulièrement sous l'inspiration des croyances religieuses. L'école réaliste refusant de chercher la vie dans la pensée chrétienne ne compte presque pas de productions réellement belles : ses constructions restent lourdes, massives et dépourvues d'élégance. Passant ensuite en revue les nombreux éléments que la Savoie possède pour la formation d'un musée départemental dont l'initiative, due à son père, de regrettée mémoire, a réuni les votes favorables du Conseil général et de l'Académie, le marquis Costa a rappelé les remarquables collections que l'élan donné par le congrès scientifique de 1863 avait si heureusement et si rapidement groupées dans les salles du palais de justice.

M. le docteur Guillard, dans sa réponse à l'honorable récipiendaire, s'est empressé de lui exprimer le bon-

heur que l'Académie ressentait d'admettre dans son sein le digne fils de l'homme éclairé et généreux dont la Savoie pleurera longtemps la perte. Il a félicité l'Académie de compter dans ses rangs un jeune homme que son entraînement vers les arts, et notamment ses talents pour la statuaire, désignent à la bienveillance du premier corps savant de la Savoie.

Successivement et après un rapport sur le concours de poésie, l'Académie n'a pas cru devoir décerner de prix ; mais parmi les dix pièces présentées, elle en a signalé trois : l'une, due à la plume de M^{me} Didier, femme du sous-préfet d'Albertville, a mérité une mention très honorable accompagnée d'une médaille de 200 fr. Ce morceau retrace avec bonheur et une grande délicatesse de sentiment les sollicitudes d'une mère penchée sur le berceau de son fils. Deux autres poésies, signées par M. Jacqueminier, de Viry, ont aussi obtenu une mention très honorable.

Enfin, M. Boileux, conseiller à la Cour impériale, a donné lecture d'une étude sur la marche de la civilisation en France. Examinant l'influence très sensible que le luxe somptueux des femmes exerce sur le développement de la civilisation, M. Boileux a défendu la thèse que M. Dupin a vigoureusement combattue. Loin de blâmer le luxe chez la femme et de le considérer comme un acheminement à la démoralisation, l'orateur croit y trouver un élément fécond et actif pour l'élévation des sentiments et pour entretenir la dignité personnelle. A son avis, le luxe n'est pas ce que l'on doit combattre ; mais il faut lutter seulement contre la tendance des jeunes gens de notre époque à s'isoler de la société des femmes : dans celle-ci plus que partout ailleurs, nos fils s'inspireraient de cette élégance des manières qui entraîne à sa suite la délicatesse et l'élévation des sentiments.

Au milieu de ces travaux divers, je reviendrai sur celui de M. Calloud. Les témoignages de sympathie qu'il a fait naître attestent que les questions traitées offrent non seulement de l'intérêt, mais encore une utilité sérieuse pour notre pays. Le point de vue scientifique m'a paru nouveau. Les conséquences pratiques en sont faciles à déduire ; elles rectifieront peut-être et éclaireront certainement les idées de nos agronomes. A ce titre, ce travail mérite de prendre date et place dans la *Revue savoisienne*.

Déjà M. Calloud avait traité, dans plusieurs mémoires, de l'amendement des terres, de la fixation de l'ammoniaque si précieuse aux engrais et de la balance à maintenir entre les principes producteurs du fonds et ceux enlevés par la culture. Aujourd'hui, il s'est occupé de l'irrigation. Si l'eau ne fonctionne pas comme les engrais, elle en est le véhicule ; elle les rend actifs d'inertes qu'ils étaient auparavant : elle crée la circulation du capital représenté par les engrais. La masse des eaux répandues sur le globe terrestre atteste l'importance que leur assigna le créateur. Là est la clef du mystère qui nous voile l'admirable mécanisme de la végétation. Sous ses diverses formes, l'élément liquide garde, conduit et distribue la chaleur de préférence à tous les autres corps. C'est par l'eau que, dans tous les climats, se fait l'économie de la chaleur nécessaire à la plante ; et c'est sur cette propriété de l'eau à conserver et ménager la chaleur nécessaire à la vitalité des végétaux que repose toute l'intelligence de l'irrigation.

Sous la zone torride, les jours brillants, inondés de lumière, où l'air est saturé d'eau gazéifiée, sont suivis par des nuits sereines qui ramènent les rosées et la fraîcheur en abondance. Dans les zones froides, la neige, le givre amendent le sol par toutes les condensations des engrais qu'ils entraînent avec eux et auxquelles les chaleurs éthiopiennes viennent ensuite apporter des forces d'assimilation. L'Egypte partage ainsi avec la Russie une fécondité merveilleuse pour les céréales; cette fécondité est due à la riche provision d'azote sous la forme de nitrate d'ammoniaque dont les recherches de la chimie moderne ont démontré la présence dans tous les météores aqueux.

L'importance de l'eau, comme médiateur de la végétation, a été reconnue de tout temps. Les immenses travaux hydrauliques dont fut dotée l'Egypte témoignent que cette vérité fut connue et appréciée par les siècles les plus anciens. Babylone devait aux nombreux canaux dérivés de l'Euphrate les productions suffisant à son immense population, grossie encore pour un temps des 70,000 captifs Hébreux. Dans l'Inde, nous retrouvons cette admirable diffusion des eaux courantes. La Chine, multipliant les ressources de cette nature, a même réussi à créer les jardins flottants. Les Arabes n'ont-ils pas lassé partout, et surtout en Espagne, des monuments splendides de leur science hydraulique? La Maurienne conserve aussi quelques restes de canaux d'arrosage remontant, on le croit, à l'invasion sarrasine. Ce rapide coup-d'œil rétrospectif sur les irrigations par les peuples anciens nous fournit déjà une précieuse leçon touchant l'aménagement des eaux au profit de l'agriculture: mais dans nos zones tempérées, plus heureuses que celles avec lesquelles le génie moderne s'efforce de rivaliser, principalement dans les déserts de Sahara, objet de gigantesques travaux, il n'est pas même besoin de créer, il suffit d'aider la nature.

Il serait le cas d'examiner ici les travaux d'irrigation essayés dans nos vallées alpines. Ils sont, reconnaissons-le, très restreints en présence de nos eaux abondantes et des terres disposées en pentes. La culture en céréales domine trop; elle facilite l'avalement des terres qui, par suite des labours fréquents, sont trop facilement pénétrées par les eaux pluviales, et se laissent facilement aussi dépouiller par elles, soit des engrais que l'homme apporte, soit des principes minéralisateurs naturels. La prairie ne retiendrait-elle pas le sol en même temps quelle donnerait un rendement en fourrages? Ainsi les terres pentueuses principalement devraient être affectées au régime des prairies; et pourtant telle n'est pas leur affectation la plus fréquente.

L'essai le plus important ne s'est donc pas produit sur nos collines. Son théâtre est le bassin de Chambéry; malheureusement le nivellement des terres y laisse à désirer. Le *sat prata bibere* de Virgile y est imparfait: aussi en résulte-t-il une humidité exubérante qui laisse se reproduire des herbes palustres.

Il importe ici de relever une erreur trop accréditée et funeste: ces eaux, répète-t-on, sont *mauvaises*. Préjugé. Toutes les eaux, sauf des exceptions extraordinaires prises dans certaines sources minérales trop chargées de sels, sont propices à l'irrigation. J'ai vu, dit M. Calloud, des eaux, en Maurienne et en Taren-

taise, chargées jusqu'à deux millièmes de sulfate de chaux et d'autres très peu minéralisées produire de magnifiques fourrages, comme les simples eaux bicarbonatées terreuses de la basse Savoie.

Notre Savoie, pauvre en irrigation au point de vue de l'art, est riche sous le rapport du colmatage. La vallée inférieure de l'Arc, la vallée moyenne de l'Isère, ont déjà recouvré près de 300 hectares, foyers d'émanations insalubres avant les travaux qui les couvrent aujourd'hui de remarquables produits. Révérend Sébastien Brunier, puis successivement Paulin Brunier (pharmacien) furent les plus actifs pionniers dans cette voie. Le premier commença ses essais vers 1780; le second, de 1808 à 1820, a converti près de 70 hectares de terrains vagues en terres de rendement le plus productif. Il épuisa sa vie et sa fortune dans ses courageux et persistants efforts dont d'autres étaient appelés à recueillir le fruit.

L'expérience a parlé, cela devrait suffire; toutefois, la science et le raisonnement viennent appuyer le système et par suite démontrer que son application peut et doit être généralisée.

Le principe de l'irrigation comme science repose sur deux faits capitaux. D'une part, et indépendamment de son action sur l'économie organique des plantes, *l'eau fait fonction de médiateur constant de la somme de chaleur nécessaire à la vitalité de la plante.*

En effet, l'eau lente à s'échauffer et lente à se refroidir forme le corps le plus apte à conserver la chaleur; elle est le médiateur de la température nécessaire à la végétation. Une couche d'eau courante représente un duvet de plume sur l'oiseau. Elle emprisonne la chaleur dans son foyer vital et fait obstacle à la soustraction du calorique par le rayonnement.

Le sol, au contraire, composé d'éléments minéraux, s'échauffe rapidement au soleil, comme il perd avec rapidité par le rayonnement le calorique acquis. De là, une exagération en chaud et en froid, un brusque changement de température, toutes circonstances préjudiciables à la vitalité de la plante.

Si l'homme de science reconnaît sans peine la justesse de ces considérations, l'homme des champs ne peut se refuser à l'admettre lorsqu'il voit, au milieu des rudes hivers, le ruisseau conserver son cours et protéger l'herbe qui, grâce à lui, continue à verdoyer et à grandir même lorsque ses alentours sont couverts de neige et de glace. Le froid extérieur, assez puissant pour congeler l'eau stagnante, est presque sans influence sur l'eau courante. Ne recevant plus de chaleur de l'air, l'eau la porte dans son sein et la répand autour de la plante qui en a besoin pour végéter. Cette eau, pour ainsi parler, fait fonction de serre chaude.

La nature elle-même nous révèle ici les ressources si puissantes de l'irrigation, surtout dans nos contrées riches en eaux courantes, ressources dont la Lombardie et le Piémont tirent un si merveilleux parti par la formation des *marcites*.

D'autre part, *l'eau est le véhicule des agents substantiels propres à l'alimentation de la plante.* Parmi les substances fertilisantes naturelles, nous en signalerons une, élément fondamental des végétaux: le gaz acide carbonique, cette source du carbone immobilisé dans une proportion si considérable que, desséchée à 100 degrés centigrades, l'eau en contient 50 pour cent.

A l'époque de la production de ces immenses végétations qui forment aujourd'hui nos combustibles fossiles, l'acide carbonique saturait l'atmosphère. Absorbé peu à peu par la masse des végétaux, il a permis à l'air de prendre un équilibre propre à la vie animale. Les expériences de de Saussure, Thénard, Brunner et Bous-singault fixent la proportion atmosphérique de ce gaz à 5 litres pour 10,000 litres. Malgré cette pauvreté relative, Liébig trouve dans l'atmosphère de notre planète une provision d'acide carbonique capable de fournir à la flore actuelle 1,500 billions de kil. de carbone. Cette quantité peut maintenir la végétation, mais elle ne peut, toutefois, apporter à la plante qu'une vie parcimonieusement mesurée.

Eh bien ! l'eau, sous quelque forme qu'elle se présente, est le réservoir du supplément du gaz carbonique. La masse de ce gaz, qui, aux premiers âges, saturait l'atmosphère, a passé dans les entrailles de la terre. Les eaux le recueillent dans leur route souterraine et le ramènent à la surface par voie de dissolution ; les plantes se l'assimilent avec empressement ; et ce principe apporte de nouveau la vie végétative sans déranger les conditions de l'inhalation animale. Des chiffres, posés même *au minimum*, justifieront encore cette considération. Toutes les eaux (et cela résulte de plus de deux cents expériences faites par M. Calloud sur les eaux douces des diverses altitudes de la Savoie) contiennent de l'acide carbonique, soit libre, soit combiné ; la moyenne est de 3 1/2 à 4 centilitres de ce gaz libre par litre d'eau ; en y ajoutant celui combiné des bicarbonates terreux et alcalins, on obtient une quantité supplémentaire à peu près double. Cela donne de 10 1/2 à 12 centilitres de gaz acide carbonique par litre d'eau, c'est-à-dire 240 fois la proportion contenue dans l'air.

Cet apport considérable à la plante d'aliment carbonisé sous forme d'acide carbonique, par l'intermédiaire de l'eau, n'est-il pas tout un trait de lumière dans le bénéfice promis par la pratique des irrigations ?

En résumé, ménager constamment de la chaleur aux végétaux par le moyen de l'eau qui est essentiellement conservatrice du calorique ; leur apporter par le même moyen des substances fertilisantes tant organiques qu'inorganiques et particulièrement d'élément carbonisé dont la plante est si avide : voilà les bases de la science de l'irrigation et la démonstration théorique, couronnée par la pratique, de l'importance à aménager les eaux.

En mettant en relief la valeur des prairies comme source de prospérité et de richesse, M. Calloud rappelle le peuple hébreux qui disait au Pharaon : *Nos pastores sumus nos et patres nostri*. Quelques années plus tard, ce même peuple comptait sept millions d'habitants ; il entretenait cinq cent mille soldats ; et néanmoins pour prospérer ainsi il n'avait qu'un territoire mesurant 70 lieues de long sur 40 de large, à peu près le double de celui formé par l'ancien duché de Savoie.

Dans ce trop rapide résumé du travail de M. Charles Calloud, nous avons dû passer sous silence les nombreux et intéressants détails qu'il énumère sur la température des eaux de fontaines et de rivières dans nos vallées, ainsi que sur l'établissement et la production des *marcites* ; notre pensée principale a été de mettre en lumière les deux principes qui, éclairant la

pratique par les leçons de la science, démontrent que toute irrigation est profitable et pourquoi elle l'est nécessairement.

C'est là, nous le croyons, une idée neuve, exposée avec lucidité, démontrée par des considérations scientifiques et justifiée par des faits que la nature elle-même déroule sous nos yeux.

Heureux l'homme de science qui sait faire converger ces efforts vers le développement normal des richesses du sol de sa patrie ! Heureux celui qui indique à ses concitoyens une voie qui, tout en leur permettant d'arriver à la prospérité, les fixe au sol dont elle leur révèle les trésors.

A. DESPINE.

BIBLIOGRAPHIE

Sous le titre de : *Saint François de Sales, ses rapports avec le diocèse de Tarentaise*, M. le chanoine Million vient de faire paraître une brochure riche de détails inédits sur le grand saint, sur sainte de Chantal, sur Charles-Auguste de Sales et sur la famille de Villette-Chevron. Comme toutes celles qu'ont inspirées nos grandes fêtes d'avril dernier, cette étude devra être consultée par ceux qui entreprendront d'écrire à nouveau l'histoire de cette illustration de l'Eglise et des lettres. L'auteur a dédié son travail à l'*Académie de la val d'Isère*, société scientifique et littéraire qui a pris naissance le jour de la fête de saint François de Sales, et, par un sentiment patriotique et religieux, s'est constituée sous son patronage. Je suis heureux que les deux articles sur saint François, Mgr Germonio et le président Favre, insérés en mai et juin derniers dans la *Revue*, aient fourni les premiers éléments de cette étude et provoqué la publication d'un bon ouvrage. A ce titre, l'auteur voudra bien me permettre une observation relative à la page 2 de son livre, excellent d'ailleurs et plein de renseignements très précieux : c'est le président Favre qui est l'auteur des *Conjectures*, dont les premiers livres seulement ont été dédiés à Mgr Germonio.

M. Million nous promet encore la publication d'une correspondance inédite entre quelques personnages qui font l'objet de sa première brochure ; nous lui souhaitons la bienvenue.

C.-A. DUCIS.

LA FIN DE LA JOURNÉE

AU PEINTRE JULES BRETON

Le jour décline et meurt au loin dans les vallées,
Les dernières lueurs du couchant empourpré
S'épanchent sur le front des faneuses halées
Qui songent au repos et vont quitter le pré.

Tandis que s'élevait en notes incertaines
Le refrain des faucheurs là bas sur les coteaux,
Au babil des pinsons, au doux bruit des fontaines,
Elles ont amassé le foin sous les râteaux.

Le ciel versait le feu dans l'air et sur la plaine,
Nul souffle n'agitait la feuille des buissons ;
Mais narguant le soleil et riant de la peine,
Plus d'une fit redire à l'écho ses chansons.

A cette heure les foin sont alignés en meules
Et leur saine senteur s'exhale au vent du soir,
Les faucheurs sont partis, les femmes restent seules,
La fatigue un instant les invite à s'asseoir.

La mère au profil pur allaite un enfant rose;
Dans l'herbe à son côté la fillette s'endort,
Sa tête avec langueur sur son coude se pose,
Et sur sa joue en fleur il tombe un reflet d'or.

Toi, debout, le regard fixé sur la campagne,
Belle fille aux bras nus que dora le soleil,
A quoi penses-tu, près de ta brune compagne
Dont l'œil aussi se plonge à l'horizon vermeil?

As-tu donc aperçu là-bas au pied du saule
Quelque garçon bronzé par le rayon du soir,
Qui marche fièrement, la faux sur son épaule,
Ou qui mène en sifflant les bœufs à l'abreuvoir?

Ou peut-être entends-tu, du fond de la prairie,
Venir à ton oreille un accent bien connu....
Que vois-tu dans le vague? Où va ta rêverie?
Dans quel lointain se perd ton regard ingénu?...

J'aime, en ces prés sereins, ta beauté sans culture,
Ta robuste élégance ignorante du fard.
— Mais, faneuses, laissez s'endormir la nature,
Partez! — L'azur du ciel a pris un ton blafard.

Dans l'air et sur les eaux s'étend un calme austère,
Le silence descend des branchages épais,
On sent dans l'ombre Dieu qui veille sur la terre,
Et le cœur librement respire amour et paix!

ACH. MILLIEN.

UNE IDYLLE BRETONNE (1)

A YAN'DARGENT

C'est le matin. La plaine est toute ensoleillée;
Les odorantes fleurs ont parfumé les airs,
Et les petits oiseaux parcourant la vallée,
Font retentir l'écho de leurs joyeux concerts.

Une jeune bretonne à la mine éveillée
Fait paître ses troupeaux au milieu des prés verts,
Tandis qu'un jeune pâtre à travers la feuillée
La contemple, agité de sentiments divers.

Sur un petit étang, dont l'onde au loin ruisselle,
Un enfant, d'un sabot a fait une nacelle,
Et suit de son esquif les bords capricieux;

Quelques bœufs, mugissant, au loin peuplent la scène,
Et, tandis que Bertha se mire à la fontaine,
Le gars, plus avisé, se mire dans ses yeux.

PAUL THOUZERY.

(1) *Une Idylle bretonne*, tableau de Yan'Dargent, salon de 1865.

BULLETIN

Notre compatriote Claude Genoux, l'auteur des *Mémoires d'un enfant de la Savoie* (1), vient de publier un nouveau volume intitulé *La Légende de Savoie*. Sous la forme anecdotique, Genoux s'est livré, dans cet ouvrage, à une étude intéressante du pays de Savoie avant l'avènement de la Maison de ce nom; c'est de l'histoire mise à la portée de tout le monde, et à ce titre nous croyons pouvoir recommander la lecture de ce travail où la fiction et la réalité sont alliées avec habileté et de manière à exciter le plus vif intérêt.

M. Lecoy de La Marche, ancien archiviste à Annecy et actuellement aux archives de l'Empire, a publié l'analyse complète du *Mystère de saint Bernard* dont une partie a paru dans la *Revue savoissienne*. Cette petite étude, que M. Lecoy a intitulée *Une œuvre dramatique au moyen-âge, saint Bernard de Menthon d'après un mystère inédit* (2), est faite avec beaucoup de soin et se recommande par l'exactitude des développements historiques qu'y a joints l'auteur.

Henri-Guillaume Ernst, cet artiste célèbre que l'Europe entière a applaudi, vient de mourir à Nice, après une longue et douloureuse maladie.

Le poète russe Mikailof, le traducteur d'Henri Heine et l'auteur de belles études sur l'émancipation des femmes, vient de mourir dans un bain russe, où il avait été envoyé pour cause politique.

M. Victor Hugo corrige en ce moment, à Bruxelles, les épreuves d'un volume de poésie : les *Chansons des rues et des bois*, dont la publication est impatiemment attendue.

Cet ouvrage paraîtra simultanément à Paris et à Bruxelles en deux éditions.

M. Buloz, notre compatriote, a obtenu quelques extraits de ce volume qui seront publiés dans la prochaine livraison de la *Revue des Deux-Mondes*.

Bruxelles vient d'inaugurer la statue de M. Verhaegen, le défunt grand-maître de l'ordre maçonnique en Belgique, le fondateur de l'Université libre.

Cette statue de bronze est une des œuvres les plus remarquables du sculpteur Guillaume Geefs, qui a très heureusement vaincu la difficulté que le costume bourgeois de notre temps présente au ciseau de l'artiste.

Les journaux américains parlent d'un nouvel anesthésique. Le *nitrous oxide* (gaz nitreux?) a été employé dernièrement par le docteur Carnochan, de New-York, comme anesthésique pour l'amputation d'un sein cancéreux. En alternant l'inhalation du gaz avec l'inspiration de l'air atmosphérique, l'opérée fut tenue dans un sommeil tranquille et une complète insensibilité pendant seize minutes qu'a duré l'opération. 40 gallons de gaz ont été employés. Pas une contraction musculaire ne s'est manifestée pendant l'anesthésie; la respiration était facile et naturelle; le poul est resté plein et fort. Il n'y eut pas de nausées, et, à son réveil, l'opérée paraissait aussi bien disposée qu'en sortant d'un sommeil naturel.

Il est question, dans le monde littéraire suédois, d'un nouveau drame tiré de l'histoire de la Suède : *Ster Sture jem*, qui sera représenté dans le courant de ce mois et dont l'auteur serait le prince Oscar.

Le capitaine Hall a écrit des régions arctiques, à la date du mois de décembre 1864, que, d'après des informations de ses indigènes, il avait tout lieu de croire qu'il y avait encore trois survivants de l'expédition de Franklin, et que parmi eux se trouvait Crozier, qui avait remplacé Franklin à sa mort.

(1) Paris, Dentu, éditeur.

(2) Paris, E. de Soye, place du Panthéon, 2.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — Amphion, Abondance, Jules César et le Léman, par M. C.-A. Ducis. — Recherches sur les poésies en dialecte savoyard (suite), par M. A. Despine. — Un jubilé philologique en Allemagne, par M. Jules Philippe. — Nernier, document publié par M. C.-A. Ducis. — Bulletin.

AMPHION, ABONDANCE, JULES CÉSAR & LE LÉMAN

(Voir les deux n^{os} précédents)

La question de l'origine d'Amphion peut se présenter encore sous une autre face que celle que j'ai examinée dans le précédent article.

Les religieux du Mont-Joux possédaient une chapelle érigée en l'honneur du fondateur de leurs hospices, dans une localité près d'Evian, qui porte dans les chartes du xiii^e au xvii^e siècle le nom d'*Ancion*, *On-cion* et *Anfion* (1). Cette chapelle, détruite en 1825, était sur les bords du lac à quelques cents mètres du village actuel d'Amphion, situé lui-même au bas de la colline de Publier (2). Il est possible qu'Ancion et Amphion aient été deux localités distinctes, puisque les deux noms se rencontrent quelquefois simultanément dans le même acte. Mais, dans l'hypothèse de leur identité, quelle aurait été l'orthographe primitive? Dans le dialecte local on aspire souvent le *c* radical en *f*; je prends, entre autres, le nom du cerisier, parce que le pays en est riche : on le prononce *freysi*. C'est ainsi que la rivière qui reçoit l'écoulement du lac d'Annecy s'écrivait autrefois *Cier* et aujourd'hui *Fier* (3).

D'après ce principe, l'orthographe *Ancion* serait antérieure à celle d'*Anfion*, qui reproduirait plutôt la prononciation locale. *Amphion* exprimerait mieux encore la légère aspiration qui affecte cette syllabe.

Ce fait une fois établi, on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre *Ancion* et *Accion*. De même que les mots grecs *aggelos*, *agkura*, *aggareia*, etc., se prononcent *anguelos*, *ankoura*, *angaria* (4), et que cette prononciation a été la base de l'orthographe latine *angelus*, *ancora*, *angaria*, etc.; ainsi *akkion*, en grec, puisque Festus a compilé les géographes grecs, a pu se prononcer *ankion* et s'écrire en

latin *ancion*. L'émission de l'*a* initial devant la répétition d'une consonne gutturale entraîne une nasalité dont l'euphonisme absorbe la première des lettres doublées. Cette transformation est dans les lois de la nature, et elle établit presque une succession généalogique entre l'*Accion* de Festus Avienus, qui écrivait au v^e siècle, et l'*Ancion* du moyen-âge.

Dans le dialecte local, ce nom signifie un ruisseau; le sens est complètement justifié par les deux ruisseaux près desquels se trouvaient la chapelle de saint Bernard et les moulins. *Accion*, on l'a vu, signifie également un cours ou une étendue d'eau. Mais, pour avoir laissé son nom au lac formé par le Rhône, *Accion* ou *Ancion* a dû représenter l'importance d'une ville, comme Lausanne ou Genève, dont le lac a successivement porté les noms. Les Genevois se gardent bien de l'appeler autrement que le lac de Genève. Mais, à l'époque romaine, c'est Lausanne qui partageait l'honneur de cette appellation. La Table dite Théodosienne mentionne le *lacus Losanets*, et la station romaine *Lacum Losone*. L'itinéraire d'Antonin porte *Lacu Lausonio* ou *lausimo*; les mesures placent cette station entre Lausanne et le Flon. Il n'est pas impossible qu'une autre ville du nom d'*Accion* ait eu le même honneur à une autre époque, peut-être celle de la splendeur des Acitavones, avec lesquels elle paraît avoir eu une parenté étymologique, et dont le village d'Ancion rappellerait le souvenir, comme le petit village de Centron, en Tarentaise, rappelle les *Ceutrones*. Il n'est pas non plus invraisemblable que le lac ait reçu dans le même temps des appellations différentes, selon la nationalité des riverains. Strabon l'appelle *Palamena*; César et Plinie, *Lemanus*; Ptolémée, *Limenin*; les itinéraires, *Losane* ou *La.ionius*; Festus Avienus, *Accion*, mais en l'attribuant aux géographes grecs; elle est donc ancienne.

Il est à remarquer que les villes qui ont donné plus tard leur nom au lac Léman avaient déjà reçu le leur de son voisinage. Dans Lausanne, nous trouvons *law*, *laus*, signifiant lac, et *on* ou *an*, rivière; *Gen.iva*, *gen*, *cen*, tête, *avon*, eau; *Accion*, amas d'eau et rivière. L'embouchure ou le confluent des cours d'eau a souvent déterminé l'emplacement et le nom des villes anciennes.

Festus Avienus n'a-t-il pas pu dire le lac *Accion* au même titre que la carte de Peutinger écrit le lac *Lausonien*? Les débordements de la Dranse n'auraient-ils

(1) Archives départementales.

(2) Note prise au presbytère de Publier.

(3) Archives départementales.

(4) Je parle de la prononciation des Grecs et non point de celle adoptée dans les écoles françaises.

point détruit une antique cité bâtie sur ses bords et dont les villages d'Ancion ont perpétué la trace ? Et la ville d'*Aquianum*, Evian, reproduisant une idée analogue sous un nom plus moderne, n'aurait-elle pas succédé à *Accis* ou *Accion* comme centre de cette partie du Chablais ? Je dis sous un nom plus moderne : *Accis* ou *Accion* se rapprocherait étymologiquement des nombreuses villes d'*Aix* (*achs* ou *ax*, eau) que les itinéraires romains ou les inscriptions ont traduites par *aquæ* ou *aquis*, tandis qu'Evian, traduit au moyen âge par *avianum* ou *aquianum*, tient déjà de nos dialectes actuels (*eva*, eau) comme Yvoire, autrefois Evoire, *aquarium*.

Les invasions du v^e siècle n'auraient-elles point mis fin à l'Amphion des moulins, près de Lyaud, dont les antiquités nous révèlent l'importance romaine ? Festus Avienus, qui écrivait à la même époque, aurait été le dernier témoin de l'orthographe primitive d'*Accion*.

Outre l'occupation momentanée des Goths qui, au rapport de saint François de Sales, auraient détruit *Bautas*, les guerres des Burgondes et des Francs ont dû laisser bien des ruines dans le pays. On a découvert près du château d'Alleman, dans la commune de Lugin, un monument assez intéressant et relatif à la lutte de ces deux peuples au vi^e siècle. Malheureusement, il a montré la route de l'étranger aux trépieds du Lyaud, et l'on ne saurait trop déplorer ce dépouillement historique de notre pays. Le *fac simile* qu'en a rapporté M. le conservateur du Musée d'Annecy peut se lire ainsi : *In hoc tomolo requiescit bonæ memoriæ Brovaccus qui vixit annis xiii et menses iii et transiit die v kalend. septembris Mavurtio viro clarissimo consule. Sub unico consule Brandobrici redemptionem a Domino Gundomaro rege acceperunt.* Cette inscription contient deux parties, le titre sépulcral et un fait historique. La date en est de l'an 527, où Vettius Agarius Basilius Mavortius fut seul consul en Occident. Le corps des Brandobrices reçut-il la liberté ou la solde de Gondomar II, roi des Burgondes, après la bataille de *Viruntia*, où avait succombé Clodomir, roi des Francs ? C'est ce que le texte de l'inscription n'articule pas clairement. Mais, ce qu'il y a d'évident, c'est que le théâtre de cette guerre s'étendit jusque dans les environs d'Evian (4).

A l'extrémité de la campagne de M. de Blonay, contre le plateau de Machilly, s'élève un tertre que l'on croit être un *tumulus*. Aucune fouille n'est venue révéler à quelle époque et à quelle race il appartient.

Encore une fois, je n'affirme rien sur les deux hypothèses que j'ai exposées relativement à l'origine d'Amphion ou d'Ancion. Je crains même que leur contradiction ne fasse naître le scepticisme archéologique. Telle n'a pas été mon intention. J'ai voulu ouvrir le champ aux investigations et apporter quelques éléments pour un travail qui demande à être complété : c'est un dilemme dans lequel il nous manque un terme pour formuler la mineure. Sachons, avant de porter un jugement, attendre la découverte de la clef de l'énigme.

Les Romains, maîtres de toute l'Italie, voulurent en garder les limites naturelles et mettre leurs légions à cheval sur les Alpes. Aussi les peuplades qui en occupaient les hauts plateaux et les versants du nord et

de l'ouest furent-elles incorporées longtemps aux provinces d'Italie. Tels étaient les Vibères (Brig), les Séduois (Sion), les Vêragres (Martigny), les Nantuates (Saint-Maurice) dans le Vallais, les Ceutrons (Tarentaise, Beaufort et haut Faucigny), les Graiocèles et les Médulles, dans la Maurienne, etc. (1).

A la formation de la première province romaine en deçà des Alpes (partie occidentale de la Provence, du Dauphiné et de la Savoie), le Rhône servit quelque temps de limite politique à l'Italie. Aussi les itinéraires les plus anciens ont-ils conservé la mesure des distances en milles romains jusqu'à ce fleuve, au-delà duquel seulement commençaient les lieues gauloises. Ammien Marcellin et l'itinéraire d'Antonin le rappellent formellement à la convergence des routes des Alpes à Lyon (2) ; la comparaison des distances et des chiffres odométriques le prouve également ailleurs (3). C'est ainsi que nos cartes itinéraires de l'Europe reproduisent aujourd'hui pour chaque Etat les mesures qui y sont en usage.

Une chose essentielle à remarquer est que la guerre ayant été la première cause de l'extension de l'empire romain, les routes ont été tracées sur les pas des légions. La stratégie a primé l'administration.

Le passage de Jules César par les Alpes, lors de sa campagne contre les Helvètes, est bien déterminé depuis la découverte des vases antiques aux *Eaux apollinaires* (4), sur lesquels a été reproduit l'itinéraire de Rome à Gadès, connu déjà dans l'itinéraire d'Antonin.

La station d'*Ocellum*, près de laquelle César a battu les Ceutrons, les Graiocèles et les Caturiges alliés (5), a conservé le même nom dans l'itinéraire des vases trouvés près du lac Sabbatinus, et se trouve à la Chiusa, entre Suse et Turin. Et, si dans l'itinéraire d'Antonin et la Table théodosienne cette station prend le nom de *Fines* avec les mêmes distances respectives, c'est que, d'après César, elle terminait la province cisalpine, et, d'après Strabon, le royaume de Cottius appuyé sur les Alpes. Ces quatre témoignages complètent ici une notion géographique.

Le nom de *Clusæ* s'employait déjà aux viii^e et ix^e siècles ; c'est aussi vers ces Cluses (Chiusa) que Pepin et Charlemagne ont repoussé les Lombards (6).

De Suse, César alla à Briançon, suivit le cours de la Romanche, puis du Drac jusqu'à Grenoble, et de là par Vienne à Lyon, en longeant les Voconces, les Allobroges et les Ségusiaves. On voit encore sur cette ligne plusieurs vestiges de la voie que les Romains y ont tracée, entre autres, une entaille appelée *Porte romaine*, au-dessus de la Rivoire, et une autre, au-dessous du Mont-de-Lans, entre le bourg d'Oisans et la Grave (7).

De Genève, Jules César a dû chercher une direction

(1) Strabon, *Geogr.*, IV. Plin., *Hist. nat.*, III, XI, XXXIV. Ptolémée, III.

(2) Ammien Marcellin, XV, 41.

(3) *Mémoire sur les voies romaines de la Savoie*, 43.

(4) *Les trois itinéraires des AQUE APOLLINAIRES*, par Alfred Jacobs.

(5) César, *Comment.*, I, 10.

(6) *Congrès de Chambéry*, 527.

(7) A. Macé, *Mémoire sur la géographie du Dauphiné et de la Savoie*. Nous sommes loin d'adopter toutes les autres conclusions de l'auteur.

(4) *Congrès de Chambéry*, 558.

plus courte pour revenir vers la haute Italie. Le cours du haut Rhône avait été exploré par Scipion, qui, dit-on, a laissé son nom au *Mons Scipionis*, dont on a fait *Sempione* et Simplon.

L'Alpe pennine était connue. Toutefois, même après la soumission des Helvètes, l'accès dans le Vallais était encore dangereux : la petite campagne de Galba en est une preuve (1). Comment aborder à *Penon Lucos*, au bout du lac, où le courant du Rhône et les remparts de la nature venaient en aide à l'indépendance de la patrie ? Car cette station fermait la vallée entre Roche et Chessel, en face de Porte-de-Saix. Il me semble que pour avoir raison des indigènes il fallait les surprendre chez eux avec l'avantage de la position.

La ligne de Vacheresse et d'Abondance, allant tomber sur Monthey chez les Nantuates, pouvait répondre à cette nécessité stratégique. C'est la direction que Galba aurait suivie. Les vestiges qu'on y a trouvés rendent cette opinion très probable.

On m'objectera peut-être que ce pays devait être inhabité, couvert de forêts. Les noms de Vacheresse, d'Abondance, de Richebourg, semblent tout d'abord ne rappeler que la richesse agricole introduite dans cette vallée par les religieux qui l'ont en partie défrichée. Mais les travaux de défrichements et d'extension de culture ont dû se prolonger bien des années avant que la transformation du pays pût justifier l'épithète d'Abondance. Le séjour de saint Colomban, entre les années 610 et 612, n'a pu suffire à obtenir ce résultat. Il ne conste pas que ses disciples y soient restés, lors de l'occupation du pays par Théodoric, roi des Ostrogoths, pendant la lutte de Thierry et de Théodobert, rois des Francs. Néanmoins, les travaux ont pu être continués par les religieux envoyés d'Agaune, puisque cette abbaye en émancipa le prieur, Herluin de Cervent ou Salvant, en 1108.

Toutefois, le sceau de la nouvelle abbaye, le nécrologe du monastère publié par Cibrario dans les *Monumenta historica patriæ*, III^e vol., les plus anciennes chartes relatives à cette maison, que possèdent les archives départementales, en présentent le nom orthographié de manière à faire douter de son origine latine : *Habudantia*, *ecclesia Habundantina*, *conventus*, *ordo Habundantinus*.

Or, la langue latine n'est pas aussi prodigue de la lettre *H* initiale. On la trouve dans quelques noms propres, motivée par une aspiration exotique : *Hannibal*, *Hadrianus* viennent tous les deux d'Afrique.

Dans le dialecte gaélique, *habodan* signifie demeure d'été ; *ty*, maison. *Habodanty* ne pouvait se traduire en latin que par *Habodantia*. Mais après les transformations opérées par la langue latine sous l'Empire et continuées par l'Eglise, la langue celtique était devenue étrangère aux écrivains du moyen âge, qui ont pu facilement confondre ce nom avec le mot latin *abundantia*, qui a une toute autre origine, *ab undare*, inonder. *Habodanty* ne serait pas le seul nom celtique de cette vallée. *Chwen* ou *chevn* signifient dos, séparation, colline. Chevenoz forme en effet un angle avancé entre les bassins de Bernex et de Vacheresse.

Les noms de localités sont les meilleurs témoins des races qui ont colonisé les premières un pays. Les mo-

numents religieux sont aussi un indice remarquable. Or, le culte druidique semble y avoir laissé également un souvenir. Entre Abondance et La Chapelle, appelée autrefois Les Frasses, on rencontre un cône tronqué, de deux mètres de hauteur, à quatre faces, détaché d'une roche assez inclinée et relevé verticalement comme un menhir. On lit ces caractères sur le massif qui lui sert de piédestal : XIXI 7 ++

L'immense paroi de montagne qui s'élève derrière est percée de plusieurs grottes, d'où s'échappent des cascades en temps de pluie. Cette gorge sauvage porte une empreinte fatidique. Devant ce bloc, mais à un niveau inférieur, il y avait une chapelle en l'honneur de sainte Anne, qui a été détruite sur la fin du XVI^e siècle. Longtemps après cette démolition, La Chapelle et Abondance ont choisi cet endroit pour leur limite, lors de leur séparation en deux communes (1). Ce choix me semble assez significatif sur l'antiquité du monument. Deux autres peulvans sont devenus aussi des limites de communes, l'un entre Annecy-le-Vieux et Veyrier, l'autre entre Aiguoblette et Lépin (Savoie). Une pierre branlante se trouve également entre Tignes et Champagny (Savoie).

Au moment où j'achève ces lignes, j'ai l'agréable surprise de recevoir une communication de M. le comte d'Héricourt sur un *tumulus* qui se trouve près de Neuvécelle, et conséquemment dans le territoire que je présume avoir été habité par les Allobroges ou les Acitavones.

Espérons que cet archéologue distingué, qui utilise ses loisirs à de savantes investigations sur les sites enchanteurs de la rive française du lac, voudra bien continuer à nous les révéler dans les articles si intéressants que publie le *Léman*. C.-A. Ducis.

RECHERCHES SUR LES POÉSIES EN DIALECTE SAVOYARD

(Suite.)

Les œuvres du chanoine Gazel ont déjà reçu, par la presse, une publicité assez grande pour que nous ne devions pas les reproduire ici. Du reste, le fond de ces poésies n'offre rien de remarquable. Je citerai donc seulement deux ou trois strophes.

D'ai mo quatre vein doze ans,
Mai vo ne saria creyre
Combien d'ai fai de bon san
Dey qui n'ia plu de guerre,
E que noz sein shoeur d'avey
Totafai noutron vrai rey :
Qué vive, qué vive, qué vive.

No zatre vïoeu no zamein
Raconta le zistouaire
Que dey noutron joueine tein
No zein dien la mémouaire ;
Tojoeur en parlein du rey
On najoutav' atre fey :
Qué vive, etc.

Ces quelques vers forment une excellente entrée en matière : ce bon vieillard, aimant à conter les histoires de sa jeunesse, est aussi vrai que bien senti : au milieu de circonstances politiques qui paraissent vouloir ré-

(1) César, *Comment.*, III, 1.

(1) Je dois l'observation de ce monument à M. l'abbé Dufour, vicaire d'Abondance.

veiller tout un ancien ordre de choses, on comprend qu'une tête blanchie sous ce même ordre se laisse aller à en exalter les souvenirs. L'orthographe adoptée par M. Gazel se rapproche beaucoup de celle usitée pour la langue française. Aussi la lecture de *D'ai mo quatre vein doze ans* est-elle très facile. Cependant, une faute assez grave se fait remarquer dans la deuxième strophe : *No zatre vïeu no zamein*. A notre avis, on eût dû écrire : *Noz atre vïeu noz amein*; la lettre *z* a été évidemment mal placée par l'auteur, car elle appartient au pronom; en la réunissant au mot qui le suit, on crée une expression qui, isolée, resterait intelligible : l'emploi de ce mode d'orthographe n'était, d'ailleurs, point nécessaire pour rendre plus sensible l'accent ou la prononciation du patois.

Par un avis, publié en même temps que la chanson, M. Gazel a pris soin d'expliquer les motifs de son travail : « Il est notoire, dit-il, que dans presque toutes ou du moins la plupart des villes de Savoie, le nombre des partisans des nouveautés révolutionnaires a été incomparablement moindre que celui de ceux qui ont invariablement conservé un sincère attachement à l'héritier de leurs anciens souverains. Il est incontestable que l'immense majorité des habitants des campagnes, qui forment plus des trois quarts et demi de la population du duché, sont restés constamment et inviolablement dévoués aux intérêts de l'antique famille de leur prince légitime. On a donc lieu de croire qu'ils aimeront entendre et chanter en leur langage ordinaire une chanson qui, exprimant avec naïveté les sentiments de religion et de loyauté dont ils n'ont cessé d'être animés, ne peut que nourrir en eux ces mêmes sentiments et les faire passer à la génération future. Elle est divisée en trois parties, dont la première a pour objet le passé, la seconde le présent; la troisième énonce des vœux sur l'avenir.

« Le patois savoyard change de nuances presque à chaque lieue. Cependant, si l'on excepte quelques petits cantons de la haute Tarentaise et de la haute Maurienne, tous les habitants de la Savoie s'entendent facilement d'une extrémité du pays à l'autre, non seulement entre eux, mais encore avec leurs voisins des pays étrangers, du Valais, pays de Vaud, Dauphiné, Bresse, etc. Dans l'impossibilité d'imprimer un savoyard usité dans tout le duché, on a choisi celui qui ressemble le plus au patois qu'on parle dans les voisinages de Chambéry et même d'Annecy et de Rumilly. »

Ces quelques citations nous ont paru nécessaires, soit pour mettre en garde contre la pureté du dialecte employé dans cette poésie, soit pour consacrer plus pleinement son caractère historique.

En attribuant à M. Gazel *No na-vein zu dey gran tein*, j'ai suivi l'opinion commune que sembleraient même confirmer des notes écrites de la main de cet ecclésiastique. Cependant, un doute sérieux s'élève en présence de la singulière orthographe observée dans cette pièce et dont nous ne retrouverons un second exemple que dans les essais de M. Ducroz, de Sixt.

No na-vein zu dey gran tein
Na se bon-na no-vé-la
Ke ce-la kes-ta ma-tein
On na ba-llia ein véla
Le vau de grou pe-zan d'or...
No zein nou-tron rey Victor
Ké vi-ve, ké vi-ve, ké vi-ve.

I fau vey le brave jein
Kom-mi fon tau gran fé-ta
Kom ma-vou-ai l'air bien con-tein
I lé-von tau la té-ta,
Pe kri-a to-ta-fai for
Vi-ve nou-tron rey Victor
Ké vi-ve, etc.

Dans cette chanson, plus encore que dans la précédente, nous rencontrons des mots qui se chevauchent et rendent la traduction plus difficile pour le lecteur que pour l'auditeur. L'emploi fréquent de la lettre *k* produit aussi un effet singulier, et, toutefois sans l'approuver à cause de la bizarrerie qu'il entraîne, je dois reconnaître qu'il s'harmonise très bien avec l'essence d'un patois où toutes les lettres doivent se prononcer et se faire sentir.

Les deux chants dont je viens de parler étaient rythmés sur celui plus ancien de *Liaudo vu-to te levá*; je ne crois pas que ce dernier ait été imprimé : écrit à Bonneville, il fêtait aussi la venue des princes de Savoie; et les noms rappelés dans quelques-uns de ses quinze couplets permettent de lui assigner une date précise, antérieure à l'occupation française de 1792. En dehors de cette origine déjà un peu ancienne, nous ne trouvons rien de particulier à signaler.

Liaudo vu-to te levá :
Assa-to pa la novéla,
Que le rey est arrevá
A la bonna vela :
Faut y alla trey pé hauta,
Pe toz ensemblo ly creya
Que vive, que vive, que vive.

Hier en-nay le chatelan
Veniva à gran pressa,
E noz a det : mes enfans,
Deman après la messa,
Voz iré copa de boet
Pe faire un biau foua de joet
Su mole, su mole, su mole.

A cho genti que porterin no
Dite vi, mon pouro pare?
De l'y porterai mon bélet,
Et me l'agnet de mon frare
Onna seilletta de laffé
Avoé de bon bourro frais
De mole, de mole, de mole.

Té bin fou, mon pourro Dian
Quand te no parle d'insé
Ne sa-te pas que celés gens
Vivont comme de princes...
Y no fodré de pedrix;
N'en sa-te point quaque nid
A prendre, à prendre, à prendre. Etc.

Deux autres chansons patoises, publiées sous le nom d'*Etrennes savoyardes*, se rattachent aussi à 1815. Je ne saurais en désigner l'auteur, mais je crois pouvoir les attribuer à la vallée de Thônes, puisque, d'une part, on a choisi l'air : *Thouno vaut mais que tot cen*, et que, d'autre part, un couplet donne un souvenir à la généreuse mais imprudente et malheureuse insurrection de Thônes. L'auteur s'est plu à réunir tous les griefs que nos campagnes imputaient au gouvernement déchu, et il se montre convaincu que l'avenir sera meilleur. Dans ses boutades, le chanteur rustique n'a pas cherché un esprit délicat, mais il reproduit avec assez de vérité les sentiments du paysan et sa manière de les exprimer.

Compare, as-tendu dire
Qu'on nous rend à n'tron bon sire?
Ouai, maïon, on y dit bin;
Liaude y d'zive c'ti matin;
Allin compare, convins-en (*bis*)
Y en était bin astout temps.

Y en a que d'ron le contraïro,
Y an peur de n'y gagny guéro;
Y amant la blanche color,
Pe ruinna le laboror;
Allin, compare, convins-en (*bis*)
Lous blus ne font pas com'cen.

Avouai totes lous centimes,
Nous payins mais que lous dîmes;
C'ti maître Finard Barrot
Vut la terra et lous terrots;
Allins, compare, convins-en (*bis*)
Lous blus ne font pas com'cen.

Mattre Grippe avouai sa plomma;
Des bins prend tota l'écomma;
Quant é nous a m'dia tot vifs
Es morts é fa encor payi.
Allins, compare, convins-en (*bis*)
Lous blus ne font pas com'cen.

L'auteur continue sur le même ton durant seize couplets. La seconde pièce renferme onze strophes, dont je me bornerai à citer les suivantes :

De fouas de joie
Y ara dien totes les paroches,
De fouas de joie
Que doreront tota la nuit;
Dapouai Montmeillant a Menoge
On varra sur totes les roches
De fouas de joie.

De vodri bin
Etre près de n'tra bonna renna
De vodri
L'y envoi deman matin
Pe la Jaq'linna o bin l'Helenna
De bourro fré pe son etrenna,
De vodri bin.

Un cot'lion blu
Le mettre avouai una cocarda
Un cot'lion blu
Que de ne l'y ai jamais viu.
Quand nous danserins sus la vuarde
Fas faire as'bin pe la Collarda
Un cot'lion blu.

On remarquera certainement dans ces deux chansons un rapide envahissement du français sur le patois, et puis l'introduction beaucoup plus fréquente de l'élision dans les mots.

Ce n'est pas sur le sol de la Savoie seulement que se produisit un élan patriotique inspiré par les espérances de la Restauration : les jeunes gens que leurs études avaient appelés à Paris s'y associèrent; et j'ai précisément sous la main le récit d'une petite fête organisée par la jeunesse savoisiennne, et dans laquelle se retrouve un chant patois dû à la plume de M. Aimé Burdet, d'Annecy.

On m'excusera de reproduire, presque en entier, ce document, puisqu'il offre un intérêt historique. « Il s'agira donc d'une fête de famille, car, depuis que les présomptions s'accumulent pour la régénération de la Savoie, les bons Savoyards sentent se resserrer les liens qui les unissaient déjà et qui servaient à les distinguer en tous lieux. Les jeunes Savoyards, en apprenant les circonstances de la journée du 10 avril

à Chambéry, désirèrent qu'un banquet fraternel prouvât leur unité de vœux et leur adhésion aux sentiments manifestés par les commissions centrales et subsidiaires. Le jour en fut fixé au 1^{er} mai..... Quant à Burdet, les couplets qu'il avait presque improvisés ont mérité les honneurs du *bis* et, sur la motion d'un membre, ont été mis à l'ordre du jour. Je vais les copier : tu me passeras les fautes d'orthographe ; la grammaire savoyarde n'a pas encore eu son Restaud et son Dommargue. »

Air : *Escouta d'Janneta*.

Ah ! la bella fêta
Que no réuni !
Ah ! la bella fêta ;
Chantins, les amis.
Car avoé la França
Nos étions roeinâ...
Et que le rey sardo
E bin arréva.

Air : *Liaudo vu-te*.

Les Francès vinront d'abôr,
Pe cassa noutre cloché :
Se ne fusse venu pe for
N'y aré pas gran reproche.
Mais le savati fut seigneur
Et l'on dezive : serviteur
La peige, la peige, la peige.

Air : *La Parnetta*.

Poé Bonaparte arréva
Et dit : Fassi moda
Tos los infans tant qui en ara.
Los préfets l'y réponde :
Jamais e n'en manquera,
Prenyé, prenyé c'q'vo plaira.

Même air.

Los pourros infans modont ;
E n'en revin jamais
In se battin pe le Francès :
Bintou et pare et mare
Pleuron tos leus infans,
Morts par ley, de frai, de fan...

Air : *Nous étions trois siroulettes*.

Les tristes sirolettes
Pleuront à bord du Thieu
Delaichas è solettes
Pensin ès amoëreux. (*bis*).

Même air.

In modein e leu chantavon :
Bintou nos revindrins,
E les feille repetavon :
Bintou nos les r'varins.

Même air.

Tos modon avoé la França,
Pa ion n'é revenu
Après dix ans d'spérança
E los crayont perdus.

Air : *Liaude*.

Mais le senat, assembla
A Paris la gran vella,
Bonaparte a détrôna.
Ah ! la bonna novella !
Los Francès en sont contins ;
Los Savoyards, ass'bin,
En risont, en risont, en risont.

Oh ! lon fa béni partot
Blus drapeaux et cocardes,
Et l'on espéra bin tot
Recevai le rey sarde.
Allemin tos notrou cruaisu,
Mettin los botollies a cu :
A beire, à beire, à beire.

Nos sin iore una nachon :
 Nos n'arins plé la guerra ;
 Pas mais de conscripchon,
 De contributions guère.
 Et tos los droits réunis,
 Que roennavont le pays
 U diablo, u diablo, u diablo !

Air : *La Parnetta*

Dai fai la chansonnetta
 De l'ai feita in patuai
 Pe mieu fard honneu a n'tron rey.
 A Paris de l'ai chantaiye
 Devant tos mos amis
 Los Savoyards, lou bons pays.

Se de l'ai ma composaiye
 Y é que de n'ai pas chu
 Exprima ce que d'ai volu.
 Or, en quittant la France
 Nos apprendrin le patuai
 In chantin : vive le rey !

« Les couplets doivent perdre beaucoup à la lecture. Ici ils avaient électrisé toutes les têtes. On sortit deux à deux de chez Doyen en criant : Vive le roi de Sardaigne ! vive Louis XVIII ! et une foule de dames, de cavaliers se rallièrent à notre cri et escortèrent la bande joyeuse jusqu'au palais. Louis XVIII arrive demain à Paris. »

(Sera continué.)

A. DESPINE.

UN JUBILÉ PHILOLOGIQUE EN ALLEMAGNE

Il n'est pas de contrée au monde où les sciences soient plus en honneur qu'en Allemagne ; elles y ont des temples célèbres, où, avec empressement, chacun vient déposer le tribut de son dévouement et de son travail ; les associations scientifiques abondent dans ce pays heureux, le savoir y jouit du privilège d'être respecté et considéré par les plus humbles comme par les plus grands. La science, en Allemagne, s'est élevée au rang d'une religion qui peut avoir, il est vrai, ses adeptes exaltés, mais qui répand, en définitive, le bien-être intellectuel dans toutes les masses et combat avec avantage les maladies de l'esprit qui sont si nombreuses chez nous.

Dans l'année 1866, une fête toute nouvelle viendra grossir le nombre des solennités scientifiques auxquelles le peuple germanique prend un si grand plaisir ; nous voulons parler d'une fête philologique que des professeurs de Berlin organisent en l'honneur des découvertes si extraordinaires qui sont venues jeter un jour nouveau sur les origines des nations occidentales, et dont le point de départ a été l'étude des langues, soit la philologie comparée.

Jusqu'au commencement de ce siècle, l'origine des peuples occidentaux était restée dans l'ombre ; on n'avait pu retrouver des jalons pour se guider d'une manière sûre dans la recherche de cette partie de l'histoire, si reculée qu'elle remonte au-delà de tous les monuments écrits ; la tradition et quelques caractères généraux très vagues formaient seuls la base des principes de l'ethnographie européenne. Au commencement de ce siècle, un savant de Francfort, M. Franz Bopp, fut amené, par l'étude approfondie des langues orientales, à éclaircir ce point ténébreux, et c'est surtout en son honneur que se prépare la fête scientifique de Berlin.

Mais pour mieux faire sentir toute l'importance de cette solennité, qu'il nous soit permis de reproduire les passages suivants d'un article remarquable par sa clarté, publié à ce sujet par M. Paul Glaize, l'un des écrivains les plus sérieux de la presse lyonnaise :

« Au mois de mai de 1866, il y aura juste cinquante ans que Franz Bopp faisait paraître à Francfort son premier travail, dans lequel on trouve en germe l'œuvre de toute sa vie et où est déjà parfaitement tracé le cadre que devait s'efforcer de remplir durant tout un demi siècle la science philologique.

« Le sanscrit venait en quelque sorte d'être découvert. Schlegel avait indiqué plutôt que démontré les rapports frappants qui unissent la plus antique langue de l'Inde avec nos langues occidentales. Dans son *Système des conjugaisons* (Conjugation system), Bopp entreprit la première comparaison vraiment scientifique entre la grammaire du sanscrit et celle du persan, du latin, du grec, de l'allemand. Il montra que les formes grammaticales de ces éléments en apparence si distincts, comme leurs sources lexicographiques, étaient au fond et d'une manière générale absolument semblables. Il fut plus tard amené à faire rentrer le zend, le lithuanien, les langues slaves, le gothique dans le même moule, et il consacra sa vie entière à la démonstration aussi laborieuse qu'éclatante de cette grande vérité. La notion exacte de la famille et de l'unité des langues indo-européennes et la démonstration expérimentale de leur réalité, voilà l'œuvre de Bopp. Schlegel avait, par un coup de génie, pressenti « le nouveau monde », Bopp y a abordé ; il l'a vraiment découvert.

« On est confondu devant ce prodige de patience, d'analyse et d'étude, qui est intitulé : *Grammaire comparée du sanscrit, du zend, etc.*, première et brillante expression d'une science, d'une méthode, d'une histoire nouvelle. — C'est au lendemain de la révolution de 1830 que Bopp en écrivait les premières pages. La fin en a paru, si je ne me trompe, sous le second Empire.

« M. Bopp a vécu assez de temps pour présider lui-même à cet hommage public que la science européenne va rendre à la science dont il reste le fondateur et le maître le plus auguste. Il peut assister déjà aux plus étonnantes applications de ses découvertes. Quoi de plus admirable, par exemple, que de voir l'identité d'origine des peuples indous et germaniques, telle qu'elle nous a été révélée par la philologie, servir de trait d'union à Calcutta entre les représentants les plus éclairés des études brahmaniques indigènes et leurs fiers conquérants, devenir ainsi, vis-à-vis des classes lettrées de l'Indoustan, un moyen d'assimilation et de pacification si puissant, qu'il est question de l'introduire dans les écoles indiennes ! Telle est la fécondité de la vérité scientifique, alors même qu'elle paraît revêtir les formes les plus esotériques !

« Le jubilé philologique de 1866, tout en gardant un caractère purement scientifique, s'élève ainsi à la hauteur d'une véritable manifestation démocratique dans le sens le meilleur et le plus fin du mot. C'est un noble spectacle que de voir l'intelligence humaine et le progrès de la pensée, honorés d'une manière aussi incomparable dans la personne d'un de ses laborieux représentants, dont l'humble simplicité égale d'ailleurs le génie. L'infatigable travailleur, qui a fait reculer les bornes de la science et éclairé les ténèbres du passé d'une lumière inattendue, sera fêté et glorifié comme ne le sont ni les conquérants ni les rois. »

Après ces détails intéressants sur une question aussi importante, les lecteurs de la *Revue savoissienne* jugeront sans doute que nous avons rempli notre devoir, en appelant là-dessus leur attention.

JULES PHILIPPE.

NERNIER

En reconstruisant l'église de Nernier, il y a bientôt vingt-cinq ans, on y a trouvé plusieurs tombeaux maçonnés avec un certain luxe, des débris de mosaïques, de plaques de marbre de différentes couleurs, des médailles, des fragments de statues. Malheureusement, ces objets ont été dispersés; il n'en reste plus que quelques-uns chez M. l'abbé Favre, à Nernier, et un fragment de bras encastré dans le mur de son jardin. Une trentaine de tombes en dalles de grès schisteux ont été trouvées aussi au plateau des Esserts, à peu de distance de là, mais on n'a conservé aucun objet qui en puisse faire apprécier l'origine. Je dois ces renseignements à M. Jacquier, ancien secrétaire, qui a bien voulu me communiquer une notice qu'il a trouvée sur le château de Nernier et les familles qui l'ont possédé.

C.-A. Ducis.

Extrait sur l'antiquité du château de Nernier, contenant plusieurs notes résultant des recherches faites dans les archives par M. l'intendant Pescatore.

Le château de Nernier fut vendu, le 4 février 1277, par dame Léonette de Gex (1) à Béatrix de Savoie, dame de Faucigny, fille du comte de Savoie et épouse de Guy, dauphin de Viennois.

On trouve un Pierre, fils de Guy, seigneur de Nernier, qui fit alliance, le 13 février 1410, avec Isabelle, fille de Guy de Grolée, seigneur de Papin et de Cosanus en Dauphiné, écuyer du comte de Savoie.

La seigneurie de Nernier fut partagée, en 1414, entre Marguerite de Neuvessele et Girard de Nernier. La maison de Neuvessele possédait les trois quarts de cette seigneurie; l'autre quart était possédé par Girard de Nernier, qui en fit donation, le 21 août 1427, en cas de décès sans enfant mâle, au comte Philippe de Savoie, avec tous ses droits et biens dépendant du château. Girard de Nernier étant décédé sans postérité, le comte de Savoie Philippe inféoda cette portion de seigneurie à Nicod de Menton, le 25 mars 1433, sous la condition qu'elle serait réunie au domaine en cas de décès sans enfant. Il en passa reconnaissance, le 23 février 1451, en faveur du duc Louis, et n'ayant point laissé de postérité, elle fut réunie au domaine ducal le 15 janvier 1490, ensuite des ordres du duc Charles I^{er} du 14 octobre 1489.

Les Bernois s'étant emparés d'une partie du pays, en 1536, cédèrent cette portion de seigneurie, le 25 janvier 1552, à François de Saint-Jeoire, dit d'Antioche, seigneur d'Yvoire, et à Bernard, fils de Jacques de Neuvessele, pour la somme de 8,000 florins, dont ils passèrent rente en leur faveur.

Le duc Emmanuel-Philibert étant rentré en possession, en 1564, de la portion du Chablais qu'ils avaient envahie, et le traité de Lausanne ayant déclaré que toutes les ventes et aliénations faites par les Bernois subsisteraient, ce prince céda cette rente à la commanderie du comte d'Allinges, et ensuite à celle de Saint-Jean-hors-les-Murs de Genève.

Nous avons remarqué à l'article de la seigneurie d'Yvoire que François de Saint-Jeoire, dit d'Antioche, qui avait épousé Marguerite, fille de Jean-Jacques de Vatteville, avoyer de Berne, laissa deux filles, Françoise et Bersabée-Percevannde, et un fils posthume appelé Jean-Jacques, qui institua son héritier François-Melchior de Saint-Jeoire, son cousin germain, en lui substituant ses deux sœurs en cas de décès sans enfant, ce qui arriva. Marguerite de Vatteville passa en secondes nocces avec Bernard de Neu-

vesselle, qui possédait les sept huitièmes de la seigneurie de Nernier. Elle en eut une fille décédée sans alliance et dont elle fut héritière. Marguerite de Vatteville, dame de Nernier, testa en 1574 et fit héritières ses deux filles Françoise et Bersabée-Percevannde, et par transaction du 15 novembre 1576, Bersabée-Percevannde eut la seigneurie de Nernier, et Françoise, sa sœur, celle d'Yvoire.

Bersabée-Percevannde, qui avait épousé, en 1569, Charles de Broty, et en secondes nocces Charles Fournier, décéda en 1604, et institua héritiers Urbain, Maurice, Antoine et Louis de Broty, ses fils, pour les deux tiers; et Charles et Antoine Fournier, ses enfants du second lit, pour l'autre tiers.

Charles Fournier mourut sans enfant; Antoine, son frère et successeur, laissa Jacques, qui, étant décédé sans postérité, fit héritier le seigneur de Pollinge et de Chissé. Cette seigneurie passa ensuite à la maison de Costaz. Gaspard de Costaz en acquit un sixième, le 21 octobre 1670, de Pierre Fournier, et deux autres sixièmes, le 4 mai 1671, de Melchior-Maurice de Broty. Jean-Baptiste de Costaz en acquit un autre sixième de François Broty, le 14 juillet 1685, et Barthélemy de Costaz un autre sixième des seigneurs de Charmettes, de Gerbaix et d'Allinges, héritiers fidéi-commissaires de Melchior de Lussinge, baron d'Aranthon, le 2 janvier 1717. Louis de Broty, par transaction et échange du 12 mars 1747, passée avec Marc-Antoine de Costaz, se réserva la juridiction de la terre de Nernier, quant au droit honorifique, tant seulement pour lui et ses successeurs, s'étant départi en faveur de Marc-Antoine de Costaz des droits de péage, garde, messellerie, pêche et omblière. Louis de Broty décéda en 1752 et nomma pour son héritière Louise de Malivers, mère de François-Gaspard de Broty, à la charge de restituer l'hoirie à François-Gaspard, son fils, neveu du donateur et aïeul de M. Alphonse de Broty, dit comte d'Antioche, actuellement vivant.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 9 novembre 1865.

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT.

Après le dépouillement de la correspondance, M. Ducis fait une communication sur les franchises de Cluses conservées dans les archives de cette ville. Cette collection, qui contient des titres authentiques remontant à 1310, est peut-être, d'après M. Ducis, la plus complète de ce genre qui existe en Savoie.

Le même membre entre dans quelques détails au sujet du prieuré de Chamonix et de l'ancien système de routes de la vallée de ce nom.

M. Serand, au nom de M. J. Replat, fait connaître que M. Félix Sancerotte, docteur-médecin à Charmes (Vosges), fait don du portrait de son aïeul, Pierre-Victor Saxe, pharmacien en chef de l'armée d'Italie.

La Société remercie M. Sancerotte de cet hommage de piété filiale, et du bon souvenir qu'il a gardé de notre ville: il est un peu notre concitoyen, car il a passé à Annecy une partie de sa jeunesse, et il y compte encore de nombreux amis. Pierre-Victor Saxe, son grand-père, était né à Annecy où il est mort en 1837; il avait fait les campagnes d'Allemagne et d'Italie. En 1814, il donna à Lyon et à Grenoble des cours publics de chimie. Il reprit du service pendant les Cent-Jours; après la Restauration, il fut deux fois expulsé de sa ville natale, son amour de la liberté et son patriotisme l'ayant signalé au *buon governo* comme travaillant à l'annexion de la Savoie à la France.

M. Ducis dépose, au nom de M. Joseph Thorens, notaire à Bons, un manuscrit intitulé: *Nouvelle théorie du mouvement des planètes, tant de celles qu'on appelle principales que de celles qu'on appelle satellites et des comètes, avec une Nouvelle Pratique courte et facile pour calculer avec précision leurs anomalies vraies et leurs distances à l'Astre, autour duquel, chacune d'elles se meut, pour chaque anomalie moyenne pro-*

(1) Celle dont il a été fait mention dans un problème généalogique publié au numéro de février.

posée, par la seule trigonométrie rectiligne. Le tout éclairé par des exemples et des figures, par C. Frésier, 1783.

M. Revon présente, de la part de M. Thioly, de Genève, une collection de poteries trouvées dans des grottes du Salève.

M. le Président, au nom de M. le docteur Dagand, d'Alby, présente comme membres effectifs de la Société :

MM. Lochon François, à Thonon.
Genoud François, id.
Taberlie, à Evian.
Dupraz, id.
Desprez Victor, à Saint-Julien.
Andrevettan, à La Roche.
Gavillet, à Marcellaz (Bonneville).

Ces membres sont admis à l'unanimité.

Les dons et échanges suivants sont déposés sur le bureau :

1° *Revue des Sociétés savantes* ; — 2° *Distribution des récompenses accordées aux sociétés savantes, le 22 avril 1863* ; — 3° *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 1863, 49° vol.* ; — 4° *Annales de la Société impériale d'agriculture, etc., de la Loire, 11° et 2° livraison de 1863* ; — 5° *Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles, tome VIII, bull. n° 52* ; — 6° *Saint Anselme d'Aoste, histoire de sa vie et de son temps*, par M. le chan. Croset-Mouchet ; don de l'auteur ; — 7° *Histoire de saint Guillaume d'Ivrée*, par le même ; — 8° *Jean Alarmer de Brogny*, par le même ; — 9° *Du Mariage, études catholiques*, par le même ; — 10° *Pinerolo antico e moderno*, par le même ; — 11° *Catalogue de la collection archéologique, donnée au Musée de Cagliari*, par M. le chan. Spano ; don de l'auteur ; — 12° *Promenade en Tarentaise*, par M. F. Despine, sous-préfet de Moûtiers ; don de l'auteur ; — 13° *La Bazoche, les Abbayes de la jeunesse et les Compagnies de l'Arc, etc., en Savoie*, par M. Perrin André ; don de l'auteur ; — 14° *Ascension de la Jungfrau, et Ascension du Finsteraarhorn*, par M. Thioly, de Genève ; don de l'auteur ; — 15° *Enumération des mousses nouvelles, rares et peu connues, des environs du Mont-Blanc*, par M. V. Payot ; don de l'auteur ; — 16° *Journal de la Société centrale d'agriculture de la Savoie* ; — 17° *Notice sur les Bains de vapeur en général*, par M. Ch. Carron, 1826 ; don de M. J. Replat ; — 18° *Prospectus de l'expérience aérostatique de Chambéry, 1784 (1)* ; don de M. Paclet, employé à la préfecture d'Annecy ; — 19° *Instruction sur les moyens à prendre pour écarter les causes des maladies épidémiques*, par MM. F. Despine, sous-préfet, et Gaymard, vétér. ; don des auteurs ; — 20° *Lettre de filiation à la Grande-Chartreuse du couvent des religieuses de Sainte-Claire à Genève* ; 13 mai 1479, manuscrit sur parchemin ; don de M. Perceval, conducteur des ponts et chaussées ; — 21° *Décret impérial, du 13 fructidor an XIII, portant abandon de l'évêché d'Annecy en faveur de la ville, pour y établir la Bibliothèque publique et une école d'Arts et Métiers* ; don de M. Eloï Serand ; — 22° *Copie de l'Inventaire des tableaux déposés dans l'évêché d'Annecy, dressé par le citoyen Rey, en vertu de délégation du 26 prairial an XI (133 tableaux)* ; don du même ; — 23° *L'Agricoltura, journal de la Société agraire de Milan* ; — 24° *Revue archéologique de Paris* ; — 25° *Revue du Lyonnais* ; — 26° *Journal des connaissances médicales*, de M. Caffé, de Paris ; — 27° *L'Union magnétique*, de Paris ; — 28° *Le Mont-Blanc* ; — 29° *Le Courrier de Savoie* ; — 30° *Le Léman* ; — 31° *L'Abeille du Bugey* ; — 32° *L'Abeille de Chamonix* ; — 33° *La Tribune lyrique*.

Pour copie conforme :

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

La séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts a eu lieu le 28 octobre à deux heures, au palais de l'Institut. M. Ambroise Thomas, président, a lu le rapport sur les prix décernés et les sujets de prix proposés.

Le premier prix de M. le baron de Trémont, de 2,000 fr., a été réparti entre MM. Croisy et Caillé, élèves sculpteurs de l'École des Beaux-Arts ; le second, de 1,000 fr., a été accordé à M. Justin Cadaux, compositeur, auteur de trois opéras dont l'un, les *Deux Gentilshommes*, est resté longtemps au répertoire de l'Opéra-Comique.

Le prix fondé par M. le comte de Maillé-Latour-Landry, médaille de 1,200 fr., a été partagé entre M. Rohard, architecte, et M. Goddard, peintre. Le prix Chartier a été décerné à M. Gastinel, compositeur, ancien grand-prix de Rome.

(1) Ce prospectus fut rédigé par Joseph de Maistre.

Le prix Deschaumes, composé cette année de deux médailles de 1,000 fr. chacune, a été décerné à M. Lalyué, auteur du *Prin-temps* et du *Poème de Claude*, et à M. René Clément, auteur de l'*Oncle de Sicyone*. Ces trois comédies ont été représentées à l'Odéon et au Théâtre-Français.

Le prix Lambert, médaille de 1,000 fr., est un hommage rendu à la mémoire d'un artiste regretté, M. Moreau, dont on a admiré la dernière œuvre au Salon : la statue d'*Aristophane*.

L'Académie avait choisi pour sujet du prix Achille Leclère, médaille de 1,000 fr., une *Villa princière au bord d'un lac*. Ce prix a été décerné à M. Joigny.

M. le duc de Valmy avait mis l'année dernière à la disposition de l'Académie des Beaux-Arts une somme de 1,500 francs, en la priant d'arrêter elle-même la rédaction de ce problème : l'alliance de la théorie et de la pratique dans l'architecture.

Dix mémoires ont été envoyés ; trois ont été fort remarqués, aussi a-t-il semblé juste à l'Académie d'adjoindre au prix offert par M. le duc de Valmy deux mentions honorables.

Le prix a été décerné à M. Alexandre Thomas d'Agiout.

M. Henri d'Escamps a obtenu la première mention, et M. Mesnager, la seconde.

William-Vincent Wallace, le meilleur compositeur de l'Angleterre, est mort en France, le 12 octobre, au château de Bagen (Haute-Garonne), à la suite d'une longue maladie, à l'âge de 54 ans.

Wallace est l'auteur de plusieurs opéras, entre autres de *Maritana*, de *Mathilde de Hongrie*, de *Lurline*, son chef-d'œuvre, de la *Sorcière d'Ambre* et de la *Fleur du désert*.

Comme tout Anglais, le brave compositeur était doublé d'un voyageur. Il visita la terre de Van Diemen et la Nouvelle-Zélande, où il fut sauvé d'une mort certaine par la fille d'un chef. De là, il partit pour les Indes dont il visita les principaux royaumes, celui d'Oude, le Népal, le Cachemire, Calcutta, etc., etc. Il se rendit ensuite dans l'Amérique du Sud, traversa le Chili, le Pérou, Buenos-Ayres, la Havane, le Mexique, les Etats-Unis, et le Canada, avant de rentrer dans son pays.

On nous écrit de Turin que le prince de Carignan a conduit le prince Napoléon à l'atelier du chevalier Balzico, sculpteur napolitain et un des artistes les plus distingués que compte l'Italie, pour y voir la statue monumentale que cet artiste achève en ce moment, et qui doit être élevée sur l'une des places publiques de Turin, en l'honneur du duc de Gènes.

Son Altesse impériale a témoigné à M. le chevalier Balzico sa vive satisfaction pour cette œuvre colossale et vraiment digne d'éloges.

Le duc de Gènes est représenté au moment où, tombant debout de son cheval, mortellement blessé dans la bataille, il commande vaillamment la charge, l'épée nue à la main. Ce groupe, dont les dimensions sont supérieures à celles de la statue d'Emmanuel-Philibert, est d'une exécution aussi hardie que parfaite. Les difficultés vaincues par M. Balzico, qui y travaille depuis trois ans, en font un chef-d'œuvre.

M. le Ministre de l'instruction publique a adressé aux préfets et aux recteurs d'académie des instructions pour organiser dans toutes les communes des cours d'adultes. Des conférences ont eu lieu à cet effet dans chaque arrondissement, entre les autorités départementales et universitaires et les instituteurs. Les cours seront bientôt partout en pleine activité.

M. Anatole Bartholoni vient d'ouvrir un concours et de fonder un prix de 500 fr. pour les meilleurs *Traité d'agriculture* et *Catechisme agricole* appropriés au département de la Haute-Savoie. Nous ferons connaître en substance les conditions du concours.

ERRATA. — N° d'octobre. — Pag. 79, 2° col., 20° ligne, au lieu de *sulfureux*, lisez *sulfureuse* ; 34° lig., au lieu de *chasser*, lisez *convertir* ; 47° lig., au lieu de 4 %, lisez 4 1/2 %. — Pag. 80, 2° col., 28° lig., au lieu de *Baguel*, lisez *Bagnol* ; 37° lig., au lieu de *Aduens*, lisez *Eduens*. — Pag. 82, dernière ligne, au lieu de *l'eau*, lisez *la plante*. — Page 83, 56° et 44° lig., au lieu de *carbonisé*, lisez *carboné*.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. TRÉSIO.

ON S'ABONNE

EN FRANCE

Par un bon postal à l'ordre du Directeur ;

A L'ÉTRANGER

Par un effet sur une maison d'Annecy.

La *Revue* rendra compte des ouvrages dont deux exemplaires lui auront été adressés.

REVUE SAVOISIENNE

JOURNAL PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ FLORIMONTANE D'ANNECY

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Histoire — Sciences — Arts — Industrie — Littérature

La Société laisse à chaque auteur la responsabilité entière des opinions qu'il émet.

ABONNEMENT

France. . . . 6 fr.
Italie et Suisse . 7 »

PAYABLE D'AVANCE

On ne reçoit que des abonnements annuels.

Les communications de tous genres adressées à la *Revue savoisienne* doivent être affranchies.

SOMMAIRE. — La voie romaine de Genève au Simplon, par M. C.-A. Ducis. — La chaîne des Aravis et ses vallées, par M. le D^r L. Bouvier. — Un mot encore sur Nernier, par M. C.-A. Ducis. — M. Pierre Gaud, par M. Jules Vuy. — Une lettre de Napoléon I^{er} à Berthollet, par M. le D^r L. Bouvier. — Glanures historiques, par M. Jules Vuy. — Marques de fabrique sur les poteries gallo-romaines du Musée d'Annecy, par M. L. Revon. — Chimie industrielle : Alcool et papier provenant du bois, par M. Jules Philippe. — La Montagne, poésie de M. Gindre de Nancy. — Bulletin.

LA VOIE ROMAINE DE GENÈVE AU SIMPLON

Il me semble avoir démontré suffisamment l'origine romaine du chemin de Vacheresse et la possibilité de cette ligne au temps de César.

Les dimensions de ce chemin et la rareté des souvenirs de la même époque dans cette vallée démontrent que les Romains ne lui ont pas donné dans la suite l'importance que sa découverte semblait lui promettre, et qu'ils ont ouvert une voie ailleurs.

Une communication a été établie sur toute la rive septentrionale du lac. Mais il est bon d'observer que la direction primitive de cette ligne n'était pas Genève. L'itinéraire d'Antonin donne la ligne de Milan à Mayence par l'Alpe pennine, *Octoduro* (Martigny), *Tarnade* (Saint-Maurice), *Penn-loc* (Roche), *Vivisco* (Vevey), *Viro-mago* (Oron), *Minnodunum* (Moudon), *Aventicum* (Avenches), etc. La voie de Milan à Strasbourg par les Alpes graies passait par la Tarentaise, Albertville, Annecy, et de Genève par *Colonia Equestris* (Nyons), *Lacu Lausonio* (Lausanne), *Urba* (Orbe), *Ariorica*, *Visontio* (Besançon), etc. Ces routes étaient stratégiques. Le raccordement entre Lausanne et Vevey a dû être fait par les autorités municipales dans un intérêt purement local.

La ligne la plus courte entre l'Alpe pennine et Genève est évidemment sur la rive gauche du Rhône et du lac. Elle n'a pas échappé au génie du premier Consul, lorsqu'il projetait la route du Simplon. Il est très probable que les Romains l'avaient déjà ouverte après la pacification complète des peuplades vallaisannes sous Auguste.

Les vestiges authentiques de voie romaine observés à Douvaine et à Sciez d'une part, et de l'autre à Vouvry et Porte-de-Saix sur la rive gauche du Rhône en Vallais, supposent évidemment leur jonction et leur complément sur toute la rive méridionale du lac. Car le tronçon de

Vouvry ne pouvait appartenir à la ligne de Milan à Mayence, dont j'ai parlé plus haut, et qui depuis *Tarnade* suivait la rive droite du Rhône.

Cette proposition s'appuie de plusieurs rapprochements historiques. Dans un petit coteau ombragé de châtaigniers, qui longe la route d'Evian à Lugrin avant d'atteindre le château d'Alleman, on a trouvé un sarcophage monolythe de 1^m,80 c. de longueur, de 0^m,65 c. de largeur et creusé de 0^m,50 c. Sur le couvercle en pierre, que le propriétaire a fait transporter à Lausanne, on lit une inscription de l'an 527 qui a été reproduite dans le n° précédent. Quelques années auparavant saint Sigismond, roi des Burgondes, avait provoqué la convocation d'un concile national en Vallais. Entouré d'évêques et de comtes, il avait fondé l'abbaye d'Againe. Son successeur traita avec les Brandobrices, qui ont laissé un monument historique à Lugrin. On ne conçoit guères ces rapports entre le Vallais et le Chablais sans supposer un passage fréquenté entre les deux pays. C'est probablement ensuite de la facilité de cette fréquentation que le haut Chablais et le bas Vallais ont été réunis au moyen-âge en un seul comté sous le nom de *Caput lacu*, en roman *Capolay*, *Cabolay*, d'où le nom français de Chablais.

Le prieuré de Meillerie, dont les portes et rosaces rappellent les XIII^e et XIV^e siècles, la maladrerie de Rix dans la commune de Lugrin et plusieurs autres bénéfices dépendaient des religieux du Mont-Joux ou Grand-Saint-Bernard, et devaient pouvoir communiquer avec leur centre par le Vallais.

La perte du bas Vallais par la Maison de Savoie, ensuite des guerres du XVI^e siècle, aura fait négliger cette ancienne voie.

D'une part, le choc incessant des vagues, de l'autre l'extraction des bois et des pierres ont contribué à la dégradation de cette route pendant le XVII^e siècle. Quelques riverains avaient même spéculé sur les dégâts et les obstructions pour transborder les marchandises et les voyageurs sur leurs barques. C'est du moins le reproche formulé dans deux rapports intendantsiels (1).

« Les avantages, y est-il dit, qu'a retirés autrefois la province du Chablais du commerce par le moyen de la grande route de Saint-Gingoux en Vallay, ont été perdus par le peu de soin que l'on a eu de la maintenir en état. » Aussi, sur les devis des ingénieurs Garella et

(1) Archives du département.

Ravizzoty, plusieurs réparations furent commencées de 1734 à 1736 sur la route de Thonon à Saint-Gingolph, aux lieux dits Mapas et la Tallietaz, aux ponts de Locon et de Treslouz, « pour la rendre commode à toute sorte de voiture. »

Sur les réclamations non seulement des Chablaisiens, mais encore des marchands du Valais, de la Val-d'Aoste et du Milanais, l'intendant Orengo présenta au gouvernement sarde plusieurs mémoires très motivés pour le rétablissement complet de cette route faisant suite à celle du Simplon. Après en avoir discuté les avantages aux points de vue du commerce local, des finances royales, de la stratégie, etc., il ajoute :

« Les dits voituriers sont obligés de payer des droits de péage, de pontonage et de hâles dans sept endroits différents, en passant par le dit pays de Vaud, avant que d'arriver à Genève, au lieu que dans cette province, ils n'auraient à payer que des droits de douane, une fois seulement, et souvent par transit, ce qui les retarderait beaucoup moins.... la route depuis Saint-Maurice en Valley jusques à Genève, par le pays de Vaud, est plus longue d'une journée et demy que celle qu'on établirait par cette province (1).

« Les voitures et marchandises qui viennent d'Italie par le mont St-Plon, les quelles ne passent jamais ni par le Piedmont, ni par la Savoye, prendraient leur route par celle de St-Gingolph, au lieu de passer... par le pays de Vaud, à cause de sept lieues que l'on gagnerait et parce que la route par le Chablais est beaucoup plus en plaine que celle du côté opposé, outre les différentes taxes que l'on paye dans le pays de Vaud (2). »

M. Rati Opizzzone continua à défendre cette œuvre de progrès contre les partisans du Mont-Cenis :

« Cette route anciennement établie avec une dépense extraordinaire, comme les vestiges très remarquables qui en restent encore, et que MM. les architectes Plaisance et Garella ont reconnus dernièrement par eux-mêmes, en sont des preuves assez convaincantes, est réduite aujourd'hui dans un état à n'y pouvoir pas passer ni à cheval ni à pied sans un danger évident, même en été.... Dans l'impossibilité à présent de tenir la route de nos Etas, les négociants ou exposent leurs marchandises à l'inconstance des vagues sur le lac, où il leur arrive quelquefois de faire naufrage, ou ils entreprennent la route par terre en traversant le pays de Gex, celui de Vaud et une partie de la Suisse, où ils sont écrasés par le nombre de péages, droits d'halages, soutes et autres gabelles, de façon qu'ils seraient bien heureux de passer par le Chablais, où étant à l'abri de tous dangers et exems de tous ces paiements ; ils auraient au surplus l'avantage d'une route plus courte de quatre bonnes lieues (3). »

Je laisse bien d'autres considérations du plus haut intérêt sur le commerce entre l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la France. Ces quelques passages me suffisent pour constater l'ancienneté et les vestiges remarquables de cette grande route par le témoignage des ingénieurs de l'époque et de la première autorité administrative de la province. La question des péages surtout semble être

un commentaire des plaintes que les négociants portaient déjà à Jules César. Car, de son temps, même après la soumission des Helvètes, le passage de la vallée pennine à Genève n'était pas toujours facile. C'est ce qui motiva la petite campagne de Sergius Galba : *Causa mittendi fuit quod iter per Alpes, quo magno cum periculo, magnisque portoriis mercatores ire consueverant, pateferi volebat* (1). Il revint passer l'hiver chez les Allobroges.

Si César n'avait pas toujours à se louer des Helvètes et des Vallaisans, par contre les Allobroges, qui avaient défendu 62 ans leur indépendance, s'étaient franchement rattachés à leur protecteur. Leur fidélité était à toute épreuve, même de la lutte suprême de Vercingétorix. Et comme le passage des légions était souvent l'indication d'une route future, je ne doute pas qu'on en ait ouvert une sur les rivages allobroges. L'itinéraire ne nous en est pas parvenu, non plus que celui de la voie du Simplon. Néanmoins on peut encore voir quelques vestiges qui se rattachent à la première. La seconde est également prouvée par une pierre découverte à Sion et portant *Leuga XVII*. C'est la distance de cette localité au Simplon. Elle est attribuée aux Césars Volusien et Gallus dans le III^e siècle (2).

A l'époque romaine comme dans les derniers siècles, leur suite a pu former une artère commerciale entre l'Italie et la Gaule. Le texte de Jules César suppose la première partie de cette proposition ; l'autre est évidente, d'après les rapports intendantiels.

La pierre itinéraire de Sion confirme abondamment ce fait. Car la distance marquée en lieues locales indiquait le plus souvent une route de commerce ; tandis que les routes militaires conservaient plutôt la mesure en milles romains. En outre, les distances stratégiques se mesuraient du chef-lieu de chaque cité, comme on le voit par la pierre d'Ollon, portant le XVII^e milliaire d'Octodure, et par la pierre de Saint-Saphorin, portant le XXXVII^e milliaire d'Avenches, et appartenant toutes les deux à la ligne stratégique de Milan à Mayence. Or, la pierre de Sion porte le chiffre XVII. Ce serait bien la distance en milles romains de Sion à Octodure, si le mot *leuga* ne venait pas indiquer une mesure gauloise. Mais toutes les opérations faites sur la valeur de la lieue gauloise n'aboutissent à aucun résultat. Et, comme on compte dix-sept lieues suisses du Simplon à Sion, j'en conclus que cette mesure n'a peut-être pas varié depuis l'époque romaine, et que la voie ainsi mesurée du point le plus dangereux du passage, au lieu de l'être d'un centre officiel, était bien une route commerciale, différente des deux routes militaires que j'ai mentionnées plus haut, et pouvant parfaitement aboutir à Genève par les vestiges que j'ai signalés à Vouvry, à Meillerie, à Sciez et à Douvaine.

En face des conclusions qu'amènent nécessairement les considérations précédentes sur l'importance de la rive méridionale du lac Léman, on voudra bien me permettre de rappeler la conjecture que j'ai développée ailleurs sur l'existence d'une ville centrale qui aurait donné primitivement son nom au lac d'Accion, comme Lausanne le lui donnait à l'époque romaine, comme Genève, Thonon, le Chablais (*Capolay, Penn-loc*) l'ont

(1) *Mémoire du 9 juillet 1764.*

(2) *Réponse aux objections, du 15 mars 1762.*

(3) *Mémoire en réponse, etc. ; 1^{er} avril 1776.*

(1) *De bello gall.* III, 1.

(2) Boccard, *Histoire du Vallais*, 367.

fait au moyen-âge. Le souvenir de cette ville se trouve presque perpétué par les localités d'Ancion, à côté d'eaux thermales, et d'Ancion à côté du Lyaud, où se sont faites de si précieuses découvertes.

Les trépieds portatifs, destinés à la table d'un grand ou aux sacrifices d'une armée, présentent-ils simplement l'indice d'une habitation aristocratique, détruite à l'invasion des Goths, des Burgondes ou des Francs, ou sont-ils les témoins de la défaite de quelque légion romaine, peut-être du consul Lucius Cassius, qui, poursuivi par les Tigurins jusque sur le territoire allobroge, périt, ainsi qu'un de ses lieutenants-généraux, L. Pison, avec une partie de son armée, dont le reste dut passer sous le joug (1)?

Cette ville n'aurait-elle point été détruite en cette circonstance, 107 ans avant notre ère?

Des deux villes qui l'ont remplacée, Evian paraît moins ancienne, puisque nos dialectes peuvent l'expliquer, *Eva*, eau; quant à Thonon, il se rattache à la langue tétonique, *town*, ville, et ne peut être antérieur à l'occupation burgonde, tandis que le nom d'*Accion* nous a été transmis par les anciens géographes grecs.

C.-A. DUCIS.

LA CHAÎNE DES ARAVIS & SES VALLÉES

Lettre à M. de Schœnefeld, secrétaire général de la Société Botanique de France.

Annecy, 1^{er} décembre 1865.

Mon cher ami,

Permettez-moi de vous adresser mes impressions sur une chaîne importante de nos Alpes secondaires. Elles vous rappelleront peut-être avec plaisir les bons souvenirs que vous avez rapportés de votre fameuse excursion en Dauphiné quand, le 10 août 1860, au Lautaret et au Galibier, vous rencontriez à chaque pas des plantes nouvelles. Je n'ai pas assurément la prétention de vous offrir le riche tableau de ces localités privilégiées; toutefois j'aime à croire que les parages fréquentés par Berger, Gaudin et bon nombre de botanistes genevois de nos jours sont de nature à mériter à vos yeux quelque légitime intérêt et à vous procurer encore quelque surprise. Cette végétation alpine a tant d'attraits et par les richesses inattendues qu'elle tient en réserve et par les questions qu'elle soulève, questions toujours renouvelées et jamais résolues, que l'adepte peut invariablement répéter en toute vérité au retour de chacune de ses courses : *Lassatus quidem sed non satiat*.

Des renseignements précieux puisés dans la conversation de M. l'abbé Grosset, de La Clusaz, qui pratique tous les jours ces montagnes; les communications que je dois à M. l'abbé Delavay, vicaire à Allonzier, qui en a exploré les différents points; six courses que j'ai dirigées moi-même à de longs intervalles au cœur de ces régions me fournissent l'occasion d'en fixer la végétation d'une manière assez complète.

La chaîne des Aravis forme la paroi orientale d'un réseau ou grand cercle dont la paroi occidentale est constituée par le massif de la Tournette, le Parmelan et la chaîne du Vergy, cercle dans lequel se trouve enclavée la vallée de Thônes. Elle prend son point de départ au-dessus de Marlens, à quatre kilomètres de la petite ville de Fa-

verges, s'élève brusquement en un cône gazonné de 2,427 mètres d'altitude sous le nom de *Mont-Charvin*, vulgairement *Grand-Carre*; se prolonge dans une direction parallèle à l'axe de la chaîne centrale des Alpes sous une masse informe d'une élévation moindre appelée *Étale*; s'infléchit au-dessus de La Giettaz en une vaste échancrure qui porte le nom de *Col des Aravis*, puis se relève directement sous le nom de *Balme de La Clusaz* et se continue sans interruption par une grande ligne que de nombreuses crêtes pyramidales, entre autres l'*Aiguille*, le *Grand-Cré*, la *Pointe-Percée* signalent au loin, pour aboutir au *Mont-Méry* qui vient se perdre sur les bords de l'Arve, près de Cluses. Ainsi suivie dans son cours, la chaîne des Aravis parcourt une longueur de près de 30 kilomètres et nous offre, par sa végétation, le passage des roches calcaires aux roches granitiques.

Quatre vallées d'un véritable intérêt en recouvrent le flanc occidental. La première qui se présente en allant du midi au nord est la *vallée du Bouchet de Serraval*. Vient ensuite la *vallée de Manigod*: l'une et l'autre partent de la base du Charvin.

Au niveau du col des Aravis s'étend la *vallée de La Clusaz* qui se partage en deux branches; l'une, qui part du chef-lieu de La Clusaz et aboutit au col; l'autre, qui commence au même endroit pour se terminer au hameau des Confins, au-dessous du Grand-Cré.

Entre le Grand-Cré et la Pointe-Percée apparaît la vallée du *Bouchet du Grand-Bornand* qui est adossée dos à dos à la *vallée du Reposoir*. L'une et l'autre ont leur point de jonction au col des Annes.

Ces quatre vallées forment dans leur ensemble la vallée de Thônes proprement dite. Voilà pour le point de vue orographique de la question; maintenant arrêtons-nous pour aujourd'hui sur la vallée de La Clusaz.

I

Excursion botanique dans la vallée de La Clusaz. — Ascension à Étale. — Pâturages du col des Aravis. — La croix de fer. — Visite aux confins de La Clusaz. — Lac du Laitez. — Sommités de la vallée, particularités de leur flore. — Coup d'œil sur la vallée de la Clusaz. — Ses habitants, leur industrie, leur vigueur de corps. — Mortalité.

Le 22 juillet 1862, désireux de parcourir la vallée de La Clusaz, je quittai la ville de Thônes à 4 heures du matin par un beau ciel qui me promettait la perspective d'une belle journée. Deux routes s'offraient à moi: la grande route des Villards, plus directe, et la route des sentiers de montagne, plus incertaine, plus accidentée et par cela même plus pittoresque. Je choisis cette dernière.

Mon oncle Machet, qui dirigea mes premiers pas dans la capitale et qui, après trente ans de séjour à Paris passés en majeure partie dans la direction de l'Ecole municipale Chaptal, s'est retiré dans sa ville natale, vint m'accompagner jusqu'à Glapigny et me laissa auprès d'une propriété qu'il possède en cet endroit. Le hameau de Glapigny est renommé par son *eau-de-cerises*, fournie qu'elle est par la fermentation et la distillation de la drupe. Cette fabrication s'opère sur la fin d'août et produit annuellement une somme de 4,000 fr. Le pays, par sa situation septentrionale, se prête parfaitement au développement du cerisier, qui ne recherche pas une exposition trop chaude et serait susceptible d'une culture plus étendue et surtout d'un rapport beaucoup plus fructueux.

Au-dessus de Glapigny, vient le hameau des *Pantets*. Entre ce dernier et *La Clusettaz*, j'observai sur un banc de grès *Lecidea geographica*, *Lecidea alba*, dont les larges plaques blanches contrastaient d'une manière frappante avec la belle teinte verte du premier qui n'est point, quoiqu'en aient dit quelques botanistes, l'apanage exclusif des terrains granitiques. Il s'étale, sans prédilection marquée, sur le micaschiste, sur le grès, sur le calcaire.

(1) *L. Cassius consul à Tigurinis Gallis pago Helvetiorum. qui à civitate secesserant, in finibus Allobrogum cum exercitu cassus est. Breviarium Flori, LXV. Cæsar memoria tenebat L. Cassium consulem occisum, exercitum que ejus ab Helvetiis pulsum et sub jugum missum. — De bello gall., I, 7.*

Une pente rapide et boisée me conduisit au *chalet du Planet*, tout nouvellement construit, et, après une demi-heure de marche, je pénétrai dans un magnifique bois de sapins par un sentier adouci qui me permit de reprendre haleine et d'éprouver bientôt l'influence vivifiante de l'air des montagnes. Le long du sentier se montraient en pleine floraison : *Arnica montana*, *Rhododendron ferrugineum*, *Aira cæspitosa*, *Polypodium dryopteris*, *Blechnum spicant*. Au sortir de la forêt, je vins faire une halte au *chalet des Vodesins* et, à mon grand étonnement, je ne trouvai sous l'humble toit que tristesse, désolation, *planctus et ululatus multus*. *Rachel plorans filios suos noluit consolari quia non sunt*. Deux jeunes filles avaient abandonné la garde de leur troupeau et pleuraient à chaudes larmes la perte de leur mère qui venait de succomber durant la nuit. Ne pouvant que respecter cette amère douleur, je continuai ma route me dirigeant sur le *chalet de Columban*, d'où un sentier pénible, masqué par l'*Alnus viridis*, m'ouvrit le sommet de la *montagne de Columban*.

Sept heures venaient de sonner à l'horloge des Villards. J'étais ravi. Devant moi, s'étendait un coup d'œil magnifique rehaussé par un beau soleil qui venait illuminer tout le paysage. Dans le fond du tableau, la ville de Thônes couronnée par la Tournette, la route jetée comme un ruban blanc sur les vertes prairies de la vallée; à droite, les sommets du Vergy; derrière moi, les aiguilles des Aravis, le Mont-Charvin avec sa forme en pain de sucre gazonné et enfin l'horizon borné par les neiges resplendissantes des grandes Alpes.

Sur cette sommité se dresse une énorme croix en bois de sapin de dix mètres de hauteur, recouverte, du côté de Thônes, de plaques en fer blanc qui la font remarquer de très loin lorsqu'elle est éclairée par le soleil. Chaque année, la croix de Columban voit se réunir à ses pieds, lors du 15 août, une affluence considérable partie des différents points de la vallée. En grand honneur autrefois, cette fête, comme tant d'autres usages locaux, va se perdant de jour en jour et finira par être complètement oubliée.

Peu à peu, prenant souci de la végétation de la montagne, je récoltai dans le voisinage très rapproché de la croix :

<i>Campanula linifolia</i> Lam.	<i>Agrostis alpina</i> Scop.
— <i>barbata</i> L.	<i>Festuca nigrescens</i> Lam.
<i>Genista sagittalis</i> L.	<i>Vaccinium uliginosum</i> L.
<i>Juniperus nana</i> Willd.	<i>Silene rupestris</i> L.

De là je passai auprès du *chalet de Chez-Frettaz* où j'avisai un petit sentier qui me conduisit dans la vaste plaine des *Vodesins* qui a plus de quatre kilomètres de longueur, plaine désolée, d'un triste aspect dont la monotonie était rompue de distance en distance par des tapis de *Genista* en pleine floraison. Des flaques d'eau croupie y foisonnent et menaçaient à chaque instant de compromettre la sûreté de mes pas. J'y remarquai comme dominantes les plantes que voici :

<i>Gentiana purpurea</i> L., non- dum florens.	<i>Centaurea phrygia</i> L.
<i>Hieracium prenanthoides</i> Vill.	<i>Pedicularis verticillata</i> L.
<i>Orchis nigra</i> Scop.	<i>Polygonum Bistorta</i> L.
— <i>globosa</i> L.	<i>Bartzia alpina</i> L.
<i>Aira cæspitosa</i> L., var. <i>nigrescens</i> .	<i>Plantago alpina</i> L.
	— <i>montana</i> Lam.

À l'extrémité de cette plaine, je me trouvai posté sur une éminence en face de la vallée de La Clusaz dont je pouvais saisir tous les replis et dont je n'étais plus séparé que par une affreuse déclivité couverte de hêtres, à l'ombre desquels croissait le magnifique *Calamagrostis grandiflora* Moench que je range parmi nos plus belles fleurs de montagnes. Je pris mon parti en brave et opérai ma des-

cente tant bien que mal. Après maints circuits, j'arrivai à La Clusaz sur les dix heures, plus satisfait du pays que je venais de parcourir que de la récolte opérée. Je ne devais pas tarder à me dédommager amplement. J'entrai à l'hôtel Gallay où je fus heureux de retrouver mon attirail de campagne qui avait pris la grande route et qui m'avait devancé d'une bonne heure. Je connaissais cet établissement de longue date. En toute saison, on est sûr d'y trouver une table très confortable à laquelle on fait toujours honneur avec la meilleure grâce après six heures de marche. C'était mon cas et, de plus, mes dispositions étaient excellentes.

À mon arrivée, la maîtresse de la maison accourut. Elle me salua, me questionna en vieille connaissance; enfin, elle m'introduisit dans le gîte qu'elle m'avait préparé. J'avais une bonne chambre en plein midi et un lit en bon état : c'est plus qu'il n'en fallait pour la circonstance. Voulant faire l'ascension d'Étale le lendemain, mon premier soin fut de chercher un guide. M^{me} Gallay m'indiqua un chasseur de chamois, Jean-Marie Pollet. Prévenu aussitôt, il arriva et se chargea de me conduire sur la montagne qu'il connaissait à merveille.

Après avoir organisé les préparatifs du voyage, je confiai les provisions de bouche à Pollet et à deux heures du matin, par un beau clair de lune, eut lieu notre départ de La Clusaz. Nous prîmes notre direction du côté de Manigod. Pendant plus de trois heures, nous eûmes à gravir des pentes rapides tantôt herbeuses, tantôt rocaillieuses, toujours pénibles, qui nous obligeaient à des haltes fréquentes dont je profitai pour glaner quelques-unes des plantes suivantes :

<i>Aster alpinus</i> L.	<i>Leontodon pyrenaicus</i> Gouan.
<i>Erigeron uniflorus</i> L.	<i>Luzula spicata</i> Dc.
<i>Thymus alpinus</i> L.	<i>Gnaphalium carpaticum</i> Wahl.
<i>Gentiana bavarica</i> L.	<i>Helianthemum grandiflorum</i> Dc.
— <i>nivalis</i> L.	— <i>orlandicum</i> Wahl.
<i>Potentilla grandiflora</i> L.	var. <i>hirtum</i> .
<i>Thesium alpinum</i> L.	

Toujours montant, nous pénétrâmes dans un vaste cirque de débris de rochers entassés pêle-mêle dont le fond était recouvert d'une neige durcie qui ne gardait point l'empreinte de nos pas. Jamais endroit plus triste, plus désolé; on aurait pu se croire un instant au milieu des ruines d'une ancienne forteresse. Nous y fîmes un premier déjeuner qui nous rendit quelque peu de nos forces. Je trouvai là assez abondamment un grand nombre de petites plantes alpines qui s'y étaient donné rendez-vous et qui venaient heureusement trancher sur l'âpreté de cette solitude sauvage :

<i>Veronica alpina</i> L.	<i>Myosotis sylvatica</i> Hoffm.,
<i>Saxifraga stellaris</i> L.	var. <i>alpestris</i> .
— <i>androsacea</i> L.	<i>Potentilla grandiflora</i> L.
— <i>muscoidea</i> Wulf.	<i>Poa alpina</i> L.
— <i>aizoides</i> L.	<i>Hutchinsia alpina</i> R. Brown.
<i>Viola biflora</i> L.	<i>Taraxacum officinale</i> Wigg.,
— <i>calcarata</i> L.	var. <i>alpinum</i> .
<i>Dryas octopetala</i> L.	<i>Salix reticulata</i> L.
<i>Alsine verna</i> Bartl.	<i>Draba aizoides</i> L.
<i>Urgia digyna</i> Cambd.	<i>Sedum atratum</i> L.

Reprenant notre route, nous mesurons d'un rapide coup d'œil ce qui nous restait à gravir, et, sans nous déconcerter, nous aidant des pieds et des mains, nous gagnâmes en moins d'une heure l'une des sommités d'Étale, entièrement recouverte d'un gazon fin et serré. Nous nous étendîmes avec bonheur sur ce gazon, jugeant à propos de revenir encore à nos provisions qui nous servaient d'autant plus utilement qu'un vent froid et violent s'était levé sur nous et nous avertit d'avoir à précipiter notre séjour. Il était huit heures du matin. Je me hâtai de donner place

dans mon carton aux trois seules plantes qui végétaient sur ce sommet perdu. C'étaient trois graminées de bon aloi et dignes en tous points des honneurs d'une ample provision : *Arena scheuchzeri* All., *Agrostis rupestris* All., en très beaux échantillons, et *Agrostis alpina* Scop., dont je n'avais vu qu'un maigre spécimen à la croix de Columban.

La provision faite, j'engageai Pollet à reprendre son sac et nous voilà opérant notre descente perpendiculairement au col des Aravis. Cette pente réellement effrayante me tentait peu, je dois l'avouer, mais Pollet tenait à me faire passer par-là; il voulait absolument me conduire au *Genipi*, si apprécié des montagnards. Cette idée et la perspective d'apprendre à quelle espèce les bergers de La Clusaz appliquaient cette dénomination achevèrent de me subjuguier. Donc, sur la foi de mon guide expérimenté, suivant le vieil adage : *Experto crede Roberto*, je m'abandonnai sans défiance à tous les hasards de la route.

Sur une pointe de rocher composée de détritiques mobiles qui se détachaient au moindre mouvement, j'avisai le *Draba tomentosa* Wahlenb., représenté par un seul échantillon en fruit. C'est là une de nos rares espèces alpines, qui n'existe jamais qu'en un petit nombre d'individus dans les stations qu'elle affecte. En poursuivant notre descente, d'autres plantes s'offrirent à nos regards. C'est ainsi que nous rencontrâmes successivement : *Gnaphalium Leontopodium* Scop., *Empetrum nigrum* L., *Potentilla caulescens* L., *Hieracium Jacquinii* Vill., *Athamanta crotensis* L. (1).

Il y avait plus d'une heure que nous cheminions tant bien que mal, quand, longeant la base d'un rocher escarpé, nous aperçûmes, à notre grande satisfaction, au-dessus de nos têtes le fameux *Genipi* dont les feuilles argentées brillaient au soleil. Bien que la position semblât défier tous nos efforts, le brave Pollet partit d'un bond à l'attaque du fier objet de nos convoitises, fit tant et si bien qu'au bout d'un quart d'heure j'étais en possession de trois individus parfaitement fleuris, qui n'étaient autres que l'*Artemisia mutellina* Vill. (2). Cela suffisait pour qu'il ne me vînt plus aucun regret de notre marche, la plus accidentée qui se puisse rencontrer dans un pays de montagnes, tant il est vrai que nous sommes ainsi disposés à n'accorder de véritable prix qu'aux choses qui nous coûtent le plus.

Plus bas, un enfoncement rocailleux qui donnait issue à un charmant filet d'eau au milieu d'un verdoyant tapis de mousse eut encore le privilège de nous arrêter. C'était l'oasis du désert qui venait fort à propos étancher notre soif et couronner notre journée par de nouvelles trouvailles. Là, en effet, *Epilobium alpinum* L., *Silene quadrida* L., *Asplenium viride* Huds., *Bryum pseudotriquetrum* Schwægr., *Bryum caespitium* L., tous les deux en bel état de fructification, remplirent les dernières feuilles de papier qui restaient aux mains du pèlerin.

Au bout d'une demi-heure de marche, nous foulions les dernières assises de notre montagne et entrions de plein-pied, sains et saufs, dans les pâturages des Aravis, tout auprès du chalet de Jean Gallay de la Serraz. Cet obligeant montagnard, que j'avais connu jadis à Paris, nous invita gracieusement à nous réconforter chez lui. Lait,

beurre, fromages divers, en un mot, tous les produits de sa fabrication furent mis à notre disposition avec un empressement dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

(A suivre.)

Dr BOUVIER.

UN MOT ENCORE SUR NERNIER

Je suis heureux de pouvoir réparer une erreur qui s'est glissée au n° de novembre dans la publication d'une note sur le château de Nernier, extraite des manuscrits de M. Pescatore, intendant du Chablais, pendant le siècle dernier. Je dois ce document à l'obligeance de M. Jacques-Marie Duchesne, qui a exercé successivement les fonctions de syndic et de secrétaire pendant vingt-neuf ans, et qui veut bien ajouter quelques détails sur les découvertes déjà mentionnées :

« Quant aux ossements des trente cadavres que j'ai observés dans une petite étendue de terrain en pente douce, labouré, pour planter une vigne, ce nombre aurait été bien plus considérable si le labourage avait été poussé plus loin; ils étaient placés sur trois lignes parallèles, recouverts de dix-huit pouces de terre, de la même manière que l'on enterre aujourd'hui les morts sur un champ de bataille. Les hommes étaient tous d'une haute stature, à l'exception d'un seul. Les mâchoires avaient toutes leurs dents, dont l'émail était parfaitement conservé, quoique les os fussent ver-moulus. Un accident de terrain, qui se trouve en cet endroit, me persuade qu'il s'est livré un combat acharné et qu'il s'est continué jusqu'à une certaine distance à la même hauteur de la colline, vu que l'on trouve aussi des cadavres en provignant dans la même direction. » — Cet alignement et les tombes en dalles de grès schisteux, doivent exclure le champ de bataille et rappellent les nombreux cimetières de ce genre trouvés dans d'autres localités.

La tradition locale veut que Nernier dérive de *villa Neronis*. La villa a dû exister : les antiquités que j'ai rappelées dans le n° de novembre l'établissent abondamment. Une urne à cendres a été trouvée aussi sur les bords du lac, ainsi que des piquets brûlés par le bout, vers l'extrémité de l'estacade jetée pour abriter les travaux du port d'escale. Quant à la propriété de Néron, aucune inscription n'est venue justifier cette prétendue résidence impériale.

La féodalité y avait assis un château-fort, dont on peut encore reconnaître l'enceinte par les murs de fondation d'une largeur respectable, et qui a appartenu un moment à dame Léonette de Gex, épouse de Simon de Joinville, seigneur de Rumilly et frère du gentil historien de la *Croisade de saint Louis*. C.-A. Ducis.

M. PIERRE GAUD

Le samedi 27 mai 1865, mourait à Meyrin, après une courte maladie, un homme qui a rendu de grands services à l'histoire de nos contrées et dont la vie modeste et laborieuse a passé presque inaperçue.

M. Pierre Gaud, receveur dans les péages de la Confédération suisse, était né le 16 octobre 1811, à Perly-Certoux, qui faisait alors partie de la commune de Saint-Julien.

Il fut un des élèves les plus distingués de ce petit

(1) Je note cette particularité à l'endroit de l'*Athamanta* : les individus trouvés ici constituent le type spécifique, caractérisés qu'ils sont par un aspect cendré de toutes leurs parties. La tige, les feuilles, les fruits sont couverts de poils blancs étalés. Les lanières des feuilles sont très courtes.

On rencontre au pont de Saint-Clair la même plante glabrescente et d'un aspect verdâtre. Les lanières des feuilles sont plus fines, plus délicates, plus allongées : c'est l'*Athamanta crotensis*, Var. *mutellinoides*.

(2) L'*Artemisia mutellina* Vill. et l'*Artemisia glacialis* L. sont connus des montagnards de nos Alpes sous le nom de *Genipi* et en grande réputation parmi eux, en raison de leurs propriétés sudorifiques et stimulantes qu'ils savent parfaitement utiliser dans les cas de refroidissement.

collège de Carouge qui a compté parmi ses professeurs le célèbre Grillet, auteur du *Dictionnaire historique du Léman*. De bonne heure, M. Gaud manifesta une aptitude toute particulière pour les études de géographie et d'histoire; quoique estropié de la main droite, il avait un véritable talent pour la confection des cartes géographiques. C'est à la vue d'une de ses cartes que surgit l'idée d'établir, dans les collèges du Canton de Genève, des prix de géographie.

Tous les instants que lui laissaient ses occupations officielles étaient scrupuleusement consacrés à la science. Il recherchait, en particulier, avec un soin persévérant, dans une foule d'auteurs anciens que personne ne lit plus, les matériaux épars de notre vieille histoire nationale.

Depuis plusieurs années, tous ses travaux se concentraient sur un ouvrage de longue haleine qu'il se proposait d'intituler : *Dictionnaire des antiquités de l'Evêché de Genève et des pays voisins*; plusieurs parties de cet ouvrage important sont terminées. Il a manqué à l'auteur deux ans de vie pour l'achever entièrement (1).

M. Gaud était membre de l'Institut national genevois et de la société d'archéologie et d'histoire de Genève.

Il a été le collaborateur désintéressé de plus d'un auteur de mérite et il a fourni à divers écrivains des notes utiles et des renseignements précieux dont il jouissait en silence avec une modestie rare.

Espérons, pour l'honneur de Genève et des lettres, que le manuscrit de M. Gaud sera tôt ou tard livré à l'impression; ce sera la meilleure manière de rendre justice à l'auteur.

JULES VUY.

Bords de l'Arve, 25 novembre 1865.

UNE LETTRE DE NAPOLEON I^{er} A BERTHOLLET

En parcourant tout dernièrement l'immense et volumineuse *Correspondance de Napoléon I^{er}*, publiée par ordre de Napoléon III, j'ai été frappé d'une lettre précieuse à plus d'un titre. Tout ce qui a trait, de près ou de loin, à la mémoire des grands hommes dont notre pays s'honore est acquis d'avance à la *Revue* qui, du reste, n'est jamais restée en arrière à cet égard. Aussi s'empresse-t-elle de consigner dans ses colonnes le document suivant :

« Tome XV, Paris (Imprimerie impériale) 1864.

« N^o 12,502.

« A M. le sénateur Berthollet, membre de l'Institut.

« Finkenstein, 1^{er} mai 1807.

« J'apprends que vous cherchez à emprunter 100 à 150,000 fr. Je donne ordre à mon trésorier de mettre cette somme à votre disposition, bienheureux de trouver cette occasion de vous donner une preuve de mon estime et de vous être utile.

« Signé : NAPOLEON.

Ce document se rapporte à la société que Berthollet avait établie à Arcueil de concert avec Laplace. Retiré

(1) Voilà sept ou huit ans que je rassemble des matériaux; il y a déjà quatre ans que j'ai commencé mon ouvrage, et il m'en faudra encore deux pour le terminer. » Lettre de M. Gaud, du 18 avril 1865.

dans ce village, à son retour d'Egypte, il y avait établi un laboratoire de chimie dans lequel il avait engagé la majeure partie de sa fortune : de là, pour notre illustre compatriote, un état de gêne qui avait motivé son absence aux Tuileries et qui lui avait valu, plus d'une fois, les reproches de l'empereur. C'est dans ce laboratoire que se réunissait l'élite de l'époque et qu'Arago, de Humboldt, Thénard, Berzélius, Davy, Gay-Lussac, Dulong, Biot et Chaptal venaient, sous la direction du maître, préluder aux futures conquêtes de la science qui a immortalisé leur nom. D' BOUVIER.

GLANURES HISTORIQUES

IV.

Dans le mémoire intéressant de M. Léon Ménabréa sur l'Abbaye d'Aulph se trouve (p. 52) la série des abbés d'Aulph. On lit, en particulier, dans ce travail, ce qui suit :

- « Le Chablais ayant été restitué aux ducs de Savoie,
- « Pierre de Maillard fut nommé abbé d'Aulph vers 1564. »
- « Pierre de Lambert, évêque de Maurienne, était abbé commendataire en 1579. »

Cette indication n'est pas entièrement exacte.

Il existait, en effet, entre les deux dates ci-dessus, un Jérôme de Lambert, abbé d'Aulph. J'ai sous les yeux deux lettres de lui, datées d'Annecy, 24 mai 1572 et 28 du même mois. L'une de ces lettres se termine par ces mots : « Vre bon amy et voysin avous obey Jérôme de Lambert, abbé d'Aulph. » Dans la seconde, il est question de M. de Boysi, père de saint François de Sales. Toutes deux sont adressées à M. de Vallon.

La première de ces lettres renferme le passage suivant : « Je seroys d'avis que si bien les subiects de M. de Contamine ne veulent terminer leurs différends par voge amiable que non obstant cella nous suivions notre compromis pour rayson de nos subiects de Morzina lesquels je fery condessandre à toutes choses de devoir. »

Ce Jérôme de Lambert, abbé d'Aulph, n'était-il point un des membres de cette illustre famille des de Lambert qui possédait une propriété à Annecy, en la rue de l'Evêché, là même où saint François de Sales fit sa première résidence, dans la ville florimontane ?

JULES VUY.

MARQUES DE FABRIQUE SUR LES POTERIES GALLO-ROMAINES DU MUSÉE D'ANNECY

CALPVRNB	Anse d'amphore. Ruines d'une villa aux Barattes. Les lettres ALP et VR sont accolées.
CAPER	Bord d'un fragment de grande jatte. Albens.
..CIM..	Anse d'amphore. Villa des Barattes.
CLARI...	Fragment de brique. Villa des Barattes. Des briques portant les noms de <i>Clarianus</i> , <i>Clariana</i> , <i>Claria Numada</i> , se retrouvent sur toute la ligne du Rhône. Nous en avons estampé dans les collections de Chambéry, Aix-les-Bains, Lyon, Vienne, Avignon, Arles, etc.
CTM	Marqué à la pointe sur un contre-poids. Fins d'Annecy.
..—EVI...	Inscription circulaire sur un fond de vase noir. Fins d'Annecy.
F MARCAS	(Fecit Marcas) sur un fond de vase noir. Fins d'Annecy.

†AVIM	Sur un contrepoids. Fins d'Annecy. L'I barré servant d'abréviation pour IT. il faut peut-être lire ITAVI M(anu).
MASCVRICVS FEC	Inscription circulaire sur un fond de vase noir. Fins d'Annecy. A Genève on trouve MASC (H. Fazy, <i>Mém. de la Soc. d'hist. et d'arch.</i> , t. XI).
NOSTER F-	Fond de vase noir. Fins d'Annecy. A Genève on lit NOSTERI (H. Fazy).
...OLÆ OF SEGVNDI	Anse d'amphore. Villa des Barattes. (Officina Secundi ou Secundi.) Fragment de patère rouge en terre samienne. Doussard. Les lettres VND sont accolées.
O-SEGVND	Patère rouge. Pringy. Ce nom existe à Genève (H. Fazy), à Lyon sur plusieurs vases (Comarmond, Musée lapidaire).
PVBLIC ...SCARPUS-	Sur une brique. Fins d'Annecy. Inscription circulaire brisée, sur une plaque d'argile crue. Fins d'Annecy.
SEVVO FEC†	(Sevvo fecit.) Inscription circulaire sur un fond de vase noir. Fins d'Annecy. Même marque à Genève (H. Fazy), dans l'Allier (Tudot, <i>Figurines gauloises</i> , p. 72) et à Lyon (Comarmond).
SIL....	Fragment de vase rouge. Fins d'Annecy.
VAS*N-	Anse d'amphore. Villa des Barattes.

LOUIS REVON.

CHIMIE INDUSTRIELLE

ALCOOL ET PAPIER PROVENANT DU BOIS

Sous ce titre nous avons publié, dans notre n° du 15 avril dernier, un extrait d'une communication qui avait été faite à la *Revue savoissienne* au sujet de la fabrication de l'alcool et surtout du papier avec le bois, invention due à deux de nos concitoyens, MM. Bachet François neveu et Machard Etienne. Nous disions dans notre article :

« Il y a donc tout lieu de croire que le problème si ardemment étudié dans ces derniers temps, et qui aurait pour but de remplacer le chiffon par un suc-cédané aussi abondant et moins cher (le bois), est définitivement résolu. »

Aujourd'hui notre espoir s'est converti en une réalité. Des essais de fabrication, faits sur une large échelle dans la papeterie de Bex, en Suisse, ont donné les résultats les plus satisfaisants. Ces résultats, obtenus en présence de plusieurs des fabricants de papier les plus experts de France, ont sanctionné la découverte de MM. Bachet et Machard qui ont vu ainsi leurs longs et pénibles travaux dignement récompensés.

Le *Moniteur de la papeterie française*, dans son n° du 15 de ce mois, a consacré un article à la découverte de nos deux concitoyens, dans lequel nous remarquons ce passage d'une lettre de M. Journet, président du Cercle régional des papetiers de l'Est :

« Je viens de faire une excursion en Suisse, avec MM. Rieder et Breton frères. Après avoir passé deux

jours pour suivre la transformation du bois en pâte à papier de la plus belle apparence, nous sommes partis convaincus que la question des succédanés était complètement résolue. »

En face d'une affirmation aussi complète et provenant d'un homme aussi compétent, il nous est donc bien permis de dire qu'il n'y a plus de doute à avoir sur la réussite du procédé de MM. Bachet et Machard. *C'est là une grande nouvelle pour la papeterie*, ajoute le journal que nous avons cité. C'est vrai; mais nous dirons aussi à notre tour : c'est là une grande nouvelle pour la Savoie, et surtout pour Annecy, car ce sera à deux de ses enfants que l'une des plus utiles et des plus grandes industries devra un perfectionnement si longtemps désiré, et à la recherche duquel toutes les nations civilisées ont déjà sacrifié en vain tant d'argent et d'efforts de toute nature!

JULES PHILIPPE.

LA MONTAGNE

J'ai quitté la verte campagne,
Et le long du sentier pierreux,
Jusqu'au sommet de la montagne,
Porté mes pas aventureux.
Là je m'assieds sous un vieux chêne,
Et, dans un calme inspirateur,
Mon âme, libre de sa chaîne,
S'élève à Dieu, son créateur.

Ce ciel qui s'étend sur ma tête,
Et d'où le soleil en tout lieu
De ses rayons verse la fête,
Qu'il est beau ton ciel, ô mon Dieu!
Comme ton divin caractère
Y brille en toute sa splendeur!
Et comme il annonce à la terre
Et ta puissance et ta grandeur!

C'est le marche-pied de ton trône,
Et de tes anges le séjour.
De quel vif éclat s'y couronne
L'astre qui ramène le jour!
Et, de la nuit perçant les voiles,
Au front de ce bleu firmament,
Quelles innombrables étoiles
Jettent les feux du diamant!

Qu'elle est belle aussi cette terre
Où tu plaças l'homme naissant!
Où du plus tendre amour de père
Le suit ton œil compatissant!
Où l'arbre de fruits se décore,
Où le pré verdoyant fleurit,
Et le guéret d'épis se dore,
Et la grappe au coteau mûrit!

Mon Dieu! sur ce riche domaine
Verse d'en haut tous tes bienfaits; —
Chasse au loin l'envie et la haine;
Unis la justice à la paix.
Brise aux mains des méchants le glaive,
Et que vers toi, Dieu tout-puissant,
De chaque cœur partout s'élève
Un cantique reconnaissant!

— Le soir venu, vers la campagne
Je descendis à pas rêveurs;
Et l'air plus vif de la montagne
Imprégné de fraîches senteurs,
Et des oiseaux le doux ramage
Au jour mourant disant adieu,
Et l'arbre, agitant son feuillage,
Tout me parlait encor de Dieu!

GINDRE DE MANCY père.

Evian-les-Bains, septembre.

BULLETIN

SOCIÉTÉ FLORIMONTANE

Séance du 21 décembre 1865.

PRÉSIDENCE DE M. C. DUNANT.

M. le Secrétaire donne lecture d'une lettre du bureau de la Société de numismatique et d'archéologie de Paris, qui demande quelques renseignements scientifiques. Cette lettre est renvoyée à l'archiviste de la Société.

M. le Président fait connaître que, sur la demande de M. le Préfet de la Haute-Savoie, M. le Ministre de l'instruction publique a accordé un subside de 300 fr. à la Société, à titre d'encouragement. La Société charge M. Dunant de remercier M. le Ministre en son nom.

M. Ducis présente des débris de crânes humains provenant d'un cimetière découvert à Bellecombe, près d'Aigueblanche (Savoie). Les tombeaux découverts dans ce cimetière sont tous formés de plaques d'ardoise, et dirigés de l'Orient à l'Occident; les corps sont repliés en deux: les extrémités tournées à l'Orient.

M. Etienne Machard donne quelques détails intéressants sur la fabrication du papier avec le bois, fabrication dont il est l'inventeur avec M. François Bachet, trésorier de la Société. M. Machard présente des échantillons de papier obtenu au moyen de son procédé, et promet de publier dans la *Revue savoissienne* une note détaillée au sujet de la découverte importante dont il s'agit.

Sur la proposition de M. L. Revon, la Société admet, à l'unanimité des membres présents, au nombre de ses membres correspondants:

MM. LE FORT, président de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève;
VOGT, président de l'Institut national genevois;
DIDAY, peintre à Genève;
LAROIX, archéologue à Mâcon.

Les dons et échanges suivants sont déposés sur le bureau:

1° *Bulletin* de l'Institut national genevois, t. XIII; — 2° *Journal* de la Société centrale d'agriculture de la Savoie; n° de novembre 1865; — 3° *Annales* de la Société historique et archéologique de Château-Thierry (Aisne); — 4° *Revue du Lyonnais*; nov. 1865; — 5° *Revue archéologique* de Paris; nov. 1865; — 6° *Tableau généalogique de la Maison Royale de Savoie*, par M. L. Cibrario; 3^e édition, publiée et imprimée à Lyon, en 1856, par Louis Perrin; don de M. Charvet, architecte; — 7° *Réflexions sur les excès commis pendant les guerres de religion*, par M. G. Vallier, de Grenoble; don de l'auteur; — 8° *Bulletin bibliographique de la Savoie*, année 1864, par M. F. Rabut; don de l'auteur; — 9° *Réflexions sur le séjour obligatoire des employés dans les villes atteintes du choléra*, par M. le doct. Mottard, de Saint-Jean-de-Maurienne; don de l'auteur; — 10° *Rapport sur le Concours régional d'Annecy*, par MM. Vogt et Menn, délégués de l'Institut de Genève; — 11° *Congregatio Casinensis alias S. Justinae de Padua*; Pérouse, 1784; don de M. Levet, directeur de la succursale de la Banque de France à Annecy; — 12° *Tableau synoptique des terrains crétacés, tertiaires et quaternaires*, par M. J. Ducret; don de l'auteur; — 13° *L'Union magnétique*, de Paris; — 14° *Le Mont-Blanc*; — 15° *Le Courrier de Savoie*; — 16° *Le Léman*; — 17° *L'Abeille du Bugey*; — 18° *La Tribune lyrique*.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Pour copie conforme:

Le secrétaire, JULES PHILIPPE.

M. François Rabut, de Chambéry, professeur d'histoire au lycée de Dijon, a fait paraître son neuvième bulletin bibliographique de la Savoie, année 1864. Ce bulletin, rédigé avec soin et intelligence, continue une œuvre des plus utiles pour notre pays et qui est appelée à rendre les plus grands services aux bibliographes savoisiens.

Nous avons reçu le rapport sur le Concours régional d'Annecy de 1865, présenté à la section d'industrie et d'agriculture de l'Institut genevois, par MM. Vogt et Menn, délégués. Ce rapport entre dans les plus grands détails au sujet des différentes parties du Concours dont il apprécie la portée avec impartialité.

Le 18 octobre dernier, a eu lieu à Vienne, capitale de l'Autriche, l'inauguration d'une statue élevée à l'illustre prince Eugène de Savoie.

Une rue de Paris vient de recevoir le nom du général Curial, l'un des hommes de guerre les plus remarquables qu'ait fournis la Savoie à la France sous le premier Empire. Le général Curial, comte de l'Empire, puis pair de France, naquit à Saint-Pierre-d'Albigny (Savoie) le 21 avril 1774. Il fit ses premières armes en qualité de capitaine dans la légion des Allobroges, qui devint plus tard la fameuse 18^e demi-brigade. Il fut nommé général de brigade après Eylau et Friedland, et général de division le 5 juin 1809.

Curial est mort à Paris le 29 mai 1829. Son nom est inscrit sur l'arc-de-triomphe de l'Etoile, avec ceux de plusieurs autres généraux savoisiens.

Dans sa séance publique annuelle du 12 décembre, l'Académie impériale de médecine de Paris a entendu la lecture du rapport général sur les prix décernés en 1865. Nous y avons vu avec satisfaction que l'Académie a décerné un rappel de médaille d'argent, avec mention honorable, à M. le docteur Vidal, médecin inspecteur des eaux d'Aix (Savoie), pour son mémoire particulier sur le meilleur mode d'administration de ces eaux, et que M. le Ministre de l'agriculture, sur la proposition de l'Académie, a décerné une médaille d'or à M. le docteur Payen, ancien médecin inspecteur des eaux de Saint-Gervais (Haute-Savoie), pour son rapport et plusieurs travaux sur les eaux minérales, *travaux exécutés avec un soin et une science des plus remarquables*.

M. le docteur Payen, qui a dû abandonner ses fonctions il y a deux ans, par suite de circonstances particulières, avait fait de la Savoie sa nouvelle patrie; pendant quarante ans il s'est dévoué à notre pays, et la distinction dont il vient d'être l'objet n'est que la juste récompense de son zèle et de ses travaux scientifiques. Cette distinction paraîtra d'autant plus précieuse, lorsque l'on saura que l'Académie, sur 160 médecins inspecteurs, n'en récompense guère qu'une vingtaine, et encore ne décerne-t-elle que des médailles de bronze et d'argent. C'est par une décision tout exceptionnelle, qu'elle a prié le Ministre de l'agriculture et du commerce d'accorder à M. Payen une médaille d'or. La *Gazette des Hôpitaux*, dans son n° du 14 décembre, en rendant compte de ce fait, constate que les travaux de M. Payen ont valu à ce praticien éclairé, de la part du rapporteur de la Commission des eaux minérales, M. Pidoux, l'un des éloges les plus flatteurs qui aient été décernés de cette tribune. Nous ajoutons que M. Payen est l'auteur d'une magnifique carte géologique et topographique de Saint-Gervais et de ses environs.

Une dépêche télégraphique, adressée de Rome à l'Observatoire de Paris, a annoncé que le P. Secchi a aperçu, le 9 décembre, à 9 heures 6 minutes du soir, la comète de Biela, qui s'était divisée en deux noyaux dont on avait perdu la trace. L'astronome italien ne dit point quel est le noyau qu'il a retrouvé: il lui a fallu, du reste, la transparence d'une nuit romaine pour pouvoir reconnaître l'astre errant.

La réception de M. Camille Doucet à l'Académie est définitivement fixée au 15 février, et celle de M. Prevost-Paradol au 1^{er} mars.

MM. Jules Sandeau et Guizot ont reçu communication des discours des deux récipiendaires, discours auxquels ils doivent répondre.

La Société impériale des antiquaires de France, dans sa séance du 6 de ce mois, a procédé au renouvellement de son bureau, qui est ainsi composé pour l'année 1866:

MM. H. Michelant, président; Anatole de Barthélemy, 1^{er} vice-président; le duc de Blacas, 2^e vice-président; V. Guérin, secrétaire; Guillaume-Rey, secrétaire-adjoint; de la Villegille, trésorier; Pol Nicard, bibliothécaire-archiviste.

La commission des impressions est composée de MM. E. Egger, A. Chabouillet et Huillard-Breholles.

La commission des fonds est composée de MM. Brunet de Presle, E. Renan et le général Creuly.

Le Directeur gérant, J. PHILIPPE.

ANNECY. — TYP. THÉSIO.

**This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.**

[illegible]

General Library
University of California
Berkeley



